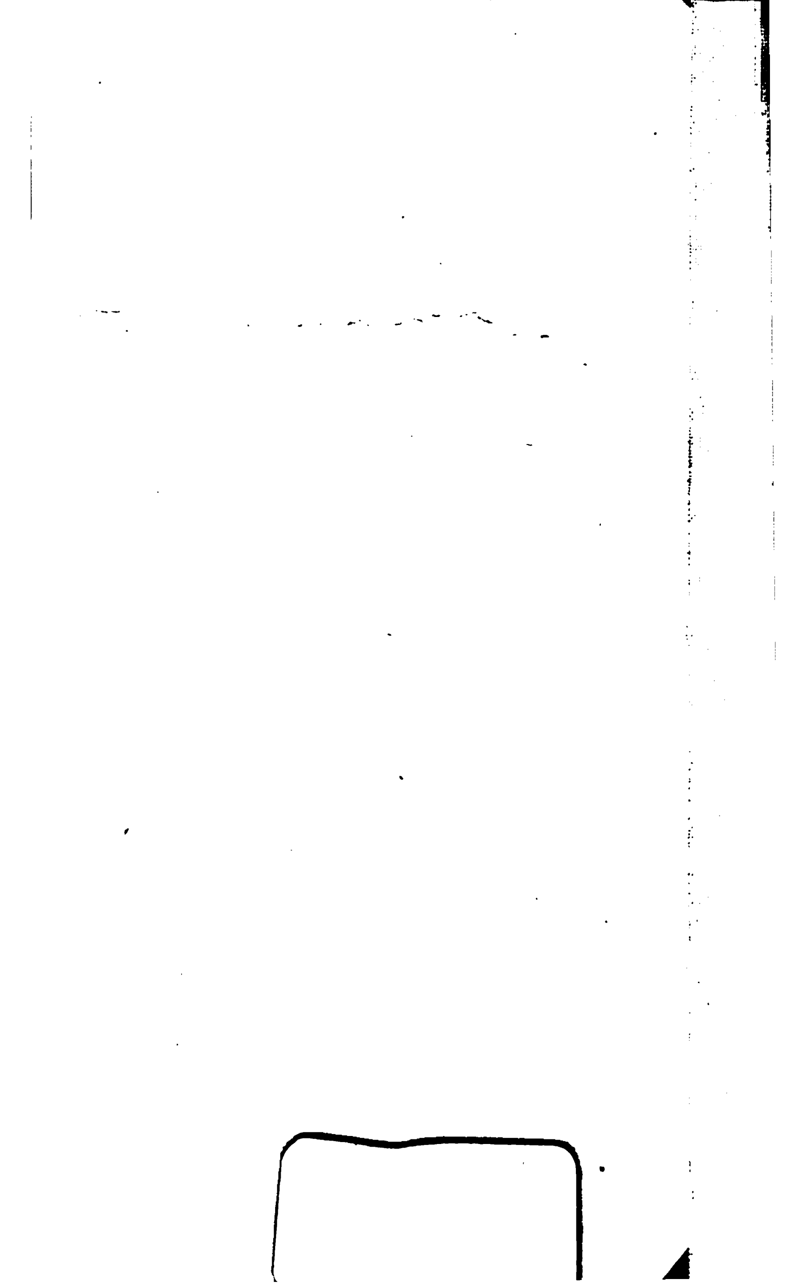




THÉATRE

DE

PICARD

* *

THÉATRE
DE
PICARD

LES RICOCHETS — LA VIEILLE TANTE — MONSIEUR MUSARD — LES VOISINS — LE VIEUX COMÉDIEN — LES DEUX MÉNAGES — LES VISITANDINES.

Avec une Introduction

PAR

M. LOUIS MOLAND



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6 RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

—

1877

INTRODUCTION

Louis-Benoît Picard est Parisien comme Regnard et comme Molière. Il est à remarquer que la plupart de nos grands écrivains comiques sont de Paris ; et Scribe, après Picard, n'a pas fait exception à cette règle; nos auteurs vivants ne semblent pas non plus la devoir démentir. Picard est de la bonne et franche lignée comique. Il avait en naissant le talent du théâtre, et il vécut dans les conditions et dans les circonstances les plus propres à le développer.

Il naquit à Paris le 29 juillet 1769, dans la bourgeoisie : son père était avocat au Parlement. Lui-même, après avoir fait, au collége Louis-le-Grand, de bonnes études, se destina au barreau qu'il suivit quelque temps. Mais, le goût du théâtre le possédant de plus en plus, il se lia avec quelques jeunes gens un peu plus âgés que lui et aussi un peu plus avancés dans la carrière des lettres, Andrieux, déjà célèbre par *Anaximandre* et les *Étourdis*, Collin d'Harleville, qui avait déjà donné au public *l'Inconstant* et *l'Optimiste*. Il débuta, en collaboration avec Joseph Fiévée, par le *Badinage dangereux*, comédie en un acte, en prose, représentée sur le théâtre de Monsieur en 1789. Le *Badinage dangereux*, c'est *On ne badine pas avec l'amour*, de Calderon : Un jeune homme et une jeune fille, ennemis de la tendresse, qui finissent par éprouver ce qu'ils ont voulu feindre. C'est le sujet qu'Alfred de Musset a plus récemment tourné au drame. Ce sujet n'était

certes pas mal choisi. Le succès, toutefois, ne fut pas brillant, l'inexpérience des auteurs était trop visible. La critique déclara seulement qu'il y avait là des germes de talent qui méritaient d'être encouragés.

Picard réussit mieux deux ans après avec une comédie en trois actes et en prose, représentée sur le même théâtre, et intitulée : *Encore des Ménechmes* (1791). Mais son premier grand succès, il le dut à un opéra-comique, *les Visitandines*, joué à Feydeau, le 7 juillet 1792. La musique de Devienne fut sans doute pour beaucoup dans ce triomphe; elle n'est pas encore oubliée; et les acteurs Martin et Juliet y contribuèrent aussi pour une bonne part. La gaieté du livret n'en fut pas moins fort appréciée, et l'auteur put librement marcher désormais dans la voie ouverte devant lui. Il avait vingt-trois ans.

Le Conteur vint ensuite (1793) et acheva de fonder sa réputation. Pendant ces années de la crise révolutionnaire, Picard continua de donner, avec une fécondité qu'il devait garder toute sa vie, des pièces de tout genre, les unes étrangères aux passions politiques qui régnaient alors, les autres s'en ressentant plus ou moins. Parmi ces dernières, on peut citer : *le Passé, le Présent et l'Avenir*, de 1791 ; *la Première Réquisition*, de 1793, avec M. Lepitre; *la Prise de Toulon*, de 1794. Charles Lemesle a publié, en 1832, un volume du *Théâtre républicain* de Picard; encore n'est-ce qu'un choix bien restreint (1).

C'est à la même époque qu'il collabora avec

(1) Ce volume contient : 1° *le Passé, le Présent et l'Avenir*. 2° *Andros et Almona ou les Français à Bassora*, 3° *la Prise de Toulon*, 4° *Rose et Aurèle*, 5° *l'Écolier en vacances*, 6° *Ervand le bûcheron* (drame en vers).

Alexandre Duval, et qu'ils donnèrent ensemble *les Suspects* et *la Vraie Bravoure*.

Alexandre Duval s'était fait acteur en 1790. Il fut, avec ses camarades du théâtre du faubourg Saint-Germain, emprisonné, en septembre 1793, aux Madelonnettes; il en sortit avant eux, et dès les premiers jours de 1794, il rentra au Théâtre de la République. Est-ce son exemple qui engagea Picard à prendre le même parti. Il se fit acteur, et de 1797 à 1807, il joua lui-même dans la plupart de ses pièces. Il devint chef d'une troupe d'abord presque ambulante, tant elle changea souvent de théâtre. Enfin il ouvrit, le 5 mai 1801, son théâtre de la rue Louvois, qu'on appela « la Petite Maison de Thalie. »

Il était donc dans la même situation que Molière et Shakspeare. Il travaillait sur le théâtre. La composition se séparait à peine de la représentation. Il avait de la scène l'expérience entière. Il était en chair et en os en présence du parterre, soumettant tout son être à ce capricieux despote. Aucun effet ne pouvait lui échapper; aucune leçon ne pouvait lui manquer. C'est la situation où l'auteur comique est le plus favorablement placé pour faire jouer tous les ressorts de son art.

Pendant cet espace de temps, les pièces qu'il enfante se succèdent avec une rapidité singulière : citons : *le Cousin de tout le monde* (1793), *les Conjectures* (1795), *les Amis de collége, ou l'Homme oisif et l'artisan* (1795), *Médiocre et rampant ou le Moyen de parvenir* (cinq actes en vers, 1797), *le Voyage interrompu* (1798), *les Comédiens ambulants* (opéra-comique, 1798), *l'Entrée dans le monde* (1799), *les Voisins* (1799), *le Collatéral ou la Diligence à Joigny* (1799); *les Trois Maris* (1800), *la*

Petite Ville (1801), *Duhautcours ou le Contrat d'union* (1801), *les Provinciaux à Paris* (1802), *le Mari ambitieux ou l'Homme qui veut faire son chemin* (1802), *le Vieux Comédien* (1803), *Monsieur Musard ou Comme le temps passe* (1803), *les Tracasseries ou Monsieur et Madame Tatillon* (1804).

Les représentations de l'Opéra-buffa italien avaient lieu deux fois la semaine dans la salle Louvois. En juillet 1804, l'Opéra-buffa fut mis sous la direction de Picard, et le théâtre prit le titre de *théâtre de l'Impératrice* (1). La production de l'auteur-directeur n'en fut point ralentie : il donna de 1804 à 1807 : *l'Acte de naissance* (1804), *le Susceptible* (1804), *L'Intrigant et la Dupe ou Bertrand et Raton* (1805), *la Noce sans mariage* (1805), *les Filles à marier* (1805), *les Marionnettes ou un jeu de la Fortune* (1806), *la Manie de briller* (1806).

Le 15 janvier 1807, *les Ricochets* reçoivent un accueil enthousiaste. Demandé à grands cris après la pièce, Picard est forcé de reparaître. Un M. Villiers lui jette ce quatrain impromptu :

Au dialogue, à la manière
Dont Picard traite ses sujets,
On voit que du goût de Molière
Il hérita *par ricochets!*

Reprenons la suite de ses productions : *l'Influence des Perruques ou le Jeune Médecin* (1807), *le Mariage des deux grenadiers ou l'Auberge de Munich* (pièce de circonstance en l'honneur de la paix, 1807), *l'Ami de tout le monde* (1807).

(1) La subvention annuelle de l'Opéra italien fut de 120,000 fr. Tous les ans, le théâtre Louvois se trouva compris au budget des théâtres pour une somme de 10,000 fr. par mois.

En mars 1807, Picard cesse d'être comédien. Il est reçu de l'Institut, en remplacement de Dureau de la Malle, en même temps que Laujon et Raynouard. Par décret du 1er novembre, il est nommé directeur et président du conseil d'administration de l'Opéra; ses travaux littéraires s'accommodent moins de ces nouvelles fonctions que des précédentes.

Les Capitulations de conscience furent jouées le 7 juin 1809; *les Oisifs*, en octobre de la même année; *l'Alcade de Molorido*, en janvier 1810; *Un lendemain de fortune ou les Embarras du bonheur*, *la Vieille Tante ou les Collatéraux*, *le Café du Printemps*, en 1811.

L'année 1812 et les suivantes sont stériles : « que voulez-vous? écrivait Picard en septembre 1812 à son ami le comte Daru alors engagé dans la campagne de Russie, que voulez-vous? Au moment où je vais commencer une scène, une danseuse vient me demander un pantalon, des souliers brodés, ou une jupe de crèpe, quoique nos règlements proscrivent le crèpe : un chanteur me fait dire qu'il est enrhumé, et il faut ou le menacer ou le flatter, si je ne veux pas que Paris manque d'opéra. Ah! mon cher et digne ami, qu'il y a loin de là à la comédie! que je regrette mon petit théâtre! »

Picard, ayant perdu sa femme le 8 septembre 1815, donna sa démission de directeur de l'Opéra, et fut remplacé par Choron; le 1er novembre, il fut, selon son désir, renommé directeur de l'Odéon, à la place d'Alexandre Duval. L'ordonnance royale du 2 novembre met ce théâtre sous l'autorité du ministre de la Maison du roi. Le théâtre a une subvention annuelle de 27,000 francs, y compris 6,000 francs pour le payement de la loge réservée au roi. Picard

a 6,000 francs d'appointements comme directeur et est sociétaire. Alexandre Duval publia contre son successeur un factum en vers ; Picard y répondit par un mémoire très-modéré; et la querelle n'eut pas d'autres suites.

Entré en fonctions le 1er janvier 1816, le nouveau directeur fait représenter le 8 février *M. de Boulanville ou la Double réputation;* le 10 août, *les Deux Philibert* égalent les plus grands succès obtenus par l'auteur. *Le Capitaine Belronde*, *Une matinée de Henri IV*, *Vauglas ou les Anciens amis*, *la Maison en loterie* (avec Radet), appartiennent à l'année 1817. Le vendredi saint, 20 mars 1818, la salle de l'Odéon est en partie détruite par un incendie. Le directeur et les sociétaires de l'Odéon trouvent un asile à la salle Favart, où ils restent dix-huit mois. La nouvelle salle de l'Odéon est inaugurée le 6 janvier 1820. Picard fait jouer à la fin de cette année *l'Intrigant maladroit ou le Jeune sot et les bonnes gens*. L'année suivante, prenant définitivement sa retraite, il quitte la direction du Second Théâtre-Français.

Il ne cessa pourtant pas de faire représenter des comédies, mais pour ces dernières pièces il eut toujours des collaborateurs. Quelques-unes réussirent brillamment; ainsi *les Deux Ménages*, avec Wafflard et Fulgence, représentés sur le Second Théâtre-Français, le 21 mars 1822; ainsi encore *les Trois Quartiers*, avec Mazères, joués à la Comédie française, le 31 mai 1827, eurent une vogue prodigieuse.

Outre ses nombreuses pièces de théâtre (il n'en a pas composé moins de quatre-vingt-quatorze, formant plus de trois cents actes, tant en vers qu'en prose), Picard publia des romans : *les Aventures d'Eugène de Senneville et de Guillaume Delorme*,

en 1813, *l'Exalté*, en 1823, *le Gil Blas de la Révolution*, en 1824, *l'Honnête homme ou le Niais*, en 1825, *les Gens comme il en faut et les Petites gens*, en 1826, et *les Sept Mariages d'Éloi Galand*, en 1827. En 1822, il avait fait paraître, en collaboration avec Droz, *les Mémoires de Jacques Fauvel*. C'est encore une manière de Gil Blas, moins spirituel et plus honnête que celui de Le Sage. « Il aurait pu égayer et toucher, dit M. Mignet, si Picard n'avait pas cherché quelquefois à y être sentimental et Droz à y être comique. »

On voit par cette énumération quelle était l'activité de son esprit, quelles étaient les ressources de son invention. Il avait publié en 1812, en six volumes, un recueil de trente-trois de ses pièces. En 1821 il fit réimprimer ces six volumes et y ajouta quatre autres : deux volumes comprenant dix nouvelles pièces de théâtre; et deux volumes renfermant le roman des *Aventures d'Eugène de Senneville et de Guillaume Delorme, écrites par Eugène en 1787*. Dans ce recueil, il fait précéder chacune de ses pièces d'un examen plein de franchise, où il devance et désarme, par conséquent, les sévérités de la critique, et où il montre en même temps qu'il avait fait une sérieuse étude de son art. En tête de chacune des pièces reproduites ci-après, on trouvera la préface de l'auteur.

Picard mourut le 31 décembre 1828, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Donnons quelques explications sur les pièces dont nous avons composé ce volume.

I

Picard, dans la préface des *Ricochets*, avoue sa préférence paternelle pour cette petite pièce. *Les Ricochets* ont été unanimement loués. Voici ce qu'en dit le maître des feuilletonistes d'alors, le critique Geoffroy :

« L'idée des *Ricochets* est fraîche, ingénieuse et piquante. Les motifs de scène ne sont pas nouveaux ; mais le cadre est neuf. Le ton n'est point celui des autres ouvrages de Picard; il est plus élégant, plus léger, plus gracieux. On avait reproché à l'auteur d'être trop bourgeois; ici c'est un homme de bonne compagnie. Cette comédie est d'un genre à part : elle n'est ni d'intrigue, ni de caractère, ni épisodique; c'est une série de situations piquantes qui s'enchaînent et se dénouent avec aisance; c'est une suite de tableaux parfaitement liés ensemble : on y voit le jeu bizarre des bassesses, des impertinences, des brusqueries, des cajoleries, des humeurs, des caprices qui circulent dans le monde, que les hommes se prêtent et se rendent, et dont ils font un commerce mutuel... Tout cela est gai, leste, court, amusant, moral; le succès a été complet, et se soutiendra longtemps. (17 janvier 1807.)

J. Janin prétendait voir dans *les Ricochets* le résumé du théâtre entier de Picard.

II

La Vieille Tante ou les Collatéraux est une des grandes comédies de l'auteur. Interrogeons toujours l'opinion contemporaine :

« Avant que le public eût demandé le nom de l'auteur, il s'était déjà nommé lui-même; on avait reconnu sa manière, son naturel, sa gaieté, sa facilité, son excès d'abondance. Il y a une foule de personnages qu'il faut faire parler; ils ne peuvent pas tous dire des choses intéressantes, parce que les rôles ne sont pas considérables; l'auteur excelle à les faire tous jaser, chacun suivant son état et son caractère. » (Geoffroy, 30 mai 1811.)

III

Monsieur Musard ou Comme le temps passe, fit beaucoup de plaisir. « Le dialogue de cette pièce est vif, enjoué, et d'un comique original; plusieurs traits du ridicule de M. Musard, produisent des situations fort plaisantes. On n'en demande pas davantage pour une bluette d'un acte. » (Geoffroy, 4 frimaire an XII.)

IV et V

Les Voisins sont une des trois petites pièces (voyez la préface des *Ricochets*) que Picard considérait comme ses chefs-d'œuvre en ce genre. A ce trio renommé, nous joignons *le Vieux Comédien*, qui est moins célèbre, mais qui offre beaucoup d'originalité et de fantaisie, et qui de plus a l'avantage d'être anecdotique. On sait, en effet, que Picard, dans le personnage du Vieux Comédien, voulut représenter l'excellent Préville qui, après avoir quitté le théâtre, s'était retiré à Senlis, et qui n'était mort que depuis trois ans (décembre 1799) lorsque *le Vieux Comédien* fut représenté. Il n'est pas probable que l'histo-

riette mise en scène par Picard ait aucun fondement réel, mais elle s'accorde bien avec le caractère connu du plus célèbre acteur comique du dix-huitième siècle. *Le Vieux Comédien*, du reste, n'a pas eu moins de succès en son temps que *les Voisins*, *Monsieur Musard*, ou *les Ricochets*. Il eut plus de trente représentations, ce qui était alors magnifique.

VI

Des différentes comédies que Picard fit jouer après sa retraite définitive, après aussi qu'il eut publié les dix volumes de 1821, *les Deux Ménages* nous ont paru avoir le plus de droit à figurer dans notre recueil. Nous avons donné la préférence à cette pièce sur *les Trois Quartiers* qui n'eurent pas moins de succès à l'origine. Picard a peut-être eu moins de part aux *Deux Ménages*, qu'il signa avec Wafflard et Fulgence, qu'aux *Trois Quartiers*, qu'il signa avec Mazères. Mais *les Deux Ménages* sont demeurés bien plus vivants que *les Trois Quartiers*. Les circonstances politiques contribuèrent sensiblement au succès de cette dernière comédie ; elle parut en 1827, au moment où l'antagonisme des classes s'était ranimé. Les trois quartiers de Paris, mis en présence par les auteurs, sont la rue Saint-Denis, la Chaussée d'Antin et le Fauboug Saint-Germain, représentant le commerce, la finance et la noblesse. Ce fut l'opposition établie entre ces trois centres parisiens, qui excita la curiosité, et, quoique *les Trois Quartiers* soient une pièce très-bien faite, il est douteux qu'elle offrît aujourd'hui un intérêt capable d'en soutenir une reprise.

Les Deux Ménages, au contraire, ont été remis dernièrement à la scène; la Comédie française continue de les donner de temps en temps, et on les revoit encore avec beaucoup de plaisir. Voici la distribution actuelle (avril 1877) :

Dorsay.	MM. Proudhon.
Bourdeuil	Joumard.
Mme Bourdeuil.	Mmes Broisat.
Mme Hippolyte.	P. Granger.
Mme Montalan.	Lloyd.
Mme Dorsay	Bianca.

VII

Enfin nous avons donné place dans ce volume à l'opéra-comique qui commença la réputation de Picard, *les Visitandines*. Cet opéra-comique est resté au répertoire, tant pour la valeur du livret que pour celle de la musique. On en entend encore parler souvent, et il aurait pu arriver à plus d'un lecteur d'être déçu, s'il l'avait cherché dans notre recueil sans l'y trouver. C'est, d'ailleurs, un spécimen assez inoffensif de ces pièces où, pendant la Révolution, l'on mit en scène des religieux et des nonnes.

Nous n'avons reproduit aucune comédie en vers. Picard a beaucoup plus vieilli en vers qu'en prose.

Le texte que nous suivons fidèlement est celui donné par l'auteur dans l'édition en 10 volumes, de 1821. *Les Deux Ménages*, joués en 1822, ne sont pas dans ces dix volumes; c'est pourquoi ils n'ont pas de préface de l'auteur. Nous nous conformons pour

cette pièce au texte de l'édition originale publiée à Paris, chez J.-N. Barba, en 1822.

De chacune de ces comédies nous avons eu soin de nous procurer les éditions originales, afin d'indiquer ce qui n'est pas dans l'édition de 1821, le théâtre où elles parurent pour la première fois, et les acteurs qui créèrent les rôles.

Louis Moland.

LES RICOCHETS

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre de Sa Majesté l'Impératrice,
le 15 janvier 1807.

Il n'y a qu'à dépeindre la dépendance sous la figure d'une espèce d'échelle. Par exemple, le postillon, ou quelque autre petit garçon dont les grandes maisons sont toujours pourvues, se lève de bon matin pour décrotter le laquais; celui-ci rend le devoir à monsieur le valet de chambre; le valet de chambre habille son maître, souvent à la hâte, afin qu'il aille faire la cour à mylord; mylord se dépêche pour être au lever du ministre, et le ministre pour se rendre auprès du prince.

Les Aventures de Joseph Andrews,
liv. II, chap. XIII.

PRÉFACE

Quand mes amis veulent choisir entre mes petites pièces, ils balancent entre *les Voisins*, *M. Musard* et *les Ricochets*. Moi, je suis pour *les Ricochets*. Qu'on me pardonne cette franchise d'amour-propre, je ne trouve presque rien à reprendre dans *les Ricochets*. L'idée de la pièce est ingénieuse et vraie, et la pièce elle-même me paraît bien exécutée. C'est un tableau en miniature de toute la société envisagée sous un point de vue assez piquant. Les rôles du jockey, de sa petite maîtresse, du colonel et de sa capricieuse amante, ont de la grâce, de l'ingénuité et quelquefois de la passion. Ceux de M. Dorsay et de son valet de chambre ont du comique et de la vérité.

La pièce obtint un succès qui se soutient encore. Quelques personnes dirent que mes personnages étaient encore des marionnettes. Je n'en disconviens pas. Dans *les Ricochets*, comme dans *les Marionnettes*, tous les personnages changent subitement de volonté suivant les événements, suivant la situation où ils se trouvent; mais la pièce offre encore autre chose. D'abord comme le passage de *Joseph Andrews*, que j'ai pris pour épigraphe, et qui m'a donné le sujet, elle offre un tableau par échelons de toutes les classes de la société. Tel qui se trouve inférieur de celui-ci est supérieur de celui-là, il reçoit avec soumission les ordres du premier; il donne ses ordres

avec importance au second, qui les reçoit à son tour et va donner les siens à d'autres. Plus un homme est souple devant son supérieur, plus il est arrogant envers son inférieur. Fielding monte du postillon jusqu'au roi; moi, je m'arrête au fils d'un ministre ; mais j'enchéris sur lui en plaçant à côté du premier et du dernier échelon les vrais despotes de tous tant que nous sommes. Mon petit jokey obéit à sa maîtresse. Le fils du ministre obéit à la sienne; cette maîtresse obéit elle-même à un caprice, et c'est ce caprice dont elle est dominée qui domine et décide, par une suite de ricochets, le sort de tous les personnages. Enfin, en rompant toutes les espérances par la perte d'un petit chien, en les faisant renaître, en les réalisant, en opérant des mariages et faisant obtenir des places par le cadeau d'un serin, je prouve que les petites causes amènent souvent de grands effets ; je mets en action ce mot d'un ancien qui disait que la république était gouvernée par son fils; car ce fils gouvernait sa mère, la mère gouvernait le père, et le père gouvernait la république.

Dans les trois suites de ricochets qui composent la pièce, on devine d'avance par les premières scènes quelles sont celles qui vont suivre. C'est la faute du sujet, c'en est aussi le bénéfice. Il m'a semblé reconnaître que le public était plus satisfait de voir arriver la scène telle qu'il l'attendait que fâché de l'avoir devinée.

Un homme que je ne connais pas m'adressa, quelques jours après la première représentation, de vifs reproches d'avoir voulu le désigner dans le rôle de Dorsay. Ce n'était pas la première fois que de pareilles réclamations m'arrivaient. Comme si la comédie n'avait déjà point assez d'entraves, il s'est établi

ou plutôt il s'est renouvelé depuis quelque temps une manie de crier aux personnalités. Puisque la tâche de l'auteur comique est de peindre les gens qu'il voit, il n'est pas étonnant que, dans le nombre, quelques-uns se reconnaissent; mais faut-il pour cela l'accuser d'avoir voulu désigner tel ou tel à la risée publique? Quant à moi, je déclare franchement que j'ai presque toujours eu en vue un ou plusieurs modèles dans les ridicules que j'ai essayé de peindre; mais je déclare aussi que je me suis attaché à changer quelque chose au portrait, que je me suis empressé de retrancher tout ce qui aurait pu faire reconnaître l'original, et qu'en prenant l'individu pour modèle, j'ai eu pour unique but de montrer, non pas l'homme, mais le ridicule dont il était atteint.

J'approche de celle de mes pièces qui m'a causé le plus de chagrin, *les Capitulations de conscience*. Si elle avait réussi, elle m'en aurait peut-être causé bien davantage. Je n'aurais pu éviter un procès avec la communauté des procureurs, et voyez la suite! Ils ne pouvaient me pardonner d'avoir mis en scène un avoué petit-maître et avide, et un autre, casuiste et d'une conscience un peu large. Si je n'en avais introduit qu'un, disaient-ils; mais deux! Qu'auraient-ils dit s'ils avaient vécu du temps d'*Arlequin Grapignan*, successeur de *M. Coquinière?* que doivent-ils dire quand ils voient la fameuse scène des deux procureurs dans le *Mercure Galant?* Il est sans doute plus d'un avoué aussi honnête qu'habile; mais où en es-tu, pauvre comédie, si l'on ne te permet pas même les procureurs fripons et négligents!

PERSONNAGES

—

SAINVILLE, jeune colonel, fils d'un ministre.	M. CLOZEL.
DORSAY.	M. VIGNY.
LAFLEUR, valet de chambre de Dorsay.	M. PICARD j^e.
GABRIEL, jockey de Dorsay.	M. FIRMIN.
Mme DE MIRCOUR, nièce de Dorsay.	Mlle DELISLE.
MARIE, jeune femme de chambre de Mme de Mircour.	Mlle ADELINE.

La scène se passe, à Paris, dans l'appartement de M. Dorsay.

LES RICOCHETS

COMÉDIE

SCÈNE I.

GABRIEL, seul.

(Il porte l'habit de Lafleur, et une cage dans laquelle il y a un serin.)

L'habit, la cravate pour la toilette de M. Lafleur, la cage et le serin que je me hasarde d'offrir à mademoiselle Marie; bon! je ne suis point en retard. Pauvre Gabriel! Quand on est tourmenté comme toi par l'amour et l'ambition, on ne dort guère. Moi, jokey, faire la cour à une femme de chambre, nièce d'un valet de chambre! Mademoiselle Marie est si gentille! C'est un ange pour la douceur, un démon pour l'esprit. M. de Lafleur, son oncle, est un bon protecteur, qui n'est pas insensible aux petites attentions qu'on a pour lui.

SCÈNE II.

GABRIEL, MARIE.

MARIE.

Monsieur Gabriel.

GABRIEL.

Ah! vous voilà, mademoiselle Marie?

MARIE.

Peut-on causer?

GABRIEL.

Oui : votre oncle vient d'achever de coiffer monsieur, et il se coiffe lui-même, en attendant que j'aie appris, comme vous me l'avez conseillé, mademoiselle Marie.

MARIE.

Et d'ici je peux entendre la sonnette de madame.

GABRIEL, présentant la cage.

Pour ne pas perdre de temps, mademoiselle, oserais-je prendre la liberté de vous prier d'accepter.....

MARIE.

Oh! la jolie cage! Oh! le joli serin! C'est bien honnête à vous, monsieur Gabriel; mais je ne veux pas demeurer en reste. (Elle lui donne une cravate enveloppée dans du papier.) Tenez.

GABRIEL.

Qu'est-ce que c'est? Une cravate de mousseline. Ah! mademoiselle, quelle bonté!

MARIE.

C'est moi qui l'ai brodée, monsieur Gabriel.

GABRIEL.

Hélas! que je suis encore loin de mériter tant de faveurs! Quand donc pourrai-je paraître un parti sortable à monsieur votre oncle?

MARIE.

Patience, les choses sont déjà bien avancées. Voilà dix mois que, par le crédit de mon oncle, je suis entrée femme de chambre chez madame de Mircour, la nièce de M. Dorsay, son maître; voilà quinze jours que, par mon crédit, vous êtes entré comme jokey chez ce même monsieur Dorsay.

GABRIEL.

Et c'est bien agréable de demeurer ainsi dans la même maison.

MARIE.

Oui, tous les matins on se trouve, on jase.

GABRIEL.

On fait un échange de petits cadeaux.

MARIE.

Et qui peut répondre des événements? Tout en m'endormant hier au soir, je lisais, dans un des livres de ma maîtresse, que les plus petites causes peuvent amener les plus grands effets. La pluie qui tombe, un cheval qui bronche, un lièvre manqué à la chasse, ont fait échouer ou réussir des négociations, des conjurations, des batailles. Qu'est-ce que notre mariage auprès de choses si graves? Par exemple, une circonstance qui pourrait nous être bien favorable, M. Sainville fait la cour à ma maîtresse.

GABRIEL.

Qui? Ce jeune colonel, si vif, si pétulant et à qui mon maître fait la cour de son côté, depuis que le père du colonel a été nommé ministre?

MARIE.

Si le colonel pouvait plaire à ma maîtresse, je vous ferai entrer valet de chambre à son service, et il n'y aurait pas de raison pour que le mariage des domestiques ne vînt à la suite de celui des maîtres.

GABRIEL.

Et croyez-vous que le colonel plaira bientôt à votre maîtresse, mademoiselle Marie?

MARIE.

Je crois que oui; un jeune militaire, aimable, fils d'un ministre! Madame ne dépend que d'elle-même, et une veuve de vingt-deux ans est pressée de se remarier, quand ce ne serait que par prudence. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elle a des moments de caprices... La

meilleure femme du monde; c'est par accès; heureusement cela ne dure pas; en moins de dix mois, je l'ai vue tour à tour joueuse, botaniste et dévote. Elle en est maintenant à la manie des animaux. Elle m'a chargée de lui chercher un sapajou, une perruche, et je jurerais qu'hier elle n'a été si aimable au bal que parce qu'elle était partie enchantée des gentillesses d'Azor, son petit chien.

GABRIEL.

C'est unique de s'attacher de la sorte.

MARIE.

Ils disent que ses caprices ne s'exercent que sur les choses légères; cela n'empêche pas qu'elle ne brusque ou n'accueille ses amis selon qu'elle a bien ou mal dormi, selon qu'elle est plus ou moins satisfaite de la bagatelle qui l'occupe. C'est la faute de ses parents; ils ont tellement été au-devant de tous ses désirs qu'ils l'ont habituée à en changer plus que de robes et de bonnets.

GABRIEL.

Il faut bien supporter les défauts de ses maîtres, mademoiselle.

MARIE.

Aussi fais-je, monsieur Gabriel. Ma pauvre maîtresse! elle a trop de qualités, je suis trop bien avec elle pour ne pas lui être attachée; je n'ai pas dix-sept ans, mais tout naïvement, sans qu'elle s'en doute, c'est moi qui gouverne, c'est elle qui obéit. C'est tout simple, quand on a été élevée dans les antichambres....

LAFLEUR, en dehors.

Eh! Gabriel.

GABRIEL.

Ah! mon Dieu! c'est M. de Lafleur qui m'appelle.

MARIE.

Mon oncle! je m'enfuis.

GABRIEL.

Voyez; à peine a-t-on le temps de se dire deux paroles.

MARIE.

Un seul mot. Voulez-vous me plaire? Déclarez vos sentiments pour moi à mon oncle. Vous le devez par égard pour ma réputation, et s'il y consent, je vous épouse, quoique vous ne soyez encore que jokey. Je suis au-dessus des préjugés, moi. Sans adieu, monsieur Gabriel. (Elle sort.)

GABRIEL.

Eh bien, mademoiselle, j'essayerai, je me hasarderai. (Seul.) Oui, M. de Lafleur ne peut pas blâmer une noble ambition dans un jeune homme; mais le voici.

SCÈNE III.

GABRIEL, LAFLEUR, en robe de chambre.

LAFLEUR.

Gabriel! Ah! te voilà? Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc, mon ami; comment, il faut que je me fatigue la poitrine à vous appeler?

GABRIEL.

Je vous demande bien pardon, monsieur de Lafleur.

LAFLEUR.

Qu'est-ce que c'est que M. de Lafleur? Croyez-vous que je ne sache pas mon nom?

GABRIEL.

Je voulais dire que c'est uniquement par la crainte d'importuner monsieur que j'ai tardé à lui présenter mes hommages.

LAFLEUR.

C'est bon; j'aime à voir que tu te mettes à ta place.

GABRIEL.

Monsieur veut-il passer son habit?

LAFLEUR.

Eh bien, eh bien, as-tu perdu la tête? Tu te presses. Tu me permettras bien d'essuyer ma poudre?

(Il s'assied près d'une toilette et essuie sa poudre.)

GABRIEL.

C'est le zèle, c'est l'ardeur de servir.

LAFLEUR.

Oui, à ton âge, j'étais aussi vif, mais pas si gauche. Tu dis donc que....

GABRIEL.

Je dis que je suis enchanté de voir à monsieur cet air de gaieté, de bonté....

LAFLEUR.

Tu trouves? Il est gentil ce petit bon homme. Ma cravate?

GABRIEL, donnant celle que Marie lui a donnée.

La voilà. Non, je me trompe; voici la vôtre.

LAFLEUR.

Je te veux du bien, Gabriel. Tu commences à te former; ta gaucherie tient à ton zèle, et je crois que tu n'es pas si sot que je l'avais pensé d'abord.

GABRIEL.

Oh! monsieur est bien bon.

LAFLEUR.

Mon habit? M. Dorsay, ton maître et le mien, est un fort galant homme, très-riche, qui s'est avisé d'avoir de

l'ambition; petit génie, quoiqu'il se mêle de versifier. Attache-toi à moi; de la conduite, des mœurs et..... La plume, l'écritoire, j'ai à écrire. Parle toujours, je t'écoute.

GABRIEL, servant Lafleur.

Les bontés de monsieur m'encouragent à lui révéler un secret.

LAFLEUR.

Un secret! Tu as des secrets? (Écrivant.) Oui, ma belle amie, que je meure, si je ne meurs d'amour.... Eh bien, ton secret?

GABRIEL.

Je vous dirai, monsieur, que je suis aussi dévoré d'ambition.

LAFLEUR.

Ah! ah! c'est fort bien, il faut en avoir. Et ton ambition, c'est?... Allons, ne sois pas timide; je suis content de moi, le moment est propice, tu feras bien d'en profiter.

GABRIEL.

Monsieur a une nièce bien jolie.

LAFLEUR.

Plaît-il? Tu as remarqué que ma nièce était jolie?

GABRIEL.

Quoique jokey, on a des yeux, on a un cœur.... Ce n'est pas que pour le moment j'aie l'impertinence de prétendre à une alliance.... vraiment disproportionnée; mais par la suite, aidé des conseils et de la protection de monsieur, je pourrais devenir valet de chambre.

LAFLEUR.

Diable! c'est fort; tu es bien jeune encore.

GABRIEL.

Enfin, que monsieur ne me retire pas son appui ; et je suis sûr de faire mon chemin.

LAFLEUR.

Fripon, tu cherches à m'attendrir.

DORSAY, en dehors.

Eh ! Lafleur.

LAFLEUR.

J'entends monsieur. Eh ! vite, emporte ma robe de chambre, range ce fauteuil. Ce billet à la soubrette de cette petite danseuse des boulevards. A ton retour, je te dirai.... j'aurai réfléchi.....

GABRIEL.

Monsieur ne m'en veut pas de ma témérité ?

LAFLEUR.

Non, je ne t'en veux pas. Sors.

GABRIEL.

Bon, j'espère. (Il sort.)

SCÈNE IV.

DORSAY, LAFLEUR.

DORSAY, en robe de chambre, un bouquet et un papier à la main.

Où vous cachez-vous donc ? Je sonne, j'appelle....

LAFLEUR.

Me voilà, monsieur.

DORSAY.

Eh ! vite, qu'on m'habille, je suis pressé. A-t-on passé chez le colonel Sainville ?

LAFLEUR.

J'ai été moi-même lui annoncer la visite de monsieur.

M. le colonel prie monsieur de ne pas se déranger. Il doit venir ce matin dans la maison, chez madame de Mircour.

DORSAY.

Chez ma nièce! Raison de plus pour que je me hâte. Je veux absolument le voir chez lui : c'est une attention dont les gens en place vous tiennent toujours compte. Mon habit?

LAFLEUR, habillant son maître.

Je reconnais bien le génie de monsieur. Il n'oublie aucun détail.

DORSAY.

Fruit de l'habitude, mon pauvre Lafleur.

LAFLEUR.

Oh! non, cela n'est pas donné à tout le monde; moi, par exemple, je ne pourrais pas : il faut une nature particulière.

DORSAY.

Ce bon Lafleur! il ne manque pas d'esprit. Quel bonheur que ce colonel se soit pris de passion pour ma nièce! Un jeune homme plein de mérite, qui peut tout pour ses amis, aimable pour tout le monde quand il est heureux. C'est dommage qu'il soit bourru et presque méchant dès qu'il est contrarié.

LAFLEUR.

Comme monsieur s'entend à faire le portrait de ses amis! Si monsieur n'était pas pressé, j'aurais une grâce à lui demander.

DORSAY.

Qu'est-ce que c'est? Dépêche-toi. Mon épée?

LAFLEUR.

C'est pour un jeune homme qui est parent d'une jeune artiste de théâtre.

DORSAY.

Ah! tu as des connaissances dans les théâtres! C'est ma nièce qui m'inquiète; c'est bien la petite personne la plus vive, la plus fantasque.... une enfant mal élevée..... Eh bien, ton jeune homme?

LAFLEUR.

Comme monsieur va monter sa maison.....

DORSAY.

Qu'est-ce qui t'a dit cela?

LAFLEUR.

Personne; mais il est à présumer que monsieur ne tardera pas à être appelé, placé comme il le mérite.

DORSAY.

Oui, ils veulent absolument m'employer. C'est une chaîne que je vais prendre; mais enfin on se doit à son pays, à sa famille.

LAFLEUR.

Alors il faut à monsieur, maître d'hôtel, livrée, équipages.....

DORSAY.

Parbleu, quand on nous donne des places, à nous autres...

LAFLEUR.

Monsieur ne peut pas se passer d'un secrétaire : mon jeune homme a reçu la plus belle éducation.....

DORSAY.

Combien vous a-t-on promis, monsieur de Lafleur, pour placer le parent de la jeune artiste?

LAFLEUR.

Fi donc! ce n'est pas par intérêt. Je marche sur les traces de monsieur: il m'a appris à trouver le bonheur dans celui qu'on procure aux autres.

DORSAY.

Eh bien, tu n'es qu'un sot... Mon chapeau. C'est une folie de donner ses services. Non pas que je vende les miens; mais un homme comme toi.... Ma tabatière? Qu'est-ce que c'est? j'entends une voiture. Vois donc, serait-ce le colonel?

LAFLEUR.

Lui-même.

DORSAY.

Ah! mon Dieu, tu me fais perdre mon temps. Cette chambre en ordre; ferme la toilette; ces lettres à leur adresse; ces vers et ce bouquet à la jeune veuve de la Chaussée d'Antin.

LAFLEUR.

J'y cours. Prenez mon protégé, monsieur; il sera si heureux de travailler chez un homme aussi bon, aussi juste, aussi recommandable par son cœur et par son esprit.

DORSAY.

Coquin! tu ne penses pas tout ce que tu dis; mais c'est égal, tu me fais plaisir. Apporte-moi de l'écriture du jeune homme, et si elle est passable.....

LAFLEUR.

Admirable, monsieur. Voici le colonel. (Il sort.)

SCÈNE V.

DORSAY, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Bonjour, mon cher Dorsay.

DORSAY.

Que je suis ravi, que je suis confus de l'honneur,

du bonheur de recevoir monsieur le colonel ! J'allais chez lui.

SAINVILLE.

J'avais promis à madame de Mircour de lui apporter ce matin ces couplets de l'opéra nouveau. En attendant qu'elle soit visible, causons.

DORSAY.

Causons.

SAINVILLE.

Quelle femme charmante que votre nièce! que de grâces ; que d'esprit ! J'aime jusqu'à ses caprices.

DORSAY.

Hier, en sortant du bal, elle me parlait de monsieur le colonel, avec un intérêt.....

SAINVILLE.

Vraiment? Vous m'enchantez. Serais-je assez heureux pour pouvoir vous rendre service ?

DORSAY.

Ne parlons pas de ce qui me concerne, j'aurai l'honneur d'aller vous faire ma cour.

SAINVILLE.

Parlez sur-le-champ, je vous en prie : trop heureux d'être utile à l'oncle de madame de Mircour ! Mais quand donc se décidera-t-elle à m'accorder sa main ?

DORSAY.

Elle est à vous. Les affaires de la succession de son mari sont le seul obstacle. Je vous sers de tout mon pouvoir ; mais ce qui vous sert mieux que moi, mieux que votre grade, mieux que le rang même de monsieur votre père, ce sont vos qualités, votre mérite.... oui.... sans flatterie.

SAINVILLE.

Oh ! sans flatterie.... Que puis-je faire pour vous, mon cher Dorsay ?

DORSAY.

Eh bien, puisque vous l'exigez ; le ministre votre père a la plus grande confiance en vous.

SAINVILLE.

Je cherche à la mériter.

DORSAY.

M. le président de Blamon, qui est mon cousin germain, M. le colonel Dirlac, votre camarade, qui était allié de feu mon épouse, prennent à moi le plus vif intérêt.

SAINVILLE.

Oui, je connais votre famille, vos alliances, votre fortune.

DORSAY.

Loin de songer à l'augmenter, comme tant d'autres, je ne cherche qu'à m'en faire honneur, comme quelques autres. Il y a dans ce moment une place majeure, une place d'éclat à la nomination de monsieur votre père : j'ai la vanité d'y prétendre.

SAINVILLE.

En avez-vous fait la demande ?

DORSAY.

Oui vraiment ; mais un des premiers commis m'a dit que le premier secrétaire lui avait dit que le ministre se proposait de vous consulter.

SAINVILLE.

Eh bien, mon cher Dorsay ?

DORSAY.

Soyez mon protecteur. J'aurai l'honneur de vous porter chez vous des lettres, des titres, des apostilles...

SAINVILLE.

Pas du tout; voyons-les à l'instant : je passe avec vous dans votre cabinet.

MADAME DE MIRCOUR, en dehors.

Mais c'est inconcevable! courez donc, cherchez donc; il est impossible qu'il soit perdu.

SAINVILLE.

Attendez... N'est-ce pas madame de Mircour que j'entends?

DORSAY.

Elle-même.

SAINVILLE.

Allez me chercher vos papiers, mon cher Dorsay, je les attends; ce matin même, je les présente à mon père...

DORSAY.

Un mot de vous, et je suis aussi sûr de réussir que vous l'êtes de plaire à ma nièce. Oui, mon cher neveu... Pardon, mais je serai si glorieux d'une telle alliance !... Je cours chercher mes papiers. (Il sort.)

SCÈNE VI.

SAINVILLE, MADAME DE MIRCOUR.

SAINVILLE, seul un moment.

Un très-honnête homme, ce monsieur Dorsay.

MADAME DE MIRCOUR, en entrant.

Il faut absolument qu'on le retrouve, entendez-vous? Oh! les domestiques! Ils sont d'une négligence... Ah! vous voilà, monsieur?

SAINVILLE.

Oui, madame, et j'accours plein d'impatience... Qu'il m'est doux de vous revoir encore plus belle!

MADAME DE MIRCOUR.

Laissez-moi. J'ai de l'humeur ; je suis au désespoir.

SAINVILLE.

Eh ! mon Dieu, que vous est-il donc arrivé ?

MADAME DE MIRCOUR.

Azor, mon cher Azor, qui s'est échappé, on ne sait ce qu'il est devenu.

SAINVILLE.

Et qu'est-ce que c'est donc que cet Azor ?

MADAME DE MIRCOUR.

Mon carlin. Vous riez, je crois !

SAINVILLE.

Moi ? pas du tout. Je partage bien sincèrement votre désespoir.

MADAME DE MIRCOUR.

Courage ; moquez-vous ; affligez-vous ironiquement. Les hommes veulent toujours montrer du caractère.

SAINVILLE.

Calmez-vous. On le retrouvera, et je vous crois trop raisonnable...

MADAME DE MIRCOUR.

Raisonnable ! Non, monsieur, je ne suis point raisonnable, et je n'aime point les gens raisonnables ; ils sont froids, insensibles. Au fait, que me voulez-vous ? Je suis fort étonnée qu'on ne vous ait pas dit que je ne voulais voir personne.

SAINVILLE.

Eh ! mon Dieu, comme vous me traitez, madame ! Ces couplets que vous m'avez demandés hier ?...

MADAME DE MIRCOUR.

Ces couplets ? Je n'en veux plus ; ils ne valent rien. En effet, je suis bien en disposition de chanter !

SAINVILLE.

Mais vous êtes méchante, au moins.

MADAME DE MIRCOUR.

Moi, méchante ! c'est vous plutôt qui n'avez pas la moindre sensibilité. Je pleure, je souffre; monsieur plaisante, monsieur rit.

SAINVILLE.

J'étais loin de m'attendre à un pareil accueil. Se peut-il que ce soit la même femme qui, hier, au bal, était si douce, si bonne....

MADAME DE MIRCOUR.

Hier, monsieur, vous étiez aimable. Tâchez donc de l'être aujourd'hui.

SAINVILLE.

Ma foi, madame, je désespère de vous paraître tel tant que vous conserverez cette humeur.

MADAME DE MIRCOUR.

Fort bien; vous vous piquez, vous vous fâchez. Oh ! que voilà bien votre vivacité, votre pétulance.

SAINVILLE.

Voilà bien le caprice le mieux conditionné...

MADAME DE MIRCOUR.

Le caprice !... On a le malheur de sentir vivement, et l'on a des caprices. Ainsi vous seriez malheureux avec moi; n'est-ce pas là ce que vous voulez me faire entendre?

SAINVILLE.

Allons, je ne peux pas dire un mot que vous ne l'interprétiez de la manière la plus odieuse. Adieu, madame.

MADAME DE MIRCOUR.

Adieu, monsieur.

SAINVILLE, revenant.

Ainsi c'est la perte de M. Azor qui nous brouillerait?

MADAME DE MIRCOUR.

Ce que vous dites là est affreux; vous savez bien que je ne serais pas assez injuste... Non, c'est le manque d'égards, de procédés, d'indulgence.

SAINVILLE.

Et c'est donc là le prix de l'amour le plus tendre, le plus sincère...?

MADAME DE MIRCOUR.

Vous allez vous plaindre, à présent. Je n'aime pas les doléances. Vous vouliez sortir; restez, monsieur, c'est moi qui vous cède la place. Oui, je vais m'enfermer pour pleurer toute seule.

SAINVILLE.

Si vous sortez, comptez que vous m'aurez vu pour la dernière fois.

MADAME DE MIRCOUR.

Eh bien, monsieur, tâchez de ne pas oublier cette promesse. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

SAINVILLE, seul.

Non, certes, je ne l'oublierai pas. Il n'est que trop clair que c'est un prétexte que vous cherchez pour rompre avec moi. Tant mieux, je serais très-malheureux avec cette femme-là.

SCÈNE VIII.

SAINVILLE, DORSAY, des papiers à la main.

DORSAY.

Eh! quoi! ma nièce vous a déjà quitté?

SAINVILLE.

Oui, monsieur.

DORSAY.

Eh bien, toujours de plus en plus épris? Oh! il faut être vrai, ma nièce mérite bien...

SAINVILLE, à part.

Allons, voilà l'oncle qui fait son éloge.

DORSAY.

Comme je vous disais, un cœur excellent.

SAINVILLE, à part.

Une égalité d'humeur admirable.

DORSAY.

Vraiment? je suis bien aise que vous lui ayez découvert cette précieuse vertu : ainsi, vous êtes enchanté?

SAINVILLE.

Oui, enchanté ; je vous souhaite bien le bonjour.

DORSAY.

Un moment : vous m'avez fait espérer que vous voudriez bien vous charger de mes papiers.

SAINVILLE.

Pardon, je ne puis pas me mêler de cette affaire.

DORSAY.

Eh mais, monsieur, vous m'avez promis...

SAINVILLE.

Oui; mais j'ai fait réflexion... En général, je me fais un scrupule de chercher à exercer la moindre influence. Au surplus, rien ne presse, j'annoncerai votre visite à mon père, et demain, après-demain... Oh! les femmes! Je les reconnais; dès qu'elles sont sûres de nous... Je vous salue, monsieur Dorsay. (Il sort.)

SCÈNE IX.

DORSAY, seul.

Eh bien, donc, il s'en va. C'est très-injuste, très-malhonnête. Oh! les gens en place, les voilà bien. De belles promesses, et puis des évasions... et la mémoire la plus fugitive; est-ce que je serai comme cela quand je serai placé?

SCÈNE X.

DORSAY, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Monsieur, la petite veuve vous attend ce soir à souper; elle a été enchantée des vers et du bouquet.

DORSAY.

Va te promener avec ta veuve et ton bouquet. Comptez donc sur les amis! Mais ne suis-je pas bien dupe, avec ma fortune, quand je peux mener une vie libre, indépendante?...

LAFLEUR, tirant un papier de sa poche.

Si monsieur daignait jeter les yeux sur l'écriture de mon jeune homme, j'en ai un modèle sur moi.

DORSAY.

Je vous trouve bien impertinent d'oser vous mêler de

donner des places chez moi. Je n'ai pas besoin de secrétaire. Ah! monsieur Sainville, certainement si je voulais d'autre appui que le vôtre, je n'en manquerais pas.

LAFLEUR.

Je supplie seulement monsieur de considérer l'écriture, il verra que c'est un cadeau que je lui fais. Quelle belle main!

DORSAY, prenant le papier.

Drôle que vous êtes!... (Il lit.) « Extrait de divers ou-
« vrages. La différence qui existe entre les gens de quel-
« que chose et les gens de rien disparaît par échelons:
« Le laquais rend le devoir à monsieur le valet de
« chambre, le valet de chambre habille son maître sou-
« vent à la hâte pour qu'il aille faire sa cour à milord. »
Qu'est-ce que c'est que cela?

LAFLEUR.

Hein! est-ce lisible? Voyez la suite.

DORSAY, lisant.

« Tourmenter les inférieurs, c'est le moyen pour les
« subalternes de se dédommager de leur soumission pour
« leurs supérieurs. » Comment donc, de la morale, je crois, de la philosophie; et quelle écriture affreuse! Point d'orthographe. Allez, allez, monsieur de Lafleur, dites à votre protégé qu'avant de prétendre à une place, il apprenne à écrire, à penser. (Il jette le papier au nez de Lafleur.) Voilà qui est arrêté, j'ai une autre personne, enfin, qui peut me servir; et si celle-là me manque, je me retire à la campagne, je me jette dans l'étude, et je ne vis que pour moi.

LAFLEUR.

Mais monsieur...

DORSAY.

Ne vous avisez plus de me parler pour qui que ce soit, ou je vous chasse. (Il sort.

SCÈNE XI.

LAFLEUR, seul.

Pour le coup, je ne m'attendais pas à celui-là. Voilà les maîtres ! Attachez-vous donc à eux ! Oh ! je me vengerai.

SCÈNE XII.

LAFLEUR, GABRIEL.

GABRIEL.

La danseuse a renvoyé sa femme de chambre. On ne sait ce que la pauvre fille est devenue.

LAFLEUR.

Ah ! vous voilà, monsieur Gabriel. Je vous trouve bien impertinent d'oser lever les yeux sur une personne qui m'appartient. Un paresseux, un fainéant ; et il se flatte d'être un jour valet de chambre. Je vous chasse.

GABRIEL.

Comment, vous me chassez !

LAFLEUR.

Monsieur est instruit de vos débordements, petit libertin ! Ah ! vous voulez séduire la femme de chambre de sa nièce ! Il vous laisse huit jours pour chercher une autre condition. Ne me répliquez pas. Je vous donnerai un certificat de probité ; c'est tout ce que vous pouvez attendre de moi. Mais où diable aussi mon protégé s'avise-t-il de copier de la morale pour montrer son écriture ? (Il déchire et jette le papier qu'il avait remis à son maître, et sort.)

SCÈNE XIII.

GABRIEL, seul.

Ah! mon Dieu! ah, mon Dieu! c'est une tuile qui me tombe sur la tête. D'où me vient-elle? je n'en sais rien.

SCÈNE XIV.

GABRIEL, MARIE.

MARIE.

Eh bien, monsieur Gabriel?

GABRIEL.

Ah! mademoiselle, tout est perdu. Monsieur votre oncle, qui d'abord m'avait encouragé, est d'une fureur épouvantable. Il dit que monsieur me chasse de son service, que je suis un libertin. Vous le savez, mademoiselle Marie, si je suis un libertin.

MARIE.

Que me dites-vous là, monsieur Gabriel?

GABRIEL.

La vérité; et j'ai beau faire mon examen de conscience, je n'ai rien fait qui puisse m'attirer....

MARIE.

Et le plus souvent, est-ce que ce n'est pas de leurs propres torts que nos maîtres nous punissent. Madame, qui vient de me gronder.... Qu'est-ce donc que ce papier?

GABRIEL, ramassant les morceaux du papier que Lafleur a déchiré

Je n'en sais rien. C'est M. de Lafleur qui l'a déchiré.

MARIE.

Voyons.

GABRIEL.

C'est comme un exemple de maître écrivain.

MARIE, parcourant le papier.

« Le laquais habille le valet de chambre.... qui va chez milord.... Les subalternes se dédommagent de leur soumission....» Attendez-donc ; j'y suis ; je devine, je crois.

GABRIEL.

Eh! quoi donc?

MARIE.

Je sais d'où provient l'humeur de mon oncle. Oui, quand ce papier eût été mis là exprès.... Il est arrivé de grands événements depuis notre conversation de ce matin.

GABRIEL.

Eh! quoi donc?

MARIE.

Ma maîtresse a perdu Azor.

GABRIEL.

Qu'est-ce que c'est qu'Azor?

MARIE.

Son petit chien.

GABRIEL.

Et quel rapport...

MARIE.

Elle en est au désespoir. Le colonel est venu pour la voir, je ne sais ce qu'ils se sont dit, mais madame est rentrée tout en larmes dans son boudoir. J'ai vu le colonel sortir très-irrité. Il prononçait le nom de madame et de M. Dorsay. Il jurait de ne plus remettre les pieds dans cette maison; oui, c'est cela. Le colonel, maltraité par ma maîtresse, aura maltraité M. Dorsay, qui a besoin

de lui. M. Dorsay s'en sera vengé sur mon oncle, mon oncle s'en est vengé sur vous.

GABRIEL.

Vous croyez?

MARIE.

Il vous en veut, parce qu'il a à se plaindre de son maître. Quand je vous disais que souvent les petites causes amenaient les grands effets.

GABRIEL, cherchant son mouchoir, prenant la cravate que Marie lui a donnée, qu'il a mise dans sa poche, et la déchirant sans y prendre garde.

Et moi je ne peux m'en venger sur personne... Ah! qu'on est malheureux de se trouver le dernier de tous dans une maison!

MARIE.

Qu'est-ce que vous déchirez donc là?

GABRIEL.

Ah! Ciel! c'est la cravate que vous m'avez donnée.

MARIE.

Vous faites un grand cas de mon cadeau, à ce qu'il me paraît.

GABRIEL.

Pardon, cent fois pardon, mademoiselle Marie; mais je ne sais à qui m'en prendre. C'est ce que je possède de plus cher; et ma foi, dans mon chagrin...

MARIE.

Vous déchirez mon cadeau, vous m'apprenez ce que je dois faire du vôtre.

GABRIEL.

Ah! mademoiselle, ne me forcez pas à le reprendre, je vous en prie. Gardez-le comme un souvenir du pauvre Gabriel.

MARIE.

Calmez-vous; non, je ne vous forcerai pas à le re-

prendre. J'entends madame; laissez-moi; non, revenez. La cage est en bas dans l'office. Eh! vite, allez me la chercher.

GABRIEL.

Mais, mademoiselle...

MARIE.

Obéissez.

GABRIEL.

Ah! mon Dieu! suis-je assez malheureux? (Il sort.)

SCÈNE XV.

MADAME DE MIRCOUR, MARIE.

MADAME DE MIRCOUR.

Eh bien, mademoiselle, vous me laissez, vous m'abandonnez!

MARIE.

Madame n'avait-elle pas défendu qu'on entrât sans son ordre?

MADAME DE MIRCOUR.

C'est vrai. Eh bien, pas de nouvelles?

MARIE.

Oh! mon Dieu non, madame. J'ai couru moi-même dans le quartier, chez tous les voisins, on ne l'a pas vu. Pauvre petit Azor! que sera-t-il devenu? Je l'aimais aussi, moi, madame; et j'en pleurerais, je crois, si je ne me retenais.

MADAME DE MIRCOUR.

Tu es bonne, tu es sensible, toi, ma pauvre Marie; mais conçois-tu ce monsieur Sainville, qui se fâche, qui s'emporte, parce que j'ai de l'humeur?

MARIE.

En vérité, je n'aurais pas cru cela de M. le colonel.

MADAME DE MIRCOUR.

Il venait tout glorieux m'apporter je ne sais quels couplets. Je m'embarrasse bien de ses cadeaux. C'est moi qui les lui avais demandés, ces couplets, c'est vrai ; mais choisir le moment où je suis désolée. Mon pauvre Azor! Je n'en veux pas avoir d'autre; je ne veux plus m'attacher comme cela à des ingrats.

SCÈNE XVI.

MADAME DE MIRECOUR, MARIE;
GABRIEL, portant la cage.

GABRIEL.

Mademoiselle Marie, voilà ce que vous m'avez demandé.

MADAME DE MIRCOUR.

Qu'est-ce que c'est donc cela?

MARIE.

Un petit serin qu'on m'a donné ce matin.

MADAME DE MIRCOUR.

Oh! qu'il est joli! Comment! cet aimable petit oiseau est à toi, ma chère Marie?

MARIE.

Oui, madame.

MADAME DE MIRCOUR.

Tu es bien heureuse.

MARIE.

S'il faisait envie à madame...

MADAME DE MIRCOUR.

Non, mon enfant, je ne veux pas t'en priver. Mais c'est qu'il est charmant, en vérité.

GABRIEL, bas à Marie.

Eh quoi! mademoiselle, vous donnez mon cadeau?

MARIE, bas à Gabriel.

Eh! vite, courez chercher le colonel de la part de madame.

GABRIEL.

Il a juré de ne plus revenir.

MARIE.

Raison de plus pour qu'il accoure.

GABRIEL.

Mais, mademoiselle...

MARIE.

Obéissez.

GABRIEL.

Allons, il faut faire tout ce qu'elle veut. (Il sort.)

SCÈNE XVII.

MADAME DE MIRCOUR, MARIE.

MADAME DE MIRCOUR.

Je n'en ai jamais vu d'aussi gentil.

MARIE.

En effet, il a les couleurs les plus vives... S'il est à madame, c'est comme s'il était à moi. Madame me ferait beaucoup de peine si elle refusait : je croirais voir une espèce de dédain....

MADAME DE MIRCOUR.

Ah! tu me connais bien mal. Je fais réflexion qu'il y a longtemps que je ne t'ai rien donné. Tu choisiras une de mes robes.

MARIE.

Comme madame est bonne!

MADAME DE MIRCOUR.

Allons, je ne veux pas t'affliger, Marie. J'accepte.

MARIE.

Ce n'est pas un ingrat qui s'échappera, comme votre Azor.

MADAME DE MIRCOUR.

Oh! non, j'y mettrai bon ordre. Or çà, Marie, où placerons-nous cette cage? Dans mon boudoir, n'est-ce pas?

MARIE.

Oui, tout près du piano de madame.

MADAME DE MIRCOUR.

Tu m'y fais songer. Le premier air à lui apprendre, c'est celui des couplets que le colonel m'apportait. Ce pauvre colonel! quand j'y pense, je l'ai bien maltraité!

MARIE.

Oh! il reviendra.

SCÈNE XVIII.

MADAME DE MIRCOUR, MARIE, GABRIEL.

GABRIEL, annonçant.

M. le colonel Sainville.

MARIE.

Là, quand je le disais à madame.

GABRIEL, à Marie.

Je l'ai rencontré comme il entrait dans la maison.

MARIE.

Vous voyez bien. Sortez. (Gabriel sort.)

SCÈNE XIX.

SAINVILLE, MADAME DE MIRCOUR, MARIE.

MADAME DE MIRCOUR.

Ah! vous voilà, monsieur?

SAINVILLE.

Oui, madame; c'est encore moi.

MADAME DE MIRCOUR.

Vous ne deviez plus revenir.

SAINVILLE.

Ce n'est pas vous que je cherchais, madame; c'est monsieur votre oncle.

MADAME DE MIRCOUR.

Ah! mon oncle?

SAINVILLE.

Oui, madame, votre oncle.

MADAME DE MIRCOUR.

Je vous en remercie pour lui; mais savez-vous que ce que vous me dites n'est pas trop galant?

SAINVILLE.

Comme il paraît que mes visites n'ont pas le bonheur de vous plaire....

MADAME DE MIRCOUR.

Fort bien. Vous me boudez?

SAINVILLE.

J'aurais tort, peut-être?

MADAME DE MIRCOUR.

Non; car je suis plus franche que vous, moi. Osez me

dire que ce n'est pas pour moi que vous revenez, malgré vos serments.

SAINVILLE.

Je reviens... Eh bien, oui, madame, je reviens pour vous ; mais malgré moi, je vous en avertis.

MADAME DE MIRCOUR.

Et moi, je conviens que j'ai été méchante, injuste. Écoutez, colonel ; il faut être indulgent pour ses amis. J'ai beaucoup de défauts, mais vous voyez au moins que je n'ai pas celui de l'obstination.

SAINVILLE, en lui baisant la main.

Charmante ! Et moi, n'ai-je pas été presque aussi enfant que vous, de m'emporter ?

MADAME DE MIRCOUR.

Oh ! il y avait sujet. Mais si je suis capricieuse, bizarre, inconséquente pour des bagatelles, je suis constante en amitié. Je brusque quelquefois mes amis ; je reviens à eux. Avez-vous les couplets que vous m'apportiez ce matin ?

SAINVILLE.

Hélas ! non. Tremblant d'être aussi mal reçu...

MADAME DE MIRCOUR.

Envoyez-les donc chercher bien vite. Mais vous avez des affaires avec mon oncle, je vous laisse ; nous nous reverrons : Songez que j'attends vos couplets. Viens, Marie, emporte cette cage ; il est charmant, ce petit serin ; tu es une bonne fille, et le colonel est un fort honnête homme. (Elle sort avec Marie.)

SAINVILLE.

On n'est pas plus aimable que cette femme-là.

SCÈNE XX.

DORSAY, SAINVILLE.

DORSAY, entrant sans voir Sainville.

Allons, il ne faut pas compter sur personne ; je prends mon parti ; je quitte le monde, je me retire à la campagne.

SAINVILLE.

Ah ! mon cher Dorsay, vous voyez un homme enchanté, transporté ; je viens de causer avec votre chère nièce. Ma foi, si elle a quelques moments désagréables, il faut convenir qu'elle s'en accuse avec une grâce, une franchise... Eh bien, où en êtes-vous pour cette place?

DORSAY.

Comment, monsieur, où j'en suis !

SAINVILLE.

Ah! pardon; vous devez être bien en colère contre moi. Tantôt j'ai refusé de vous servir, assez sèchement, il me semble; que voulez-vous ? j'étais préoccupé.

DORSAY.

C'est fâcheux; d'autant plus que je ne rencontre aujourd'hui que des gens préoccupés. L'un craint de se compromettre ; l'autre a donné sa parole à un ami ; celui-là sollicite pour son compte.

SAINVILLE.

Oui, voilà les amis d'aujourd'hui ; mais moi... Avez-vous là vos papiers?

DORSAY, tirant ses papiers de sa poche.

Oui, monsieur ; mais comme vous vous feriez un scrupule de chercher à exercer la moindre influence...

SAINVILLE.

Oui ; mais, pour un ami, pour un homme comme vous.... Donnez. (Il prend les papiers.)

DORSAY.

Permettez que je les range et que je vous explique....

SAINVILLE, parcourant rapidement les papiers.

Eh ! non, ils sont en ordre ; excellentes recommandations, titres évidents ; je cours les présenter à mon père, à son secrétaire, à tous ceux de qui la chose dépend.

DORSAY.

Mais, monsieur...

SAINVILLE.

J'emporte vos papiers ; je rapporte les couplets à votre nièce ; point de remerciements ; je cours ; je vole ; je me sers moi-même en obligeant un galant homme. Soyez sans crainte, la place est à vous.

SCÈNE XXI.

DORSAY, seul.

La place est à moi ! Ah ! voilà ce que c'est. Allons, je ne pars pas encore pour la campagne.

SCÈNE XXII.

DORSAY, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Gabriel m'a dit que monsieur me demandait.

DORSAY.

Moi ? non.

LAFLEUR.

Encore un trait d'esprit de ce petit sot de Gabriel. Oh! je vais le gronder.

DORSAY.

Écoute donc, écoute donc, Lafleur; pourquoi le gronder? Je ne t'appelais pas, mais je suis bien aise de te voir. Eh bien, mon ami, tes pressentiments ne te trompaient pas. Je vais être placé. J'ai la parole et l'appui du colonel.

LAFLEUR.

J'en fais mon compliment à monsieur.

DORSAY.

Or çà, mon enfant, comme tu disais tantôt, il faut que je songe à monter ma maison. Vite, les *Petites-Affiches*, que je cherche les chevaux à vendre, les hôtels à louer, les cuisiniers sans condition. C'est malheureux que ton protégé n'ait pas une plus belle main.

LAFLEUR.

Mais je vous assure, monsieur, que je n'écris pas mieux, moi qui vous parle.

DORSAY.

Je le sais parbleu bien. Voyons donc encore une fois cette écriture.

LAFLEUR.

Ma foi, monsieur, le pauvre garçon, dans son chagrin, a déchiré l'exemple qu'il m'avait remis.

DORSAY.

Tant pis.

LAFLEUR.

J'ai eu toutes les peines du monde à lui en faire écrire un autre sous ma dictée, parce que moi, qui connais toute la bonté de monsieur...

DORSAY.

Voyons.

LAFLEUR, lui remettant un papier.

Tenez.

DORSAY, lisant.

« Devoirs des valets envers leurs maîtres : soumission, zèle, intelligence. » Eh bien, c'est cela, c'est écrit, c'est pensé, l'orthographe y est. Un caractère fort net, fort agréable. Où diable avait-il eu la tête d'écrire si mal ce que tu m'avais montré d'abord?

LAFLEUR.

La crainte de ne pas réussir. La main lui tremblait.

DORSAY.

Qu'il se rassure. Que j'aie ma place, il a la sienne. Oui, il suffit qu'il soit présenté par toi... Attends donc ; ne m'as-tu pas dit que ce gros financier se jetait dans la réforme?

LAFLEUR.

Oui, monsieur, par le conseil de ses créanciers.

DORSAY.

Il faut que je lui écrive sur-le-champ. Son hôtel est peu commode ; mais un salon superbe : c'est ce qu'il me faut. Quant à toi, je t'aime ; tu restes mon premier valet de chambre, mon confident. Demande, mon garçon; sollicite, et compte toujours sur ton bon maître. (Il sort.)

SCÈNE XXIII.

LAFLEUR, seul.

Eh bien, à la bonne heure ! Voilà ce qu'on appelle un maître raisonnable, reconnaissant !

SCÈNE XXIV.

LAFLEUR, GABRIEL, en redingote, un petit paquet au bout d'un bâton; MARIE, au fond.

MARIE, à Gabriel.

Allons, avancez.

LAFLEUR.

Ah! c'est toi, Gabriel? Eh bien, que signifie ce paquet, cet air triste?

GABRIEL.

Je viens faire mes adieux à monsieur et lui demander mon certificat.

LAFLEUR.

Comment! tu veux me quitter sur-le-champ?

GABRIEL.

Monsieur m'a dit qu'on me donnait huit jours pour trouver une condition; mais il me serait trop dur de rester dans une maison après avoir perdu les bonnes grâces de mon protecteur.

LAFLEUR.

Allons, ne parlons plus de cela. J'ai plaidé ta cause auprès de monsieur; il te pardonne; tu peux rester.

GABRIEL.

Vrai? Ah! monsieur, quel bonheur!

LAFLEUR.

Eh bien, mon ami, nous sommes placés. Oui; M. Dorsay a la parole du colonel. Cette maison-ci va devenir très-bonne. Nous aurons des clients, des créatures. Monsieur Gabriel, de la probité, au moins; et le moins d'insolence qu'il vous sera possible.

GABRIEL.

Ah! monsieur peut compter... Et quant à l'objet dont je vous parlais tantôt...

LAFLEUR.

Écoute, je ne suis pas un méchant homme, moi. J'ai été amoureux comme toi; ma nièce est sage, vertueuse ; tu es rangé, soumis, complaisant; et comme je serai là pour vous surveiller....

GABRIEL.

Si monsieur voulait nous marier, il s'épargnerait la peine de la surveillance.

LAFLEUR.

Approche un fauteuil, fais venir ma nièce ; je suis bien aise de vous faire un sermon à tous deux.

MARIE, s'avançant.

Me voici, mon oncle.

LAFLEUR.

Ah! tu étais là. Eh bien, sais-tu ce qui se passe? Sais-tu que ce mauvais sujet de Gabriel a l'impertinence d'être amoureux de toi?

MARIE.

Je le sais, mon oncle.

LAFLEUR.

Tu le sais... Tu as peut-être la folie de n'en pas être fâchée, toi?

MARIE.

Mon bon oncle, si vous vouliez...

LAFLEUR.

Ah! oui, mon bon oncle; vous me flattez, vous me cajolez, c'est fort bien; mais que diable, attendez donc que Gabriel ait fait son chemin.

MARIE.

Il l'a fait, mon oncle; il est valet de chambre du colonel Sainville. M. le colonel épouse madame; c'est moi qui ai arrangé tout cela.

LAFLEUR.

Comment, c'est toi qui as arrangé...

MARIE.

M. le colonel arrive à l'instant même; j'ai bien fait la leçon à madame; dans ce moment, elle accorde sa main au colonel et lui demande la place de valet de chambre pour mon Gabriel.

LAFLEUR.

Pour ton Gabriel, tu le regardes déjà comme à toi?

MARIE.

Les voici.

SCÈNE XXV.

LAFLEUR, GABRIEL, MARIE, MADAME DE MIRCOUR; SAINVILLE, DORSAY, entrant d'un autre côté.

MADAME DE MIRCOUR.

Où est-il, où est-il, mon cher oncle? Ah! le voici. Félicitez-moi, félicitez-vous, remerciez ce digne ami; il vous a bien servi. Comment, après cela, pourrais-je lui refuser ma main?

SAINVILLE.

Ah! madame, quel bonheur! (A Dorsay.) Vous êtes nommé, mon cher Dorsay. Demain vous recevrez votre brevet.

DORSAY.

Ah! monsieur, quelle obligation! (A Lafleur.) Eh! vite,

Lafleur ; ton jeune homme. Il me faut un secrétaire dès ce soir.

LAFLEUR.

Ah ! monsieur, quelle reconnaissance ! (A Gabriel.) Je te donne ma nièce.

GABRIEL.

Ah ! monsieur de Lafleur, mademoiselle Marie, monsieur Dorsay, monsieur le colonel, madame, et toi surtout, cher petit serin ; que de remerciements je vous dois à tous !

MARIE.

Oui ; sans lui, pauvres petits que nous sommes, nous restions accablés sous le poids de la mauvaise humeur de tout le monde ; grâce à lui, vous voilà tous contents ; vous voilà tous bonnes gens, et nous nous marions.

MADAME DE MIRCOUR.

Elle a raison, chaque protégé a retrouvé les bonnes grâces de son protecteur, et voilà comme, dans cette vie, tout s'enchaîne, et tout marche par ricochets.

FIN.

LA
VIEILLE TANTE
OU
LES COLLATÉRAUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée pour la première fois à Paris,
sur le Théâtre
de S. M. l'Impératrice, le 28 mai 1811.

PRÉFACE

Les *Collatéraux*, voilà le vrai titre de la pièce. J'avais craint qu'on ne la comparât malignement au *Collatéral*. Il me revenait déjà qu'un plaisant avait dit : «*Le Collatéral*, *les Collatéraux!*» l'auteur décline. Je supprimai le second titre aux premières représentations. Heureusement j'en fus quitte pour la peur. La pièce réussit, fut louée généralement, et quand j'eus rétabli ce second titre, qui pourrait être le seul, un bon journaliste de province imprima qu'on me savait gré d'avoir multiplié *le Collatéral*.

Dans cette comédie, tout est subordonné au personnage principal; c'est un grand avantage. Le caractère de la vieille tante s'annonce, se développe et se soutient jusqu'à la fin d'une manière piquante et originale. Comme le dit un des interlocuteurs, elle réunit à la fois bon esprit, bonne tête et bon cœur. Quelques personnes ont blâmé sa colère du troisième acte. J'avoue que là, sans trop grand sujet, elle semble avoir un peu perdu la tête ; mais cette vivacité, cette impatience de la moindre contradiction, me semblent d'abord prouver combien elle s'est habituée à être obéie ; et puis, cette colère qui lui prend parce que, dès sa première proposition, ses parents ne veulent pas marier sa petite-nièce comme elle l'entend, me semble bien prouver son bon cœur et sa vive

amitié pour cette petite-nièce. Les bourrus bienfaisants, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, sont bien usés au théâtre, mais y réussissent toujours. Ma vieille tante, au surplus, se relève et reprend complétement son bon esprit et sa bonne tête dans les deux derniers actes.

On m'a demandé pourquoi je n'avais pas fait de M. Dorigny un notaire, au lieu d'en faire un vieux maître clerc. Il fallait que l'homme à qui madame Sinclair donne sa confiance, et au fils duquel elle veut marier sa petite-nièce, fût pauvre et désintéressé. Plus d'un notaire est désintéressé sans doute; mais j'en connais peu à Paris qui ne soient pas riches, ou qui ne se donnent pas pour riches.

Ce rôle de M. Dorigny contraste bien avec mes avides collatéraux. Son désintéressement n'est pas romanesque; il cède à la fin, et consent que son fils épouse une riche héritière. Comme il le dit lui-même, il ne cherche pas les richesses, mais il ne les fuit pas. Je me félicite d'avoir présenté un homme pauvre, mais heureux dans un temps où, grâce à la cupidité presque universelle, chacun ne voit de bonheur pour soi et pour les siens que dans l'argent et dans la manière la plus expéditive de le dépenser. Le modèle de ce rôle existe : il y a vingt-quatre ans, il était déjà maître-clerc de l'étude où j'étais troisième ou quatrième clerc; aujourd'hui il est encore maître-clerc de la même étude.

Le rôle de Vernissac se détache bien des autres collatéraux. Il a une teinte d'humeur gasconne qui jette de la gaieté dans toutes ses scènes. Les autres collatéraux ont des physionomies plus ressemblantes entre elles; ils ont tous le même but, il était difficile de varier leurs physionomies. Madame Sinclair,

Dorigny et Vernissac occupent presque toujours la scène, et il ne me restait que très-peu de place à donner au développement des autres personnages.

L'origine des amours du jeune homme et de la petite-nièce est un peu romanesque, et le public ne s'intéresserait guère à ces amours, si la vieille tante, à qui il s'intéresse beaucoup, ne travaillait pas uniquement à les faire réussir.

J'ai été presque toujours heureux dans mes expositions : ici je ne le suis pas. L'exposition se fait par un vieux valet et une jeune femme de chambre, qui racontent ce qu'ils savent au vieux maître-clerc. Il est bien évident qu'ils ne lui parlent que pour parler au public. Mais dans beaucoup d'autres de mes pièces, les premiers actes sont supérieurs aux derniers : ici c'est le contraire. Je crois pouvoir citer comme les meilleures scènes la grande scène de l'assemblée de famille au cinquième acte. Tous les journaux ont comparé madame Sinclair, prononçant entre Ernest et Vernissac, à Sémiramis entre Arsace et Assur; c'est en effet la même situation. Je me félicite d'avoir tenu le rôle de madame Sinclair, pendant toute cette scène, dans une juste mesure. Il y avait le danger de lui donner l'apparence d'une de ces vieilles Aramintes de comédie qui veulent se faire épouser.

Je plains sincèrement les personnes âgées et riches qui n'ont point d'héritiers directs et semblent être dans la nécessité de faire un testament. En supposant que, pendant leur vie, elles soient à l'abri des fausses et perfides amitiés, des importunités, des obsessions, des vœux secrets pour leur mort prochaine, elles ont presque la certitude que dès le lendemain de leur mort les larmes seront interrompues par des discussions sur leur testament, que la douleur cédera la

place à la joie d'être légataire, ou à l'humeur de ne pas l'être; et quelle qu'ait été d'ailleurs leur justice ou leur libéralité dans leurs dispositions, elles seront accusées d'ingratitude et d'oubli. Il faut prendre son parti comme ma vieille tante, rire aux dépens de tous ses héritiers, et dominer sa famille, au lieu de se laisser dominer par elle; mais pour cela il faut conserver sa tête bien saine jusqu'à la fin, et retrouver un ami sincère et désintéressé comme M. Dorigny.

On a reproché à plusieurs de mes dernières pièces d'être encore des marionnettes; ici, l'on ne me fit pas le même reproche, et cependant je crois qu'il aurait été fondé. Mes collatéraux sont de vrais fantoccini que ma vieille tante fait mouvoir à son gré. Le sujet est si fécond, si étendu!

Duceris ut nervis alienis mobile lignum.

Je ne réponds pas de ne pas faire encore d'autres marionnettes.

PERSONNAGES

Mme SINCLAIR, veuve, âgée de soixante ans, sans enfants.	Mme Molé.
VERNISSAC. . . . . ses héritiers collatéraux.	M. Clozel.
BARDOLIN. . . . . ses héritiers collatéraux.	M. Mars.
Mme SAINT-LAURENT. ses héritiers collatéraux.	Mlle Regnier.
ANATOLE BARDOLIN, fils de Bardolin.	M. Armand.
SAINT-LAURENT, mari de Mme Saint-Laurent.	M. Vigneaux.
LOUISE, fille de Mme Saint-Laurent.	Mlle Fleury.
DORIGNY, vieux maître-clerc de notaire.	M. Chazel.
ERNEST DORIGNY, son fils.	M. Thénard.
COMTOIS, vieux domestique de Mme Sinclair.	M. Valville.
ROSE, femme de chambre de Mme Sinclair.	Mlle Charles.
GABRIEL, valet de Vernissac.	M. Pélissié.

La scène se passe à Paris, chez Mme Sinclair.

LA
VIEILLE TANTE
OU
LES COLLATÉRAUX
COMÉDIE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

—

SCÈNE I.

DORIGNY, COMTOIS.

COMTOIS.

Entrez, monsieur. Je ne me trompe pas : vous êtes M. Dorigny ?

DORIGNY.

Oui, mon ami. Le vieux maître-clerc du jeune notaire de madame Sinclair, votre maîtresse.

COMTOIS.

Je sais. Cet ancien ami de madame, qu'elle se félicite d'avoir retrouvé, qui au lieu de se faire notaire dans sa jeunesse, en payant une charge avec la dot de quelque riche héritière, comme cela se pratique, a préféré épouser une jeune orpheline qu'il aimait d'inclination ; mais qui

n'en est pas moins un honnête homme, un habile homme, qui a déjà fait la fortune de deux ou trois de ses camarades dont il est resté le maître-clerc, et à qui madame est bien aise de donner toute sa confiance. Vous voyez, madame me dit tout : c'est tout simple, je l'ai vue naître; il y a ma foi plus de soixante ans; j'avais déjà l'honneur d'être jockey de feu son père. Cela ne nous rajeunit ni l'un ni l'autre; mais nous nous portons bien, et nos collatéraux attendront encore quelque temps. Vous le savez : madame est veuve, sans enfants; mais elle a deux neveux et une nièce. Excusez-moi si je parle un peu; dès ma jeunesse, on me reprochait d'être bavard.

DORIGNY.

Et cela ne fait que croître et embellir avec l'âge.

COMTOIS.

Monsieur connaît-il les parents de madame?

DORIGNY.

Je crois avoir rencontré quelquefois M. Bardolin.

COMTOIS.

C'est un des neveux, un négociant. Il a un fils, Anatole Bardolin, un petit jeune homme assez naïf. Je vous mets au courant pour en épargner la peine à madame.

DORIGNY.

Parlez, je vous écoute.

COMTOIS.

L'autre neveu, c'est M. Vernissac; il est garçon, propriétaire aux environs de Pézenas; mais il fait tous les ans un voyage à Paris. Quant à la nièce, madame Saint-Laurent, elle se permet d'assez grands airs, parce que son mari a une petite place à la cour; ils n'ont qu'une fille, mademoiselle Louise, qui est bien la jeune personne la plus aimable! aussi madame l'a-t-elle prise en affection, et a-t-elle obtenu de ses parents qu'elle logeât

dans cette maison. C'est un ange. Mais voilà une petite personne bien plus en état que moi de vous donner des détails.

DORIGNY.

Quelle est cette jeune fille?

COMTOIS.

C'est Rose, la filleule de madame Sinclair, la fille d'un de ses jardiniers, qu'elle a prise pour sa femme de chambre; elle est maligne, curieuse, et d'une habileté à saisir les ridicules des gens, qui m'étonne et qui m'amuse.

SCÈNE II.

DORIGNY, COMTOIS, ROSE.

ROSE.

Votre servante, monsieur Comtois. Qu'est-ce que ce monsieur-là?

COMTOIS.

M. Dorigny, cet homme de mérite, le nouveau notaire de madame.

ROSE.

Ah! oui. Cet ami de madame, qui dans sa jeunesse était si gai, si bon, si amoureux, non pas de madame, mais d'une autre demoiselle qu'il a fini par épouser. Oh! comme la présence de monsieur va mettre aux champs tous nos héritiers!

DORIGNY.

Vous croyez?

ROSE.

Pardi, un notaire! Oh! ils vous feront joliment la cour; ils me la font bien, à moi. L'un me cajole, l'autre me protége. M. Saint-Laurent veut toujours m'em-

brasser, et sa femme me cherche un mari de tous les côtés.

DORIGNY.

Eh bien, mon enfant, me voilà prêt à faire votre contrat de mariage.

ROSE.

Vous êtes bien bon, monsieur. Allez, allez, je les connais bien; il n'y a pas jusqu'à M. Vernissac, que je n'ai jamais vu, mais que je devine au ton et au style de ses lettres, parce que c'est moi qui ai la fonction d'en faire la lecture à madame.

COMTOIS.

L'entendez-vous? Elle est bien jeune, et elle voit des choses qui m'échappent, à moi. Continuez, mademoiselle Rose; c'est rendre service à madame que de tout dire à M. Dorigny.

ROSE.

Ah! si vous me mettez en train, j'en dirai de belles. M. Bardolin est un commerçant qui tranche du grand seigneur, comme dit madame. Il a toute l'avidité d'un homme d'affaires, toute la finesse d'un procureur, toute l'arrogance d'un parvenu. Il enrage contre Mlle Louise, parce qu'elle se fait plus aimer que son benet de fils, dont l'éducation lui a tant coûté d'argent, qui néglige son travail pour apprendre à monter à cheval, qui néglige sa tante pour aller jouer la tragédie en société, et courtiser les petites marchandes de modes, qui font les princesses. M. Saint-Laurent est un bon gros homme, qui dort toujours et partout, même à table, quant il n'y mange plus. Il a confiance dans le génie de sa femme, dont il est le très-humble serviteur. Sa femme a confiance dans l'amitié que madame témoigne à sa fille, et pourtant elle ne se croit pas encore si sûre de son fait que M. Vernissac, le Languedocien, qui écrit des douceurs à madame, vante son mérite et sa sensibilité, et

compte sur l'héritage pour terminer ses procès, payer ses dettes et réparer son château.

DORIGNY.

Fort bien; grâce à vous, je connais toute la famille.

COMTOIS.

Les parents de Paris se sont logés dans le voisinage, pour être plus à portée de faire des visites et d'avoir des nouvelles. Le parent de province nous menace de venir se fixer à Paris.

ROSE.

Et tous les matins, il y a ici un lever comme chez un prince. Voilà déjà MM. Bardolin père et fils, qui s'empressent de se rendre à leur devoir.

SCÈNE III.

DORIGNY, COMTOIS, ROSE, BARDOLIN, ANATOLE.

BARDOLIN.

Bonjour, Comtois; bonjour, Rose. J'accours plein d'inquiétude. Hier au soir je tremblais que ma tante ne fût indisposée.

ROSE.

Rassurez-vous; madame ne s'est jamais si bien portée.

BARDOLIN.

Je respire.

ANATOLE.

Quel bonheur!

BARDOLIN.

Elle vivra cent ans. (Voyant Dorigny.) Quel est cet homme-là?

COMTOIS.

Un ancien ami de madame.

BARDOLIN, à part.

Quelque solliciteur, quelque parasite encore.

DORIGNY.

Monsieur Bardolin veut-il bien me permettre...?

BARDOLIN.

Pardon, pardon, monsieur. (A Rose.) Madame Saint-Laurent n'a pas encore paru?

ROSE.

Pas encore; et pour le coup, vous l'aurez prévenue.

BARDOLIN.

Peut-on entrer?

ROSE.

Oui, monsieur. Mademoiselle Louise est déjà avec madame. Je cours vous annoncer. (Elle sort.)

BARDOLIN.

Ne perdez pas de temps. Je vais avec vous.

ANATOLE.

Vous suivrai-je, mon père?

BARDOLIN.

Belle demande! N'avez-vous pas entendu que votre cousine est déjà auprès de votre tante? Ah! quand vous verrai-je aussi aimable que votre cousine? Allons, venez. (Il sort avec son fils.)

SCÈNE IV

DORIGNY, COMTOIS.

DORIGNY.

Il ne s'est pas donné le temps de me reconnaître. Quel zèle! quel empressement!

COMTOIS.

Oui, fiez-vous-y. L'autre jour, ne voulait-il pas nous envoyer un médecin. Ce que je ne conçois pas, c'est qu'ils n'impatientent pas madame. Tenez, voici les autres qui arrivent. Ils se disputent à qui se précédera tous les matins. Cela me fait rire.

SCÈNE V.

DORIGNY, COMTOIS, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SAINT-LAURENT.

Mais, monsieur, il fallait venir plutôt....

SAINT-LAURENT.

Mais, madame, pouvais-je quitter mon service?

MADAME SAINT-LAURENT.

Où est ma fille, Comtois?

COMTOIS.

Auprès de madame, avec MM. Bardolin.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous voyez.

SAINT-LAURENT.

Est-ce ma faute, à moi?... (Apercevant et saluant Dorigny.) Monsieur vient pour parler à madame Sinclair?

DORIGNY.

Oui, monsieur.

SAINT-LAURENT.

Je ne sais s'il pourra la voir ce matin.

DORIGNY.

C'est elle qui m'a donné rendez-vous.

SAINT-LAURENT.

Oh! alors...

MADAME SAINT-LAURENT.

Défaites-vous donc de cette manie de curiosité, monsieur de Saint-Laurent. (A Dorigny.) Peut-on savoir quel est l'objet...

SAINT-LAURENT.

Voici ma fille.

SCÈNE VI.

DORIGNY, COMTOIS, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE.

MADAME SAINT-LAURENT.

Pourquoi donc laisser votre grand'tante, mademoiselle?

LOUISE.

Je m'empresse de venir vous saluer, ma mère.

MADAME SAINT-LAURENT.

A la bonne heure; mais il ne fallait pas quitter...

SAINT-LAURENT.

Toujours auprès de ta tante, mon enfant; c'est là ta place.

MADAME SAINT-LAURENT.

Hâtons-nous de l'aller trouver.

LOUISE.

C'est inutile. Elle a appris que monsieur était ici, et la voici qui vient elle-même avec mes cousins.

SCÈNE VII.

DORIGNY, COMTOIS, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, MADAME SINCLAIR, ROSE, BARDOLIN, ANATOLE.

SAINT-LAURENT.

Ah! ma chère tante.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ma bonne tante.

MADAME SINCLAIR.

Bonjour, bonjour, tout le monde.

BARDOLIN, approchant un fauteuil.

Voici votre fauteuil.

ANATOLE, apportant un coussin.

Voilà votre coussin.

MADAME SAINT-LAURENT.

Fermez donc cette fenêtre, monsieur Saint-Laurent.

SAINT-LAURENT, allant fermer la fenêtre.

J'y pensais.

MADAME SINCLAIR.

Laissez, il ne fait pas froid, et je ne veux pas m'asseoir. Je vous remercie de votre exactitude, monsieur Dorigny. Mes chers parents, je vous présente un de mes anciens amis : il n'est pas notaire précisément, mais il dirige l'étude du notaire que j'ai choisi à cause de lui.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ah! ah!

SAINT-LAURENT.

Parbleu, monsieur, je suis ravi de faire votre connaissance.

BARDOLIN.

Eh, vraiment, c'est M. Dorigny.

DORIGNY.

Ah! vous me reconnaissez.

MADAME SINCLAIR.

Il déjeune avec nous : nous avons à causer. Faites-nous le plaisir de nous laisser seuls.

ANATOLE, à son père.

Ah! mon père, ma tante seule avec un notaire!

BARDOLIN à son fils.

Tais-toi donc.

SAINT-LAURENT, à sa femme.

N'est-ce pas le moment du testament qui s'approche?

MADAME SAINT-LAURENT, bas à son mari.

Paix! (Haut à sa fille.) Eh bien, mademoiselle, obéissez donc à votre tante.

MADAME SINCLAIR.

Vous m'aviez promis de ne plus avoir ce ton sec et bref avec votre fille, madame Saint-Laurent. Monsieur Bardolin, j'aurai aussi à causer avec vous. Je compte sur vous pour mon piquet, Saint-Laurent. (A Anatole.) Mon petit-neveu, vous me garderez une loge pour votre tragédie de société; je me sens en train de rire. Laisse-nous, Louise, et viens nous avertir toi-même quand le déjeuner sera prêt. (Tous sortent.)

COMTOIS, en sortant.

N'est-ce pas comme une reine qui donne ses ordres?

SCÈNE VIII.

MADAME SAINT-CLAIR, DORIGNY.

MADAME SINCLAIR.

Eh bien, mon cher monsieur Dorigny, êtes-vous aussi content de me revoir que je le suis d'avoir retrouvé un ancien et bon ami comme vous? Bien des années se sont écoulées depuis le temps où mon pauvre mari et moi nous vous rencontrions tous les samedis à notre petit concert d'amateurs. Vous faisiez la cour à votre femme, qui n'était pas encore votre femme. Vous devez me trouver bien changée?

DORIGNY.

Mais un peu. Cependant....

MADAME SINCLAIR.

Oh, parlez franchement; je sais mon âge, et je ne le cache pas. Votre femme vous aime-t-elle toujours bien? Cette chère Henriette, j'aurai grand plaisir à l'embrasser. Mettez-moi bien vite au fait de tout ce qui vous intéresse. Je vous ai tant d'obligations : c'est à vos bons conseils que mon mari a dû le commencement de sa fortune. Vous avez un fils?

DORIGNY.

De vingt-deux ans. Je tremble qu'il n'ait aussi mauvaise tête que son père. Au lieu de travailler pour être notaire, il s'est avisé de se livrer aux arts : il est peintre; et un beau jour il se mariera comme j'ai fait, par inclination, et sans songer à la fortune.

MADAME SINCLAIR.

Le blâmeriez-vous?

DORIGNY.

Ma foi, oui. Non pas que je me repente de mon choix;

mais rencontrera-t-il aussi bien que moi? Excellent sujet d'ailleurs, un vrai talent. Sa mère en est folle, et il contribue avec elle à mon bonheur. Car je suis très-heureux. Je ne suis pas riche, mais je n'envie pas les richesses. J'aime mon travail, j'aime mon ménage. Je trouve encore du temps pour cultiver la bonne et vieille littérature, et je fais des vers latins, et des chansons pour ma femme que mon fils trouve charmantes.

MADAME SINCLAIR.

Je le crois bien, vous me les chanterez. Parlons d'affaires. J'avais besoin de rencontrer un brave et honnête homme comme vous, à qui je pusse ouvrir mon cœur, et qui consentît à m'aider dans certains petits projets que j'ai formés pour me ménager une heureuse et tranquille vieillesse. Je suis riche, très-riche; mais la fortune ne fait pas tout à fait le bonheur. A mon âge, on a besoin de bons offices, de soins, d'attentions, surtout quand on a, comme moi, conservé un goût très-vif pour tous les plaisirs de la société. J'aime encore le jeu, la promenade, la musique, le spectacle, le bal même; je ne danse plus, mais j'aime à voir danser ma petite-nièce; elle a tant de grâces! Or je n'ai ni mari, ni enfants; mais j'ai deux neveux et une nièce, fort honnètes gens, mais fort avides et fort amoureux de ma succession. Voilà deux ans, depuis ma dernière maladie, que je les attrape en me portant à merveille, et j'espère bien les attraper encore longtemps. Que d'autres se désolent de la cupidité humaine ; moi, je m'en sers, je m'en amuse, et je la fais même tourner à des actions bonnes et honnêtes. En laissant flotter entre mes chers parents l'espérance d'un testament favorable, j'ai la douceur de me voir choyée, servie, prévenue dans tous mes désirs ; j'éprouve une joie maligne à les faire venir, aller, rester ou se promener à mon premier signe : on loue ce que j'approuve, on proscrit ce que je blâme, on se fâche, on s'apaise, on rit, on pleure; on a chaud, on a froid, il fait beau temps, ou il neige et il pleut à ma fantaisie,

comme je veux, comme je crois voir : enfin, en les entretenant dans un perpétuel désir de me plaire, je les maintiens dans une juste et sage conduite : je préviens ou j'arrête les injustices qu'ils pourraient commettre; mon neveu Bardolin ne prête plus à gros intérêts, mon neveu Vernissac ne fait plus de dettes, et ma nièce Saint-Laurent commence à devenir bonne et douce pour sa fille et pour ses gens. Elle ne tourmente plus que son mari.

DORIGNY.

Je vous vois, comme les célibataires de l'ancienne Rome, entourés de clients et de serviteurs bien dévoués, bien empressés.

MADAME SINCLAIR.

Vous allez me demander quelles sont les dispositions testamentaires que je projette; nous en causerons. Je n'oublierai ni mon petit-neveu Anatole, qui est un bon jeune homme, ni Louise Saint-Laurent, ma charmante petite-nièce. C'est celle-là, par exemple, que je voudrais bien marier suivant son inclination. Voilà quelques jours que, dans nos petites promenades sur le boulevard qui borde mon jardin, un jeune homme que j'ai vu au bal cet hiver, qui paraît fort honnête, nous salue et cause avec nous. Mais je vous parle de ma petite-nièce comme si vous pouviez y prendre le même intérêt que moi. Je reviens à sa mère et à ses cousins. Je lis dans leurs yeux tous les châteaux en Espagne qu'ils bâtissent sur ma fortune; quelquefois je les aide à les construire; quelquefois d'un seul mot je m'amuse à les détruire. Hier, madame Saint-Laurent me faisait un grand éloge de la charité : je lui parlai de laisser tout mon bien aux pauvres. Avant-hier, je fis bien penser M. Bardolin, qui me vantait son ordre et son économie, en lui disant que j'avais quelque envie de placer tout en viager sur ma tête. Mon ami, vous voyez ma conduite, mes projets. Il faut que vous me secondiez.

DORIGNY.

Je vous entends. Ils ne vont pas manquer de tourner autour de moi ; je les laisserai venir. Ils me feront des confidences que je vous rapporterai. Ils tâcheront d'obtenir de moi des révélations ; je me concerterai avec vous sur ce que je dois leur répondre, et je prendrai ma part du divertissement que vous donne leur aveugle et agile obéissance.

MADAME SINCLAIR.

Et vous les verrez enchérir sur les bonnes actions que je leur commande ; jugez comme je serais une personne dangereuse, si je voulais les pousser à mal.

DORIGNY.

Ce n'est pas la première fois qu'il m'arrivera de rire aux dépens des avides et des ambitieux. Pour un homme dont le métier est de régler les fortunes des autres, et qui sait se contenter de la sienne, c'est un charme d'observer les peines, les agitations, les angoisses, qu'amène à sa suite la soif de l'argent.

MADAME SINCLAIR.

Enfin, mon cher Dorigny, je ne veux me faire du bien aux dépens de qui que ce soit, je veux même contribuer au bonheur des autres ; mais j'entends qu'à leur tour ils contribuent au mien.

DORIGNY.

C'est avoir bon esprit, bonne tête et bon cœur.

MADAME SINCLAIR.

Chut, voici ma petite-nièce.

SCÈNE IX.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY, LOUISE.

LOUISE.

Le déjeuner est prêt, et tous nos parents demandent s'ils peuvent rentrer dans le salon?

MADAME SINCLAIR.

Oui, oui, mon enfant, fais rentrer tout le monde. (A Dorigny.) Il me prend envie de vous faire voir à l'instant même comme ils sont souples au commandement.

SCÈNE X.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY, SAINT-LAURENT, LOUISE, BARDOLIN, ANATOLE, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SINCLAIR.

Approchez, avancez, mes chers parents. Vous êtes surpris que je sois entrée sur-le-champ en conversation avec monsieur, et peut-être voudriez-vous connaître l'objet de notre conférence?

MADAME SAINT-LAURENT.

Nous respectons vos secrets, ma tante.

MADAME SINCLAIR.

Vous serez instruits quand il en sera temps. Monsieur Bardolin, qu'est-ce qu'un certain Dorval, dont on m'a parlé ce matin?

BARDOLIN, embarrassé.

Dorval... ma chère tante? (A part.) Ah! mon Dieu!

qu'est-ce qui a pu dire cela à ma tante? (Haut.) Ce Dorval est un homme qui me doit de l'argent depuis longtemps, et à qui je soupçonne une fort mauvaise volonté.

MADAME SINCLAIR.

Point du tout. C'est un honnête homme; il est malheureux, il a des enfants, et il ne demande que du temps.

MADAME SAINT-LAURENT.

Il faudrait être bien cruel pour lui en refuser.

BARDOLIN.

Eh! bon Dieu, ma tante, vous savez combien je suis humain et raisonnable. Que M. Dorval vienne me trouver, et je suis prêt à prendre avec lui tous les arrangements... (Bas, à son fils.) Cours chez l'huissier, et qu'il suspende les poursuites.

ANATOLE.

Oui, mon père. (Il sort.)

MADAME SINCLAIR.

Où va donc votre fils?

BARDOLIN.

Il ne peut pas déjeuner avec nous.

MADAME SINCLAIR.

Ah!... Mon Dieu! que vous avez là une jolie robe, madame Saint-Laurent! Vous en avez sans doute donné une pareille à votre fille?

MADAME SAINT-LAURENT.

Croyez-vous que cette couleur irait bien à Louise?

MADAME SINCLAIR.

C'est à mon âge qu'il faut être difficile sur le choix des couleurs; mais au sien!

BARDOLIN.

On embellit tout ce qu'on porte.

MADAME SINCLAIR.

Plaît-il ? C'est flatteur... pour ma petite-nièce.

BARDOLIN.

Pour vous aussi, ma tante... Quand vous étiez jeune... ! Vous l'êtes encore, et....

MADAME SINCLAIR.

Non, je ne le suis plus. Ne vous confondez pas en excuses. Je ne me fâche pas ; je ris.

MADAME SAINT-LAURENT, à son mari.

Vous savez l'adresse du marchand ? Deux robes comme la mienne : une pour ma tante, une pour ma fille.

SAINT-LAURENT.

Bien vu.

MADAME SINCLAIR, bas à Dorigny.

Louise aura une robe, le débiteur aura du temps. (Haut.) Allons nous mettre à table.

SCÈNE XI.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY, BARDOLIN, LOUISE, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, ROSE.

ROSE.

Un valet de M. Vernissac. Il ne le précède que d'une heure ; il l'a laissé à l'avant-dernière poste.

MADAME SINCLAIR.

Vernissac !

BARDOLIN.

Il ne manquait que lui.

DORIGNY.

Les voilà tous réunis.

MADAME SINCLAIR.

Fais entrer.

ROSE.

Entrez, beau et jeune courrier.

SCÈNE XII.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY, BARDOLIN, LOUISE, SAINT-LAURENT, ROSE, GABRIEL, COMTOIS.

GABRIEL, avec l'accent méridional.

(Il est chargé de caisses, bourriches, terrines de Nérac et barils d'anchois.)

Salut à toute l'illustre compagnie. Est-ce à la respectable tante de mon maître que j'ai l'honneur de faire ma révérence?

MADAME SINCLAIR.

Oui, mon ami.

GABRIEL.

Permettez que je devance les hommages affectueux de l'honorable M. Robert Vernissac, mon maître et votre serviteur. Voici un petit échantillon de toutes les productions du pays, qu'il vous conjure d'accepter; et il m'a chargé de présenter en même temps mille tendres compliments à toute l'estimable famille que j'ai sans doute l'honneur de saluer.

MADAME SAINT-LAURENT.

Voilà un garçon bien révérencieux.

ROSE.

Il ressemble à un magasin de comestibles.

GABRIEL.

Ah! madame! quel brave homme de neveu vous avez en M. Vernissac! Il n'y a que six mois que j'ai l'avan-

tage d'être à son service. Je suis Gabriel Rigobert, le fils de son métayer. Eh donc! d'après les paroles de mon maître, je sais par cœur toutes vos bonnes et belles qualités. Il a pour vous un attachement... Cela ressemble à une passion. Ma chère tante! ma bonne tante! me disait-il hier à Nemours, notre dernière couchée; je vais la revoir...., et il avait les larmes aux yeux. Ah! Gabriel! si j'avais le malheur de perdre ma chère tante... Ah! Dieu!

MADAME SINCLAIR.

Allez vous rafraîchir et vous reposer, mon ami. Comtois va vous aider à porter toutes vos provisions à l'office. Toi, Louise, tu as déjeuné; tu vas travailler à ton dessin.

MADAME SAINT-LAURENT, à madame Sinclair.

Pourrais-je avoir une conversation avec vous, ma tante?

MADAME SINCLAIR.

Après déjeuner, ma nièce. Donnez-moi la main, monsieur Dorigny.

DORIGNY, passant devant Bardolin.

Voulez-vous bien permettre, monsieur?

BARDOLIN, se reculant.

Comment donc, monsieur?

MADAME SAINT-LAURENT.

Ce Vernissac va faire cent bassesses auprès de ma tante. (Elle sort avec Saint-Laurent, madame Sinclair et Dorigny.)

BARDOLIN, à part.

Il faut que je cause avec ce maître-clerc de notaire. (Il sort.)

GABRIEL, à Rose.

Sur mon âme, vous êtes une charmante personne.

ROSE.

Il parle comme son maître écrit.

COMTOIS, à Gabriel.

Venez-vous, monsieur? je vous attends.

GABRIEL.

Ah! bon vieux! Cadédis, je gage qu'il n'est pas oublié dans le testament de ma tante.

COMTOIS.

Laissez-donc, je mourrai avec elle.

(Il sort avec Gabriel.)

SCÈNE XIII.

LOUISE, ROSE.

LOUISE.

Nous voilà seules. Eh bien, Rose?

ROSE.

Eh bien, mademoiselle?

LOUISE.

Crois-tu qu'il vienne?

ROSE.

Qui? notre jeune homme? il n'aura garde d'y manquer.

LOUISE.

Est-ce bien de l'avoir engagé à se présenter chez ma tante?

ROSE.

C'est tout ce qu'il y a de mieux au monde, mademoiselle.

LOUISE.

Que je me repens d'avoir consenti hier à sortir avec

toi! Puisque ma tante ne pouvait pas nous accompagner, il fallait rester. Il avait l'air bien timide, bien embarrassé; mais il ne m'en a pas moins fait entendre qu'il avait pour moi beaucoup d'estime.

ROSE.

J'ai à peine eu le temps de lui conseiller de se présenter dès aujourd'hui chez madame, et il a fallu que je vous suivisse sans attendre sa réponse; car vous étiez déjà rentrée dans le jardin. Voilà tout, pourtant.

LOUISE.

C'est bien assez. Tiens, ne parlons plus de ce jeune homme, n'y pensons plus.

ROSE.

A la bonne heure. Voilà donc M. Vernissac arrivé. Que d'intrigues nous allons voir!

LOUISE.

Dis-moi, Rose; crois-tu vraiment qu'il soit d'une bonne famille?

ROSE.

Votre cousin Vernissac?

LOUISE.

Eh! non, tu m'entends bien.

ROSE.

Ah! le jeune homme dont il ne faut plus parler. Ma foi, mademoiselle, demandez-le à lui-même. Le voici.

LOUISE.

Ah! Dieu! je m'enfuis. (Elle veut sortir, Ernest l'arrête.)

SCÈNE XIV.

LOUISE, ROSE, ERNEST.

ERNEST.

Un seul mot, mademoiselle.

LOUISE.

Que me voulez-vous, monsieur? Je vous le répète, ce n'est qu'en présence de ma mère ou de ma tante que je peux vous entendre.

ERNEST.

Non, mademoiselle; c'est à vous, à vous seule que je veux parler. Si vous saviez ce que j'ai souffert depuis l'indiscret aveu qui m'est échappé hier. Non, je ne verrai pas madame votre tante, je ne vous verrai plus, et je ne me suis hasardé à me présenter dans cette maison que pour vous dire un éternel adieu. Gardez-vous de croire que je démente les sentiments que j'ai osé vous avouer hier; mais je sais quelle grande fortune vous attend. Jusqu'ici j'étais loin de me plaindre de mon sort : j'avais trop peu d'ambition pour ne pas me croire assez riche.

ROSE.

C'est-à-dire que monsieur se reconnaît trop peu fortuné pour prétendre à la main de mademoiselle. Et pourquoi donc vous déclarer hier? Pourquoi venir aujourd'hui?

ERNEST.

Et sais-je ce que je fais, ce que je veux? Hier, je voulais me taire, et j'ai parlé; ce matin, je voulais prendre congé de mes parents, partir sans vous revoir... Mais il est une volonté qu'au moins je saurai accomplir, c'est celle de ne plus troubler votre repos, de m'arracher des lieux où j'ai eu le bonheur de vous voir. Dès demain, j'aurai quitté Paris.

ROSE.

Ce sera très-bien fait. Nous avons fait une belle étourderie : il faut la réparer. Monsieur, nous sommes vos très-humbles servantes.

ERNEST.

Adieu, mademoiselle; plaignez-moi....

ROSE.

Oui, oui, monsieur, nous vous plaignons; mais sortez. Ciel! on vient: c'est M. Dorigny.

ERNEST.

Dorigny, dites-vous?

LOUISE.

Ah! mon Dieu!

ROSE.

Dites que vous êtes le maître de dessin.

SCÈNE XV.

LOUISE, ROSE, ERNEST, DORIGNY.

DORIGNY.

Pardon, mesdemoiselles, si je vous dérange.

ROSE.

Monsieur est le maître de dessin de mademoiselle.

DORIGNY.

Que vois-je? Ernest!

ERNEST.

Mon père!

LOUISE.

Son père!

ROSE.

Ah! pour le coup....

DORIGNY.

Que venez-vous faire ici? que signifie cette qualité de maître de dessin?

LOUISE.

Rose vous trompe, monsieur. Ma tante et moi, nous

avons rencontré monsieur votre fils dans nos promenades, il vient ici pour la première fois.

DORIGNY.

Eh ! quoi, ce serait là ce jeune homme qui vous salue sur les boulevards ? Ah ! grand Dieu !

ERNEST.

Mon père, j'aime mademoiselle ; mais je sens combien la fortune met de distance entre nous. A l'instant même je lui jurais que jamais elle n'entendrait parler de moi. Je vous en supplie, consentez à ce que je m'éloigne. Dès longtemps, je médite un voyage en Italie.

DORIGNY.

Oui, sans doute, il faut partir. Ah ! Dieu ! que penserait de moi madame Sinclair, si elle savait... Quel indigne prix de la confiance qu'elle me témoigne ! Que je m'applaudis d'avoir quitté brusquement le déjeuner ! Je vous demande pardon pour mon fils, mademoiselle.

ROSE.

Au moins, monsieur, ne dites rien à madame ; elle en tomberait malade de chagrin, et cela ferait trop rire tous les gens qui la guettent.

DORIGNY.

Eh ! soyez tranquille ; j'ai trop à cœur de conserver l'estime de madame Sinclair.

ERNEST.

Surtout, mon père, ne soyons pas surpris par la respectable tante de mademoiselle.

DORIGNY.

Oui, sans doute. Venez, monsieur. Mademoiselle, je vous salue. (A Ernest.) Et ne vous avisez jamais de mettre les pieds dans cette maison. (Il sort avec son fils.)

ROSE.

Ah! quel événement! quelle rencontre! quel dommage! Voyez donc, être aimable, et n'être pas riche!

LOUISE.

Ah! Rose, pourquoi hier suis-je sortie avec toi?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SAINT-LAURENT, entrant par le fond.

Je suis très-contente de mon entretien avec ma tante.

BARDOLIN, arrivant du dehors.

Très-satisfait de ma conférence avec ce monsieur Dorigny. Ah! c'est vous, madame Saint-Laurent!

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous voilà, monsieur Bardolin.

BARDOLIN.

Où est votre mari?

MADAME SAINT-LAURENT.

Il fait la partie de ma tante.

BARDOLIN.

Et votre fille travaille à côté d'eux.

MADAME SAINT-LAURENT.

Précisément. Tenez, voilà votre fils qui vous cherche.

SCÈNE II.

BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT, ANATOLE.

ANATOLE.

Me voici. (A son père.) Il était temps; j'ai rejoint l'huissier, il ne fera pas le commandement.

BARDOLIN.

Eh! vite, monsieur, puisque vous aimez à monter à cheval ; un temps de galop jusqu'à la barrière de Villejuif : vous y trouverez votre cousin Vernissac.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous envoyez votre fils au-devant de Vernissac?

BARDOLIN.

Oui, ma cousine.

ANATOLE.

Mais, mon père....

BARDOLIN.

Ne répliquez pas ; partez, et mille compliments de ma part.

MADAME SAINT-LAURENT.

Et de la mienne.

BARDOLIN.

De la part de toute la famille.

ANATOLE.

J'aurai assez couru aujourd'hui. (Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME SAINT-LAURENT, BARDOLIN.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous êtes donc bien jaloux de plaire à M. Vernissac?

BARDOLIN.

Mais oui.

MADAME SAINT-LAURENT.

Quant à moi, je ne suis pas fausse : je ne flatte que ceux que j'aime ; c'est bien assez.

BARDOLIN.

Ainsi donc, les trois prétendants à la succession vont se trouver en présence.

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh! qui pense à la succession? Puissé-je conserver encore longtemps ma chère tante.

BARDOLIN.

Oh! sans doute. Cependant.... nous en serons navrés... mais... tôt ou tard, nous la perdrons. Or est-il défendu à un père de songer à un fils chéri?

MADAME SAINT-LAURENT.

Non, certes. Et qui pourrait me blâmer de songer à ma fille?

BARDOLIN.

Vous êtes fière de l'affection toute partiale que madame Sinclair a prise pour cette chère fille. Avec son air d'innocence, elle est adroite et sournoise, ma petite cousine.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous êtes fâché que votre fils ne réussisse pas tout à fait aussi bien : il est un peu simple et un peu étourdi, mon petit cousin Anatole.

BARDOLIN.

Cela n'empêche pas que je n'aie obtenu pour lui la promesse d'un titre, d'une place de finance très-honorable.

MADAME SAINT-LAURENT.

Je le crois.

BARDOLIN.

Joignez à cela que je peux tirer quelque parti de ma connaissance avec M. Dorigny.

MADAME SAINT-LAURENT.

A votre aise, monsieur Bardolin. Moi, ma fille et mon mari, nous ne voulons nous occuper que de ma chère tante.

BARDOLIN.

Je ne la négligerai pas, madame Saint-Laurent.

SCÈNE IV.

MADAME SAINT-LAURENT, BARDOLIN, SAINT-LAURENT.

SAINT-LAURENT.

Voilà Vernissac qui vient d'arriver.

MADAME SAINT-LAURENT.

Déjà !

SAINT-LAURENT.

Si vous aviez vu avec quelle tendresse il s'est précipité dans nos bras ; il a renversé la table, les fiches, les cartes. Tenez, l'entendez-vous ?

SCÈNE V.

MADAME SINCLAIR, BARDOLIN, VERNISSAC, MADAME SAINT-LAURENT, COMTOIS.

VERNISSAC.

Où sont-ils, où sont-ils, mes chers parents ? Ah ! les voici ; que je les embrasse ! qu'ils m'embrassent !

MADAME SAINT-LAURENT.

Ravie.

BARDOLIN.

Transporté.

VERNISSAC, ayant l'air d'essuyer ses larmes.

Que je suis heureux !

MADAME SINCLAIR.

Comme c'est touchant! comme c'est sincère!

VERNISSAC.

Oui, ma chère tante, j'ai licité, vendu, terminé tout dans le Languedoc, et je viens me fixer à Paris.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vraiment!

VERNISSAC.

Je veux finir mes jours au sein de ma famille.

SAINT-LAURENT.

Parbleu! mon cher cousin, en attendant que vous ayez trouvé un logement, vous me ferez le plaisir d'en accepter un chez moi.

BARDOLIN.

Permettez que je réclame la préférence.

VERNISSAC.

Permettez que je refuse. Mes amis, mes bons parents, à moins que notre tante ne me chasse, je reste auprès d'elle. Vous avez un état, un ménage qui ne vous permettent pas de la voir autant que vous le souhaiteriez. Moi, je veux et je peux ne la pas quitter. Je me multiplierai pour vous remplacer tous. Je fais un peu de musique; je me mêle d'écrire et de dessiner; j'ai de la mémoire, et j'ai retenu beaucoup d'anecdotes. Toujours à ses ordres; spectacles, promenades, conversations, lectures gaies ou sentimentales; et j'aurai bien rempli ma journée quand je pourrai me rendre le témoignage d'avoir obtenu d'elle une larme ou un sourire.

MADAME SINCLAIR.

Aimable homme. (A Comtois.) Comtois faites préparer l'appartement du second pour M. Vernissac.

MADAME SAINT-LAURENT, à part.

Le voilà installé.

VERNISSAC.

Une chambre, un cabinet, pourvu que j'habite votre maison. Comme j'ai trouvé votre fille embellie et grandie, madame Saint-Laurent ! Mais c'est vous, ma chère tante, dont je ne saurais me lasser d'admirer la fraîcheur et la bonne santé. Je ne vois pas votre fils, monsieur Bardolin.

BARDOLIN.

Je l'avais envoyé au-devant de vous.

MADAME SAINT-LAURENT.

Il se sera égaré.

VERNISSAC.

Ah ! que je suis fâché... j'ai côtoyé tous les boulevards. Que je suis sensible à l'attention !... Il m'a fallu de la tenue et de l'adresse pour arranger là-bas toute ma petite fortune. Je crois bien avoir été un peu trompé ; je ne sais ce que je fais de mon esprit en affaires d'intérêt : mais enfin, c'est fini ; et si vous voulez m'accepter pour votre pensionnaire, je me regarde comme le plus riche des hommes. Mais pardon, l'empressement que j'avais de vous embrasser m'a fait passer par-dessus les convenances. Je me suis présenté à vous en habit de voyage ; permettez que je monte un instant chez moi.

BARDOLIN.

Chez lui !

VERNISSAC.

Mes amis, vous le savez : je n'aime point à faire de grandes phrases pour exprimer mes sentiments ; mais nous nous entendons, nous nous apprécions tous mutuellement. Il y a entre nous une sympathie électrique... (En baisant la main de madame Sinclair.) Ah ! ma tante, que vous êtes fraîche et belle ! (Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME SAINT-LAURENT, BARDOLIN, SAINT-LAURENT, MADAME SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

Toujours le même, ce cher Vernissac !

SAINT-LAURENT.

Toujours son ton de province !

MADAME SAINT-LAURENT.

De grandes phrases, en disant qu'il n'en fait pas,

BARDOLIN.

Il va nous amener tous les Gascons qui sont à Paris. Pardon si je vous quitte, ma tante. Je veux aller moi-même chez cet honnête Dorval à qui vous vous intéressez. Je n'ai point l'art de débiter des douceurs comme M. Vernissac, mais je pense tout ce qu'il dit. (Il sort.)

SAINT-LAURENT.

Moi, je vais faire quelques emplettes pour ma fille. (A madame Sinclair.) Vous n'avez pas d'ordres à me donner?

MADAME SINCLAIR.

Mais non, je ne sache pas....

SAINT-LAURENT.

En ce cas-là, j'ai bien l'honneur... (A sa femme.) Voyez, parlez, agissez ; un bon petit legs universel, je n'en demande pas davantage. (Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME SINCLAIR, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SAINT-LAURENT.

J'aime à voir en M. Saint-Laurent ces petites attentions pour sa fille.

MADAME SINCLAIR.

Mon Dieu, que mon neveu Vernissac a des manières franches, ouvertes, engageantes!

MADAME SAINT-LAURENT.

Est-ce que cet excès de soins qu'il vous promet ne vous gênera pas?

MADAME SINCLAIR.

Mais, quand il s'agit d'égards et de soins, je ne hais pas qu'on les porte à l'excès.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ma fille en a beaucoup, et du moins cela part du cœur. Si vous saviez, ma tante, comme je rougis en pensant à l'entretien que nous avons eu ensemble après déjeuner.... C'est la première fois que j'ai osé vous parler... Il me tardait de verser dans votre sein toutes mes inquiétudes sur le sort de ma fille. M. Vernissac est bien heureux. Il est garçon. M. Bardolin n'a qu'un fils, et les fils ne sont jamais embarrassants ni embarrassés; mais les pauvres filles...! On dit que je suis vaine, ambitieuse; est-ce pour moi? C'est pour ma fille. Je serais si heureuse de lui trouver un grand mariage!

MADAME SINCLAIR.

En effet, ma petite-nièce est bien digne....Voici M. Dorigny.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ah!

SCÈNE VIII.

MADAME SINCLAIR, MADAME SAINT-LAURENT, DORIGNY.

MADAME SINCLAIR.

Entrez, monsieur; nous parlons de choses qui vous concernent : de testament, de contrat de mariage.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ne parlez donc pas de testament, ma tante.

MADAME SINCLAIR.

Pourquoi donc? cela ne fait pas mourir. Ma nièce, continuez à vous bien conduire envers moi; ayez de la tendresse pour votre fille, des égards pour votre mari; traitez bien vos gens; surtout ne soyez guidée dans le choix d'un gendre ni par trop d'avidité ni par trop d'ambition; et....

MADAME SAINT-LAURENT.

Et....

MADAME SINCLAIR.

Nous verrons, je consulterai; vous n'aurez pas à vous plaindre de moi.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ah! ma tante...

MADAME SINCLAIR.

Vous dînez avec nous? Je réunis la famille pour l'arrivée de Vernissac. Votre mari n'a pas d'engagement?

MADAME SAINT-LAURENT.

Il en aurait qu'il se hâterait de le rompre. Ma chère tante, vous me donnerez votre jour pour que je puisse,

à mon tour, rassembler tous nos parents. (A Dorigny.) Monsieur voudra-t-il nous faire l'honneur d'être des nôtres?

DORIGNY.

Madame....

MADAME SAINT-LAURENT.

J'irai moi-même inviter madame Dorigny; on la dit bien aimable. Les bons ménages sont si rares! Il est tout simple que je tremble pour ma fille. Je retourne un instant chez moi, j'ai donné rendez-vous à de pauvres ouvrières que je me fais un bonheur d'occuper. Ah! ma tante, votre famille vous doit toutes ses vertus.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY.

MADAME SINCLAIR.

Elle a raison. Comme elle est douce et pateline! Ils font les grands chez eux, ils sont petits chez moi. L'arrivée de M. Vernissac fait qu'on marche plus directement au but. Ma nièce vient à peu près de me proposer de faire sa fille légataire universelle... Mais qu'avez-vous? Je vous trouve un air préoccupé.

DORIGNY.

Oh! rien. Mon fils qui s'avise d'une passion!..., et sa mère qui semble l'approuver, lorsque lui-même se condamne!...

MADAME SINCLAIR.

Pauvre jeune homme! Quand me l'amènerez-vous?

DORIGNY.

Vous ne pourrez pas le voir : cette nuit même il part pour Rome; c'est ce qu'il a de mieux à faire. Laissons

cela. Madame Saint-Laurent m'invite à dîner, et il ne tient qu'à moi de gagner un pot-de-vin considérable avec M. Bardolin, qui est venu me trouver à mon étude.

MADAME SINCLAIR.

Déjà !

DORIGNY.

Oh! il n'y met pas tant de cérémonie que madame Saint-Laurent; cependant c'est dans vos seuls intérêts qu'il agit; c'est pour vous délivrer de tous les embarras; vous n'auriez plus à vous occuper de fermages, de placements, de testaments, et il ne ferait tort à personne. Les Saint-Laurent sont assez riches; Vernissac est garçon; son fils est le chef de la famille; il a presque la certitude de lui faire obtenir une très-grande place, s'il peut le marier richement.

MADAME SINCLAIR.

Et enfin que prétend-il?

DORIGNY.

Vous lui avez parlé avant-hier de placer tout en viager, et il m'a chargé de vous proposer d'augmenter d'un tiers votre revenu, en vous laissant même l'usufruit d'une de vos terres, si vous voulez tout vendre, tout céder à l'un de ses amis.

MADAME SINCLAIR.

Pourquoi l'un de ses amis?

DORIGNY.

C'est Bardolin qui achèterait réellement; il y aurait une contre-lettre; l'ami ne serait qu'un prête-nom, un homme de paille.

MADAME SINCLAIR.

Homme de paille, contre-lettre, pot-de-vin! J'ai continué dix ans le commerce de mon mari, et je n'ai jamais su ce que cela voulait dire.

DORIGNY.

C'est pourtant très-connu. Un homme qui entreprend une spéculation hasardeuse ou équivoque ira-t-il compromettre son nom ou ses biens? Il trouve à bon marché un prête-nom, un pauvre diable qui marche à pied, boit de l'eau, loge au quatrième, disparaît ou se montre à volonté, tandis que le véritable propriétaire, à l'abri par une bonne contre-lettre, mange dans le vermeil, éclabousse ses créanciers, et fait des actes de bienfaisance.

MADAME SINCLAIR.

L'honnête homme! C'est commode et bien inventé. Qu'avez-vous répondu?

DORIGNY.

J'aurais pu me fâcher : j'ai pris le parti de rire; mais c'est le sort des hommes avides de se persuader que tout le monde leur ressemble. Il a pris ma gaieté pour un consentement. Il m'a serré la main, il me croit dans ses intérêts. Il m'a prié de brusquer la chose, de la traiter dans le plus grand secret, et si cela venait à se divulguer, son rôle est tout prêt, il jouerait la colère, l'inquiétude, le bon père qui tremble de voir son fils dépouillé.

MADAME SINCLAIR.

Il faut que ce Bardolin ait une bien mauvaise idée de moi pour croire que je consentirais à ruiner tous les autres....

DORIGNY.

Il assurerait une dot à mademoiselle Saint-Laurent, il ferait une belle pension à Vernissac.

MADAME SINCLAIR.

Ah! ils ne se contentent pas de convoiter leur part de ma succession, ils cherchent à se déshériter mutuellement. L'un veut m'acheter en viager, l'autre veut un legs universel ; et le troisième, que voudra-t-il? Il faut

les mettre aux prises, en laissant deviner à chacun les petites menées des autres.

SCÈNE X.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY, VERNISSAC, avec un autre habit.

VERNISSAC.

On vient de me dire que ma tante était avec M. Dorigny, son notaire et son ami, et je n'ai pas voulu sortir sans lui présenter mes hommages.

MADAME SINCLAIR.

C'est M. Vernissac.

VERNISSAC.

Oui, monsieur, le plus dévoué des neveux.

MADAME SINCLAIR.

Monsieur Dorigny, faut-il dire à Vernissac ce que nous venons d'apprendre?... Oui, oui; ses conseils pourront nous servir; et d'ailleurs il y est assez intéressé.

VERNISSAC.

De quoi s'agit-il?

MADAME SINCLAIR.

Madame Saint-Laurent veut marier sa fille. Il n'y a pas encore de mari sur les rangs; mais elle vient de me laisser voir qu'elle voudrait bien que je fisse un avantage à sa fille.... après ma mort, par testament. Qu'en dites-vous?

VERNISSAC.

C'est d'une bonne mère; et ma cousine mérite bien toutes les préférences que vous lui accorderez.

MADAME SINCLAIR.

D'un autre côté, Bardolin songe à son fils. Il vient de faire entendre à M. Dorigny qu'il avait un ami.... vous comprenez.... un ami prêt à m'acheter tout mon bien, moyennant une grosse rente viagère.

VERNISSAC.

Ah! c'est plus singulier ; mais si vous y trouvez votre intérêt, ma tante....

MADAME SINCLAIR.

Oh, pour mon intérêt, pas de doute ; mais le vôtre?

VERNISSAC.

Le mien? Ma foi, ma tante, arrangez votre fortune comme il vous plaira, comme vous l'entendrez; et, je vous en prie, ne m'en parlez jamais. Sais-je seulement si j'y ai des droits? Ce n'est que dans votre tendresse que je suis jaloux de ma part. Ils ont des enfants. Le peu que j'ai doit leur revenir un jour. A moins de malheurs, j'en aurai toujours assez ; et alors j'aurais recours franchement à vous ou à eux, et vous ne m'abandonneriez pas.

DORIGNY.

C'est parler en homme généreux.

VERNISSAC.

Trouvez-vous? Je vous assure que c'est un langage qui ne me coûte rien à tenir, et je n'y ai pas le moindre mérite. Vous avez à communiquer à monsieur des papiers, des contrats. Comtois m'a dit qu'il avait tout ouvert dans votre grand cabinet ; moi, je vais courir. Voici des lettres que je veux envoyer. Il me tarde de faire des visites à des amis que j'ai laissés dans cette capitale, tous artistes ou littérateurs, qui nous aideront à passer des soirées délicieuses.

MADAME SINCLAIR.

Vive mon neveu Vernissac! au moins ne me parle-t-il pas d'affaires.

VERNISSAC.

Nous aurons des concerts, des proverbes, des charades.

MADAME SINCLAIR.

Vous en serez, monsieur Dorigny.

DORIGNY.

J'y jouerai les notaires.

MADAME SINCLAIR.

Sans adieu, mon neveu. (Bas à Dorigny.) Il est meilleur, ou plus hypocrite que les autres. (Elle sort avec Dorigny.)

VERNISSAC, reconduisant sa tante.

Vivez heureuse, ma tante, vivez longtemps... (Seul.) Ah mes chers parents! vous songez à m'exclure. Gabriel! Mais quel avantage ils me donnent sur eux! Laisser percer leurs projets avant d'être certains de les voir adopter. Comme j'ai beau jeu à les railler, à les brouiller! Je n'y manquerai pas. Gabriel!

SCÈNE XI.

VERNISSAC, GABRIEL.

GABRIEL.

Eh! donc, monsieur, me voilà.

VERNISSAC, lui remettant des lettres.

Des lettres qu'il faut porter. Tu te feras enseigner les adresses. Ne t'amuse pas. Il y en a pour les quatre coins de Paris.

GABRIEL.

Eh bien, monsieur, notre grande affaire marche-t-elle? j'y suis intéressé comme vous. Mon père m'a dit que vous aviez promis de le payer sur la cassette de la tante.

VERNISSAC.

Silence. Pas le moindre mot qui puisse laisser croire que je songe à cette fortune. Les autres sont inquiets, pressés; ils s'agitent : j'ai l'air vif et étourdi; je suis calme et froid. Je ne me passionne pas. Je ne hasarde rien, je calcule tout, j'observe, et j'attends. Tu sais ce que tu as à faire?

GABRIEL.

Dire de vous encore plus de bien que vous n'en méritez, faire la cour à la petite femme de chambre, boire avec le vieux domestique. C'est commencé, c'est en bon train, ce sont des fonctions qui me plaisent, et je ne resterai pas en arrière.

VERNISSAC.

Sors, j'entends Bardolin.

GABRIEL.

Je m'évade. (Il sort.)

SCÈNE XII.

VERNISSAC, BARDOLIN.

VERNISSAC.

J'allais passer chez vous. Nous avons à peine eu le temps de nous voir. Toujours très-occupé?

BARDOLIN.

Je suis assez content de ma matinée.

VERNISSAC.

Vous n'allez guère à la Bourse? C'est cette maison que vous avez choisie comme point central de vos opérations. A propos, et votre fils? S'il marche toujours jusqu'à ce qu'il me rencontre, je ne vois pas de raison

pour qu'il s'arrête. Ah! voici madame Saint-Laurent; elle aussi, elle a ses petites spéculations.

SCÈNE XIII.

VERNISSAC, BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT.

VERNISSAC.

Venez, ma chère cousine, venez recevoir mes sincères compliments.

MADAME SAINT-LAURENT.

Sur quoi?

VERNISSAC.

Convenez tous les deux que, s'il est doux d'avoir des enfants, surtout quand ils se portent au bien, comme les vôtres, les soins qu'il faut prendre pour les établir donnent parfois bien des peines.

MADAME SAINT-LAURENT.

Mais aussi quelle jouissance quand on peut se flatter d'avoir pris de bonnes mesures pour assurer leur sort!

VERNISSAC.

Et toutes les vôtres sont bien prises?

BARDOLIN.

Si je n'ai pas l'esprit brillant de la société, je ne suis pas un sot en affaires.

VERNISSAC.

Seulement, il est fâcheux que toutes ces démarches prennent quelquefois une fausse couleur aux yeux du monde. Par exemple, un homme qui penserait à acheter en viager, sous son nom ou sous celui d'un ami, toute une succession à laquelle plusieurs ont des droits....

MADAME SAINT-LAURENT.

Que veut dire ce projet d'acheter en viager ?

VERNISSAC.

Une femme qui, par pure tendresse maternelle, voudrait faire avoir un legs universel, ou quelque chose de semblable, à sa fille, aux dépens d'autres cohéritiers...

BARDOLIN.

Plaît-il ? expliquez-vous.

VERNISSAC.

Mais, mon Dieu, je suis un indiscret ; je ne peux pas m'en corriger. Vous ne vouliez pas que ces petits projets fussent mis au grand jour ; et je ne sais pas si ma tante, en me les révélant, ne m'avait pas recommandé de vous en faire un mystère. Ne dites à personne que c'est par moi que vous êtes instruits. J'espère que la connaissance de vos prétentions réciproques n'altérera pas la bonne intelligence qui règne entre vous. Un seul mot. La fête de notre tante approche ; je compte sur vous pour un petit divertissement que je lui prépare. Vous voyez : je vous mets de moitié dans tous mes complots. Du secret surtout, et qu'elle soit bien surprise. Songez à sa fortune, je songe à son bonheur. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SAINT-LAURENT.

Quoi, mon cousin, vous pensez à acquérir en viager tout le bien de ma tante ?

BARDOLIN.

Quoi ! ma cousine, vous pensez à un legs universel en faveur de votre fille ?

MADAME SAINT-LAURENT.

C'est avoir une imagination bien active en matière d'intérêt.

BARDOLIN.

Allons au fait. Est-ce maladresse, est-ce trahison de la part de ce notaire? je ne sais; mais enfin, ma tante est instruite; elle a instruit Vernissac. Ma tante nous joue; rien n'est plus clair. Nous voilà tous les deux également en péril par les menées du provincial. Il nous a dit juste ce qu'il a cru propre à nous brouiller. Que cela serve à nous réconcilier. Nous sommes de bonnes gens, d'honnêtes gens. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de nous entendre?

MADAME SAINT-LAURENT.

Et bien, monsieur Bardolin, parlez.

BARDOLIN.

Parlons

MADAME SAINT-LAURENT.

Avez-vous quelque projet?

BARDOLIN.

Vous-même, en avez-vous?

MADAME SAINT-LAURENT.

Est-ce de moi que doivent venir les premières paroles?

BARDOLIN.

Il est un moyen, lumineux, infaillible....

MADAME SAINT-LAURENT.

C'est....

BARDOLIN.

De marier nos enfants.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ah! ah!

BARDOLIN.

Il pare à tous les dangers; il réunit tous les avantages.

MADAME SAINT-LAURENT.

Qu'est-ce que c'est que ce titre, cette grande place de finance qu'on fait espérer à votre fils?

BARDOLIN.

C'est mieux qu'une espérance: j'attends une lettre du ministre. Il ne s'agit que de trouver le cautionnement. Je n'en suis pas en peine.

MADAME SAINT-LAURENT.

Votre fils ne manque parfois ni de sens ni de jugement.

BARDOLIN.

Votre fille est jolie, bonne, spirituelle.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ils se conviennent.

BARDOLIN.

Nous nous convenons.

MADAME SAINT-LAURENT.

Marions-les.

BARDOLIN.

Eh bien, vous plaignez-vous encore de mon imagination?

MADAME SAINT-LAURENT.

Non, sans doute. Il ne s'agit que d'amener ma tante à approuver notre plan.

BARDOLIN.

Qu'y pourrait-elle blâmer? C'est honnête.

MADAME SAINT-LAURENT.

C'est délicat.

BARDOLIN.

Point tortueux, point cupide.

MADAME SAINT-LAURENT.

C'est le projet de deux bons parents qui veulent concentrer toutes les affections....

BARDOLIN.

Tous les biens d'une famille.

MADAME SAINT-LAURENT.

Pas autre chose.

BARDOLIN.

Or, maintenant, intriguez, complotez, monsieur Vernissac; faites des fêtes et des surprises à notre tante.

MADAME SAINT-LAURENT.

Nous avons, nous, une marche franche, ouverte.

BARDOLIN.

Et pour être plus sûrs que ni vous ni moi ne reviendrons sur la parole d'honneur que nous nous donnons....

MADAME SAINT-LAURENT, lui tendant la main.

Oui, parole d'honneur.

BARDOLIN.

Nous signons un dédit.

MADAME SAINT-LAURENT.

Un dédit!

BARDOLIN.

Qui me lie, qui vous lie.

MADAME SAINT-LAURENT.

J'y consens.

BARDOLIN.

De combien? quarante? cinquante?

MADAME SAINT-LAURENT.

Soixante mille francs.

BARDOLIN, s'asseyant et écrivant.

Je le rédige, et j'en fais un double.

MADAME SAINT-LAURENT.

Et moi, je parle à ma fille, qui vient fort à propos. (A part.) Excellente affaire.

BARDOLIN.

Merveilleuse opération.

SCÈNE XV.

BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE.

MADAME SAINT-LAURENT.

Approchez, mademoiselle; vous savez combien je vous aime. Je vous marie.

LOUISE.

Moi, ma mère!

MADAME SAINT-LAURENT.

A un homme que vous devez aimer, que vous aimez; car ce n'est pas la fortune, c'est votre inclination que je consulte; et je vous ai entendu cent fois faire l'éloge du fils de M. Bardolin.

LOUISE.

Mon cousin Anatole?

MADAME SAINT-LAURENT.

Ne rougissez pas de m'avouer votre penchant pour lui. Je l'approuve, et il faut que vous l'aimiez.

LOUISE.

J'ai toujours eu pour lui beaucoup d'estime et d'amitié.

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh oui, de l'estime, de l'amitié....

BARDOLIN, se levant.

C'est de l'amour! Quel bonheur pour mon fils! (Lu remettant le dédit.) Lisez, voyez si cela vous paraît convenable.

LOUISE, à part.

Ah! mon Dieu! il ne me manquerait plus que ce malheur.

SCÈNE XVI.

BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE, SAINT-LAURENT.

SAINT-LAURENT.

J'ai fait mes emplettes.

MADAME SAINT-LAURENT, lui présentant le dédit.

Tenez, c'est un papier qu'il faut signer.

SAINT-LAURENT.

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Signez.

SAINT-LAURENT.

Un dédit! le mariage de Louise avec Anatole!

BARDOLIN.

Oui, mon cher Saint-Laurent. Nos enfants s'aiment, et nous, en bons parents....

SAINT-LAURENT.

Mais je ne comprends pas....

MADAME SAINT-LAURENT.

C'est un arrangement de cœur et de famille, qui accommode tout le monde, excepté Vernissac. Signez.

SAINT-LAURENT.

J'entends; et dès que ma femme le veut.... Enchanté..... (Il signe.)

SCÈNE XVII.

BARDOLIN, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE, SAINT-LAURENT, ANATOLE.

ANATOLE, un peu crotté et mouillé.

Il faut que le cousin Vernissac ait renoncé à venir aujourd'hui. Voilà une heure que je l'attends à la barrière. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il tombe un peu de pluie.

BARDOLIN.

Réjouis-toi. Bonne nouvelle. Je te marie.

ANATOLE.

Vous me mariez !

BARDOLIN.

A Louise.

ANATOLE.

Ma cousine !

BARDOLIN.

J'ai lu dans ton cœur; j'ai deviné tes sentiments.

ANATOLE.

Vraiment?

BARDOLIN.

Est-ce que tu ne trouves pas ta cousine assez jolie? Est-ce que tu ne l'aimes pas?

ANATOLE.

Pardonnez-moi, mon père.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ma fille répond à votre amour.

ANATOLE.

Pas possible.

LOUISE, à part.

Je n'ose résister, je n'ose parler.

BARDOLIN.

Eh! allons donc, embrasse ta future, ton beau-père, ta belle-mère.

ANATOLE, embrassant tout le monde.

De tout mon cœur. Pardon, je suis trempé.

MADAME SAINT-LAURENT.

Allons trouver ma tante et la préparer à ce grand et heureux événement.

BARDOLIN, à son fils.

Toi, va quitter ton équipage de cheval.

ANATOLE, allant et revenant.

Oui, oui, mon père. Ah! ma cousine, comme vous serez heureuse avec moi! Ah! mon père, je ne m'attendais pas.... Je m'étais bien dit quelquefois : Ah! si ma cousine pouvait m'aimer. Ne me faites pas languir. Je brûle de me voir en ménage. (Il s'enfuit en courant et manque de tomber.)

BARDOLIN.

Il en perd la tête.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ma fille n'est pas tout à fait si enthousiasmée.

BARDOLIN.

C'est tout simple. Une jeune personne. (Offrant sa main à Louise.) Venez, ma bru.

SAINT-LAURENT.

Elle a de l'esprit, ma femme; c'est un diable.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, BARDOLIN, MADAME SINCLAIR.

MADAME SAINT-LAURENT.

Non, ma tante, il n'est plus question d'intérêts, d'affaires, de fortune.

BARDOLIN.

Si je m'en suis occupé ce matin, c'était pour votre plus grand avantage; il y a si peu de sûreté dans les placements. On ne sait que faire de son argent.

SAINT-LAURENT.

Oh! qu'on m'en donne, et je brave tous les embarras.

MADAME SAINT-LAURENT.

Il s'agit de l'honneur, du bonheur, du repos de toute la famille.

BARDOLIN.

Il m'est prouvé que mon fils est un petit séducteur. Je ne l'aurais pas cru.

SAINT-LAURENT.

Ni moi.

BARDOLIN.

Dans le premier moment, j'étais furieux; je voulais lui interdire votre maison, celle de madame Saint-Laurent, l'exiler dans quelque province.

SAINT-LAURENT.

C'eût été bien barbare.

MADAME SAINT-LAURENT.

Il ne faut pas trop accuser votre fils. Il paraît que ma fille y a mis un peu de coquetterie. Ils s'aimaient dans leur enfance; en grandissant, ils s'aimaient encore.

SAINT-LAURENT.

C'est tout naturel.

MADAME SAINT-CLAIR.

Ne vous serait-il donc pas possible, une fois dans votre vie, mes chers parents, d'aller franchement à votre but, sans toutes ces petites préparations dont je ne suis pas dupe? Où voulez-vous en venir? A me persuader que vos enfants s'aiment. Cela m'étonne; c'est possible, pourtant. Après? vos intentions? quelles sont-elles?

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh! ma tante, avons-nous une intention?

BARDOLIN.

Nous vous demandons les vôtres.

MADAME SAINT-CLAIR.

N'êtes-vous pas la mère de Louise?

MADAME SAINT-LAURENT.

Oui.

MADAME SAINT-CLAIR.

N'êtes-vous pas le père d'Anatole?

BARDOLIN.

Je le crois.

MADAME SAINT-CLAIR.

Qui peut vous empêcher de marier vos enfants à votre fantaisie?

BARDOLIN.

C'est juste; mais nous avons pour vous tant de respect.

MADAME SAINT-LAURENT.

Tant de confiance dans votre amitié !

SAINT-LAURENT.

Moi, je déclare que je ne ferai rien sans votre aveu.

MADAME SAINT-CLAIR.

Expliquez-vous : est-ce un conseil, est-ce un consentement que vous me demandez ?

MADAME SAINT-LAURENT.

C'est l'un et l'autre.

MADAME SAINT-CLAIR.

L'un et l'autre. Eh bien, je vous conseille de les marier. Je donne même ce consentement auquel vous tenez tant, et dont vous n'avez pas besoin. Mais, comme je pense qu'il faut surtout consulter l'inclination des jeunes gens qu'on marie, s'aiment-ils ? Voilà ce qu'il faut me prouver.

SAINT-LAURENT.

Ils s'adorent.

MADAME SAINT-CLAIR.

Avez-vous surpris quelque lettre, quelque discours, quelque aveu ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Nous avons leurs aveux.

SAINT-LAURENT.

Leurs propres aveux.

BARDOLIN.

J'ai fait appeler mon fils. Le voici ; vous pouvez l'interroger.

MADAME SAINT-LAURENT.

Moi, je cours chercher ma fille. (Elle sort.)

MADAME SINCLAIR.

Je vous attends.

SCÈNE II.

MADAME SINCLAIR, BARDOLIN, SAINT-LAURENT, ANATOLE.

ANATOLE, à son père.

Eh bien, vous avez parlé? consent-elle?

BARDOLIN.

Répondez à votre tante, monsieur; dites-lui s'il est vrai que vous aimiez votre cousine Louise.

ANATOLE.

Si je l'aime! Ah! Dieu.

BARDOLIN.

Vous l'entendez. Mauvais sujet, qui s'avise de s'enflammer.

ANATOLE.

Eh! mais, mon père, c'est vous qui m'avez encouragé....

BARDOLIN, bas.

Tais-toi donc. (Haut.) Remerciez cette parente adorable. Méritez-vous les bontés qu'elle veut bien avoir pour vous? Mais remerciez donc.

ANATOLE.

Je vous remercie, ma tante. Oui, c'est un feu qui couvait dans mon cœur. Il éclate.

MADAME SINCLAIR.

Voici Louise.

SCÈNE III.

MADAME SINCLAIR, BARDOLIN, SAINT-LAURENT, ANATOLE, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE.

MADAME SAINT-LAURENT, à sa fille.

Prenez bien garde à ce que vous allez répondre, mademoiselle. (Haut.) Allons, ma fille, ne crains pas d'ouvrir ton âme à ta tante.

ANATOLE.

Oui, oui, parlez, ma cousine. Moi, j'ai tout dit, d'abord.

SAINT-LAURENT.

Sois tranquille, tu épouseras celle que tu aimes.

MADAME SINCLAIR.

Vous plairait-il de la laisser parler? (A Louise.) Tu sais ce que je désire apprendre de toi, mon enfant.

LOUISE.

Oui, ma tante.

MADAME SINCLAIR.

Eh bien?

MADAME SAINT-LAURENT.

Parlez donc, mademoiselle.

LOUISE.

J'ai toujours rendu justice au bon cœur de mon cousin Anatole.

SAINT-LAURENT.

Eh! allons donc, on a bien de la peine....

LOUISE.

Je suis portée à croire qu'il sera bon mari.

ANATOLE.

Très-bon mari, ma cousine; ah! Dieu, quelles délices!

MADAME SINCLAIR.

Trêve à vos transports, Anatole; il ne s'agit pas de rire.

ANATOLE.

Je ne ris pas, ma tante.

MADAME SINCLAIR, à Louise.

Qu'est-ce? Tu parais gênée, souffrante; est-ce que tu serais bien aise d'avoir un entretien particulier avec moi?

LOUISE.

Moi, ma tante, je n'ai rien à vous dire.

MADAME SINCLAIR.

Si fait, si fait, tu veux me parler. Je le lis dans tes yeux. Laissez-moi seule avec ma petite-nièce.

MADAME SAINT-LAURENT.

Il me semble que je puis rester.

MADAME SINCLAIR.

En pareille circonstance, une jeune personne n'ose pas toujours révéler ses secrets à sa mère. Il faut qu'elle les lui fasse parvenir par l'entremise d'un tiers. Permettez que nous soyons seules.

SAINT-LAURENT.

Ma tante a raison. Sortons.

BARDOLIN.

Sortons.

MADAME SAINT-LAURENT.

Restez avec votre tante, ma fille. Je m'en rapporte à vous sur ce que vous avez à lui dire.

ANATOLE.

Je sors; mais croyez.... Je sors.

LOUISE, à part.

Je tremble.

(Ils sortent tous.

SCÈNE IV.

MADAME SAINT-CLAIR, LOUISE.

MADAME SINCLAIR.

Du courage, de la confiance, mon enfant. (A part.) Il faut bien que je fasse l'office de sa mère, puisque la sienne ne saurait lui parler sans menace. (Haut.) Que dis-tu du mariage qu'on te propose?

LOUISE.

Il convient à mes parents.

MADAME SINCLAIR.

Oui; mais à toi?

LOUISE.

A moi!... Je dois obéir.

MADAME SINCLAIR.

Cela veut dire que tu ne te sens pas une inclination très-vive pour ton cousin Anatole.

LOUISE.

Il mérite toute mon estime; mais....

MADAME SINCLAIR.

Mais?... Je t'entends. Je m'étonnais aussi.... C'est un bon garçon; je lui ferai du bien; mais mon amitié pour lui ne m'aveugle pas: tu es faite pour trouver beaucoup mieux.

LOUISE.

Ma tante, c'est mon devoir, c'est mon intérêt d'être franche avec vous, et vous m'y encouragez. Il est certain que je ne m'étais pas encore avisée de regarder mon cousin Anatole comme le mari qui m'était destiné, et cependant je crois qu'il faut que je l'aime et que je l'épouse.

MADAME SINCLAIR.

Et pourquoi? Je te prends sous ma protection; je ferai entendre raison à ta mère.

LOUISE.

Oh! quand bien même ma mère ne l'exigerait pas, je crois que ce serait encore le seul parti que j'eusse à prendre.

MADAME SINCLAIR.

Pour le coup, je ne t'entends pas.

LOUISE.

Ah! ma bonne tante.

MADAME SINCLAIR.

Eh bien, tu rougis, tu te tais. Pourquoi craindrais-tu de me confier...? Tu sais bien que je ne te gronderai pas, moi. Veux-tu que je t'aide à parler? Aurais-tu distingué quelqu'un? Serait-ce ce jeune homme que nous avons vu au bal, qui s'est habitué à venir causer avec nous dans nos promenades?

LOUISE.

Ah! ma tante, ne me parlez pas de lui.

MADAME SINCLAIR.

Il est aimable, on le dit honnête homme.

LOUISE.

Tenez, ma tante, je crois qu'il faut que j'épouse mon cousin Anatole.

MADAME SINCLAIR.

Comment, que veut dire ceci, mademoiselle ? Eh ! quoi ? lorsque je vous presse, lorsque je parais disposée à prendre votre parti, s'il le faut, contre vos parents.... Pourquoi trembler ? Avez-vous quelque secret ? Auriez-vous revu ce jeune homme ?

LOUISE.

Je n'ai qu'un reproche à me faire, c'est d'être sortie hier un instant avec Rose, et je suis rentrée bien vite au jardin.

MADAME SINCLAIR.

Eh bien, il n'aura pas manqué de vous saluer, de causer avec vous. Peut-être il se sera hasardé à vous déclarer son amour. Quel est-il ? Son nom ? Son état ? Sa fortune ? Parlez ; mais parlez donc.

LOUISE.

De grâce, ne vous emportez pas, et ne m'interrogez plus.

MADAME SINÇLAIR.

Je devine, ce jeune homme ne peut vous convenir, et vous rougissez de vous trouver pour lui, au fond du cœur, un sentiment de préférence. Quelle inconséquence à moi d'avoir souffert ces entretiens ! Mademoiselle Rose est bien hardie d'être sortie hier avec vous. Il suffit, mademoiselle ; épousez le fils de M. Bardolin, et soyez heureuse avec lui si vous pouvez.

LOUISE.

Ah ! ma tante, comment ce mariage pourra-t-il faire mon bonheur, s'il altère votre tendresse pour moi. Surtout, ne grondez pas Rose.

SCÈNE V.

LOUISE, MADAME SINCLAIR, DORIGNY.

DORIGNY.

Vous voyez que je ne perds pas de temps. J'ai examiné tous vos papiers.

MADAME SINCLAIR.

C'est vous, monsieur Dorigny? Concevez-vous cette petite ingrate? Ses parents veulent la marier à son cousin Anatole; elle ne l'aime pas, c'est tout simple; elle m'avoue qu'il est une autre personne qui lui paraîtrait préférable, c'est encore tout simple.

DORIGNY.

Pardon, j'ignorais qu'il fût question d'affaires de famille ; je me retire.

MADAME SINCLAIR.

Restez, vous êtes mon ami, bien plus mon ami que tous les gens qui m'entourent. Je n'ai point de secret pour vous. Je provoque la confiance de mademoiselle par toutes les marques de la tendresse que j'ai vraiment pour elle; elle s'obstine à me taire le nom et l'état du jeune homme dont je vous ai parlé, qui, depuis quinze jours, nous rencontre comme par hasard dans toutes les promenades; et tout en avouant qu'elle n'aime pas son cousin, elle veut l'épouser.

DORIGNY.

Mademoiselle a sans doute des motifs.

MADAME SINCLAIR.

Eh! quels motifs? A moins qu'elle n'ait reconnu que l'autre jeune homme est indigne de s'allier à nous.

DORIGNY.

Par sa fortune, peut-être ?

MADAME SINCLAIR.

Est-il trop riche? Je n'y saurais que faire ; mais qu'elle le dise au moins. Est-il trop pauvre ? Ce ne serait pas un obstacle à mes yeux : elle le sait. Ce n'est pas cela. Il faut qu'elle ait découvert quelque chose qui n'est pas bien dans sa conduite, dans son caractère.....

LOUISE.

Son caractère est noble, sa conduite est délicate. (A Dorigny.) Eh ! mais, monsieur, défendez-le donc.

MADAME SINCLAIR.

Qu'il le défende. Le connaissez-vous? Vous entendez-vous avec ma nièce ? Ainsi je ne serais environnée que de gens qui cherchent à me tromper; et les cœurs sur lesquels je croyais pouvoir compter me manqueraient comme les autres.

DORIGNY.

Permettez....

MADAME SINCLAIR.

C'est pour le coup qu'il n'y aurait plus moyen de rire, qu'il faudrait vraiment s'affliger de la fausseté, de la persévérité....

DORIGNY.

Mais vous êtes d'une vivacité....

MADAME SINCLAIR.

Répondez-moi ; quel est-il, cet objet de la passion de ma nièce ?

DORIGNY.

Eh, parbleu, c'est mon fils.

MADAME SINCLAIR.

Votre fils !

DORIGNY.

Eh! oui, mon fils, qui est un fou, bien amoureux, bien malheureux ; car il sent sa folie. Il l'a déclaré lui-même ce matin à mademoiselle, il reconnaît qu'il ne peut prétendre à elle. Il me conjure de l'éloigner. C'est ce que je vais faire.

MADAME SINCLAIR.

C'est votre fils ! ce jeune homme que je trouvais si aimable, c'est votre fils ! Et cette passion qu'il condamne, mais que sa mère approuve, c'est pour ma nièce ! Et, dites-moi, là, au juste, quelle est votre fortune ?

DORIGNY.

Elle est belle, ma fortune !

MADAME SINCLAIR.

Mais encore ; depuis vingt-cinq ou trente ans que vous travaillez.... trois, quatre, cinq mille francs de revenu ?

DORIGNY.

Ma foi, c'est tout au plus.

MADAME SINCLAIR.

Et il est fils unique ?

DORIGNY.

Il vaudrait mieux que j'en eusse d'autres, n'étant pas plus avancé que je ne le suis.

MADAME SINCLAIR.

Et il a du talent dans son art ?

DORIGNY.

Beaucoup.

LOUISE.

Son art ?

MADAME SINCLAIR.

Oui, c'est un peintre.

DORIGNY.

Il n'est connu que par son prénom.

MADAME SINCLAIR.

Qui est...

LOUISE.

Ernest. Je l'ai retenu.

MADAME SINCLAIR.

En effet, j'en ai entendu parler; et c'est un excellent sujet?

DORIGNY.

C'est mon fils : puis-je en faire l'éloge?

MADAME SINCLAIR.

Dites.

DORIGNY.

Hors cet amour extravagant, je n'ai qu'à m'en louer : l'absence le guérira, et il sera parfait.

MADAME SINCLAIR.

D'autres m'en ont déjà dit du bien, beaucoup de bien. Je voudrais le voir. Faites-moi le plaisir de me l'amener.

DORIGNY.

De vous l'amener?

MADAME SINCLAIR.

Sur-le-champ. Je n'aime pas à perdre de temps.

DORIGNY.

Non parbleu.

MADAME SINCLAIR.

Voulez-vous que je l'envoie chercher par un de mes gens? Il ne se refusera pas à mon invitation. (Elle appelle.) Comtois.

DORIGNY.

N'appelez pas.

MADAME SINCLAIR.

Décidez-vous donc à l'aller chercher vous-même. Ce que je veux, je le veux bien.

LOUISE.

Eh! mais, monsieur, puisque ma tante veut le voir, pourquoi résister?

DORIGNY.

Mais cela n'a pas le sens commun : vous sentez bien que cela ne se peut pas, que M. et madame Saint-Laurent ne seront pas assez dénués de jugement.... Que mon fils et moi, d'ailleurs, nous sommes trop raisonnables, trop délicats... Je suis fort embarrassé pour m'expliquer avec vous. Vous ne croyez point aux belles phrases de désintéressement que d'autres vous prodiguent. Je n'en veux pas faire; mais je peux vous jurer....

MADAME SINCLAIR.

Je sais discerner ceux qui sont sincères. Savez-vous quel est mon projet? Je suis bien aise de voir votre fils avant qu'il parte. Qu'en peut-on conclure? Allez donc, ou j'envoie Comtois, ou je vais moi-même de ce pas faire une visite à votre femme.

DORIGNY.

Restez. Il faut faire tout ce que vous voulez, et je vais.... C'est pour vous obéir; mais surtout ne le détournez pas de son départ. (Il sort.)

MADAME SINCLAIR.

Je sais ce que j'ai à faire.

SCÈNE VI.

MADAME SINCLAIR, LOUISE, ROSE.

MADAME SINCLAIR.

Rose, Rose.

ROSE, arrivant.

Madame.

MADAME SINCLAIR.

Faites rentrer tout le monde, et surtout ne vous avisez plus de sortir avec ma petite-nièce.

ROSE, à Louise.

Ah! mon Dieu! est-ce que madame sait...?

LOUISE.

Elle sait tout, et il va venir.

ROSE.

Notre jeune homme?

MADAME SINCLAIR.

Eh bien?

ROSE.

J'y vais, madame. (Elle sort.)

MADAME SINCLAIR.

Ah! mademoiselle Louise, vous vous permettez d'avoir une inclination à mon insu; et vous voulez vous taire quand je vous interroge! Des gens plus fins que toi ne sont pas de force à me tromper, mon enfant; et puis, cela n'est pas dans ton caractère; et tu me diras toujours tes secrets quand je te presserai de me les dire.

SCÈNE VII.

MADAME SINCLAIR, LOUISE, ROSE, BARDOLIN, ANATOLE, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh bien, ma tante?

ANATOLE.

J'accours plein d'impatience....

SAINT-LAURENT.

J'espère que le mariage ne fait pas peur à Louise.

MADAME SINCLAIR.

Non, non, monsieur Saint-Laurent; j'ai lu dans l'âme de Louise. Elle n'a aucune répugnance pour le mariage. Elle est franche, elle n'a pas d'amour pour son cousin Anatole.

ANATOLE.

Pas d'amour, ma cousine!

MADAME SINCLAIR.

Mais elle a beaucoup d'amitié pour lui.

ANATOLE.

Il faudra que je m'en contente.

BARDOLIN.

Ainsi, ma tante, vous consentez...?

MADAME SINCLAIR.

J'attends le retour de M. Dorigny.

ANATOLE.

Le notaire, déjà! Ah! ma tante, quelle reconnaissance!

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous savez quelle dot je donne à ma fille?

BARDOLIN.

Eh! mon Dieu! qu'est-il besoin de parler de dot? Je m'en rapporte à vous, à ma tante. Tout ce que vous ferez, tout ce qu'elle fera sera très-bien fait.

MADAME SINCLAIR.

Et mon neveu Vernissac, croyez-vous qu'il ne fera rien pour Louise?

MADAME SAINT-LAURENT.

Nous ne lui demandons rien.

SAINT-LAURENT.

Un petit présent de noce; il ne peut pas se dispenser....

BARDOLIN.

Vous savez que j'ai la certitude d'une très-belle place de finance pour mon fils. Lisez la lettre que j'attendais, et que je viens de recevoir. (Il remet une lettre à madame Sinclair.)

MADAME SAINT-LAURENT.

Voyons.

ANATOLE.

Voyons.

BARDOLIN, reprenant la lettre.

Promesse positive.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ainsi ma fille aura dans le monde un rang, un état; c'est ce que j'ai toujours désiré.

ANATOLE.

Et je remplirai ma place avec une intelligence, une probité ! Le mariage va me ranger. Je n'aurai des yeux que pour ma petite-cousine.

MADAME SINCLAIR.

Voici M. Dorigny.

ANATOLE.

Je ne tiens pas en place; je me sens heureux et léger.

SCÈNE VIII.

MADAME SINCLAIR, LOUISE, ROSE, ANATOLE, BARDOLIN, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, DORIGNY, ERNEST.

DORIGNY.

Vous avez voulu le voir, madame. Il est là.

MADAME SINCLAIR.

Il est là ? Eh bien, qu'il vienne.

DORIGNY.

Qu'il vienne ! Eh quoi ! quand votre famille est rassemblée !... Mais il y a de la cruauté.

MADAME SINCLAIR.

Oh oui ! je suis bien méchante. Rose, fais entrer.

ROSE.

Entrez, entrez, monsieur.

LOUISE.

Ah ! mon Dieu !

ERNEST, entrant.

Madame, j'ai l'honneur.... O ciel ! Louise et tous ses parents !

MADAME SINCLAIR.

Bonjour, bonjour, monsieur.

MADAME SAINT-LAURENT.

Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme ?

MADAME SINCLAIR.

M. Ernest, fils de M. Dorigny.

SAINT-LAURENT.

Ah ! monsieur est fils de monsieur ?

MADAME SINCLAIR.

Un jeune homme fort intéressant, rempli de talents, un peintre.

BARDOLIN.

Ah ! monsieur est peintre ?

ANATOLE, à son père.

Regardez-donc comme il rougit et comme il pâlit : il a l'air malade.

MADAME SINCLAIR.

Je suis bien fâchée de n'avoir pu me rendre hier à la promenade où j'ai eu plusieurs fois le plaisir de vous rencontrer ; mais vous y avez vu ma petite-nièce.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ma fille connaît monsieur ?

MADAME SINCLAIR.

Et moi aussi je le connais.

BARDOLIN.

Eh mais, ma chère tante, qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME SINCLAIR.

Vous allez le savoir. Mes chers parents, vous m'avez déclaré que vous regardiez mon consentement comme nécessaire au mariage de ma petite-nièce. J'ai de la répugnance à prendre sur vous une pareille autorité ; mais voulez-vous suivre mes conseils ? La franche amitié que Louise porte à son cousin suffirait pour qu'ils fussent heureux en ménage si son cœur était libre, mais s'il se trouvait qu'elle eût un commencement d'amour pour un autre....

ATATOLE.

Pour un autre, ma cousine !

MADAME SINCLAIR.

Laissez-moi parler. Que mon petit-neveu se conduise bien ; et, quand il se mariera, je le dédommagerai du chagrin que je lui cause aujourd'hui. Car je vous engage à ne pas lui donner Louise ; et je crois que le caractère, l'esprit et les talents du jeune homme qu'elle préfère doivent vous convenir comme à moi.

ANATOLE.

Ah ! comme c'est traître !

MADAME SAINT-LAURENT.

Et quel est donc ce jeune homme?

BARDOLIN, montrant Ernest.

Eh vraiment! c'est monsieur.

MADAME SINCLAIR.

Vous l'avez dit.

MADAME SAINT-LAURENT.

Monsieur!

ERNEST.

Moi!

LOUISE.

Lui!

MADAME SINCLAIR.

Oui, lui. Son père est mon vieil ami; et vous me ferez plaisir si vous le mariez à ma petite-nièce.

BARDOLIN, à part.

Ah! que j'ai bien fait d'exiger un dédit!

ANATOLE.

Si je m'en croyais, je me battrais contre lui.

MADAME SAINT-LAURENT, à madame Sinclair.

Eh quoi! ma tante, un peintre!

MADAME SINCLAIR.

Oh! les arts, c'est le charme de la vie.

MADAME SAINT-LAURENT, à madame Sinclair.

Sans fortune, sans réputation.

MADAME SINCLAIR.

Il s'en fera une.

MADAME SAINT-LAURENT, à madame Sinclair.

D'artiste. En vérité, y a-t-il comparaison entre les deux partis? (A Ernest et à Dorigny.) Pardon, messieurs...

MADAME SINCLAIR.

Ainsi, vous refusez ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Je ne dis pas cela.

BARDOLIN.

Vous consentez?

MADAME SAINT-LAURENT.

Non pas.

MADAME SINCLAIR.

Que dites-vous donc ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Je dis, ma tante, que c'est une proposition si brusque.... Nous permettrez-vous de réfléchir, de consulter... ?

MADAME SINCLAIR.

C'est ce que j'allais moi-même vous proposer. Réfléchissez, délibérez. Monsieur Dorigny, auriez-vous l'esprit assez libre pour venir conférer avec moi sur les papiers que vous avez bien voulu examiner?

DORIGNY.

Oui, oui, madame, je ne m'éblouis pas... (A Bardolin, Saint-Laurent, Anatole et madame Saint-Laurent.) Messieurs et madame, je ne m'attendais pas.... Mon fils et moi, nous ne pensions pas...

MADAME SINCLAIR.

Eh ! oui, ils le savent tous. M. Dorigny est un honnête homme qui a déjà donné plus d'un gage de sa délicatesse et de son désintéressement. Mon jeune ami, allez prévenir votre mère de mes bonnes dispositions pour vous.

ERNEST.

J'y cours. Ah ! madame, monsieur, mademoiselle puis-je espérer?... Ma pauvre mère, quelle sera sa

joie ! Que vos réflexions me soient favorables, et je suis le plus heureux des hommes. (Il sort.)

MADAME SINCLAIR.

Passons dans mon cabinet, monsieur Dorigny.

DORIGNY.

Vous êtes bien la personne la plus originale....

(Il sort avec madame Sinclair.)

MADAME SAINT-LAURENT, à sa fille.

Laissez-nous, mademoiselle.

LOUISE.

Ah ! Rose, je crains bien....

ROSE.

Est-ce qu'ils voudraient résister à madame ?

(Elle sort avec Louise.

SCÈNE IX.

SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, BARDOLIN, ANATOLE.

ANATOLE.

Comme c'est humiliant pour mon père et pour moi !

SAINT-LAURENT.

Quel parti prendre, monsieur Bardolin ?

BARDOLIN.

Ce n'est point mon fils qu'on veut marier malgré moi. Je vous engage à obéir à ma tante.

ANATOLE.

Vous m'abandonnez, mon père !

BARDOLIN.

Que veux-tu, mon enfant ? Louise ne t'aime pas ; c'est

un malheur. Il faudra nous contenter de ce qui nous revient.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous penseriez à me faire payer le dédit!

BARDOLIN.

Mon fils et moi, ne sommes-nous pas déjà assez malheureux!...

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous voyez, monsieur Saint-Laurent; si vous n'aviez pas signé ce fatal papier....

SAINT-LAURENT.

Eh bien, quoi! vous me le reprochez! N'est-ce pas vous qui m'avez forcé?...

MADAME SAINT-LAURENT.

Est-ce qu'une femme prévoit les conséquences? Il fallait m'avertir.

SAINT-LAURENT.

Eh bien, nous payerons le dédit.

MADAME SAINT-LAURENT.

Oui, sans doute, une dot, un dédit. Ruinons-nous pour notre fille. Il est bien cruel de se trouver ainsi entourée de gens avides, intéressés.... Et moi, qui ne suis animée que du désir de voir ma fille heureuse, qui voudrais n'écouter que l'amitié que je me sens pour ma famille, je me trouve victime....

BARDOLIN.

Dites-vous vrai? N'est-ce donc pas le cas de montrer un peu de caractère, et de résister à notre tante? Nous déshéritera-t-elle? Non. Elle s'emportera. Elle est prompte et vive, la chère dame; mais une fois leur mariage fait, elle oubliera qu'elle s'y est opposée. Supposons qu'elle s'en souvienne. Au premier petit-enfant que nos enfants nous donneront, nous irons tous en

corps la supplier d'en être la marraine. Et cette belle place, et ce titre que mon fils va obtenir! Vous avez vu la lettre, elle est claire. La voici. Je tiens moins au dédit qu'à la parole d'honneur que vous m'avez donnée. Je tiens au dédit par amour pour mon fils, pour votre fille. Prenez pitié de mon Anatole, et ne donnez pas votre fille à un petit artiste dont le père n'a pu parvenir à être notaire.

MADAME SAINT-LAURENT.

Comme l'intérêt donne de l'éloquence!

ANATOLE.

Oh! c'est que l'éloquence qui part du cœur.... Oui, depuis que vous m'avez avisé de devenir amoureux de ma cousine, je sens que je ne peux vivre sans elle. Forcez-la à m'épouser; forcez-la; c'est pour son bonheur. C'est moi qui suis vraiment amoureux, blessé d'un trait....

BARDOLIN.

Ne t'afflige pas, Anatole; tu l'épouseras. Tes parents ont trop de raison, trop de sensibilité, pour ne pas te la donner.

MADAME SAINT-LAURENT.

Que faire, monsieur Saint-Laurent?

SAINT-LAURENT.

Ma foi, ma femme, moi, je crois.... mais je crains....

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh bien, vous cherchez à lire dans mes yeux.... Parlez, mais parlez donc, monsieur; n'est-ce pas vous qui êtes le maître?

SAINT-LAURENT.

Oh! j'entends bien; mais....

MADAME SAINT-LAURENT.

Je me décide à braver la colère de ma tante.

ANATOLE.

Voilà ce qui s'appelle une bonne mère.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ce sera la première fois.... Elle va être bien étonnée.

SAINT-LAURENT.

Mais enfin doit-on se laisser subjuguer?

ANATOLE.

Non, il ne faut pas se laisser subjuguer.

BARDOLIN.

La voici qui revient avec son monsieur Dorigny.

MADAME SAINT-LAURENT.

Allez me chercher ma fille, mon cher Anatole.

ANATOLE.

Je cours et je reviens. (Il sort.)

SCÈNE X.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY, BARDOLIN, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT.

MADAME SINCLAIR.

Eh bien, qu'a-t-on résolu?

BARDOLIN.

Ce n'est pas à moi à répondre, ma chère tante.

MADAME SAINT-LAURENT.

Parlez, monsieur Saint-Laurent; dites à ma tante ce que vous avez décidé.

SAINT-LAURENT.

Il faut que je parle.... Eh bien, oui.... je parlerai. Ma chère tante, c'est avec regret....

MADAME SINCLAIR.

Plaît-il? Vous ne consentez pas au mariage que je vous ai proposé?

MADAME SAINT-LAURENT.

J'estime beaucoup les arts et ceux qui les cultivent; mais, réfléchissez.... je vous prie....

MADAME SINCLAIR.

Et persistez-vous toujours dans la résolution de donner votre fille au fils de M. Bardolin?

MADAME SAINN-LAURENT.

Mais le fils de M. Bardolin en paraît tellement épris...

DORIGNY.

J'en étais sûr. Quand je vous disais.... Mais quelle obstination à vous de vouloir enrichir mon fils malgré moi, malgré lui! Madame Saint-Laurent a raison : c'est aux riches à épouser les riches. C'est vous seule qui avez eu tort. Adieu, madame.

MADAME SINCLAIR.

Vous partez? vous vous en allez?

DORIGNY.

Pourquoi resterais-je? Pour être exposé aux sarcasmes de vos parents, qui ne manqueront pas de m'accuser d'adresse et d'avidité. Morbleu, je n'entends pas cela. Je cours au-devant de mon fils. Je ne veux pas qu'il reparaisse dans cette maison, et je vous souhaite bien le bonjour. (Il sort.)

SCÈNE XI.

MADAME SINCLAIR, BARDOLIN, SAINT-LAURENT.

MADAME SINCLAIR.

Ainsi vous chassez mes amis.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous voyez que M. Dorigny lui-même reconnaît.... Vous savez comme nous cherchons à vous plaire.

SCÈNE XII.

MADAME SINCLAIR, BARDOLIN, SAINT-LAURENT, ANATOLE, LOUISE, ROSE.

ANATOLE.

Voici ma cousine.

MADAME SINCLAIR.

Je vous fais mon compliment; mon petit-neveu ; c'est avoir un caractère noble et accommodant : vouloir épouser une fille malgré elle !

ANATOLE.

Mais, ma tante, quand les parents approuvent l'amour....

MADAME SAINT-LAURENT.

Nous sommes désolés....

MADAME SINCLAIR.

Épargnez-moi les excuses et les explications ; vous êtes les maîtres d'agir à votre fantaisie. Mes chers parents,

j'ai beaucoup de plaisir à vous voir; mais demain je pars pour la campagne.

MADAME SAINT-LAURENT.

Fort bien, préférez-nous des étrangers.

SAINT-LAURENT.

Il est affreux à ce M. Dorigny de brouiller des familles....

MADAME SINCLAIR.

Qu'est-ce à dire? Vous me blâmez, vous l'accusez. Prenez garde, ma nièce....

BARDOLIN.

Retirons-nous, mon fils; je craindrais en restant d'augmenter la colère de notre bonne tante. (Il sort.)

ANATOLE.

Croyez, je vous en prie....

MADAME SINCLAIR.

Suivez votre père, mon petit-neveu. (Anatole sort.) Un brave homme, toujours prêt à immoler les autres à lui. Ce n'est pas sa faute, dit-on, c'est son caractère. Très-mauvais caractère!

MADAME SAINT-LAURENT.

Faut-il que je me retire, ainsi que M. Bardolin?

MADAME SINCLAIR.

Comme il vous plaira, ma nièce. Vous pouvez même emmener votre fille.

LOUISE.

Quoi! ma tante....

MADAME SINCLAIR.

Oui, mademoiselle; je vous en veux comme à tous les autres. Si vous ne vous étiez pas follement éprise du fils de M. Dorigny....

LOUISE.

Mais, ma tante, vous aviez approuvé mon inclination.

MADAME SINCLAIR.

Je l'ai approuvée ; je l'approuve encore. Mais vous voyez bien que j'ai tort ; tout le monde le dit, il faut que je le croie.

MADAME SAINT-LAURENT.

Obéissons, ma fille.

SAINT-LAURENT.

C'est cela. Je n'aime pas le bruit, moi. Je vous salue, madame Sinclair.

MADAME SINCLAIR.

Je vous salue, monsieur Saint-Laurent.

(Saint-Laurent sort avec sa femme et sa fille.)

SCÈNE XIII.

MADAME SINCLAIR, ROSE.

MADAME SINCLAIR.

Cela se conçoit-il ? Une mère sacrifier sa fille !

ROSE.

Cette pauvre mademoiselle Louise ! comme vous la traitez ! Que je la plains ! Mérite-t-elle ?...

MADAME SINCLAIR.

Suivez-la, si vous la regrettez tant. Oh ! je me vengerai.... Je ne veux plus entendre parler de famille, de parents, de mariage.

SCÈNE XIV.

MADAME SINCLAIR, ROSE, VERNISSAC.

VERNISSAC.

J'ai fait toutes mes courses, j'ai trouvé tout mon monde. Je sais que vous aimez les fleurs; chemin faisant, j'ai trouvé deux vases d'un goût charmant. Gabriel va vous les apporter. Mais qu'est-ce? Je viens de rencontrer M. et madame Saint-Laurent, qui paraissent fort agités. Que s'est-il donc passé?

MADAME SINCLAIR.

C'est à eux qu'il fallait le demander. Ne m'interrogez pas, mon neveu.

VERNISSAC.

Pardon, ma tante; mais si quelqu'un vous a offensée, ne me confondez pas....

MADAME SINCLAIR.

Non! je ne vous confonds pas.... Mais ma nièce et mon autre neveu se repentiront.... Rose, dites à Comtois de courir après Dorigny, et de le prier de revenir.

ROSE.

Avec son fils?

MADAME SINCLAIR.

Eh! non, sans son fils, mademoiselle. Qu'ai-je à faire de son fils, à présent? Mon cher neveu, vous pourrez me venir voir de temps en temps; mais je veux vivre seule, et vous m'obligerez de chercher un autre appartement. (Elle sort avec Rose.)

SCÈNE XV.

VERNISSAC, GABRIEL, portant deux vases garnis de fleurs.

GABRIEL.

Eh donc ! monsieur, que veut-elle dire ?

VERNISSAC.

Suis-moi. Tâchons de nous instruire.... Notre tante est un démon qui nous fera mourir tous de chagrin avant que nous puissions hériter d'elle.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

VERNISSAC, GABRIEL.

VERNISSAC, une lettre à la main.

Je sais tout, j'ai tout appris par la petite femme de chambre. Elle est presque aussi furieuse contre moi que sa maîtresse. Mais c'est égal, je l'ai fait parler. Ma tante a pris en haine toute sa famille ; elle nous déteste, elle nous chasse....

GABRIEL.

Eh donc ! monsieur, cela va mal.

VERNISSAC.

Cela va très-bien. J'ai assez observé, il est temps d'agir. J'aime à la voir en querelle avec tout le monde, même avec moi ; j'en aurai plus de gloire à la ramener.

GABRIEL.

Vous êtes riche en bonne opinion.

VERNISSAC.

De la tête, quelque esprit, point de honte, jamais d'embarras : qui donc aurait de l'orgueil si j'en manquais ? Écoute : ma tante est dans son cabinet avec M. Dorigny, qu'elle a fait revenir. Cela ne m'inquiète pas. Voici une lettre. Tu attends qu'elle soit seule pour la lui remettre. Si elle t'interroge, tu lui dis que tu n'as pu tirer une seule parole de moi, que je me suis renfèrmé, que tu m'as vu par la petite porte vitrée me promener, lever les yeux au ciel, puis sortir tout d'un

coup, sans doute pour chercher un logement ; et sur-le-champ tu viens me rendre réponse. Surtout, donne-toi un air bien affligé, bien attaché, bien mélancolique.

GABRIEL.

Je fondrai en larmes.

VERNISSAC.

J'entends ma tante et Dorigny. Ils paraissent fort animés. Sors. L'héritage est à moi. (Il sort.)

GABRIEL.

Je n'ai que l'accent du pays; mon maître en a bien tout l'esprit. (Il sort de l'autre côté.)

SCÈNE II.

DORIGNY, MADAME SINCLAIR, ROSE.

(Rose survient pendant cette scène, s'assied et travaille.)

MADAME SINCLAIR.

Comment, monsieur, vous ne voulez pas faire mon testament ?

DORIGNY.

Non, madame. Choisissez un autre que moi pour cet acte d'injustice. Il serait nul, d'ailleurs : la loi ne reconnaît pas les testaments *ab irato*.

MADAME SINCLAIR.

Cela veut dire, monsieur ?....

DORIGNY.

Cela veut dire, madame, les testaments qui portent le caractère de la fureur et de la prévention.

MADAME SINCLAIR.

Eh bien, oui, je suis furieuse. Ai-je tort ? Résister à mes volontés !

DORIGNY.

Eh! madame, vos parents sont sages, et vous êtes trop exigeante et trop romanesque, passez-moi le terme. Au lieu de songer à les déshériter, approuvez le mariage qu'ils vont conclure.

MADAME SINCLAIR.

Mais vous parlez contre vos intérêts.

DORIGNY.

Mais vous prenez mes intérêts trop à cœur, et vous devriez vous occuper un peu plus des vôtres.

MADAME SINCLAIR.

Des miens! Dites donc de ceux des autres. Et quels sont ces autres? des ingrats qui désirent ma mort. Ah! si j'étais à la place de votre fils....

DORIGNY.

Mon fils! il est raisonnable, il tâche de l'être. Ce n'est pas comme sa mère; je crois qu'elle devient intéressée comme tout le monde. Ne me dit-elle pas que j'ai eu tort dans le temps de l'épouser, que j'aurais pu trouver beaucoup mieux qu'elle. Et voyez quelle belle réputation vous allez me faire dans le monde! On ne veut pas croire qu'il y ait des gens qui préfèrent l'honnête à l'utile, et je vais passer pour un coureur de fortune et d'héritages.

MADAME SINCLAIR.

Eh! monsieur, le monde ne sait ce qu'il dit; votre fils a tort; votre femme a raison, et je trouverai vingt personnes complaisantes qui, à votre défaut, m'indiqueront les moyens de faire un bon testament *àb irato* qui les déshérite tous, et qui ne soit pas cassé.

DORIGNY.

Au moins je n'y aurai pas trempé. J'aime mieux renoncer à votre amitié que de cesser de la mériter. Vous n'avez pas autre chose à me dire?

MADAME SINCLAIR.

Non, monsieur.

DORIGNY.

Quand vous aurez besoin de moi, je suis à vos ordres.

MADAME SINCLAIR.

Oui, pour ne rien faire de ce que je désire. Adieu, monsieur.

DORIGNY.

Adieu, madame. (Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME SINCLAIR, ROSE.

MADAME SINCLAIR.

Les hommes sont bien bizarres. Je me brouille avec les autres parce qu'ils sont trop avides; je me brouille avec celui-ci parce qu'il ne l'est pas assez.

ROSE.

Eh bien, madame, voilà qui m'inspire encore plus d'estime pour M. Dorigny.

MADAME SINCLAIR.

Oui, sans doute, il faut l'en estimer davantage, et j'en ai plus de regret que le sot entêtement de mes parents empêche le bonheur de son fils et de ma petite Louise. S'ils persistent, pourtant; il faudra bien que je m'accoutume à l'idée de la voir femme de M. Anatole Bardolin; car je ne peux pas rester fâchée contre elle.

ROSE.

Quand j'y pense, madame l'a bien maltraitée, cette chère enfant.

MADAME SINCLAIR.

N'allez-vous pas dire que j'ai eu tort? Tout le monde ne sait donc que me contrarier.

ROSE.

Je ne dis pas cela. Madame a sans doute eu ses raisons pour en agir ainsi; madame a tant d'esprit.

MADAME SINCLAIR.

Fort bien. Prenez le ton flatteur; affectez, comme tous les autres, de n'avoir jamais d'autre avis que le mien. Oui, j'ai eu tort. Je ne devais pas....

ROSE.

Si madame le permettait, j'irais la trouver; je tâcherais de la ramener, pour faire sa paix avec madame.

MADAME SINCLAIR.

La ramener!.... Eh bien, oui, mon enfant. Mais non. Il faudrait finir par un raccommodement général.

ROSE.

Eh bien, ne pourrions-nous pas trouver par ce raccommodement quelque moyen d'empêcher le mariage que vous ne voulez pas. Je serai bientôt revenue avec Mlle Louise.

MADAME SINCLAIR.

Surtout, ne dis pas que c'est moi qui t'envoie. (Rose sort.) Ma pauvre petite-nièce! Ah! l'on ne veut pas que je déshérite les autres. Nous verrons. Je ferai couper mes bois, démolir mes bâtiments, je placerai tout en viager; mais non pas chez M. Bardolin.

SCÈNE IV.

MADAME SINCLAIR, GABRIEL.

GABRIEL, présentant une lettre à madame Sinclair.

Madame.

MADAME SINCLAIR.

Qu'est-ce ?

GABRIEL.

Eh! donc, madame, c'est....

MADAME SINCLAIR.

N'essayez pas de pleurer, et parlez.

GABRIEL.

Mon maître, désolé du courroux de madame, qu'il n'a point mérité....

MADAME SINCLAIR.

Eh bien ?

GABRIEL.

M'a chargé de remettre à madame cette lettre.

MADAME SINCLAIR.

Une lettre! Et à quoi bon ? Pourquoi m'écrire ? Pourquoi cette tournure sentimentale, quand nous demeurons encore dans la même maison ?

GABRIEL.

Mais, madame....

MADAME SINCLAIR.

Qu'il vienne me parler, s'il a quelque chose à me dire. Ne veut-il pas que je lui réponde, et que notre correspondance devienne la base de quelque roman épistolaire ?

SCÈNE V.

MADAME SINCLAIR, VERNISSAC, GABRIEL.

GABRIEL, à Vernissac, dans le fond.

Eh! donc, monsieur, je vous plains, si vous n'êtes pas mieux reçu que moi et votre lettre, que voici.

VERNISSAC, prenant la lettre.

Donne et laisse-nous.

GABRIEL.

Adiousias. (Gabriel sort.)

SCÈNE VI.

VERNISSAC, MADAME SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

En y réfléchissant, pourquoi me priverais-je des soins et des prévenances de Vernissac ?

VERNISSAC.

Ma chère tante....

MADAME SINCLAIR.

Ah ! vous voilà ?

VERNISSAC.

Ma chère tante est toujours en colère contre moi ?

MADAME SINCLAIR.

Non, mon neveu. Tout à l'heure, je m'accusais d'avoir été injuste à votre égard.

VERNISSAC.

Cependant vous refusez de me lire.

MADAME SINCLAIR.

Mais je consens à vous entendre.

VERNISSAC.

Faut-il que je parte?

MADAME SINCLAIR.

Vous pouvez rester.

VERNISSAC.

Je n'ai point de fiel, et jamais, je l'espère, la haine n'approchera de mon âme. Cependant je ne peux m'empêcher d'en vouloir un peu à madame Saint-Laurent, à M. Bardolin, puisque ce sont leurs procédés envers vous qui m'attirent l'inimitié de ma chère tante.

MADAME SINCLAIR.

Je ne vous hais pas; vous ne vous êtes pas mal conduit envers moi. J'avoue que j'ai eu tort de m'emporter contre vous. Que voulez-vous de plus?

VERNISSAC.

Permettez-moi de vous lire ma lettre. Dans la situation où je suis, il me serait difficile de vous peindre tout ce qui se passe dans mon âme. Je n'ai point le talent d'improviser, surtout quand je suis troublé, et cette lettre, où j'ai tâché de rassembler mes idées, vous peindra mieux que tout ce que je pourrais vous dire....

MADAME SINCLAIR.

Lisez.

VERNISSAC.

Je lis. (Il soupire, jette des regards langoureux sur madame Sinclair, ouvre sa lettre et lit.)

« Ma chère tante, quoique je sois absolument étran-
« ger à l'altercation qui vient de s'élever entre vous et
« nos parents, je ne séparerai point leur cause de la

« mienne; il m'est trop démontré que leurs cœurs et le « mien renferment les mêmes sentiments, et ces senti- « ments sont le respect, l'amour, la plus vive tendresse. « J'aime à me flatter que ces chers coupables immole- « ront leurs pensées aux vôtres, sacrifieront leurs « penchants à vos volontés. Je juge d'eux par moi; mais « quelles que soient leurs résolutions, ne nous privez « pas du bonheur de vous voir; ne nous enlevez pas ce « qui fait notre joie, notre consolation dans toutes les « chances de notre vie; ne montrez pas un visage sé- « vère à vos parents, à vos amis, et surtout à votre « affectionné, malheureux, très-humble et très-obéissant « serviteur et neveu,

« ROBERT VERNISSAC. »

MADAME SINCLAIR.

Je ne vois là que des phrases que je suis accoutumée à entendre.

VERNISSAC, continuant de lire.

« Par post-scriptum. Je ne voulais pas vous parler « de vos propres intérêts; j'en aurai le courage. Si vous « me chassez, si ma cousine Louise se marie, vous allez « vous trouver seule et abandonnée; n'y aurait-il donc « aucun moyen d'éloigner cette fâcheuse perspective? « Réfléchissez, ma chère tante, et comptez sur moi, sur « mon dévouement, à quelque titre que vous jugiez à « propos de m'attacher à votre sort. »

MADAME SINCLAIR, prenant la lettre.

Permettez que je relise le post-scriptum. Il est presque aussi long que la lettre.

VERNISSAC.

Vous croyez? J'ai laissé courir ma plume et mon cœur.

MADAME SINCLAIR.

Que voulez-vous dire par ces mots? « A quelque titre

que vous jugiez à propos de m'attacher à votre sort. »

VERNISSAC.

Je veux dire, ma chère tante.... mais je veux dire.... Je vous avoue que je suis fort embarrassé pour développer ma pensée.

MADAME SINCLAIR.

Ne vous troublez pas, et parlez.

VERNISSAC.

Eh bien, oui, je parlerai. Aussi bien ai-je remarqué que la franchise était la route la plus sûre, surtout avec les âmes nobles et belles comme celle de ma tante. Me préserve le ciel de vouloir vous dire du mal de l'honnête Bardolin et de la vertueuse madame Saint-Laurent; cependant il n'en est pas moins évident que leur attachement pour vous est dans le cas de vous paraître quelquefois suspect. Cela peut-il être autrement? Ils doivent, par vertu même, puisqu'ils ont des enfants, jeter quelques regards de convoitise sur votre immense fortune. Je crois donc.... J'avais donc pensé...., ma chère tante.... Je désirerais tant vous voir dans une juste sécurité sur l'attachement des personnes qui vous entourent! Or, pour que cet attachement fût bien complet, bien entier, bien pur, que faudrait-il? Il faudrait que la personne qui vivrait auprès de vous, qui ferait son occupation chérie de vous aimer, de vous servir, de vous prévenir dans tous vos goûts....; il faudrait, dis-je, que cette personne ne pût pas avoir d'autre intérêt que le vôtre; que son sort fût si bien mêlé, si bien confondu avec le vôtre, que ce ne fût, pour ainsi dire, qu'un seul et même sort; et.... figurez-vous deux personnes..., deux âmes réunies par l'estime, l'inclination, n'éprouvant que de nobles passions, et non ces penchants vils qui entraînent presque tous les hommes, et font trop souvent rougir de soi-même.... M'entendez-vous, ma chère tante?

MADAME SINCLAIR.

Vous-même, vous entendez-vous, mon neveu?

VERNISSAC.

Mais je crois que oui. Je me suis un peu perdu vers la fin de ma phrase. Cependant....

MADAME SINCLAIR.

Vous me conseilleriez donc....

VERNISSAC.

Ma foi, oui, ma chère tante; puisque j'ai commencé, j'achèverai.... Oui, je me disais encore ce matin, en pensant à vous, dans ma chaise de poste: Ah! si ma chère tante n'avait point de répugnance....

MADAME SINCLAIR.

Achevez.

VERNISSAC.

Point de répugnance pour un second mariage.

MADAME SINCLAIR.

Un second mariage!

VERNISSAC.

Oui, ma tante.

MADAME SINCLAIR.

J'avoue que jusqu'ici cette idée ne m'était pas encore venue.

VERNISSAC.

Vous allez vous moquer.

MADAME SINCLAIR.

Mais non; l'idée ne laisse pas que de me sourire.

VERNISSAC.

Je suis persuadé, ajoutais-je, que ma chère tante trouverait mille partis à choisir.

MADAME SINCLAIR.

Ah! oui, ma fortune....

VERNISSAC.

Même sans la fortune : vos qualités aimables, votre caractère, votre esprit....

MADAME SINCLAIR.

Mon âge effaroucherait un peu les jeunes gens.

VERNISSAC.

Est-ce précisément un jeune homme qu'il vous faudrait ? Un homme d'un âge mur....

MADAME SINCLAIR.

Je ne veux pas un enfant ; mais je ne voudrais pas un vieillard.

VERNISSAC.

C'est cela. Il me semble qu'un homme de quarante-cinq ans....

MADAME SINCLAIR.

N'est-ce pas votre âge, mon neveu ?

VERNISSAC.

Je ne les ai pas encore.

MADAME SINCLAIR.

Me remarier ! l'idée est bouffonne. Je suis bien vieille, mon neveu !

VERNISSAC.

Vous êtes jeune, ma tante..... c'est-à-dire....

MADAME SINCLAIR.

Peut-on avoir des dispenses pour épouser sa tante ?

VERNISSAC.

Je ne sais pas. Attendez donc ; oui..., on le peut pour des motifs graves. C'est dans le code, article 164. Je crois l'avoir entendu dire à un avocat de mérite que nous avons à Béziers.

MADAME SINCLAIR.

Rompons cet entretien, mon neveu. Il me livre nécessairement à de longues et importantes réflexions.

VERNISSAC.

Ah! de grâce, hâtez-vous.

MADAME SINCLAIR.

En effet, je n'ai pas de temps à perdre. Ne nous attendrissons pas. Tout ce qui vient de se passer ne doit nous porter qu'à la gaieté. Vernissac, je garde votre lettre comme un monument de votre bon cœur envers mes autres parents.

VERNISSAC, lui baisant la main.

Ah! ma tante.

MADAME SINCLAIR.

Ah! flatteur!

SCÈNE VII.

VERNISSAC, MADAME SINCLAIR, LOUISE, ROSE.

ROSE.

Voici mademoiselle Louise. Je n'ai pas eu de peine à faire ma commission. Madame Saint-Laurent appelait déjà sa femme de chambre pour nous envoyer sa fille.

LOUISE.

Je n'ose avancer....

MADAME SINCLAIR.

Approche, mon enfant. Ne crains rien.

LOUISE.

Ma bonne tante n'est donc plus en colère?

MADAME SINCLAIR.

Pardonnez-moi. Je n'aime pas qu'on me résiste.

LOUISE.

Ma mère m'envoie exprès auprès de vous pour essayer de vous apaiser. Je vous en supplie, tâchez de revoir mon père et ma mère sans courroux, avec amitié.

VERNISSAC.

Je me joins à ma petite-cousine. C'est une chose si belle, c'est une chose si rare que le bon accord dans les familles.

LOUISE.

C'est pour moi que vous vous êtes emportée. Ne songez point à moi. J'aurais le plus grand amour pour ce jeune Dorigny, ce qui n'est pas, j'aurais le courage de le surmonter; j'aurais la plus forte répugnance pour mon cousin Anatole, j'aurais le courage de l'épouser pour plaire à mes parents; je me croirai encore heureuse si je suis la seule à plaindre dans la famille.

SCÈNE VIII.

VERNISSAC, MADAME SINCLAIR, LOUISE, ROSE, COMTOIS.

COMTOIS.

M. Bardolin fils demande à madame si elle veut lui accorder un moment d'audience. Il a un air timide et effrayé. Il m'a fait de la peine.

MADAME SINCLAIR.

Il faut donc que je me sois bien mise en colère, puisque tout le monde a peur de moi. Faites entrer.

VERNISSAC.

Oui, sans doute; entrez, entrez, Anatole.

SCÈNE IX.

MADAME SINCLAIR, VERNISSAC, LOUISE, ROSE, ANATOLE.

ANATOLE.

Ma chère tante, je viens comme la colombe après le déluge....

MADAME SINCLAIR.

Avancez, approchez, mon petit-neveu.

ANATOLE, apercevant Louise.

Ciel! ma cousine Louise! N'importe, j'oserai parler, c'est mon père qui m'envoie....

MADAME SINCLAIR.

Eh bien, que me veut-il, votre père?

ANATOLE, bas à madame Sinclair.

Ma chère tante, je voudrais vous dire....

MADAME SINCLAIR.

Parlez haut. Louise ne met plus aucun obstacle.... Et moi.... Ah! Vernissac! votre entretien a changé tout à coup mes dispositions. Je ne me sens plus irritée contre Bardolin ni contre madame Saint-Laurent.

VERNISSAC.

Quelle jouissance pour moi, d'avoir pu contribuer...!

MADAME SINCLAIR.

Je consens à tout, je me réconcilie avec tout le monde.

ANATOLE.

Se peut-il? Quel retour favorable et imprévu!

LOUISE, en soupirant.

Oui, c'est un grand bonheur pour nous tous.

ROSE.

Pauvre jeune fille !

MADAME SINCLAIR.

Remerciez M. Vernissac ; c'est lui dont la lettre et les discours ont calmé ma colère.

VERNISSAC.

Femme céleste, vous faites le bonheur de tout ce qui vous entoure ; mais pensez donc au vôtre.

MADAME SINCLAIR, à Vernissac.

Taisez-vous donc.

ANATOLE.

Daignez nous expliquer....

MADAME SINCLAIR, prenant un ton grave.

Mes enfants, priez vos parents, de ma part, de vouloir bien se réunir ici dans une heure. J'ai des projets, je médite des résolutions graves, importantes, que je ne peux et je ne veux expliquer qu'en présence de toute la famille assemblée.

ANATOLE.

Ah !

MADAME SINCLAIR.

Mais surtout qu'ils soient bien persuadés que je n'ai plus de colère, que je me repens, et que je leur rends toute la tendresse qu'ils méritent.

LOUISE.

Ah ! ma tante, je cours porter ces bonnes nouvelles à ma mère. (Elle sort.)

ANATOLE.

Je cours les porter à mon père. Attendez-moi donc, attendez-moi donc, ma cousine. (A madame Sinclair et à Vernissac.) Je serai si aimable avec Louise ! Elle m'aimera, j'en suis sûr ; elle finira par m'aimer. (Il sort.)

SCÈNE X.

MADAME SINCLAIR, VERNISSAC, ROSE.

VERNISSAC.

Et moi qui me félicite d'avoir été l'heureux artisan de cette réconciliation, je veux aller moi-même confirmer à mes parents.... Je me fais un devoir de les amener à cette assemblée de famille que vous venez de convoquer.... Ils demeurent près d'ici ; mais c'est égal, je prends votre berline.

MADAME SINCLAIR.

Prenez, mon neveu. Attendez. Il faut que je sorte aussi. Les chevaux aux deux voitures.

VERNISSAC.

C'est cela. Gabriel, Comtois ; mais non : je vais moi même, sans les attendre.... Mon cœur est si plein que je ne trouve pas un mot.... Mes pensées étouffent mes paroles. Ah ! ma tante, ma belle tante ! que vous êtes une femme adorable ! (Il sort.)

SCÈNE XI.

ROSE, MADAME SINCLAIR.

ROSE.

Ma belle tante ! Je ne reviens pas de ma surprise. Et vous consentez à ce que vos parents désirent. C'est la première fois que cela vous arrive. Il faut que ce M. Vernissac soit un bien habile enchanteur.

MADAME SINCLAIR.

Je ne le croyais pas si séduisant. J'étais bien dupe

de me brouiller avec mes parents. Ne vaut-il pas bien mieux?... Comment ramener Dorigny.... Si je ne peux pas forcer madame Saint-Laurent à donner sa fille à Ernest, je n'en veux pas moins de bien à ce jeune homme. Il est si intéressant! j'ai tant d'obligations à son père.

ROSE.

Eh mais, vous trouvez tout le monde aimable, intéressant.

MADAME SINCLAIR.

Si, par mes connaissances, mon crédit, je pouvais.... Où est Comtois?

ROSE.

Le voici, madame.

MADAME SINCLAIR.

Fort bien.

SCÈNE XII.

MADAME SINCLAIR, ROSE, COMTOIS.

MADAME SINCLAIR.

Va chez M. Dorigny. Non. Approche cette table. Je vais écrire. Non, je n'écris pas. J'irai moi-même. Il ne voudra pas venir; il ne voudra pas que j'amène son fils. Je donnerai le mot à mon cocher; je les ferai entrer par la petite porte; je me ferai appuyer dans mes instances par madame Dorigny; je trouverai un prétexte.... Puisqu'il ne veut pas consentir à ce que je désire, il faut bien que je le trompe comme les autres : cela ne me coûtera pas, j'ai l'habitude de m'amuser aux dépens de tout le monde. Surtout ne dites rien, ni l'un ni l'autre, à qui que ce soit.

ROSE.

Et comment pourrions-nous parler?...

COMTOIS.

Nous ne savons rien.

MADAME SINCLAIR.

Tant mieux.

SCÈNE XIII.

MADAME SINCLAIR, ROSE, COMTOIS, VERNISSAC.

VERNISSAC.

Les chevaux sont mis aux deux voitures, ma tante.

MADAME SINCLAIR.

Je pars. Ah! Vernissac, quelle heureuse idée vous m'avez inspirée! Je me sens rajeunie de quinze ans.

VERNISSAC, lui donnant la main.

Vous n'en avez pas trente à mes yeux, ma chère tante.

ROSE, à Comtois.

Cette femme-là est folle, ou elle médite quelque espièglerie contre sa famille.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

CINQUIÈME ACTE.

SCÈNE I.

MADAME SINCLAIR, DORIGNY, ERNEST, entrant par le fond.

MADAME SINCLAIR, paraissant la première.

Entrez, entrez, messieurs. Avancez, monsieur Ernest; ne craignez rien, ma petite-nièce n'y est pas.

ERNEST.

Eh! madame, que prétendez-vous?

DORIGNY.

Eh quoi! ma femme m'a dit que vous voulez conduire mon fils chez un ministre qui peut lui être utile pour son voyage d'Italie.

MADAME SINCLAIR.

J'ai été en effet chez le ministre, mais avant de me rendre chez vous. Si je vous avais dit que je voulais vous amener ici, vous m'auriez refusé.

ERNEST.

De grâce, laissez-moi m'éloigner.

MADAME SINCLAIR.

Non pas. Maintenant que je vous tiens, vous ne sortirez pas.

DORIGNY.

Parbleu! vous êtes une femme bien singulière, bien obstinée dans ce que vous voulez.

ERNEST.

J'aime votre petite-nièce, madame; mais c'est pré-

cisément parce que je l'aime d'un amour pur et désintéressé que je dois renoncer à elle. Que je n'emporte pas, en quittant Paris, le chagrin d'avoir été la cause d'une rupture entre vous et votre famille.

MADAME SINCLAIR.

Généreux jeune homme ! Renoncer à celle qu'il aime ! Ah ! monsieur Ernest, quand on joint à la jeunesse, au talent, cette force d'âme et de caractère, qu'on est bien fait pour inspirer une passion !...

DORIGNY.

Allons, elle s'amuse aux dépens de mon fils.

MADAME SINCLAIR.

Pourquoi partir? Pourquoi s'exiler? Louise est-elle donc la seule femme dans Paris qui mérite votre amour?

DORIGNY.

Heureusement je vous sais assez raisonnable....

MADAME SINCLAIR, prenant un air grave.

Monsieur Dorigny, j'ai convoqué une assemblée de mes parents, elle doit avoir lieu ici, tout à l'heure. Je désire que vous et votre fils y soyez présents.

ERNEST.

Non, certes, je ne veux pas.... Je ne veux pas....

MADAME SINCLAIR.

Vous apprendrez là mes intentions sur ma famille, sur vous, et vous partirez ensuite pour Rome si vous voulez.

DORIGNY.

Ah ! ah ! Allons, Ernest, il faut rester; je suis curieux de savoir.... Mais non, nous ne pouvons pas décemment....

ERNEST.

Eh quoi ! me rendre témoin du bonheur de mon rival !

MADAME SINCLAIR.

Fort bien. Vous voulez partir, vous voulez rester. Me voilà tranquille : vous resterez.

(On entend Vernissac appelant au dehors.)

VERNISSAC.

Gabriel, Rose, Comtois.

MADAME SINCLAIR.

J'entends Vernissac. Il n'est pas encore temps qu'il vous voie. Entrez dans ce cabinet, passez dans ma bibliothèque, au jardin, promenez-vous, causez, lisez ; je vous ferai avertir quand ils seront tous réunis.

(Elle sort.)

DORIGNY.

Quel nouveau projet roule-t-elle dans sa tête ? je n'en sais rien. Il faut se résigner. Je ne cherche pas les richesses, mais je ne les fuis pas.

ERNEST.

Eh ! que m'importe la fortune ? C'est Louise, c'est Louise seule que je désire.

DORIGNY, sortant avec son fils.

Eh bien, qui sait ?....

SCÈNE II.

VERNISSAC, BARDOLIN, ANATOLE, ROSE, GABRIEL, COMTOIS

VERNISSAC.

Gabriel, Comtois. Entrez donc, messieurs Bardolin. Je vous le répète, madame Sinclair ne pense plus à ce qui s'est passé. Elle rougit elle-même de sa colère. Comtois, Rose.

COMTOIS, arrivant.

Comment, monsieur, c'est vous qui nous appelez de la sorte.

ROSE, arrivant.

Eh! mon Dieu, quel train!

GABRIEL, arrivant.

Eh! donc, monsieur, me voilà.

VERNISSAC.

Rose, allez dire à madame Sinclair que messieurs Bardolin sont arrivés. Pardon, mes chers cousins, je remonte en voiture pour aller chercher madame Saint-Laurent. Comtois, c'est dans ce salon que ma tante doit recevoir ses parents. Voyez, je vous prie, si tout est bien en ordre. (A Bardolin.) Elle a convoqué une espèce d'assemblée de famille. Toi, Gabriel, tu vas monter derrière ma voiture. (A Bardolin.) Son cœur était pour nous; mais l'amour-propre, chez une femme irritée!.... Heureusement je sais le langage qu'il faut tenir en pareil cas; je suis si joyeux.... Point d'impatience, mes chers parents. J'ai recommandé au cocher de ma tante de brûler le pavé. (Il sort. Gabriel le suit.)

SCÈNE III.

BARDOLIN, ANATOLE, ROSE, COMTOIS.

COMTOIS.

Il prend notre voiture.

ROSE.

Il nous commande comme si nous étions à lui.

BARDOLIN.

Il fait le maître de la maison.

ROSE.

Je vais dire à madame que vous êtes ici.

BARDOLIN.

Je t'en prie, Rose, demande-lui si nous pourrions la voir, lui parler avant que les autres fussent arrivés.

ROSE.

Oui, monsieur. (Elle sort.)

BARDOLIN.

Et toi, mon cher Comtois, fais-moi le plaisir....

COMTOIS.

Eh! laissez donc, monsieur: j'ai bien assez des ordres de M. Vernissac. (Il sort.)

BARDOLIN.

Il est brutal, ce vieux domestique....

SCÈNE IV.

BARDOLIN, ANATOLE.

ANATOLE.

Enfin, mon père, croyez-vous que j'épouse ma cousine?

BARDOLIN.

Il s'agit bien de votre cousine. Oui, sans doute, vous l'épouserez, puisque tout le monde y consent. Mais j'ai bien une autre crainte. Vernissac est indiscret, présomptueux; mais il est adroit, il est intrigant. Ma tante a la tête si vive, le cœur si jeune encore.

ANATOLE.

Ce maudit Languedocien avait bien affaire d'arriver.

BARDOLIN, à part.

C'était bien la peine d'envoyer mon fils au-devant de lui.

SCÈNE V.

BARDOLIN, ANATOLE, ROSE.

ROSE.

Madame ne veut parler à qui que ce soit de la famille avant qu'elle ne soit toute réunie.

BARDOLIN.

Elle est donc toujours fâchée ?

ROSE.

Au contraire, je ne l'ai jamais vue si gaie que depuis une longue conversation qu'elle a eue avec M. Vernissac.

BARDOLIN.

Nous y voilà.

ROSE.

Elle ne parle que de projets de bonheur, de fêtes, de bals, de concerts ; et je l'ai laissée se souriant à elle-même devant son miroir.

ANATOLE.

C'est une folie, c'est un vertige.

ROSE, à part.

Ma foi, si le dessein de madame est de les inquiéter, le voilà rempli.

BARDOLIN.

Mais, dis-moi, Rose....

ROSE.

Voilà M. Vernissac qui ramène monsieur, madame et mademoiselle Saint-Laurent. (Elle sort.)

BARDOLIN.

Déjà ! comme il est alerte !

ANATOLE.

Il tuera les chevaux de ma tante.

SCÈNE VI.

BARDOLIN, ANATOLE, VERNISSAC, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE.

MADAME SAINT-LAURENT.

Comment ! Vernissac, ma tante veut nous voir tous réunis, et elle a de grandes révélations à nous faire?

SAINT-LAURENT.

C'est singulier.

MADAME SAINT-LAURENT.

Et savez-vous quel en est l'objet?

VERNISSAC.

J'ai des idées vagues et confuses.... Elle m'a fait pressentir.... Au surplus, elle se réconcilie avec vous, elle donne son agrément au mariage de vos enfants.

ANATOLE.

C'est assez pour mon cœur ; cependant....

VERNISSAC.

Comptez sur moi. Nous ne sommes que cousins; mais je vous aime comme un frère, comme une sœur. Je pousserai votre fils, j'avancerai votre mari, je m'avancerai moi-même. Je cours prévenir ma tante.

BARDOLIN.

Elle ne veut nous parler à tous qu'en présence les uns des autres. Tels sont ses ordres.

VERNISSAC.

Ils ne sont pas pour moi. Elle ne me grondera pas de forcer la consigne. Dans l'instant nous sommes à vous.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

BARDOLIN, ANATOLE, SAINT-LAURENT, LOUISE.

BARDOLIN.

Nous sommes à vous ! Il parle comme s'il était notre oncle.

MADAME SAINT-LAURENT.

Notre oncle ! Ah ! mon Dieu, est-ce que vous croyez....? Mais non, cela ne se peut pas. Ce serait un coup de foudre.

BARDOLIN.

Ma foi, tout ce que je vois, tout ce que j'entends, me fait craindre....

SAINT-LAURENT.

Parbleu ! ce Vernissac ne serait pas malheureux. Ah ! si j'étais veuf.

MADAME SAINT-LAURENT.

Plaît-il, monsieur?

SAINT-LAURENT.

Pardon, cela m'est échappé, et bien à tort.

LOUISE.

Ma présence est-elle bien nécessaire à cette assemblée, ma mère ?

MADAME SAINT-LAURENT.

Attendons les ordres de votre tante, mademoiselle.

ANATOLE.

Elle vient avec Vernissac.

BARDOLIN.

Nous allons savoir notre sort.

SAINT-LAURENT.

C'est un vainqueur qui mène sa conquête.

MADAME SAINT-LAURENT.

Il a un air de marié qui m'épouvante.

SCÈNE VIII.

BARDOLIN, ANATOLE, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, LOUISE, MADAME SINCLAIR, VERNISSAC, ROSE, COMTOIS.

VERNISSAC.

Oui, ma chère tante, vous voyez tous nos parents.

BARDOLIN.

Ma chère tante, nous venons....

MADAME SAINT-LAURENT.

Nous nous empressons....

MADAME SINCLAIR.

Fort bien. (A Louise.) Sors, ma petite-nièce, et tiens-toi prête à paraître quand je te ferai appeler.

(Louise et Rose sortent.)

SCÈNE IX.

BARDOLIN, ANATOLE, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, MADAME SINCLAIR, VERNISSAC, COMTOIS.

MADAME SINCLAIR.

Comtois, priez messieurs Dorigny de se rendre dans ce salon. (Comtois sort.)

VERNISSAC.

Messieurs Dorigny !

MADAME SINCLAIR.

Ils sont ici tous les deux, et je les ai invités à se trouver à notre assemblée.

MADAME SAINT-LAURENT.

Le père ; je le conçois.

BARDOLIN.

Oui, un notaire peut être utile....

SAINT-LAURENT.

Mais le fils ?

MADAME SINCLAIR.

Je suis bien aise de faire ma paix avec eux comme avec tout le monde.

VERNISSAC.

Des consolations, un cadeau, un diamant. Je serai charmé de faire connaissance avec le fils. Le père est un bon homme.

MADAME SINCLAIR.

Les voici.

SCÈNE X.

BARDOLIN, ANATOLE, SAINT-LAURENT, MADAME SAINT-LAURENT, MADAME SINCLAIR VERNISSAC, DORIGNY, ERNEST.

DORIGNY.

Messieurs et mesdames, c'est encore nous. Ce n'est pas ma faute....

MADAME SINCLAIR.

Mes parents savent que c'est moi qui ai désiré votre présence. Des siéges, et qu'on nous laisse.

(Des domestiques avancent des siéges et sortent.)

DORIGNY, à son fils.

Allons, mon ami, laissons-la faire; elle ne nous veut pas de mal.

VERNISSAC.

Asseyez-vous donc, monsieur Saint-Laurent.

SAINT-LAURENT.

Il fait les honneurs. (Tout le monde s'assied.)

MADAME SINCLAIR.

Je ne sais si je me trompe; mais, en promenant mes regards sur vous tous, il me semble trouver à chacun de l'impatience, de l'inquiétude et une grande curiosité. Vous ne tarderez pas à sortir de peine. J'ai cru devoir vous rassembler, et j'ai jugé convenable de vous adjoindre deux vrais amis comme messieurs Dorigny. J'ai à vous faire part d'une résolution importante que j'ai prise, à justifier ma conduite, surtout à vous en expliquer les motifs.

MADAME SAINT-LAURENT, à part.

Quel ton solennel et composé.

MADAME SINCLAIR.

Je dois commencer par avouer que tantôt j'ai eu des torts envers vous.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous, ma tante!

BARDOLIN.

Pouvez-vous en avoir?

MADAME SINCLAIR.

Oui, oui, mon neveu, j'ai eu tort envers vous tous; mais c'est un peu votre faute : vous aviez si bien subordonné vos volontés aux miennes que je me suis crue maîtresse de disposer de ces volontés. Je me suis trompée.

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh! mais, vous l'êtes en effet, ma chère tante.

BARDOLIN.

Ordonnez, nous obéirons.

MADAME SINCLAIR.

Non, mes amis. Je n'ai aucun droit de m'opposer à ce que M. Bardolin et madame Saint-Laurent marient leurs enfants comme ils voudront; mais si je respecte vos droits, vous devez respecter les miens.

ANATOLE.

La conséquence est évidente.

MADAME SINCLAIR.

N'est-ce pas? Disposez donc de vos enfants; je reste libre de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient.

DORIGNY, à part.

Comme elle leur va droit au cœur!

VERNISSAC.

Mes chers parents reconnaissent tous la vérité de ce que vous venez d'avancer.

MADAME SINCLAIR.

Or comment vous expliquer ce qui se passe dans mon âme? En vérité, je rougis.... On redevient enfant en vieillissant, et je me sens toute la timidité.... Mon neveu Vernissac, chargez-vous, je vous prie, d'expliquer à nos parents rassemblés l'étrange révolution qui s'est opérée en moi.

VERNISSAC.

Vous le voulez, ma tante, j'obéis. Au moment où notre tante, par suite de sa colère contre nous, se trouvait seule et abandonnée, car elle avait eu la barbarie de m'ordonner à moi-même de sortir de la maison, elle réfléchit.... Elle pensa que, pour s'assurer un attachement sincère et complet, et même pour bien vivre avec nous.... Que vous dirai-je?.... Elle pensa que peut-être il était temps encore de former de nouveaux nœuds....

MADAME SAINT-LAURENT.

Allons.

DORIGNY, à part.

Je la vois venir.

MADAME SINCLAIR.

Vous devez sentir qu'une femme de mon âge, quand elle se marie, quand elle choisit un homme plus jeune qu'elle....; car je ne puis vous dissimuler que l'objet de mon choix est plus jeune que moi.... Qu'avez-vous donc, madame Saint-Laurent? Vous paraissez mal à votre aise?

VERNISSAC.

Vous trouveriez-vous mal?

MADAME SAINT-LAURENT.

Eh non, monsieur, je ne me trouve pas mal. Continuez, ma tante.

MADAME SINCLAIR.

Vous devez sentir, dis-je, qu'elle est obligée de

compenser la disproportion d'âge.... (A Bardolin, qui se lève.) Vous vous levez, monsieur Bardolin?

BARDOLIN.

Parlez, parlez toujours. Je ne peux pas rester longtemps assis.

MADAME SINCLAIR.

De compenser la disproportion d'âge par des sacrifices de fortune.

VERNISSAC.

Eh! ma chère tante, vos qualités, votre caractère, votre esprit; ne voilà-t-il pas des avantages plus que suffisants?

MADAME SINCLAIR.

Je vous demande pardon, mon neveu. Votre amitié pour moi vous aveugle. Il faut qu'il y ait compensation. L'âge où l'on veut encore être jeune est passé pour moi. C'est une des plus belles qualités que nous puissions acquérir que celle de savoir nous apprécier. La vanité n'est bonne qu'à faire des sots et des malheureux.

VERNISSAC.

C'est vrai.

MADAME SINCLAIR.

Je crois donc, en conscience, et sous quelque forme que les lois le permettent, devoir au mari que j'ai choisi une donation entière de mes biens.

SAINT-LAURENT.

A merveille, qu'il prenne tout.

MADAME SINCLAIR.

En lui laissant, après moi, car il est probable qu'il me survivra, l'honorable devoir de m'acquitter envers tous mes parents.

VERNISSAC, se levant.

Non, ma chère tante, je ne souscrirai point à ce

délire de votre générosité. Je ne serai point assez peu délicat pour dépouiller.... Je peux vous jurer, mes chers parents, que j'étais à mille lieues d'imaginer....

MADAME SINCLAIR, *faisant asseoir Vernissac.*

Doucement, mon neveu, ne vous répandez pas en phrases de reconnaissance.... Attendez qu'on vous offre pour remercier. C'est bien par vos conseils que m'est venue l'idée de me remarier; mais ce n'est pas vous que j'épouse.

MADAME SAINT-LAURENT

Vraiment?

VERNISSAC.

Et qui donc?

MADAME SINCLAIR, *montrant Ernest.*

C'est M. Ernest.

ERNEST.

Moi!

VERNISSAC.

Lui!

DORIGNY, *souriant.*

Je l'avais deviné.

BARDOLIN.

Elle ne nous laisse pas le temps de respirer.

ANATOLE.

Ah! par exemple!... (*Tout le monde se lève.*)

MADAME SINCLAIR.

Si la main du père était libre, je lui offrirais la mienne : mon mari lui avait tant d'obligations. Je m'acquitte en faisant la fortune de son fils. Eh bien, monsieur Ernest, voulez-vous de moi et de mes deux cent mille francs de rente?

VERNISSAC.

Comme ma chère tante s'entend à mystifier les gens!

MADAME SINCLAIR, à Ernest.

Vous ne répondez pas? Je vois ce que c'est. Vous attendez le consentement de votre père. Quant à moi, je n'ai besoin du consentement de personne. Nous refuserez-vous votre aveu, monsieur Dorigny?

DORIGNY.

Qui, moi? Ma foi, madame... Allons Ernest, réponds.

ERNEST.

Madame.... Vous plaisantez, sans doute.

MADAME SINCLAIR.

Pauvre jeune homme, comme il est troublé! Vous m'acceptez. Monsieur Saint-Laurent, vous pouvez faire rentrer votre fille.

SAINT-LAURENT, à Vernissac.

Faites donc encore le maître de la maison. (Il sort.

SCÈNE XI.

BARDOLIN, ANATOLE, ERNEST, VERNISSAC, MESDAMES SINCLAIR, SAINT-LAURENT.

MADAME SAINT-LAURENT.

Ma tante, est-ce bien sérieusement?

MADAME SINCLAIR.

Pourquoi pas sérieusement, ma nièce?

MADAME SAINT-LAURENT.

Mais vous seriez sa mère.

BARDOLIN.

Sa grand'mère.

MADAME SINCLAIR.

Que ne dites-vous sa bisaïeule? Ne me faites donc

pas si vieille. Ne les écoutez-pas, Ernest, ce sont des envieux.

MADAME SAINT-LAURENT.

Songez donc aux brocards qui vont pleuvoir sur vous.

MADAME SINCLAIR.

Le bonheur console du ridicule. D'ailleurs faites-moi interdire, si vous croyez que ce soit une si grande folie.

BARDOLIN.

Ah Dieu! que dites-vous là?

MADAME SAINT-LAURENT.

Mais vous nous ruinez.

BARDOLIN.

Vous ruinez nos enfants.

ANATOLE.

Il est certain, ma chère tante....

MADAME SINCLAIR.

Vous aussi, mon petit-neveu, vous vous en mêlez?

(Ici Saint-Laurent rentre avec Louise et Rose.)

SCÈNE XII.

DORIGNY, ERNEST, VERNISSAC, ANATOLE, SAINT-LAURENT, BARDOLIN; MESDAMES SINCLAIR, SAINT-LAURENT; LOUISE, ROSE. dans le fond du théâtre.

MADAME SAINT-LAURENT.

Mais M. Ernest aime ma fille.

MADAME SINCLAIR.

Eh bien, donnez-lui donc votre fille, si vous ne voulez pas que je l'épouse.

LOUISE, arrivant près de madame Sinclair.

Vous l'épouseriez?

ROSE.

Il serait notre grand-oncle?

MADAME SINCLAIR.

Oui, si ta mère ne veut pas qu'il soit mon petit-neveu.

VERNISSAC.

Eh! quoi? vous ne voyez pas que c'est là que ma tante veut vous amener. Vous êtes joués, je le suis aussi; ne luttons pas contre notre tante. Surtout ne songez pas à la faire interdire : c'est bien la meilleure tête de toute la famille.

MADAME SAINT-LAURENT.

Qu'en dites-vous, monsieur Bardolin?

BARDOLIN.

Que vous êtes libre de marier votre fille.

MADAME SAINT-LAURENT.

Vous êtes fier de ce malheureux dédit.

MADAME SINCLAIR.

Il y a un dédit!

SAINT-LAURENT.

Eh oui, que ma femme m'a fait signer.

MADAME SINCLAIR.

Exigez-en le payement, si vous le voulez, monsieur Bardolin. J'en fais l'avance; et je suis en mesure de vous le faire rendre avec les intérêts par un bon testament.

BARDOLIN, remettant le dédit à madame Sinclair.

Eh! mon Dieu! ma tante, suis-je donc si avide? Entre parents, ne doit-on pas s'entendre...? Il faut prendre ton parti, Anatole.

MADAME SINCLAIR.

Il le prendra ; c'est un garçon courageux.

SAINT-LAURENT, à sa femme.

Madame, j'entends et je prétends que M. Ernest épouse ma fille.

MADAME SAINT-LAURENT.

Puisqu'il faut que vous soyez riche, ou par ma tante, ou par ma fille, Louise est à vous.

LOUISE.

Ah ! maman !

ERNEST.

Ah ! madame !

SAINT-LAURENT.

Je serai le maître une fois.

DORIGNY, à son fils.

Ta mère sera bien contente. (A madame Sinclair.) Vous êtes une bien digne amie.

MADAME SINCLAIR, à Dorigny.

Quand je vous ai dit que j'avais le secret de les rendre bons et sages. Mes chers parents, je vous mets à votre aise ; vous pouvez me négliger, m'accabler de visites et de caresses ; vous n'y perdrez rien, vous n'y gagnerez rien : je ne veux pas faire de testament, et je vous tiens quitte d'égards et de complaisances, à présent que je crois m'être acquis deux cœurs bien purs, bien sincères et bien reconnaissants.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE

MONSIEUR MUSARD

OU

COMME LE TEMPS PASSE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre Louvois, le 23 novembre 1803 (1er frimaire an XII)

> Et depuis que je l'ai vu trois quarts d'heure durant
> cracher dans un puits pour faire des ronds....
>
> MOLIÈRE, *Misanthrope*, acte V, scène IV.

11

PRÉFACE

Cette petite pièce obtint un très-grand succès. J'ai souvent fait la remarque que c'est celle de mes comédies où j'ai été le plus économe d'esprit. Il y a peu de traits, mais il y a du naturel, de la vérité, de la vivacité dans le dialogue; il y a surtout un caractère bien pris sur le fait, s'annonçant, se développant et se soutenant d'une manière satisfaisante depuis le premier mot jusqu'au dernier.

Un homme de beaucoup d'esprit m'en fournit le sujet. S'amuser, me dit-il, c'est quelque chose; mais muser vaut bien mieux : et il part de là pour me faire un éloge très-piquant du bonheur d'un homme qui n'a rien à faire, ou plutôt qui perd son temps à des riens. Je n'oubliai pas une seule de ses paroles, et depuis il les a toutes reconnues dans ma comédie.

Je craignais d'être froid et lent. Je me sentis sauvé quand j'eus trouvé pour caractère d'opposition celui de M. Lerond, homme actif qui va droit au fait et ne perd pas une minute. Le rôle de madame Musard, s'impatientant des lenteurs de son mari, me paraît aussi assez heureusement imaginé. Enfin, en donnant à Musard de l'impatience, de la colère et des préventions, en faisant promener ses lenteurs, ses digressions, ses musarderies sur une grande variété d'objets, je me suis garanti du danger de la froideur et de la monotonie.

Parmi le peu de critiques que l'ouvrage essuya, il en est une que je m'étais faite à moi-même. Pourquoi faire de Musard un négociant? c'est l'état le plus incompatible avec son caractère. C'est vrai; mais il en résulte que c'est l'état pour lequel un pareil caractère est le plus dangereux. Pour faire ressortir un caractère, il faut le mettre en opposition avec tout ce qui l'entoure. Ici le caractère est en opposition avec l'état du personnage. Je cherchai d'ailleurs à pallier ce défaut en disant que Musard a renvoyé, deux mois avant le moment où je le mets en scène, le commis qui jusque-là avait été à la tête de sa maison de commerce.

J'indique avec soin et avec franchise toutes les sources où j'ai puisé. J'avais lu *le Négligent* de Dufresny. Je ne me rappelle pas qu'en le lisant j'eusse pensé à faire M. Musard. Je le relus quand un journaliste prétendit que j'avais pris ma comédie dans celle de Dufresny, qu'il mettait d'ailleurs bien au-dessus de la mienne. Personne ne professe plus de vénération que moi pour les ouvrages des maîtres de la scène; mais pourquoi perpétuellement, et sans nulle exception, exalter les morts aux dépens des vivants? Je donnerais plusieurs de mes comédies pour *l'Esprit de contradiction*, mais je crois que *Monsieur Musard* vaut mieux que *le Négligent*.

La principale cause du succès de *Monsieur Musard*, c'est qu'à la différence de presque tous les autres défauts mis en scène, chacun avoue franchement qu'il est atteint de celui-ci. Personne ne veut être avare, joueur, glorieux. Tout le monde consent à être musard. Que dis-je? on s'en fait gloire ou au moins on s'en fait une excuse. C'est un caractère qui n'exclut ni l'esprit, ni l'honneur, ni la bonté. Quel

homme de génie j'aurais été, dit en confidence tel honnête homme à sa femme, si je n'avais été un vrai musard ! Quelle fortune j'aurais faite, dit tel autre, si j'avais donné mon temps à mes affaires! Je suis tout feu pour obliger mes amis, dit un autre, mais le temps passe si vite ! Aussi combien de gens ont prétendu que j'avais pensé à eux ! que de femmes m'ont répété : C'est mon mari que vous avez voulu peindre !

PERSONNAGES

MONSIEUR MUSARD, négociant de Saint-Quentin.	M. VIGNY.
MADAME MUSARD, sa femme. . .	Mme MOLÉ.
EUGÈNE, leur fils.	M. BARBIER.
LEROND, négociant de St-Quentin.	M. PICARD aîné.
SOPHIE, sa fille.	Mlle ADELINE.
DELAIGLE, maître d'hôtel garni. .	M. BOSSET.
JOSEPH, domestique de Musard. . .	M. ARMAND.
UN HUISSIER.	M. VALVILLE.
UN COMMIS.	M. THÉNARD.
UN MARCHAND de baromètres. . .	M. ÉDOUARD.
DEUX PORTEURS.	

La scène se passe à Paris, dans un hôtel garni.

Le théâtre représente un salon commun à deux appartements. A droite de l'acteur, une fenêtre au 2e plan; au 3e, la porte de l'appartement de Musard; une porte au fond; à gauche, au 2e plan, la porte de l'appartement de Sophie; à droite, un peu avant la fenêtre, une toilette ouverte; à gauche, un peu avant la porte de Sophie, une table sur laquelle il y a ce qu'il faut pour écrire; un bocal avec des poissons rouges : la canne, le parapluie et le chapeau de Musard, sur un fauteuil au fond à gauche, et son habit sur un fauteuil au fond à droite.

NOTA. — Les acteurs sont inscrits tels qu'ils doivent être au théâtre le premier inscrit tient la droite des acteurs.

MONSIEUR MUSARD

COMÉDIE

SCÈNE I.

MADAME MUSARD, MUSARD.

(Au lever du rideau, Musard, en robe de chambre et les cheveux roulés, est occupé à regarder des poissons dans un bocal sur une table; il s'amuse à agiter l'eau avec une plume pour les faire remuer.)

MADAME MUSARD, entrant.

Eh quoi! monsieur Musard, vous n'êtes pas sorti? vous n'êtes pas habillé? vous n'êtes pas coiffé? mais dix heures vont sonner.

MUSARD, tirant sa montre.

Qu'est-ce que vous dites donc, ma femme?... C'est vrai! Ah! mon Dieu! comme le temps passe! Allons, allons, je serai bientôt prêt. J'achevais d'écrire le journal de mon voyage, et je regardais ces petits poissons rouges dans un bocal: cela orne un salon, n'est-ce pas? Ma foi, mon fils nous a logés dans un très-bon hôtel; rien n'y manque.

MADAME MUSARD.

Mais vous avez ce matin les affaires les plus importantes pour vous, pour votre fils, pour moi. Vous m'aviez bien promis que, dès le lendemain de votre arrivée à Paris, vous feriez vos courses, vos visites; et vous vous amusez à regarder des poissons rouges dans un bocal!

MUSARD.

Eh bien, quoi? ces courses, ces visites, je m'en vais les faire.... Va, sois tranquille, toutes ces affaires im-

portantes qui te tracassent, c'est moins que rien; en une matinée j'aurai tout arrangé.

MADAME MUSARD.

Moins que rien! le mari de feue ma sœur, qui, après nous avoir écrit des lettres charmantes, pleines d'amitié, où il nous proposait de transiger à l'amiable, s'avise de nous envoyer une citation, et qui veut plaider à toute outrance contre moi, pour la succession de mon grand-père.

MUSARD.

C'est un chicaneur, je le mettrai à la raison.

MADAME MUSARD.

Votre fils, que nous avons envoyé à Paris pour travailler, qui était sur le point d'obtenir la place de receveur de l'enregistrement à Saint-Quentin, où nous sommes établis, et qui tout d'un coup voit ses amis et les vôtres lui tourner le dos quand il les rencontre, et lui fermer leurs portes quand il va les voir.

MUSARD.

Mon fils est jeune, il aura fait quelque fredaine qu'il nous cache. Je verrai tous ces honnêtes gens-là : il aura la place.

MADAME MUSARD.

Enfin M. Forlis, notre correspondant, qui ne veut plus vous envoyer de marchandises, et qui prétend vous forcer par huissier à compter avec lui.

MUSARD.

Très-mauvais procédé de sa part! procédure encore plus mauvaise! On verra mes comptes; c'est lui qui est mon débiteur, je le parierais.

MADAME MUSARD.

Je n'en doute pas, vous avez raison sur tous les points; mais vous finirez par avoir tort, si vous tardez, si vous

niaisez, si vous ne sortez pas, si vous ne vous occupez pas très-sérieusement de vos affaires.

MUSARD.

Eh bien, ne t'amuse donc pas à bavarder, si tu veux que je m'en occupe.

MADAME MUSARD.

Ah! combien vous avez eu tort de renvoyer, il y a deux mois, ce jeune homme, ce commis, qui entendait mieux votre commerce que vous!

MUSARD.

J'ai eu tort.... un brouillon, un homme impatient, qui venait à tout moment me relancer pour des comptes, pour des signatures, dans mon jardin, dans mes sociétés, au café, au billard; qui m'empêchait d'être à mon jeu.

MADAME MUSARD.

Oui; mais il faisait vos affaires, et elles allaient bien. Depuis que vous vous en mêlez, elles vont tout de travers. M. Lerond, votre perpétuel antagoniste, l'a pris avec lui, et s'en trouve bien.

MUSARD.

Ah, parbleu! je ne le lui envie pas; ils sont à merveille ensemble : M. Lerond! un homme que je déteste.

MADAME MUSARD.

Mais habillez-vous donc, je vous en prie. Tenez, voilà votre fils que son impatience amène, et que vos lenteurs mettent au désespoir.

SCÈNE II.

MADAME MUSARD, EUGÈNE, MUSARD.

EUGÈNE.

Comment, mon père, vous voilà encore en robe de

chambre ! Je venais apprendre le résultat de vos courses ; je vous croyais de retour.

MUSARD.

Eh bien, qu'est-ce que c'est donc, monsieur ? vous ne souhaitez seulement pas le bonjour à votre mère.

EUGÈNE.

Pardon, ma mère.

MADAME MUSARD.

Bonjour, mon ami, bonjour.

EUGÈNE, à son père.

N'étions-nous pas convenus hier au soir, en soupant, que vous sortiriez de grand matin ?

MUSARD.

Eh bien, voyons, suis-je en retard ? crois-tu que je perde mon temps ? (Il appelle.) Eh ! Joseph ? monsieur Delaigle ? Il semble à vous entendre que je ne sache pas me conduire. Ne faut-il pas aller réveiller les gens ? Oui, je l'avoue, quand je suis maître de ma journée, c'est un délice pour moi.... M'éveiller sans savoir ce que je ferai, sortir sans savoir où j'irai, observer les passants, deviner à quel point en sont un homme et une femme qui se donnent le bras, c'est fort agréable ; mais cela n'empêche pas que je n'aie, quand il le faut, de l'activité, de la promptitude. Monsieur Delaigle ?

SCÈNE III.

MADAME MUSARD, MUSARD, EUGÈNE, DELAIGLE.

DELAIGLE.

Qu'y a-t-il pour le service de monsieur ?

MUSARD.

Ah! monsieur Delaigle, eh bien, ce perruquier qui coiffe dans votre hôtel?

DELAIGLE.

Eh! mais, monsieur, voilà une heure qu'il est dans votre chambre.

MUSARD.

Que ne le disiez-vous donc? Allons, j'y vais; je suis pressé, très-pressé. Joseph.... (A sa femme et à son fils.) Et croyez-moi, cette incertitude, ce vague heureux de l'esprit, me fait goûter un plaisir plus réel, plus durable, que tous vos bals, vos concerts, vos spectacles.

EUGÈNE.

Oh! je n'en doute pas, mon père; mais pour en mieux jouir, il faudrait n'avoir aucune inquiétude.

MUSARD.

C'est juste. Joseph.... Eh bien, voyez si ce drôle-là répondra!

SCÈNE IV.

MADAME MUSARD, JOSEPH, MUSARD, EUGÈNE, DELAIGLE.

JOSEPH.

Me voilà, monsieur.

MUSARD.

Accoutumez-vous donc à servir avec intelligence; vous me faites gronder par mon fils. Ma petite boîte à broyer du tabac.

JOSEPH.

Elle est sur la table, monsieur. (Il sort.)

MUSARD, allant à la table.

Ah! bon! je ne la voyais pas.

(Il se met à broyer son tabac.)

EUGÈNE.

Mais, mon père....

MUSARD.

C'est l'affaire d'un instant. Je suis très-content de votre hôtel, monsieur Delaigle; bonne table, bons lits; vous devez avoir beaucoup de monde?

DELAIGLE.

Eh! mais, monsieur, je ne me plains pas.

MUSARD.

C'est bien, c'est bien; j'aime à voir prospérer les honnêtes gens.

MADAME MUSARD.

Eh! mais, mon mari, ce perruquier attend.

MUSARD, en mettant du tabac dans sa tabatière.

Eh bien, ma femme, j'y suis, c'est fini. Monsieur Delaigle, avez-vous des journaux?

DELAIGLE.

Tous, monsieur; je vais vous les chercher.

SCÈNE V.

EUGÈNE, MADAME MUSARD, MUSARD.

EUGÈNE.

Allons, les journaux, à présent.

MUSARD.

C'est excellent à lire en se faisant coiffer. Je suis persuadé, mon fils, que je vais découvrir quelque

chose que vous cachez à votre mère et à moi. Il est impossible que des gens que j'estime, et qui sans vanité ont besoin de moi, se soient décidés contre vous sans motifs.

EUGÈNE.

Vous n'avez jamais eu à vous plaindre de ma conduite.

MUSARD.

Je n'ai jamais eu à me plaindre.... quand il n'y aurait que cette demande que vous m'avez faite de vous marier à cette petite Sophie, la fille de M. Lerond.

EUGÈNE.

Que pouvez-vous reprocher à la fille de M. Lerond, votre voisin, votre compatriote, et, comme vous, à la tête d'une maison en crédit ?

MUSARD.

A la fille ? rien. Elle est jolie, elle chante avec goût, elle danse avec grâce ; et moi qui adore la musique.... un excellent cœur..... un esprit naturel..... mais son père ! son père.... On nous a déjà réconciliés plusieurs fois, mais il y a quarante-cinq ans que je lui en veux ; dès le collége, en affaires d'intérêt, en affaires d'amour-propre, en affaires d'amour... (Pendant ce couplet, madame Musard, impatientée, a été chercher la tabatière de son mari, et la lui remet, en le pressant de sortir.) Pardon, madame Musard, mais c'est la vérité, et avant de vous connaître il m'était bien permis.... Enfin j'ai toujours trouvé ce diable d'homme sur mon chemin. C'est un intrigant qui m'a soufflé tout ce que je voulais avoir.

EUGÈNE.

Mais, mon père....

MADAME MUSARD.

Mais, mon fils, si vous contrariez votre père, il n'en finira pas; vous parlerez de M. Lerond et de sa fille à son retour.

MUSARD.

Oh! non pas, c'est inutile : tout est dit sur ce sujet, je vous en réponds.

SCÈNE VI.

EUGÈNE, MUSARD, DELAIGLE, MADAME MUSARD.

DELAIGLE.

Monsieur, voilà les journaux.

MUSARD.

Ah! bon. (Tout en ouvrant les journaux.) Oh! quand une fois j'ai pris mon parti....

MADAME MUSARD.

Eh bien, n'allez-vous pas lire les journaux ici, en vous faisant coiffer, comme vous disiez.

MUSARD.

Mais en vérité, madame Musard, vous êtes d'une vivacité.... Je suis vif aussi quand je veux.... Monsieur Delaigle, j'ai besoin de Joseph pour m'habiller; faites-moi le plaisir de m'envoyer chercher une voiture sur-le-champ.

DELAIGLE.

J'y cours. (Il sort.)

SCÈNE VII.

EUGÈNE, MUSARD, MADAME MUSARD.

MUSARD.

Avant qu'elle soit arrivée, je serai coiffé, habillé.

A l'égard de mademoiselle Lerond, je vous répète, monsieur....

MADAME MUSARD, le conduisant à la porte de sa chambre.

Eh! mais, allez donc, allez donc, si vous voulez trouver quelqu'un.

MUSARD, s'en allant en lisant un journal.

Eh! mon Dieu! je trouverai tout le monde; on se lève si tard à Paris.... Ah! ah! un nouveau vaudeville! j'irai; oh! j'aurai terminé mes affaires.

MADAME MUSARD.

Mais allez donc, allez donc. (Musard sort.)

SCÈNE VIII.

EUGÈNE, MADAME MUSARD.

MADAME MUSARD.

Ah! quel homme! quel homme! Voilà vingt-cinq ans que nous sommes mariés, je l'ai toujours vu comme cela. Je lui conseille d'ériger sa manie en système de plaisir; pêcher à la ligne, chasser à l'oiseau, s'asseoir sur un pont pour voir couler l'eau : voilà d'aimables délassements!

EUGÈNE.

Vous voilà donc enfin à Paris; malgré toutes les promesses de mon père, qui m'annonçait qu'il allait se mettre en route, je désespérais presque de vous y voir.

MADAME MUSARD.

Vraiment ce n'est pas sans peine; malgré l'importance des affaires qui l'appelaient, il s'arrangeait toujours si bien, il s'y prenait toujours si tard, qu'il n'y avait de place pour nous dans aucune voiture. Eh!

quel voyage ! pas un postillon, pas un aubergiste, pas un voyageur qu'il n'ait impatienté, retardé, fatigué de questions, de digressions sur la politique, la littérature, les chevaux, les modes, l'agriculture ; que sais-je? et c'est, grâce à lui, que notre diligence est arrivée deux heures plus tard qu'à l'ordinaire.

EUGÈNE.

Réunissons-nous, ma mère, pour faire en sorte qu'il mette à profit ce voyage. Votre procès avec mon oncle, les embarras que mon père éprouve dans son commerce, les refus des gens qui m'avaient promis de me servir, tout cela est bien triste sans doute. Mon père m'accuse d'être l'auteur de tous ces malheurs ; je croirais plutôt que c'est sa négligence qui les a occasionnés ; et, quels qu'ils soient, je suis persuadé qu'avec un peu d'activité de sa part tout s'expliquerait, tout se terminerait heureusement. Vous le savez ; si je désire une place, quelque fortune, c'est pour en faire hommage à l'aimable Sophie ; c'est dans l'espoir de vaincre la répugnance de mon père. Vous ne la partagez pas, vous estimez M. Lerond.

MADAME MUSARD.

Moi, mon fils?

EUGÈNE.

Oui, oui, vous l'estimez ; vous vous avouez à vous-même que si dans toutes les occasions il l'a emporté sur mon père, c'est qu'avec autant de mérite et de probité il a l'avantage d'aller directement à son but. Peut-être a-t-il eu tort de se permettre quelques plaisanteries sur les éternelles lenteurs de son voisin, mais il a toujours rendu justice à ses excellentes qualités ; il l'a défendu plusieurs fois contre ses ennemis. Et sa fille.... sa fille est charmante !.... Ne mérite-t-elle pas ?.... Mais pardon, j'ai un rendez-vous très-important avec un ami, le seul qui veuille bien encore me recevoir ; et je reviens bientôt savoir ce qu'aura fait

mon père. Ne le quittez pas, pressez-le, qu'il s'habille, qu'il sorte, qu'il m'obtienne la place que je sollicite, et qui doit me rapprocher de Sophie. Vous aimez votre fils, et ce n'est qu'avec elle qu'il peut être heureux. (Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME MUSARD, SEULE.

Ce cher Eugène! Oui sans doute je l'aime, et je serais charmée.... Que M. Lerond s'amuse un peu de mon mari, est-ce un si grand mal? Mon fils et moi, si nous l'osions....

SCÈNE X.

JOSEPH, MADAME MUSARD.

(Joseph apporte un violon qu'il met sur une toilette, et un pupitre chargé de musique qu'il place à côté de la toilette.)

MADAME MUSARD.

Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc, Joseph?

JOSEPH.

C'est monsieur qui m'a chargé d'arranger sa musique dans cette salle.

MADAME MUSARD.

Ah! mon Dieu! voudrait-il faire de la musique à présent?

JOSEPH.

Non, madame; c'est pour ce soir. Monsieur dit qu'il est pressé ce matin; et cela ne l'empêche pas de jaser avec son perruquier, qui est bien son homme, et qui s'interrompt pour lui répondre, en gesticulant avec son peigne. (Il sort.)

MADAME MUSARD.

Allons, il ne lui manquait plus qu'un perruquier bavard! Oh! je vais....

(Elle veut aller chez son mari.)

SCÈNE XI.

MADAME MUSARD, LEROND, SOPHIE, DELAIGLE, DEUX PORTEURS CHARGÉS DE MALLES ET DE PAQUETS.

LEROND, du dehors, aux porteurs.

Allons, allons, montez, mes amis.

MADAME MUSARD, retenue par la voix de Lerond.

Quelle est cette voix?... je crois reconnaître...

DELAIGLE, entrant avec les porteurs.

Par ici, par ici, monsieur. (A madame Musard.) C'est un voyageur qui arrive avec une jolie demoiselle, ma foi! et à qui je donne cet appartement en face du vôtre. Aux porteurs, en leur indiquant une chambre.) Portez tout cela là-dedans.

LEROND, en entrant avec sa fille, aux porteurs.

C'est bon, mes enfants, monsieur Delaigle vous payera; je vous souhaite bien le bonjour.

(Delaigle et les porteurs sortent.)

MADAME MUSARD.

Eh! mais je ne me trompe pas, c'est M. Lerond?

LEROND.

Moi-même, madame Musard, qui viens ici pour quelques affaires, mais surtout pour celles de votre mari, et qui ne suis pas fâché de profiter de l'occasion pour faire voir Paris à ma fille.

MADAME MUSARD, à Sophie.

Eh! bonjour, mon aimable voisine.

LEBOND.

C'est bon, vous aurez tout le temps de vous faire des compliments. J'ai appris votre départ hier matin, je me suis mis en route deux heures après; j'ai su l'hôtel où vous étiez descendus; je viens m'y loger; votre vieille tante m'a conté tous vos chagrins, et je viens pour les terminer.

MADAME MUSARD.

Eh! quoi, monsieur, vous seriez assez généreux....

LEBOND.

En deux mots, Musard m'en veut, il a raison; je lui ai joué bien des tours en ma vie, mais c'est un peu sa faute; il n'est pas défendu de songer à soi et aux siens. J'ai profité de sa nonchalance pour m'avancer moi-même; dès qu'il désirait quelque chose, j'étais là pour l'obtenir à sa place; et pour me servir d'un terme de chasseur, c'est lui qui faisait lever le lièvre, c'est moi qui le tuais. Aujourd'hui je suis bien, je peux songer aux autres. Votre mari vient à Paris pour des éclaircissements, des sollicitations; le pauvre diable n'en finirait pas, je ferai tout pour lui. Votre beau-frère veut plaider contre vous, je sais l'adresse de son avocat: votre fils veut avoir une place à Saint-Quentin; j'ai des amis qui valent bien ceux de Musard: votre correspondant ne veut plus vous envoyer de marchandises; je saurai pourquoi, et en travaillant pour vous, je travaille encore pour moi: votre fils aime ma fille, il en est aimé, n'est-ce pas Sophie? marions-les; c'est ce que nous avons de mieux à faire.

SOPHIE.

Mais, mon père....

LEROND.

Eh! oui, tu l'aimes, c'est convenu; tu ne me l'as pas dit, mais je l'ai deviné.

MADAME MUSARD.

En vérité, monsieur Lerond, vous un êtes homme expéditif! Ah! pourquoi mon mari ne vous ressemble-t-il pas?

LEROND.

Parbleu, madame, vous savez que votre mariage avec Musard est la seule chose pour laquelle il ait su me prévenir; mais ne nous plaignons pas : j'ai été heureux avec ma pauvre défunte, vous êtes heureuse avec lui....

MADAME MUSARD.

Heureuse! ah! oui, fort heureuse!

LEROND.

Oui, madame. Musard a un cœur excellent; et puisque nous ne pouvons être parfaits, la bonté, grand Dieu! la bonté rachète tous les défauts.

SCÈNE XII.

DELAIGLE, MADAME MUSARD, LEROND, SOPHIE.

DELAIGLE.

Madame, la voiture que monsieur votre mari a demandée est à la porte depuis longtemps.

LEROND.

Musard a demandé une voiture? c'est bon, je vais la prendre.

MADAME MUSARD.

Comment! vous allez la prendre?

LEROND.

Eh! oui : suite d'habitude; je saisis au passage tout ce qu'il demande; mais cette fois c'est pour le servir. Ne lui dites pas que je suis à Paris : il croirait que je viens exprès pour lui nuire. Monsieur Delaigle, à une heure précise un bon déjeuner; du gibier, du poisson, du bordeaux, du champagne. Toi, ma fille, entre dans ton appartement; madame Musard voudra bien te tenir compagnie. Demain nous songerons à nous divertir; aujourd'hui repose-toi. Quant à votre mari, ne le pressez plus tant de sortir, puisque je cours à sa place.

(Il sort.)

SOPHIE, à madame Musard.

Je n'ai pas le temps de causer avec vous; mais monsieur Eugène.... sa santé?

MADAME MUSARD.

Excellente; il va venir tout à l'heure, vous le verrez.

SOPHIE.

Ah! ma bonne voisine, combien je trouve mon père aimable de m'avoir amenée à Paris.

MADAME MUSARD.

C'est bon, c'est bon, voici M. Musard.

(Sophie entre dans son appartement.)

SCÈNE XIII.

MADAME MUSARD; MUSARD, sortant en courant de sa chambre, le visage couvert de poudre, un petit couteau de toilette d'une main, et un journal de l'autre.

MUSARD.

Je l'ai devinée; je l'ai devinée; eh! vite une plume, de l'encre; oh! elle n'était pas facile.

MADAME MUSARD.

Eh! quoi donc?

MUSARD.

La charade.

MADAME MUSARD.

La charade!

MUSARD.

Eh! oui, la charade du journal. Un prix pour le premier Œdipe. Ce n'est pas l'importance du prix, mais l'amour-propre! et d'ailleurs un camée représentant les mariages samnites, cela doit être superbe! et il est à moi, j'en réponds. Il est impossible que d'autres puissent avant moi.... « Mon premier, par mon second, « mange mon tout. » Tu ne devines pas? Chiendent; c'est clair. Appelle Joseph, qu'il porte bien vite à l'adresse indiquée.... Diable! Il ne faut pas se laisser prévenir.

MADAME MUSARD.

Fort bien, ne vous laissez pas prévenir pour des charades.... Oh! en vérité, il y a de quoi perdre la tête. Habillez-vous, sortez ou ne sortez pas, faites vos affaires ou devinez des logogriphes, je vous assure qu'à présent tout cela m'est fort indifférent.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

MUSARD, seul, écrivant,

Eh! mais, qu'est-ce qu'elle a donc ma femme? elle est folle. Comment! quand elle devrait partager ma joie.... Joseph!

SCÈNE XV.

MUSARD, EUGÈNE, ENSUITE JOSEPH.

MUSARD, apercevant Eugène.

Ah! te voilà?... Joseph?

EUGÈNE.

Comment, mon père, vous en êtes encore là de votre toilette!

MUSARD.

C'est que j'avais une lettre très-pressée à écrire pour une charade.

EUGÈNE.

Pour une charade!

MUSARD, à Joseph qui entre.

Ah! Joseph, vite, porte cette lettre à son adresse, j'achèverai de m'habiller sans toi; je n'ai que ma robe de chambre à ôter. (Joseph sort.)

EUGÈNE.

Comment, mon père, pour une charade!

MUSARD

Eh! oui, pour une charade, dont je ne veux pas te dire le mot, parce que tu serais capable de souffler le prix à ton père. (En ôtant une manche de sa robe de chambre.) Allons, vite, vite, à présent, donne-moi mon habit, qui est là sur une chaise.

EUGÈNE..

Eh quoi! vous voulez mettre votre habit avant d'ôter votre poudre?

MUSARD.

(Il prend le journal et le couteau de toilette qui est sur la table, et va à la toilette, sa robe de chambre à moitié ôtée.)

Oh! tu as raison; qu'est-ce que je fais donc, moi!

c'est que,. vois-tu, je me dépêche. (On entend un prélude de piano dans la chambre de Sophie.) Ah! ah! qu'entends-je?

SOPHIE, chante de sa chambre.

En affaires comme en voyage
Choisissons le plus court chemin;
Suivons le précepte du sage,
Ne remettons rien à demain.

Jeune avocat à la tribune,
Jeune amant près d'un tendre objet,
Vous tous qui courez la fortune,
Souvenez-vous de mon couplet.

En affaires comme en voyage, etc.

MUSARD.

C'est une aimable voisine que M. Delaigle aura logée dans cet appartement. Jolie voix!

EUGÈNE, à part.

Eh mais! cette voix.... me tromperais-je.... c'est Sophie.

MUSARD, prenant son violon.

Chut! chut! une petite galanterie; je vais l'engager à continuer sa chanson.

(Il va à la porte de Sophie la manche de sa robe de chambre pendante, et joue la ritournelle de l'air.)

SOPHIE chante.

Depuis six mois Blaise aime Lise,
Près d'elle il soupire et se tait;
Depuis six mois Lise indécise,
Attend qu'il chante mon couplet :

En affaires comme en voyage,
Choisissons le plus court chemin;
Suivons le précepte du sage,
Ne remettons rien à demain.

EUGÈNE, à part.

Je n'en peux plus douter, c'est elle-même. Elle serai à Paris? quel bonheur!

MUSARD, d'un air gai.

Parbleu! c'est une aventure qu'il faut suivre. Eh! vite, achevons de nous habiller. (Il quitte sa robe de chambre et va prendre son habit.) Ah! si j'étais à votre âge, monsieur mon fils.... mais, au mien même, je serais capable de vous donner des leçons.

EUGÈNE, à part.

Par quel moyen m'instruire....

MUSARD.

Oui, pendant que madame Musard n'y est pas.... Vous entendez bien, mon fils, que c'est une petite plaisanterie innocente.

EUGÈNE.

Oh! je n'en doute pas.

MUSARD.

C'est à Paris que vous devriez faire un choix, et non pas à Saint-Quentin. Cette petite Sophie!... Oh! je saurai vous surveiller de si près que vous ne la verrez pas.

(Ici Sophie ouvre doucement sa porte.)

EUGÈNE, bas.

Ciel! la porte s'ouvre; c'est elle-même.

(On entend dans la rue des chanteurs italiens qui chantent pendant une partie de la scène suivante.)

SCÈNE XVI.

MUSARD, EUGÈNE, SOPHIE.

MUSARD.

Ah! ah! encore de la musique? eh mais! c'est enchanteur! Ah! c'est dans la rue.

(Il ouvre la fenêtre et regarde.)

EUGÈNE, bas à Sophie.

Ah! Sophie.

SOPHIE, de même.

Prenez garde.

MUSARD, de la fenêtre, sans se retourner.

Musique italienne, chanteurs italiens, ils ont un goût, une manière qui n'est qu'à eux.

EUGÈNE, bas à Sophie.

Quel heureux hasard vous conduit à Paris?

SOPHIE, de même.

Je viens d'arriver avec mon père; j'ai déjà vu madame votre mère.

MUSARD, se retourne; Sophie ferme vite sa porte.

Bravo! bravo! Ah! parbleu, ils méritent bien.... (A Eugène, après avoir cherché dans ses poches.) As-tu quelque monnaie sur toi?

EUGÈNE, lui donnant de la monnaie.

Oui, mon père, en voilà.

MUSARD, enveloppant la monnaie dans un morceau du journal qu'il a porté sur la toilette.

Fort bien, je l'enveloppe dans ma charade. Ces pauvres gens! il faut encourager les arts dans tous les états.

SOPHIE, entr'ouvrant sa porte.

Mon père est sorti pour arranger les affaires du vôtre. Il nous fait espérer que nous serons heureux.

EUGÈNE.

Ah! Sophie, que je vais l'aimer!

(Ici les chanteurs cessent.)

MUSARD, après avoir lancé sa monnaie par la fenêtre.

Là! voilà ce que c'est; tout près de la boutique du

parfumeur : bien le bonjour, mes amis. (Il ferme la fenêtre et retourne à la toilette ; il aperçoit Sophie dans la glace.) Ah ! ah ! mon fils avec la voisine ! voyons un peu.

(Il va en reculant doucement vers Eugène.)

EUGÈNE.

Mais, quand pourrai-je causer avec vous, avec votre père ? j'ai mille choses à vous dire.

SOPHIE, apercevant Musard près d'Eugène.

Paix !

MUSARD, se retournant vivement.

Ah ! je vous y prends, monsieur mon fils ! Ciel ! que vois-je ? Sophie ! je la reconnais. (Sophie a fermé sa porte en voyant Musard.) Comment, monsieur, vous osez en ma présence !... Mademoiselle Lerond à Paris ! dans mon hôtel ! avec son père, sans doute. Monsieur Delaigle, monsieur Delaigle !

EUGÈNE.

En vérité, mon père, je ne sais....

MUSARD.

Vous ne savez, monsieur ! et moi, je sais et je vois que vous vous moquez de votre père, que vous vous entendez avec ses ennemis. Monsieur Delaigle.... Et c'est elle que j'accompagnais ; si j'avais su.... Monsieur Delaigle !

SCÈNE XVII.

EUGÈNE, MUSARD, DELAIGLE.

DELAIGLE.

Eh ! mon Dieu ! monsieur, me voilà.

MUSARD.

Quelles sont les personnes qui occupent cet appartement ?

DELAIGLE.

Un voyageur, un homme de votre pays précisément, qui vient d'arriver avec sa fille.

MUSARD.

C'est lui-même, il n'en faut pas douter. Ah! vous logez M. Lerond?

DELAIGLE.

Oui, monsieur, c'est son nom.

MUSARD.

Eh bien, monsieur, vous pouvez compter que je ne coucherai pas ce soir dans votre maison. Je le vois, c'était arrangé; mon fils était au fait, il a choisi exprès cette maison.... et vous-même, monsieur Delaigle, vous êtes complice....

DELAIGLE.

Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire; ma maison est connue; puis-je refuser les voyageurs qui me font l'honneur de descendre chez moi?

MUSARD.

Comment, si vous pouvez refuser? un bel honneur qu'il vous fait là, en effet! On prévient ses locataires au moins.

SCÈNE XVIII.

EUGÈNE, MUSARD, MADAME MUSARD, DELAIGLE.

MADAME MUSARD.

Eh! mais, d'où vient donc tout ce bruit?

MUSARD.

C'est vous, madame. Venez remercier votre fils, il

nous a bien choisi notre appartement. M. Lerond, qui vient d'arriver ici, qui loge là, en face de nous; sa fille qui ose s'entretenir devant moi avec mon fils! Quel dessein l'amène à Paris? Il ne vient que pour me nuire, me contrarier, me barrer tous les passages. Mais je le préviendrai; je lui prouverai que quand je m'en mêle j'ai aussi de la tenue, de l'activité. Eh bien, monsieur Delaigle, cette voiture que j'ai demandée depuis une heure?

DELAIGLE.

Eh bien, monsieur, il y a une heure qu'elle est arrivée.

MUSARD.

Eh! que ne le disiez-vous donc?

DELAIGLE.

Mais on l'a prise, monsieur.

MUSARD.

Comment, on l'a prise! eh! qui donc?

DELAIGLE.

Le voyageur de cet appartement.

MUSARD.

M. Lerond a pris ma voiture? eh bien, le voilà déjà qui commence ses manœuvres. C'est pour agir contre moi, je le parierais; mais je lui apprendrai.... J'irai à pied, j'aurai plus tôt fait. (A Eugène.) Monsieur, je vous défends de voir mademoiselle Lerond. Madame, veillez sur votre fils; vous sentez qu'il y va de votre gloire, que vous me compromettriez.... Ma canne, mon chapeau.... mon parapluie, le temps n'est pas sûr. (Delaigle lui donne son chapeau et son parapluie.) Ah! monsieur Delaigle, vous logez mes ennemis, et vous laissez prendre ma voiture. Il faut que l'un de nous deux sorte de chez vous, je vous en préviens.

DELAIGLE.

Ma foi, monsieur, je ne ferai pas pour vous une mal-

honnêteté à un galant homme qui paraît disposé à faire une grande dépense, qui m'a ordonné un grand déjeuner.

MUSARD.

Croyez-vous donc que je ne sois pas en état de faire autant de dépense que lui? (Il tire sa montre.) Onze heures et demie! Ah! mon Dieu! comme le temps passe! Pas possible! voyons la vôtre.... (Delaigle lui fait voir la sienne.) Et je retarde encore. (Il veut régler sa montre.)

MADAME MUSARD.

Mais, mon ami, vous êtes pressé....

MUSARD.

Ah! tu as raison; je la réglerai aux Tuileries. Venez avec moi, monsieur Delaigle; et, en passant dans votre salle à manger, je vous ordonnerai un repas qui vaudra bien celui de M. Lerond; venez. (Il sort et revient.) Ah! mes gants?.... ils sont dans ma poche. (Il sort.)

SCÈNE XIX.

EUGÈNE, MADAME MUSARD.

EUGÈNE.

Enfin le voilà parti.

MADAME MUSARD.

Il ne fera rien, il ne trouvera personne, j'en réponds; mais tranquillise-toi : M. Lerond s'est chargé d'agir et de voir tout le monde à sa place.

EUGÈNE.

Quelle bonté! Mais, ma mère, vous qui êtes raisonnable....

SCÈNE XX.

EUGÈNE, MADAME MUSARD, MUSARD.

MUSARD, en rentrant.

Attendez-moi, je suis à vous dans l'instant.

MADAME MUSARD.

Eh bien, c'est encore vous?

MUSARD, allant à la toilette.

C'est ma tabatière que j'ai oubliée.

EUGÈNE, prenant la tabatière sur la table.

La voilà, mon père.

MUSARD.

C'est bon; je ne serai pas longtemps absent. Songez à ce que je vous ai dit, monsieur.

EUGÈNE, le reconduisant.

Oui, oui, mon père, j'y songe.

(Musard sort.)

SCÈNE XXI.

EUGÈNE, MADAME MUSARD.

EUGÈNE.

Ah! ma mère, Sophie est là; elle aura entendu la défense qu'on vient de me faire; elle n'osera paraître. Si vous vouliez permettre.... si vous vouliez m'aider à lui persuader qu'elle me sera toujours chère, que, malgré l'animosité de mon père, elle doit encore me voir, me souffrir auprès d'elle avec quelque indulgence.

MADAME MUSARD.

Comment! si je le permets! je vous y engage même. (En allant ouvrir la porte de Sophie.) Il est vif, mon fils! On a bien raison de dire que les garçons tiennent de leurs mères. Venez, venez, mademoiselle; M. Musard est sorti.

SCÈNE XXII.

EUGÈNE, MADAME MUSARD, SOPHIE.

SOPHIE.

Ah! monsieur Eugène, que votre père est cruel!

EUGÈNE.

Je vous revois, Sophie; ne troublez pas cet instant par le souvenir de ce que vient de dire mon père, Jamais, je le jure, je n'aurai d'autre épouse que vous.

SOPHIE.

Jamais il ne consentira à notre mariage.

MADAME MUSARD.

Allons, allons, ne vous désespérez pas, enfants que vous êtes. M. Lerond et moi nous sommes pour vous. Votre père a fait tant de mal à mon mari quand ils étaient rivaux, qu'il ne peut manquer de lui faire du bien quand il devient son ami. M. Musard a bien des ridicules, mais il est juste et bon; et quand il devra tout à votre père, il ne pourra refuser son consentement.

SCÈNE XXIII.

EUGÈNE, LEROND, MADAME MUSARD, SOPHIE.

LEROND, en entrant.

Qu'il ne s'en aille pas, je remonte en voiture sur-le-champ. Me voilà. Bonjour Eugène. J'ai le temps de vous rendre compte de mes courses. Du fond de mon fiacre je viens d'apercevoir Musard lisant je ne sais quelle affiche au coin de la rue, sous son parapluie, car il commence à pleuvoir. Bonnes et mauvaises nouvelles. D'abord point de procès avec votre beau-frère ; il y a deux ans qu'il propose une transaction toute à votre avantage ; Musard l'a acceptée, mais il remet de jour en jour à envoyer sa procuration. Votre beau-frère ne voulait plaider que parce qu'il était excédé de ses éternelles remises. J'ai vu son avocat ; il rédige la transaction ; dans un quart d'heure, je l'apporte à Musard, et il faut espérer qu'il prendra sur lui de signer. Quant à la place que le jeune homme sollicitait, il faut y renoncer ; d'hier matin elle est donnée à un concurrent, qui n'aurait rien obtenu si Musard avait répondu à vingt lettres qu'on lui a écrites, s'il avait songé à rendre mille petits services qu'on lui demandait, qu'il promettait et qu'il oubliait. Mais je projette pour toi, mon cher Eugène, quelque chose qui te dédommagera. J'ai vu M. Forlis, votre correspondant ; il est furieux. Votre mari est ruiné, dit-il ; et lui-même, s'il ne rompt pas avec Musard, est obligé de manquer. Il y a un mois qu'il attend une rentrée considérable que votre mari doit lui faire, point de nouvelles. Il dit que, depuis que Musard a renvoyé ce commis intelligent que j'ai pris chez moi, et dont je suis fort content, il est impossible qu'il termine une affaire.

MADAME MUSARD.

Eh! mais, mon mari m'a parlé en effet d'une lettre de change de trente mille francs qu'il devait porter lui-même à la poste il y a un mois. Ah! mon Dieu! serait-elle égarée?

LEROND.

Qu'il devait porter lui-même à la poste! il se sera amusé quelque part, et la lettre ne sera pas partie. Mais permettez, madame, j'ai connu dans mes voyages un homme du caractère de Musard; sa femme avait une excellente habitude; tous les soirs elle visitait les poches de son mari, et par cette précaution elle lui a épargné bien des malheurs.

MADAME MUSARD.

Eh! mon Dieu! monsieur, j'y ai pensé plus d'une fois; mais je n'ai jamais osé.

LEROND.

Beau scrupule avec un homme de ce caractère! Songez donc que c'est pour lui rendre service; cette lettre de change perdue! c'est peut-être le seul moyen de savoir ce qu'elle est devenue; je gage que nous trouverons à Saint-Quentin, ou ici même....

MADAME MUSARD.

Eh! oui, vraiment, ici; il s'est amusé à emballer tous ses habits, comme si nous devions rester huit mois à Paris; et comme il ne souffre pas que son domestique y touche, parce qu'il passe une heure à les brosser lui-même tous les matins....

LEROND.

Allons, allons, un peu de hardiesse; l'intention nous justifie; et d'ailleurs, en votre présence, en présence de son fils, il ne peut pas y avoir de mal.

MADAME MUSARD.

Et nous allons peut-être découvrir encore quelque nouveau malheur dont nous ne nous doutons pas.

SCÈNE XXIV.

EUGÈNE, LEROND, MADAME MUSARD, JOSEPH.

JOSEPH, remettant un papier à madame Musard.

Madame, monsieur que je viens de rencontrer dans la rue du Coq-Saint-Honoré, où il examine des caricatures nouvelles chez un marchand d'estampes, m'a chargé de vous remettre ce reçu de l'auteur de la charade, et de vous dire que par malheur il était le cent soixante-dix-huitième Œdipe.

LEROND.

Nous avons une autre énigme à deviner.

MADAME MUSARD.

Oui. Venez, Joseph; j'ai quelques ordres à vous donner.

(Elle sort avec Joseph.)

SCÈNE XXV.

EUGÈNE, LEROND, SOPHIE.

LEROND.

Eh bien, Eugène, tu ne dis rien à ma fille?

EUGÈNE.

Pardon, monsieur; mais je songe aux malheurs de mon père, qu'il est loin de prévoir, qu'il a peut-être provoqués, mais que sa probité, son honneur, et la pureté de son âme étaient loin de lui mériter.

SOPHIE.

Eh bien, monsieur Eugène, nous nous réunirons à

vous pour le consoler; qu'il consente à me nommer sa fille, et mes soins et les vôtres, partagés entre lui et mon père, assureront le bonheur de nos deux familles.

EUGÈNE.

Ah! mademoiselle, puis-je encore songer à vous épouser?

LEROND.

Et pourquoi donc n'y songerais-tu plus, je t'en prie?

SOPHIE.

Que dites-vous donc là, monsieur Eugène?

EUGÈNE.

Si mon père est ruiné, si un autre a la place que je sollicitais.

LEROND.

D'abord, trente mille francs ne ruineront pas ton père; ils ne sont pas encore perdus d'ailleurs. Quant à la place, eh bien, si je te trouve assez riche pour ma fille!

SOPHIE.

Là, qu'aurez-vous à dire?

SCÈNE XXVI.

EUGÈNE, LEROND, JOSEPH, MADAME MUSARD, SOPHIE.

(Joseph a les mains pleines des papiers qu'il a trouvés dans les poches de Musard.)

MADAME MUSARD.

Apportez tout cela, Joseph. (A Lerond.) Voilà tout ce que nous avons trouvé.

LEROND.

Parbleu! c'est bien assez. Procédons à l'inventaire. (Prenant les papiers les uns après les autres.) « Recueil de chan- « sons inédites pour mariages, fêtes, et autres réunions.» C'est de son écriture; le pauvre homme!.... Un papier chiffonné! « Acrostiche satirique contre M. Lerond. »

MADAME MUSARD.

Ah! monsieur, que je suis honteuse!...

LEROND, remettant ce papier à madame Musard, qui le déchire.

Eh! non, madame, il faut en rire comme moi. Des lettres toutes cachetées, dont l'adresse est de son écriture : une pour Marseille, une pour Bordeaux.

MADAME MUSARD.

Il y a peut-être cinq ou six mois qu'elles sont dans sa poche.

LEROND.

« A madame Raymond, boulevard Montmartre. »

MADAME MUSARD.

C'est ma marchande de modes; c'est de mon écriture. J'avais chargé M. Musard d'envoyer cette lettre avec les siennes, je ne m'étonne plus si je n'ai pas reçu ma capote de satin violet.

LEROND, continuant son inventaire.

D'autres chiffonnées et décachetées, à l'adresse de Musard : tenez, madame, lisez, cela vous regarde...., Vivat! voilà celle que nous cherchions; cinq cachets, à M. Forlis; les lettres de change sont là-dedans, je le parierais. (A Joseph, en lui remettant les papiers.) Tiens, mon garçon, celle-ci à la poste, celle-là à son adresse : on trouvera la date un peu ancienne, c'est égal; vaut mieux tard que jamais; il sera censé avoir écrit de Saint-Pétersbourg. Quant à celle du correspondant, je m'en charge, et j'y retourne.

(Joseph sort.)

MADAME MUSARD, examinant d'autres papiers.

Ah ! mon Dieu !

LEROND.

Quoi donc ?

MADAME MUSARD.

Voici bien autre chose. Des billets à ordre qui n'ont pas été payés.... une seconde lettre du marchand qui les a envoyés, et qui nous annonce le protêt. On a dû le signifier à domicile avant-hier, le jour de notre départ.

LEROND.

Allons, allons, calmez-vous ; tout peut encore se réparer ; mais voici qui augmente les courses que j'ai à faire. Viens avec moi, Eugène, tu m'aideras. Mais, madame, savez-vous sur qui étaient ces lettres de change ?

MADAME MUSARD.

Sur un monsieur Dorneville.

LEROND.

Diable ! tant pis ! voilà quinze jours qu'il a suspendu ses payements.

MADAME MUSARD.

Voyez que quand même on les retrouverait, c'est autant de perdu ; et qu'au contraire, si on les avait présentées à l'échéance il y a un mois....

LEROND.

J'entends Musard, je sors par cette porte ; toi, ma fille, rentre dans notre appartement ; du courage, madame, vous aurez bientôt de mes nouvelles. Viens, Eugène.

(Il sort avec Eugène.)

SCÈNE XXVII.

MADAME MUSARD, seule.

A merveille! des créanciers qu'on ne paye pas, des débiteurs qui font banqueroute, et tout cela par sa faute! Allons, rien n'est plus constant, cet homme-là ne peut plus continuer son commerce; et plût au Ciel encore qu'il l'eût quitté plus tôt! Lui, négociant! il ne l'a jamais été; sans cet honnête commis qu'il a renvoyé, il y a longtemps qu'il serait ruiné.

SCÈNE XXVIII.

MADAME MUSARD; MUSARD, PORTANT DE LA MUSIQUE ET DES CARICATURES; UN GARÇON MARCHAND, PORTANT UN BAROMÈTRE.

MUSARD.

Posez tout cela sur cette table. Pardon, ma femme, tu as à te plaindre de moi.... je vais t'expliquer cela tout à l'heure, et pour faire la paix, j'ai voulu te faire un petit cadeau : un baromètre excellent; ce n'est qu'à Paris qu'on peut trouver de ces choses-là.

MADAME MUSARD.

Oui, oui, continuez, achetez, satisfaites tous vos goûts, vous êtes trop riche.

MUSARD.

Mais regarde donc; cela fera-t-il un assez joli effet dans notre salle, sur notre tapisserie à personnages, en regard avec notre pendule en marqueterie. C'est un louis que je vous dois, mon ami; tenez. (Le garçon examine le louis.) Oh! il est de poids, je les pèse tous moi-même.

LE MARCHAND, remettant des adresses imprimées à Musard.

Si monsieur est content, voilà des adresses.

MUSARD.

Donnez, donnez; je les distribuerai à tout Saint-Quentin. Bien le bonjour, mon ami. (Le garçon sort.) Et puis deux sonates nouvelles pour violon ou forte-piano, *ad libitum.*

(Il fredonne.)

MADAME MUSARD,

Oui, chantez, chantez!

MUSARD.

Et puis une collection de caricatures, oh! vraiment comiques!

MADAME MUSARD.

On devrait bien en faire une sur vous.

MUSARD.

Or çà, maintenant, il faut que je te dise : tu t'imagines que j'ai été partout? Eh bien, point du tout, je n'ai été nulle part.

MADAME MUSARD.

Comment! vous n'avez été nulle part.

MUSARD.

Écoute donc, il était tard; on ne peut pas marcher dans Paris comme on veut. Comment passer devant ces belles boutiques de meubles, de bijouterie, sans s'arrêter, sans examiner, quand on est curieux de belles choses; et d'ailleurs j'ai marchandé un elzévir chez un libraire bouquiniste; il était trop cher : ensuite, comme il pleuvait, je n'ai pas pu sortir des galeries de bois; et enfin j'ai fait des réflexions.... J'irai demain, ou plutôt j'écrirai; car vois-tu, est-il bien que j'aie l'air de courir après les gens? Je leur demanderai un rendez-vous.

MADAME MUSARD.

Moi, monsieur, j'ai appris de belles nouvelles pendant votre absence.

MUSARD.

Eh quoi ! donc... (Admirant son baromètre.) Le beau baromètre !

MADAME MUSARD.

D'abord, la place que votre fils sollicitait est donnée à un autre.

MUSARD.

On ne l'aura pas jugé capable.... (Prenant les sonates.) Les sonates sont de Pleyel.

MADAME MUSARD.

Pardonnez-moi, votre fils est capable de tout ; tout son malheur est d'avoir un père qui n'est capable de rien.

MUSARD.

Ah, capable de rien, madame Musard ?

MADAME MUSARD.

N'avez-vous pas souscrit des billets à ordre pour le quinze ?

MUSARD.

Eh bien, qu'on se présente.

MADAME MUSARD.

On s'est présenté, vous n'avez pas payé, on a protesté.

MUSARD.

Allons donc.... Eh ! mais, c'est possible ; le quinze au matin j'ai fait dire que je n'étais pas visible ; je voulais achever le dernier volume de ce roman si intéressant.

MADAME MUSARD.

Et ces lettres de change sur Dorneville, que vous deviez mettre à la poste ? Elles ne sont pas parties ?

MUSARD.

Ah! mon Dieu! je m'en souviens : en me disputant avec le directeur de la poste sur un apophthegme de médecine (car il est aussi médecin notre directeur de la poste), j'ai mis la lettre dans ma poche, et je l'ai suivi chez un malade. J'ai eu tant d'occupations depuis ce temps-là!

MADAME MUSARD.

Et depuis un mois, M. Dorneville n'a-t-il pas suspendu ses payements!

MUSARD.

On me l'a dit.

MADAME MUSARD.

Étonnez-vous, après ces beaux chefs-d'œuvre, que votre correspondant ne veuille plus faire d'affaires avec vous, qu'on ait donné la place à un autre qu'à votre fils ; et ce procès dont me menaçait mon beau-frère! si par aventure M. Lerond....

MUSARD.

M. Lerond? je l'aurais parié ; il est pour beaucoup dans tout cela. Maudit homme! c'est lui qui m'attire tous ces malheurs.

MADAME MUSARD.

Eh! non, non, monsieur; c'est vous seul qui par votre inertie, votre insouciance, ce que vous appelez le vague heureux de l'esprit, avez tout fait, tout préparé, tout perdu. Or, maintenant, achetez des baromètres, faites des recueils de chansons, félicitez-vous de vous lever tous les matins sans savoir ce que vous ferez dans la journée, de sortir sans savoir où vous irez, de vous égarer dans vos promenades, d'interroger les passants, d'examiner les boutiques, de deviner à quel point en sont deux personnes qui se donnent le bras; trente mille francs perdus, des billets à ordre protestés, notre fils sans état : c'est charmant!

MUSARD.

Oh! pour cette fois j'ai tort. Mais allons, il ne faut pas perdre la tête ; tu vas voir que je sais agir.

MADAME MUSARD.

Eh! mon Dieu! restez tranquille, c'est tout ce que je vous demande. Qu'allez-vous faire? entamer des démarches pour ne les pas achever, sortir pour aller dans un endroit, et aller dans un autre : restez, niaisez, musez, et laissez faire aux autres.

MUSARD.

Mais cependant, ma femme, il me semble.... Allons, allons, je pars et je prends une voiture, afin de n'être pas tenté de m'amuser en route. Joseph.... Mais comment diable as-tu fait pour découvrir tout cela?

MADAME MUSARD.

En faisant ce que j'aurais dû faire depuis longtemps, en me faisant donner par Joseph tout ce qui était dans vos habits.

MUSARD.

Comment! on s'est permis....

SCÈNE XXIX.

MADAME MUSARD, JOSEPH, MUSARD.

JOSEPH.

Me voilà, monsieur,

MUSARD.

Je vous trouve bien hardi, monsieur, d'oser fouiller dans mes poches!

JOSEPH.

Eh! mais, monsieur, c'est madame....

MADAME MUSARD.

Eh! oui, monsieur, c'est moi; n'allez-vous pas me gronder encore, quand c'est à cet expédient que je dois la découverte de tous vos malheurs?

(Joseph va à la table, où il regarde les caricatures.)

MUSARD.

Vous gronder? non pas; mais cela n'en est pas moins très-indiscret.... Ne vous exposiez-vous pas à trouver telle chose.... telle lettre qui vous aurait déplu, ma femme.

MADAME MUSARD.

Oui, je vous le conseille; faites l'homme à bonnes fortunes! Eh! que pouvais-je trouver qui m'affligeât plus que ce que j'ai appris?

MUSARD.

Mais enfin qu'avez-vous fait de ces lettres de change?

MADAME MUSARD.

Ne fallait-il pas vous les remettre pour que vous les oubliassiez encore? Je les ai confiées....

MUSARD.

A qui donc?

MADAME MUSARD.

Eh vraiment.... à votre fils.

MUSARD.

A mon fils! Beau chef-d'œuvre! Un étourdi, tout entier à son ridicule amour, qui ne s'occupera pas plus de mes affaires.... Fort bien! Comme si ce n'était pas assez de mes sottises, il faut encore que je songe à réparer celles des autres.

SCÈNE XXX.

MADAME MUSARD, MUSARD, DELAIGLE, JOSEPH.

DELAIGLE.

Dans quelle chambre monsieur veut-il qu'on serve le déjeuner?

MUSARD.

Eh bien, voyez si l'on peut terminer une chose sérieuse quand on est importuné, dérangé pour des bagatelles. (A Delaigle.) Dans la chambre du fond. (A sa femme.) C'est vous, madame, qui devriez au moins vous mêler de tous ces petits détails. (A Delaigle.) Trois couverts. Allons, je vais tâcher de rejoindre mon fils; je prendrai moi-même une voiture sur la place. Joseph, allez aider M. Delaigle. Je cours chez Dorneville, chez Forlis.

DELAIGLE, à Joseph.

Eh! mais, venez donc, mon ami; comment! vous vous amusez à regarder des caricatures quand votre maître vous ordonne de me suivre.

(Il sort avec Joseph.)

MUSARD.

Je passe ensuite chez l'homme à l'ordre duquel j'ai souscrit des billets....

(Il veut sortir.)

SCÈNE XXXI.

MADAME MUSARD, MUSARD, L'HUISSIER.

L'HUISSIER.

M. Musard?

MUSARD.

C'est moi-même, monsieur.

L'HUISSIER.

Monsieur, j'ai l'honneur d'être huissier.

MADAME MUSARD.

Là! un huissier!

MUSARD.

Hélas! monsieur, je sais pourquoi vous venez.

L'HUISSIER.

Ah! vous le savez.

MUSARD.

Il s'agit de certains billets à ordre?

L'HUISSIER.

Précisément.

MUSARD.

On aura découvert que je suis arrivé à Paris....

L'HUISSIER.

D'hier au soir.

MUSARD.

Eh bien, monsieur, j'y ferai honneur, sans doute; mais j'ai besoin de quelques jours; il faut que j'écrive à Saint-Quentin.

L'HUISSIER.

Mais point du tout, monsieur; vous venez de m'envoyer les fonds nécessaires pour faire des offres réelles à la personne à laquelle ils sont dus.

MUSARD.

Qu'est-ce que vous dites donc?

L'HUISSIER.

La vérité. Vos prénoms, s'il vous plaît? Ne les sachant pas, je les ai laissés en blanc.

(Il va à la table.)

MUSARD, le suivant.

Mes prénoms? mais je voudrais savoir....

SCÈNE XXXII.

MADAME MUSARD, UN COMMIS MARCHAND, MUSARD, L'HUISSIER.

LE COMMIS.

C'est à M. Musard que j'ai l'honneur de parler? Je suis le premier commis de M. Forlis, votre correspondant; il part à l'instant pour la campagne, et je viens en son absence....

MUSARD.

Ah! monsieur, il s'agit de ces lettres de change sur Dorneville : je ne sais comment il se fait qu'elles ne soient point arrivées....

LE COMMIS.

Il est certain que ce retard avait alarmé et aigri contre vous M. Forlis; mais enfin, au moment de monter en voiture, il vient de recevoir de votre part le paquet que vous deviez charger à la poste....

MUSARD.

De ma part, dites-vous?

LE COMMIS.

Oui, monsieur; ce retard était d'autant plus fatal que depuis quinze jours le débiteur avait suspendu ses payements; mais comme les lettres de change viennent d'être endossées et acquittées par un homme très-solide....

MUSARD.

Endossées, acquittées par un homme très-solide! Et par qui donc?

L'HUISSIER.

Pardon, monsieur ; mais je suis très-pressé ; vos prénoms, s'il vous plaît ?

LE COMMIS.

Je le suis aussi. Faites-moi le plaisir de signer ce petit accord entre vous et M. Forlis, qui continuera très-volontiers de servir de correspondant à votre maison.

MUSARD.

Mes prénoms ? signer ! on paye mes dettes ! on endosse et l'on acquitte les effets d'un homme en faillite !... Permettez donc, messieurs ; je veux savoir auparavant quel est l'honnête homme qui s'est mêlé si heureusement de mes affaires.

SCÈNE XXXIII.

EUGÈNE, MADAME MUSARD, LEROND, MUSARD, LE COMMIS, L'HUISSIER.

LEROND, qui est entré avec Eugène pendant que Musard parlait.

Eh parbleu ! c'est moi.

MUSARD.

Monsieur Lerond !

MADAME MUSARD.

Je m'en doutais.

EUGÈNE.

Ah ! mon père, qu'elle reconnaissance ne devons-nous pas à ce brave monsieur Lerond !

LEROND.

Paix, Eugène. Ce que j'ai fait est tout simple ; les billets à ordre protestés,... bagatelle ; Musard aurait payé sous quelques jours, j'avance la somme ; il n'y a rien à en conclure contre la solidité de ta maison. Il est

constant, par la date de la lettre que tu avais oubliée, qu'il y a un mois que les lettres de change devraient être à Paris. Ce n'est pas de ta faute si Dorneville a, dans l'intervalle, suspendu ses payements; mais ce n'est pas la sienne non plus; c'est un galant homme qui éprouve un embarras momentané. En endossant et en acquittant ses effets, je ne risque rien. Voilà la transaction entre ton beau-frère et toi; j'en ai donné connaissance à Eugène; elle est telle que tu pouvais la désirer. Ton fils n'a point la place qu'il sollicitait, mais si tu m'en crois, tu ratifieras ce que j'ai cru devoir mettre dans l'accord entre Forlis et toi; seule condition d'ailleurs à laquelle Forlis consente à continuer d'être ton correspondant. Tu associes ton fils, et tu le mets à la tête de ta maison; un homme comme toi a besoin d'un commis de confiance, et ton fils est le meilleur que tu puisses choisir. Avec lui tu pourras, sans te compromettre, lire des romans, faire de la musique, te promener, t'égarer, enfin muser tout à ton aise. Quand tu n'auras plus rien à faire, tu seras l'homme du monde le plus aimable. Ne me remercie pas de t'avoir rendu service, ne parlons plus du passé, et embrasse-moi.

MUSARD.

Ma foi, de tout mon cœur.

LEBROND.

Nous avons encore une autre affaire à terminer : signe la transaction, finis avec ces messieurs, je reviens dans l'instant. (Il rentre chez lui.)

SCÈNE XXXIV.

EUGÈNE, MADAME MUSARD, MUSARD,
LE COMMIS, L'HUISSIER.

MUSARD.

Ah! sans doute, je signe, je finis. Ce cher Lerond! comme je l'ai méconnu!

L'HUISSIER.

Enfin, monsieur, vos prénoms?

MUSARD.

Mes prénoms, c'est juste.... Moi, qui croyais qu'il ne venait à Paris que pour agir contre moi.

MADAME MUSARD.

Écrivez, monsieur, Jacques-Alexandre.

MUSARD.

Jacques-Alexandre, c'est cela même.

(L'huissier sort.)

LE COMMIS.

Ainsi, monsieur, vous consentez à signer?

MUSARD.

Comment! si j'y consens? je croirais manquer à la reconnaissance, si je ne ratifiais pas tout ce qu'a fait ce cher Lerond.

EUGÈNE, lui présentant une plume.

Mon père, voici la plume.

MUSARD.

Ah! j'approuve ton impatience, elle est naturelle.... Mais, dis-moi donc; tu as donc couru partout avec lui?

EUGÈNE.

Eh! mon père, je ne vous donnerai aucune explication que vous n'ayez signé.

MUSARD.

Tu as raison. Ah! mon Dieu! la mauvaise plume! donne-moi donc un canif que je la taille.

EUGÈNE.

Tenez, mon père, en voilà une autre.

MUSARD.

Allons, allons, je me dépêche. (Il signe et se lève.) Maintenant, dis-moi....

MADAME MUSARD.

Mais il y a encore la transaction.

MUSARD, signant.

Ah! la transaction,... C'est que je suis d'une joie, d'un contentement.... (Madame Musard, croyant qu'il a fini, veut retirer le papier.) Attendez donc, et mon parafe donc! Diable! c'est important! Grâce à mon parafe, je suis peut-être le seul négociant dont on ne puisse contrefaire la signature. Là, voilà ce que c'est. (Il se lève.) J'espère qu'à présent tu vas me conter....

(Le commis sort.)

SCÈNE XXXV.

MADAME MUSARD, MUSARD, LEROND, SOPHIE, EUGÈNE.

LEROND.

Eh bien, a-t-il signé?

MADAME MUSARD.

Oui, Dieu merci, mais ce n'est pas sans peine.

LEROND.

Maintenant, mon cher, voici ma fille.

MUSARD.

Je t'entends. Ces deux enfants s'aiment, il faut les marier. Eh bien, mon cher Lerond, dispose, ordonne, arrange tout, je t'en laisse le maître. (A Sophie.) Comme elle était jolie la chanson que vous avez chantée à mon fripon de fils ! Mais vous devez être contente de moi ?

SOPHIE.

Ah ! oui, monsieur, bien contente !

MUSARD.

N'est-ce pas que je n'ai pas mal accompagné ?

SCÈNE XXXVI.

MADAME MUSARD, MUSARD, LEROND, SOPHIE, EUGÈNE, JOSEPH.

JOSEPH, à M. Musard.

Quand monsieur voudra se mettre à table, tout est prêt dans la chambre du fond.

SCÈNE XXXVII.

MADAME MUSARD, MUSARD, LEROND, SOPHIE, JOSEPH, DELAIGLE.

DELAIGLE, à M. Lerond.

Monsieur, je viens de faire servir dans votre appartement le repas que vous avez commandé.

LEROND.

Eh ! vite, monsieur Delaigle, réunissez les deux ser-

vices en un. Déjeunons tous ensemble, et courons chez le notaire.

MUSARD.

Oui, sans doute, chez le notaire. Mon cher Lerond. ma chère femme, mes chers enfants... et Dieu merci, nous aurons assez fait d'affaires dans une matinée. (Il tire sa montre.) Deux heures! ah! mon Dieu! comme le temps passe quand on s'occupe!

LEROND.

Eh bien, sachons l'employer.

FIN DE MONSIEUR MUSARD

LES VOISINS

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois,
sur le Théâtre de la Cité, par les Comédiens Sociétaires
de l'Odéon, le 21 Messidor an VII (9 juillet 1799).

Ils font partout les nécessaires,
Et partout importuns devraient être chassés.

LA FONTAINE, *le Coche et la Mouche.*

PRÉFACE

Tous mes amis s'accordent à regarder *les Voisins* comme une des meilleures comédies en un acte. Je suis de leur avis, et j'en tirerais bien plus d'orgueil si la pièce était tout entière de moi. Mais outre *la Maison de campagne* de Dancourt, dont le fond a quelque ressemblance avec celui des *Voisins*, je suis obligé d'avouer que le rôle de Malinval, mon principal personnage, se trouve plus qu'indiqué dans un proverbe de Carmontelle, intitulé *le Sot Ami*. Suivant son usage, Carmontelle n'a fait que dessiner le caractère; je crois lui avoir donné une couleur vive et comique; mais enfin je ne suis pas le peintre. Ce qui est vraiment à moi, ce sont les caractères des deux autres voisins. Lambert, homme personnel, mais ne croyant pas l'être, prodiguant de bonne foi les promesses, les offres de services, et s'arrêtant tout à coup quand il est pris au mot, trouvant des obstacles, craignant de se compromettre, faisant d'ailleurs l'empressé, la mouche du coche, et accusant la lenteur ou la maladresse des autres, me paraît un bon caractère de comédie. Il ne sert ici que d'ornement à la pièce. Le rôle de Montbrun me paraît aussi comique et plus heureusement placé pour l'action. Égoïste actif, ne se bornant pas à ne rien faire pour les autres, cherchant à nuire pour s'avancer, il vient réparer la gaucherie de Malinval par une

gaucherie d'un autre genre, et qui fait le bien de son rival : ce qui produit un bon dénoûment, sortant bien du fond du sujet et du jeu des caractères. La situation de Durmont reconnaissant Armand pour le fils de son bienfaiteur tient un peu du roman, et je suis tout près de tomber dans le drame; mais comme cette reconnaissance s'opère par l'entremise de Montbrun, qui croit faire merveille contre Armand en disant son véritable nom, le lecteur y trouvera peut-être encore quelque comique.

Il me semble que les mensonges officieux de Malinval, et les vérités inofficieuses de Montbrun sont un moyen de satire assez ingénieux contre les mœurs de l'époque où je donnai l'ouvrage.

Les calembours, les madrigaux, les romans noirs d'Anne Radcliffe et les chevaux de Franconi se partageaient la vogue sur nos différents théâtres. On voyait sur la scène et dans le monde des adultères et des voleurs intéressants et délicats; les faillites commençaient à devenir un moyen de fortune; les scrupules de probité commençaient à devenir ridicules; la soif de s'enrichir et la passion du jeu étaient presque générales. On ne se faisait aucun scrupule d'avouer qu'on avait de l'argent placé dans des maisons de jeu clandestines, ou tolérées. Presque toutes nos dames portaient l'amour de la dépense jusqu'à la fureur. Quelques-unes d'entre elles avaient contracté, pendant le système des assignats, l'habitude du commerce et du courtage, et on les voyait courir Paris le matin en cabriolet, pour obtenir à des amis reconnaissants des radiations, des places ou des fournitures.

C'est à cette pièce que je crois avoir pris l'habitude d'un style en prose, qui a sa couleur, son cachet, s'il

m'est permis de me servir de cette expression, et que j'ai conservé depuis dans tous les ouvrages que j'ai donnés. Ce style a ses défauts et ses qualités. Son principal défaut, je suis obligé de l'avouer, c'est son imitation trop exacte de la conversation qui le rend souvent diffus, et qui m'amène des locutions trop familières. Son principal mérite, je crois pouvoir le dire, c'est le naturel et quelquefois une espèce de naïveté satirique.

PERSONNAGES

DURMONT, ancien négociant.	DECLIGNY.
ARMAND, négociant.	BARBIER.
MALINVAL, voisins de Durmont.	PICARD.
MONTBRUN, voisins de Durmont.	HABERT.
LAMBERT, voisins de Durmont.	VIGNY.
CÉCILE, fille de Durmont.	BEFFROY.
UN DOMESTIQUE de Durmont. . .	VALVILLE.

La scène est à Auteuil, dans la maison de campagne de Durmont.

LES VOISINS

COMÉDIE

Le théâtre représente un salon donnant sur un jardin.

—

SCÈNE I.

DURMONT, CÉCILE,

Assis près d'une table ronde, achevant de déjeuner.

DURMONT.

Eh bien, ma chère enfant, comment trouves-tu ma petite maison ?

CÉCILE.

Charmante, mon père ! Ainsi donc, nous voilà fixés à Auteuil, et vous renoncez tout à fait aux affaires et à Paris ?

DURMONT.

Mon enfant, je suis content de la fortune que j'ai acquise ; cette maison est agréablement située : j'y veux vivre tranquille, heureux avec ma fille et les amis que j'inviterai. J'ai pour voisins, dit-on, quelques ennuyeux personnages ; mais que m'importe ? je n'irai pas chez eux, et j'espère bien qu'ils ne viendront pas chez moi. Tu dois être enchantée de mon plan, toi, ma Cécile, qui détestes tant le ton du monde et le fracas de la ville ! toi, qui aimes tant la campagne et la solitude !

CÉCILE.

Oh ! sans doute.... Convenez cependant que toutes les sociétés de Paris ne sont pas bruyantes, frivoles ou ennuyeuses : par exemple, ne regrettez-vous pas la maison de cet honnête Dupré ?

DURMONT, en souriant.

Ce jeune Armand, qui travaille chez lui, est bien intéressant, n'est-ce pas ?

CÉCILE.

C'est vous-même qui m'avez répété plus d'une fois qu'il était fort aimable. (En soupirant.) Il n'est pas favorisé de la fortune.

DURMONT, soupirant comme sa fille.

C'est bien dommage ! Au surplus, ma fille, en renonçant aux affaires, je n'en oublierai pourtant pas une qui te regarde, et à laquelle il est bientôt temps de songer.

CÉCILE.

De quoi s'agit-il donc, mon père ?

DURMONT.

Mais de te marier, ma fille.

CÉCILE.

Oh ! je ne suis pas pressée, mon père.

DURMONT.

Fort bien : voilà ce qu'une jeune personne répond toujours.

CÉCILE.

C'est que sans doute, suivant l'usage, en me cherchant un mari, vous allez d'abord songer à la fortune.

DURMONT.

Aurais-je tort, à ton avis ?

CÉCILE.

Eh ! mon Dieu ! ne vaudrait-il pas mieux un homme pauvre, mais honnête, mais aimable ?...

DURMONT.

J'aurais bien mauvaise grâce, mon enfant, à me montrer difficile pour la fortune, moi qui, comme tu le sais, ne dois l'aisance dont je jouis qu'à mes travaux et aux bienfaits d'un riche tel qu'on n'en voit guère, malheureusement.

CÉCILE.

Oui, vous m'avez raconté bien souvent la source de votre richesse ; et, à votre place, mon père, je crois que je voudrais, pour ainsi dire, rencontrer dans le mari de ma fille un homme qui partît du même point que moi.

DURMONT.

C'est cela ; un esprit d'ordre, des mœurs douces, une honnête industrie : voilà tout ce que j'exige de mon gendre. Revenons à ce jeune Armand : veux-tu que je te dise ce que j'ai remarqué depuis quelque temps ?

CÉCILE.

Quoi donc ?

DURMONT.

Qu'il t'aime, sans oser te le dire.

CÉCILE.

Vous croyez ?

DURMONT.

Et que toi, tu ne serais pas éloignée de répondre à ses sentiments ?

CÉCILE.

Vous avez vu tout cela, mon père ?

DURMONT.

Je suis bien clairvoyant, n'est-ce pas ?

CÉCILE.

Mais oui, car vous avez vu....

DURMONT.

Ce que tu n'osais pas voir toi-même, peut-être ; eh bien, moi, mes enfants, je ne demande pas mieux que de vous unir ensemble.

CÉCILE.

En vérité, mon père ?

DURMONT.

La confiance que Dupré lui témoigne me donne la meilleure opinion du jeune homme ; cependant je le connais encore bien peu ! Tu ne trouveras donc pas mauvais qu'avant tout je prenne les informations les les plus exactes sur son compte. Il y a même un point qui m'inquiète : j'ai entendu dire que le nom qu'il porte n'est pas le sien.

CÉCILE.

Il aurait changé de nom ?...

DURMONT.

Peut-être pour la chose du monde la plus simple, la plus innocente ; mais encore faut-il savoir pourquoi. S'il te convient, puis-je jamais trop tôt faire le bonheur de ma fille ?

CÉCILE.

Ah ! mon père !... je pense comme vous. Nous n'avons pas de temps à perdre, et j'ai un pressentiment que vous n'aurez qu'à vous féliciter de vos recherches.

DURMONT.

Je l'espère comme toi ; mais quelqu'un vient ; c'est lui sans doute.

CÉCILE.

Comment, lui ! Armand ?

DURMONT.

Oui. Comme je suis bien aise, avant tout, d'avoir un conversation particulière avec lui, je l'ai invité à venir passer cette journée avec nous. En serais-tu fâchée?

CÉCILE.

Je ne dis pas cela, mon père.

SCÈNE II.

DURMONT, CÉCILE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Il y a là un homme qui veut absolument vous voir; il se dit votre voisin, et très-connu de vous: il se nomme Lambert.

CÉCILE.

Lambert!

DURMONT.

Lambert! précisément un de ces ennuyeux voisins dont je parlais tout à l'heure. Qu'il attende.

LE DOMESTIQUE.

Il paraît qu'il ne sait pas attendre. Je lui ai dit que vous étiez dans le salon qui donne sur les jardins: tant mieux, m'a-t-il dit, nous nous promènerons ensemble; et le voilà qui me suit. (Il sort.)

CÉCILE.

Là! c'est au moment où vous vous félicitez d'être à l'abri des importuns....

SCÈNE III.

DURMONT, CÉCILE, LAMBERT.

LAMBERT.

C'est monsieur Durmont que j'ai l'honneur de saluer?

DURMONT.

Lui-même.

LAMBERT.

Vous ne me remettez pas?...

DURMONT.

Pardonnez-moi.... Je me rappelle confusément.

LAMBERT.

Lambert, d'Orléans, l'ami intime de votre cousin. Voilà, sans doute, votre aimable fille? Comme elle est grandie! je ne l'aurais pas reconnue! J'apprends que c'est vous qui avez acheté à l'instant même cette jolie maison: parbleu! me suis-je dit, il faut que je l'aille voir sur-le-champ.

DURMONT.

Bien enchanté!

LAMBERT.

Nous ne nous connaissons encore que légèrement; mais je me ferai bientôt connaître. C'est que nos humeurs, nos goûts s'accordent si bien! Vous fuyez la ville; moi, je ne vais à Paris que pour les affaires des autres, car elles m'occupent plus que les miennes: vous aimez la retraite, l'étude; moi de même. Enfin nous nous convenons parfaitement, et je ne veux pas qu'il s'écoule un jour sans que je vienne passer une heure ou deux avec vous, pour le moins.

DURMONT.

C'est beaucoup trop d'honneur que vous me ferez.

CÉCILE, à part.

Avec quelle aisance il s'établit chez les gens !

LAMBERT.

Si je puis vous obliger d'ailleurs, disposez de moi, je vous en prie, je vous en conjure : on sait dans le monde que je suis de ces gens sur lesquels on peut compter, et vous voyez en moi un homme tout au service de ses amis.

DURMONT.

Je n'en doute pas.

LAMBERT.

Ah ! çà, je vous gêne peut-être?

CÉCILE, à part.

Sûrement, il nous gêne.

DURMONT.

Mais.... non.

LAMBERT.

En ce cas, je reste ; mais chassez-moi, je vous en prie, dès que je serai de trop.

DURMONT, à part.

Maudite politesse ! qui nous fait dire précisément le contraire de ce que nous pensons.

SCÈNE IV.

DURMONT, CÉCILE, LAMBERT, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un autre voisin est là qui veut absolument vous voir. M. Malinval.

DURMONT, à part.

Encore ! mais c'est donc une gageure.

CÉCILE, à part.

Et celui qu'on attend est le seul qui n'arrive pas.

LAMBERT.

Malinval ! Vous connaissez Malinval ?

DURMONT.

Très-peu, comme vous.

LAMBERT.

Prenez garde à cet homme-là; c'est un officieux qui, pour vous rendre service, vous mettra dans l'embarras. C'est qu'il a la rage d'obliger, et qu'il est d'une maladresse ! Du reste, assez brave homme; il fait du mal à tout le monde, sans le vouloir.

SCÈNE V.

DUMONT, CÉCILE, LAMBERT, MALINVAL.

MALINVAL.

Eh ! bonjour, mon cher Durmont. Ah! c'est vous, Lambert; ici déjà, voisin, vous êtes alerte.

LAMBERT.

Demandez, nous disions bien du mal de vous.

MALINVAL.

Trop honnête, en vérité ! Mademoiselle veut-elle bien agréer l'assurance de mes respectueux hommages? Il y a longtemps que le cher papa et moi nous nous connaissons. Que de folies nous avons faites ensemble, quand il était chez ce gros banquier de la rue Saint-Denis ; et moi chez ce petit procureur de la rue des Marmousets ! Vous en souvenez-vous ?

DURMONT.

Il s'est passé tant de choses depuis ce temps-là !

MALINVAL.

Moi, je m'en souviens comme si tout cela s'était passé hier. Toujours bonne mémoire ! Oh ! je n'ai pas changé ! Plus actif et plus obligeant que jamais.

LAMBERT.

C'est ce que je disais quand vous êtes entré. (Bas à Durmont.) Vous ai-je trompé ?

MALINVAL.

Je vous rends également justice, mon cher Lambert, et tout en venant chez Durmont, j'avais un pressentiment de vous y trouver, tant je vous connais bien. (Bas à Durmont.) Sa visite n'est pas ce qui pouvait vous arriver de plus heureux.

DURMONT.

Plaît-il ?

MALINVAL.

C'est qu'il est également serviable, à sa manière. (Bas à Durmont.) L'égoïste le plus déterminé.

DURMONT.

Bon !

MALINVAL.

Sa bourse, son crédit, tout est au service de ses amis. (Bas à Durmont.) Prenez-le au mot, vous ne trouverez plus personne.

LAMBERT.

Je suis confus de vos politesses, mon cher Malinval. (Bas à Durmont.) Je voudrais pouvoir en dire autant de lui.

MALINVAL.

Si jamais il vous arrive quelque malheur, il donnera l'éveil à tout le monde ; vous l'entendrez s'écrier : Allons, voyons, il faut agir, il faut se montrer. (Bas à Durmont.) Et il ne bougera pas.

LAMBERT.

C'est dans le malheur qu'on connaît ses amis.

MALINVAL.

Vous avez bien raison !

DURMONT.

Qu'est-ce que c'est donc que ces deux originaux-là?

MALINVAL.

Ah! çà, mon cher Durmont, il faut nous voir, mais nous voir beaucoup! à la campagne on en use sans façon; c'est ma manière à moi; aussi je viens vous demander à dîner.

CÉCILE.

A dîner!

DURMONT.

A dîner! Et vous aussi peut-être?

LAMBERT.

Je ne venais pas dans cette intention; mais puisque vous le voulez absolument....

DURMONT.

Comment, puisque je le veux!

LAMBERT.

Allons, ne vous fâchez pas. Je reste.

CÉCILE, à part.

Voyez donc comme c'est désagréable!

LAMBERT.

J'espère bien que nous aurons notre tour.

MALINVAL.

Je me ferai un vrai plaisir de vous recevoir.

CÉCILE.

Oh! je n'irai certainement pas, moi.

MALINVAL.

A propos, je crois pouvoir vous annoncer un troisième convive.

DURMONT, à part.

Oh ! c'est trop fort !

MALINVAL.

Le propriétaire de cette grande maison, en arrivant à gauche, Montbrun. Vous le connaissez ?

DURMONT.

Moi !

MALINVAL.

Il a fait plusieurs affaires avec votre intime ami Dupré.

CÉCILE.

Dupré ! Celui chez lequel demeure le jeune Armand ?

MALINVAL.

Précisément. Vous connaissez Armand ?

DURMONT.

Nous l'attendons à dîner.

MALINVAL.

Je serai enchanté de le voir. Un garçon charmant, ce Montbrun.

LAMBERT.

Qui nous a donné des soupers délicieux !

MALINVAL.

Plein d'esprit ; il est si riche ! Il ne pourra venir qu'après la Bourse.

LAMBERT.

Mais il sera bientôt ici ; il a un cabriolet qui va comme le vent.

MALINVAL.

C'est moi qui l'ai engagé à venir vous voir.

DURMONT.

Bien obligé.

SCÈNE VI.

DURMONT, CÉCILE, LAMBERT, MALINVAL, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Encore un jeune homme qui veut entrer. Celui-ci dit que c'est vous qui l'avez invité ; il se nomme Armand.

CÉCILE.

Ah ! c'est fort heureux.

DURMONT.

Il dit vrai : qu'il entre.

MALINVAL.

Oui, sans doute, qu'il entre. Mais le voici.

SCÈNE VII.

DURMONT, CÉCILE, LAMBERT, MALINVAL, LE DOMESTIQUE, ARMAND.

MALINVAL, continuant.

Eh ! bonjour, mon cher Armand, soyez le bienvenu ; nous vous attendions avec impatience.

DURMONT.

Fort bien ! le voilà qui fait les honneurs de ma maison.

MALINVAL.

Mon cher Durmont, voulez-vous permettre que je vous présente ce jeune homme, digne à tous égards ?...

DURMONT.

Votre recommandation, sans doute, est très-précieuse,

mon voisin ; mais Armand n'en a pas besoin. Je vous sais bon gré, mon jeune ami, de répondre aussi bien à mon invitation.

ARMAND.

Combien elle m'est agréable ! Mademoiselle veut-elle me permettre de la saluer ?

CÉCILE.

Tous nos amis sont en bonne santé ?

ARMAND.

Ils m'ont tous chargé de vous faire part de leurs regrets ; ils craignent de vous avoir perdu pour longtemps.

DURMONT.

Oh ! nous les reverrons.

MALINVAL.

Oui, sans doute, nous les reverrons ; mais c'est que la campagne a tant d'agréments : ma foi ! vive la campagne pour l'aisance, la liberté. A Paris, on est tourmenté, harcelé par mille importuns, mille fâcheux.

LAMBERT.

Oh ! l'on en trouve partout; n'est-il pas vrai, Durmont ?

MALINVAL.

Vous avez bien raison ; mais enfin, quels sont les plaisirs de Paris ? Dans les promenades publiques, une foule, un vacarme, des filous, des petits chiens !

LAMBERT.

Ne me parlez pas des spectacles : des calembours pour de l'esprit, des madrigaux pour du sentiment ; des fripons qui font les délicats, des adultères qui font de la morale, et des voleurs qui font de la sensibilité !

DURMONT.

Que voulez-vous ? la comédie est la peinture du monde.

MALINVAL.

Des tombeaux, des spectres, des prisons, des petites-maisons du Parnasse, qui nous ont été apportées avec les nouveaux romans.

DURMONT.

Marchandises anglaises qu'on aurait dû prohiber avec les autres.

LAMBERT.

Mœurs scandaleuses, égoïsme poussé à l'excès ; chacun songe à soi, oublie l'univers ; il s'est établi un nouveau commerce de faillites, qu'on appelle des malheurs ; et de malheur en malheur, on achète des terres, des maisons, et l'on marie ses enfants.

DURMONT.

Les restaurateurs font fortune, les libraires sont ruinés. Mais puisque vous en agissez sans façon avec moi, mes chers voisins, vous me permettrez de me conduire de même : promenez-vous dans le jardin ; nouveau propriétaire, je ne connais pas encore mes domaines.

LAMBERT.

Oh ! je les connais, moi ; je m'y suis promené si souvent avec votre prédécesseur.

MALINVAL.

Ah ! c'est bien vrai. (Bas à Durmont.) Ce sont ses importunités qui ont dégoûté cet ancien propriétaire.

DURMONT.

Vraiment !

LAMBERT.

Venez, je vais vous montrer des endroits délicieux !

DURMONT.

Permettez ; ce n'est pas sans motif que j'ai invité Armand, il faut que je cause avec lui....

LAMBERT.

Ah! point d'affaires avant de nous mettre à table; nous avons si peu de temps à passer ensemble, vous causerez tout à votre aise après dîner. Venez, venez, cela nous donnera de l'appétit. Ma belle demoiselle, voulez-vous bien accepter ma main?

DURMONT.

Allons, puisqu'ils le veulent : à tantôt, Armand : mais soyez bien persuadé d'avance que vous avez un ami dans le père de Cécile.

CÉCILE.

Vous l'entendez, Armand?

(Lambert sort avec Durmont et Cécile.)

ARMAND.

Oui, sans doute, et je vais....

SCÈNE VIII.

MALINVAL, ARMAND.

MALINVAL, retenant Armand.

Eh! non, laissez-les; je ne suis pas fâché qu'ils nous aient laissés seuls : je suis bien aise aussi de causer avec vous.

ARMAND.

Avec moi!

MALINVAL.

Oui, avec vous; mais dites, avez-vous jamais vu un homme plus acharné après les gens, que ce Lambert? Je ne conçois pas, moi, comment on ne s'aperçoit pas qu'on est de trop quelque part.

ARMAND.

A merveille! mais nous voilà seuls.

MALINVAL.

C'est tout ce que je désirais. Écoutez-moi, mon cher Armand : il y a peu de temps que je vous connais; mais véritablement votre figure, votre maintien, votre conversation préviennent en votre faveur; vous paraissez avoir du sens, de l'esprit, des sentiments, et je veux absolument que vous me procuriez l'occasion de vous rendre service.

ARMAND.

Bien sensible à ces marques d'un attachement que je voudrais mériter; mais dans ce moment je n'ai besoin de rien.

MALINVAL.

Pardonnez-moi, on a toujours besoin d'un ami comme moi, et surtout quand on est dans votre position; et vraiment je la connais : vous êtes jeune, sans état, sans fortune; par conséquent, je puis vous être très-utile, n'est-il pas vrai ?

ARMAND.

Mais peut-être, en effet.... (A part.) Si j'osais lui confier mes secrets sentiments!

MALINVAL.

Ah çà! parlez-moi franchement; je vous trouve inquiet, vous avez quelque chose qui vous occupe?

ARMAND.

Vous devinez cela?

MALINVAL.

Croyez-vous donc qu'on soit parvenu à mon âge impunément? Si bien donc que les chagrins, qu'on a au vôtre, viennent presque toujours de quelque penchant.... Vous vous troublez.... Vous rougissez..., m'y voilà!

ARMAND, effrayé.

Ah! gardez-vous bien de révéler.... et surtout dans ces lieux....

MALINVAL.

Soyez tranquille ; je suis discret. Mais pourquoi cette crainte ? je vous examinais tout à l'heure, pendant que notre fâcheux était là : me tromperais-je ? c'est ici qu'est l'objet de votre passion ! c'est la petite Durmont que vous aimez ! maintenant je devine le reste : vous n'osez la demander au père ?

ARMAND.

Il est si riche, et moi si pauvre !

MALINVAL.

Vous n'osez peut-être pas même vous déclarer à l'objet aimé ?

ARMAND.

Je suis si timide, et j'ai si peu d'espoir !

MALINVAL.

Je conçois cela.

ARMAND.

Cependant je me trouve tellement encouragé par les bontés de Durmont que je suis tenté de lui avouer....

MALINVAL.

Ah ! gardez-vous-en bien.

ARMAND.

Et pourquoi donc cela ?

MALINVAL.

Vous ne connaissez donc pas ces gens riches ?

ARMAND.

C'est lui qui m'a invité à venir le voir.

MALINVAL.

Cela ne prouve rien.

ARMAND.

J'aurais pensé, d'après ses discours....

MALINVAL.

Oh! voilà bien les jeunes gens! ils s'imaginent que tout va leur réussir; et fiez-vous-en à moi, mon jeune ami, et croyez qu'avant de risquer un aveu qui, peut-être, sera mal reçu, il faut qu'un ami sage, adroit, prudent, prépare les voies, parle pour vous au père, à la fille.

ARMAND.

Je sens cela.

MALINVAL.

Eh bien, je serai cet ami-là, moi!

ARMAND.

Vous!

MALINVAL.

Moi.

ARMAND.

Quoi! vraiment, vous auriez la complaisance de vous charger....

MALINVAL.

Pourquoi pas?

ARMAND.

Je n'aurais pas osé vous en prier....

MALINVAL.

C'est m'obliger que de me procurer l'occasion de rendre service.

ARMAND.

Je n'ai pas besoin de vous dire que, dans une affaire aussi délicate, il ne faudrait qu'une maladresse....

MALINVAL.

Qu'appelez-vous une maladresse? pour qui me prenez-vous? Allez, allez, je connais le monde, j'ai de l'expérience.

ARMAND.

Pardon; mais enfin daignez me dire ce que vous allez faire.

MALINVAL.

Ce que je vais faire? ah! je n'en sais rien, parce qu'il faut réfléchir avant de savoir ce qu'on fera; mais j'aurai bientôt combiné.... j'y suis. Ne perdez pas de temps; allez retrouver Durmont, tâchez de le débarrasser de cet importun Lambert; envoyez-le-moi ici : je l'attends.

ARMAND.

J'y vais. Quelle reconnaissance ne vous devrai-je pas, si vous parvenez?....

MALINVAL.

C'est bon.

ARMAND.

Surtout, n'oubliez pas de dire à Durmont que l'intérêt n'entre pour rien dans ma recherche, que c'est l'amour le plus pur....

MALINVAL.

Nous savons tout cela.

ARMAND.

Dites bien à l'aimable Cécile que la timidité seule, la crainte de lui déplaire....

MALINVAL.

C'est entendu.

ARMAND.

Enfin n'oubliez pas que mes intérêts les plus chers, que mon sort, que ma vie sont entre vos mains. (Il sort.

SCÈNE IX.

MALINVAL, seul.

Or çà! comment nous y prendre pour décider ce Durmont? C'est un homme riche qui doit toute sa fortune

à ses spéculations; ce n'est pas le cœur qu'il faut attaquer avec un homme comme celui-là; non que je ne le croie encore très-honnête, mais de ces honnêtes gens du monde, qui ne voient que l'argent : sans argent, point de salut avec eux. Cela me suffit, je sais ce que j'ai à dire.

SCÈNE X.

MALINVAL, DURMONT.

DURMONT, se croyant seul.

Ah! Dieu merci! j'en suis donc délivré, je respire. (Apercevant Malinval.) Voici l'autre à présent.

MALINVAL.

Eh bien, ce malheureux Lambert a donc consenti à vous laisser aller?

DURMONT.

Armand est venu généreusement prendre ma place.

MALINVAL.

Bien! fort bien! il a parfaitement joué son rôle, le jeune homme.

DURMONT.

Comment?

MALINVAL.

C'est moi qui l'ai chargé d'aller vous délivrer, parce qu'il faut que je vous parle.

DURMONT.

Que vous me parliez? c'est que dans ce moment-ci....

MALINVAL, le retenant.

Il faut que je vous parle d'une affaire très-importante qui vous regarde, qui regarde mademoiselle votre fille, et qui regarde aussi ce jeune Armand.

DURMONT.

Ce jeune Armand ! Vous le connaissez donc ?

MALINVAL.

Très-particulièrement.

DURMONT, à part.

Ah ! ah ! peut-être pourrait-il me donner les renseignements ?...

MALINVAL.

C'est un jeune homme très-intelligent, dont je fais le plus grand cas.

DURMONT.

Moi, de même.

MALINVAL.

Oh çà ! il faut venir au fait tout d'un coup ; moi, je ne sais pas aller par deux chemins. Il aime mademoiselle votre fille.

DURMONT.

Je le sais.

MALINVAL.

Ah ! vous vous en êtes aperçu comme moi ? Or vous ne voulez donner votre fille qu'à un homme riche ?

DURMONT.

Qui vous a dit cela ?

MALINVAL.

Est-ce que nous ne connaissons pas le train du monde ? Est-ce que nous ne savons pas qu'en fait de mariage, les parents songent toujours à la fortune, et en cela ils n'ont pas tort ; parce que, comme on dit, sans l'argent, mauvais ménage ; mauvais ménage rend les époux malheureux ; les époux malheureux élèvent mal leurs enfants ; les enfants mal élevés font damner les pères et mères ; de là tous les malheurs qui s'ensuivent, et qu'on peut voir dans les romans comme dans les philosophes.

DURMONT.

C'est fort bien raisonné. Après!

MALINVAL.

Il n'est pas riche, ce jeune Armand?

DURMONT.

Non, vraiment.

MALINVAL.

Mais il a tout ce qu'il faut pour le devenir.

DURMONT.

Mais je crois comme vous. Des mœurs, du sens, de l'esprit.

MALINVAL.

Bah! des mœurs, de l'esprit! c'est fort beau; mais pour faire son chemin, cela ne suffit pas.

DURMONT.

Comment?

MALINVAL.

Ah! mon ami, si tout le monde avait nos principes, cela serait charmant! mais les vices!... la corruption!... l'immoralité!... Que vous dirai-je? il faut bien suivre l'exemple général, et c'est ce qui fait que vous et moi, et tous les honnêtes gens qui nous ressemblent, avons pris notre parti, et que nous sentons qu'un excès de scrupule serait fort déplacé dans un moment où si peu de gens s'en piquent.

DURMONT.

Que dites-vous?

MALINVAL.

Vous comprenez bien que tout cela est sujet à quelques modifications; mais enfin qu'est-ce qu'il faut pour faire fortune aujourd'hui? Acheter à bas prix pour vendre fort cher, placer au plus haut intérêt; en un mot, faire des affaires, n'est-il pas vrai?

DURMONT.

Mais, en effet, c'est là la route la plus commune.

MALINVAL.

Or, pour faire des affaires, qu'est-ce qu'il faut? De l'activité, de l'intelligence et de la délicatesse.... suivant le cours du jour.

DURMONT.

Mais où en voulez-vous venir?

MALINVAL.

A vous persuader que ce jeune Armand est abondamment pourvu de toutes ces qualités.

DURMONT.

Armand!

MALINVAL.

Du reste, parfait honnête homme. Bon ton, de l'esprit, bienfaisant, exact dans les affaires, faisant payer ses débiteurs.

DURMONT.

Allons donc! je ne croirai jamais!... Un jeune homme employé dans une maison de commerce se mêlerait!... Cependant que signifie ce changement de nom?

MALINVAL.

Un changement de nom! Ah! il a deux noms? Précisément, je suis au fait.

DURMONT.

Plaît-il?

MALINVAL.

Ne me trahissez pas! Sous cet autre nom que je ne connais pas, mais qu'il vous dira, il a un intérêt.... dans une maison de jeu.

DURMONT.

Une maison de jeu?

MALINVAL.

Très-bien composée ! Cela rapporte beaucoup.

DURMONT.

Mais vous moquez-vous de moi ?

MALINVAL.

Permettez-donc, mon cher voisin ; il me semble que, lorsque je dis une chose.... Je suis l'ami d'Armand, il est vrai; mais quelque intérêt que je lui porte, je ne voudrais pas.... Et tenez, ne m'en croyez pas ; ce Montbrun qui va venir vous demander à dîner, et que nous attendons, le connaît très-particulièrement ; ils ont fait je ne sais combien d'affaires ensemble : interrogez-le.

DURMONT.

Oui, certainement, je l'interrogerai ; mon dessein était déjà de prendre des renseignements sur ce jeune homme ; mais si ce que vous me dites est vrai, je n'oublierai pas que vous m'aurez rendu un grand service. En ignorant ses principes et sa conduite, j'étais sur le point....

MALINVAL.

De le congédier ! je m'applaudis d'avoir parlé à temps, pour empêcher une rupture qui eût été fatale à tous deux. Ah çà ! tout est conclu; si les informations....

DURMONT.

Pas tout à fait encore. Pardon, il faut que je vous quitte.

MALINVAL.

Oh ! liberté, liberté tout entière. Je ne suis pas comme ce Lambert, qui ne sait pas quitter les gens ; moi, je ne les cherche que pour leur rendre service à eux et aux autres ; et quand notre affaire est finie, adieu, je les rends à eux-mêmes.

DURMONT, à part.

Se pourrait-il que je me fusse trompé à ce point sur

ce jeune homme? Je ne suis pas fâché que Montbrun vienne dîner avec nous. Oh! il n'a pas encore épousé ma fille! (A Malinval.) Sans adieu, mon cher voisin.

SCÈNE XI.

MALINVAL, seul.

Le père est à nous. Nous avons un peu le talent des négociations. Il s'agit maintenant de gagner l'esprit de la jeune personne. C'est élevé à Paris, dans le grand monde, je vois ce que c'est : son caractère doit être le fruit de son éducation; elle doit être coquette, vaine : il faut commencer par piquer sa jalousie. Elle sera flattée de la conquête du jeune homme, et elle ne demandera pas mieux que d'en faire son mari, si elle espère trouver en lui les qualités que nos chères Parisiennes désirent à leurs époux. Tâchons de la trouver seule; mais, justement, la voici.

SCÈNE XII.

MALINVAL, CÉCILE.

CÉCILE, à part.

Regardez donc un peu ce voisin Lambert! il ne quitte mon père que pour s'emparer d'Armand, et me voilà toute seule encore!

MALINVAL.

Mademoiselle, me voilà prêt à vous tenir compagnie.

CÉCILE.

Ah! pardon, je craindrais de vous déranger.

MALINVAL.

Me déranger! jamais. Je suis enchanté de vous voir; d'ailleurs, il faut que je vous parle.

CÉCILE.

A moi! Et qu'avons-nous à démêler ensemble, s'il vous plaît?

MALINVAL.

Rien, malheureusement. Autrefois, près d'une jeune personne, charmante comme vous, je me serais bien gardé de parler pour un autre.

CÉCILE.

Venons au fait.

MALINVAL.

Vous parliez tout à l'heure, à part vous, du jeune Armand; c'est de lui que je veux vous entretenir.

CÉCILE.

De lui! comment?

MALINVAL.

Il vous adore.

CÉCILE.

Il m'adore!

MALINVAL.

N'est-ce pas là le terme dont ils se servent pour dire qu'ils sont amoureux? Enfin il brûle de vous épouser; et comme il est fort timide, il m'a chargé de parler à votre père. Je l'ai fait.

CÉCILE.

Il n'avait pas besoin, je crois, de votre entremise.

MALINVAL.

Pardonnez-moi; il connaît ma finesse, mon talent; il s'est donc adressé à moi, et il a bien fait, car j'ai décidé votre père en sa faveur.

CÉCILE.

Cela n'était pas bien difficile.

MALINVAL.

Pardonnez-moi, très-difficile, parce que la richesse de votre père.... Mais enfin j'ai peint le jeune homme sous des couleurs si avantageuses, si intéressantes....

CÉCILE.

Vous le connaissez donc ?

MALINVAL.

Beaucoup, et je l'aime de tout mon cœur. Il ne me reste plus qu'à servir mon jeune ami auprès de vous. Je vous dirai d'abord que c'est un jeune homme à qui les sacrifices ne coûteront rien pour s'attacher à vous.

CÉCILE.

Comment! les sacrifices ? Que voulez-vous dire ?

MALINVAL.

Qu'à son âge, il est impossible qu'on n'ait pas quelque intrigue ; et je sais de bonne part qu'il a été en grand commerce de galanterie avec une très-aimable dame.

CÉCILE.

Que dites-vous ? Quoi ! Armand, ce jeune homme si délicat, que je me flattais d'avoir rendu sensible, il se pourrait !...

MALINVAL, à part.

Bon ! la voilà jalouse ; elle l'aimera.

CÉCILE.

Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ?

MALINVAL.

Vous entendez fort bien qu'on n'avance pas des faits de cette importance sans les preuves les plus positives ;

mais soyez tranquille, il sait comme un galant homme doit se conduire; la belle vous est déjà sacrifiée.

CÉCILE.

Et vous dites que cet homme-là m'aime?

MALINVAL.

Oui, sans doute, il vous aime raisonnablement, non pas comme dans les tragédies, mais comme on aime pour épouser. Quand on vous a vue, quand on vous connaît, comment cesser de vous aimer? c'est ce qui paraîtra toujours inconcevable; mais vous savez qu'un caprice, une fantaisie.... Et puis, un jeune homme..... Enfin on ne peut répondre de rien dans ce bas monde; mais, au moins, à l'égard des procédés, c'est un homme vraiment rare. C'est que vous êtes loin d'avoir en lui un de ces tyrans jaloux, toujours enfermant leurs femmes sous les verroux; un de ces maris avares, qui ne laissent pas à une femme de quoi satisfaire ce goût si innocent de la parure et de la bienséance!

CÉCILE.

Eh! mais, je suis bien loin de jamais prétendre....

MALINVAL.

Attendez, attendez, vous n'y êtes pas. Vous recevrez la belle compagnie; vous irez partout, dans les fêtes, les bals, les concerts; la plus grande liberté dans votre toilette: vous vous habillerez à la turque, à la grecque, à la romaine; votre mari sera homme à payer vos dettes, pourvu qu'elles ne s'élèvent pas trop haut; il aurait tort, d'ailleurs, de faire le difficile: la dot que vous lui apporterez, et les affaires qu'il fera.... car je suis bien aise de vous dire qu'avec lui, si vous voulez augmenter votre fortune, il ne tiendra qu'à vous; il vous mettra au courant. Vous saurez à propos assiéger les bureaux, solliciter les gens en place: cela fait bien; on en retire toujours des bijoux, des diamants, des ca-

deaux; ce que les gens du métier appellent des épingles pour madame.

CÉCILE.

Je vous écoute, et je ne suis pas encore revenue de mon étonnement! Quelle idée a-t-il donc de moi? et quelle idée en avez-vous vous-même, qui venez m'étaler ainsi complaisamment?....

MALINVAL.

L'idée d'une femme charmante qui cherche à jouir des douceurs de la vie; mais honnête, attachée à ses devoirs.

CÉCILE.

Que ce portrait d'Armand est loin de celui que je m'en étais fait d'avance!

MALINVAL.

Je suis charmé de pouvoir vous le peindre au naturel.

CÉCILE, à part.

Je ne sais où j'en suis; ce Malinval met une telle assurance dans ses discours! Je tremble qu'il ne m'ait peint ce malheureux Armand sous de trop véritables couleurs. (Elle s'assied toute pensive.)

MALINVAL.

La voilà qui rêve profondément; mes discours ont fait leur effet; tout va bien. Allons chercher notre jeune ami; mais c'est lui que son bon destin m'envoie.

SCÈNE XIII.

MALINVAL, CÉCILE, ARMAND.

ARMAND.

Eh bien, qu'avez-vous fait?

MALINVAL.

Des merveilles ! J'ai parlé au père, je lui ai vanté vos talents, vos lumières ; il est transporté. J'ai parlé à la fille ; je lui ai vanté votre douceur, votre complaisance, elle est aux anges ; la voilà, c'est à vous à parler à présent.

ARMAND.

Ah ! cher Malinval, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas ?

MALINVAL.

Ne parlez donc pas de cela ; je serai trop heureux moi-même si vous l'êtes : allons, je vous laisse seul avec l'objet aimé ; à présent que tout est arrangé, je vais songer aux couplets que je veux faire pour votre noce. Vous verrez, vous verrez comme vous allez être reçu ! (Il sort.)

SCÈNE XIV.

ARMAND, CÉCILE.

ARMAND.

Serait-il vrai, mademoiselle ? L'heureux Armand pourrait-il enfin se déclarer à vous, et surmontant sa timidité....

CÉCILE.

C'est lui, retirons-nous.

ARMAND.

Eh quoi ! vous voudriez me fuir ?

CÉCILE.

Savez-vous ce que Malinval vient de me dire ?

ARMAND.

Ce qu'il vous a dit est la pure expression de mes

sentiments ; c'est le fond de mon âme qu'il vous a découvert.

CÉCILE.

J'en doutais encore ; lui-même il me confirme.... Allez, Armand, je vous estimais ; oui, je ne crains pas de le dire maintenant, j'avais pour vous un penchant secret....

ARMAND.

Ah ! de grâce, répétez encore ces mots charmants.

CÉCILE.

Mais après ce que je viens d'apprendre, et les principes honteux dans lesquels vous vivez....

ARMAND.

O Ciel ! que dites-vous ?

SCÈNE XV.

ARMAND, CÉCILE, DURMONT.

DURMONT.

Ma fille avec Armand ! Approchons.

CÉCILE.

Mon père !

ARMAND.

Votre père ? eh bien, c'est en sa présence que j'exige l'explication des mots dont vous venez de m'accabler. Monsieur, vous avez daigné me témoigner quelque amitié ; les discours de Malinval ont dû fortifier la bonne opinion que vous avez bien voulu concevoir de moi.

DURMONT.

Ainsi, vous avouez donc Malinval dans tout ce qu'il m'a dit sur votre compte ?

ARMAND.

Assurément.

DURMONT.

C'en est assez.

ARMAND.

Point du tout. Permettez que j'ose exiger de votre part....

DURMONT.

Jeune homme, il ne m'appartient de blâmer la conduite de personne. Mais l'homme qui a une façon de penser comme celle dont vous vous glorifiez, ne sera jamais mon gendre.

ARMAND.

L'ai-je bien entendu ?

CÉCILE.

Mais mon père !....

DURMONT.

Venez, suivez-moi, ma fille. (Il sort avec Cécile.)

SCÈNE XVI.

ARMAND, seul.

Si c'est là ce que Malinval appelle une réception encourageante ! Serait-ce donc ce Malinval qu'il faut accuser de mon malheur ?

SCÈNE XVII.

ARMAND, LAMBERT.

LAMBERT, qui a entendu la dernière phrase d'Armand.

N'en doutez pas, c'est lui-même !

ARMAND.

Ah ! c'est vous, Lambert ?

LAMBERT.

Moi-même : qu'avez-vous donc ? vous voilà tout troublé. Vous m'inquiétez.

ARMAND.

Vous voyez le plus malheureux des hommes !

LAMBERT.

Ne vous désespérez donc pas comme cela. Un peu de philosophie ! N'avez-vous pas des amis ?

ARMAND.

Des amis ! où sont-ils ?

LAMBERT.

Ah ! vous avez bien raison ! L'égoïsme !... Mais ne me confondez pas, de grâce avec ces hommes personnels.

ARMAND.

Nous nous connaissons bien peu.

LAMBERT.

N'importe ! si je puis vous obliger, vous n'avez qu'un mot à dire. Faut-il voler à Paris ? faut-il de l'argent, du crédit, ma personne ? Voilà comme je suis pour les gens que j'aime, moi.

ARMAND.

Eh bien, je vous prends au mot.

LAMBERT.

Ah ! parbleu, c'est me faire plaisir. Voyons, de quo s'agit-il ?

ARMAND.

Vous saurez, car il n'est plus permis de le cacher, que j'aime la fille de monsieur Durmont.

LAMBERT.

Je m'en étais douté. Après ?

ARMAND.

Il paraît qu'on a répandu sur moi des propos calomnieux qui ont détruit la bonne opinion que la jeune personne avait conçue de moi.

LAMBERT.

Malinval ! je vois cela.

ARMAND.

Si vous daigniez la voir et lui parler en ma faveur ?

LAMBERT.

N'est-ce que cela ? j'y cours.

ARMAND.

Quelle reconnaissance !

LAMBERT.

Permettez cependant : parler à une jeune personne en faveur d'un jeune homme, et pour affaires d'amour ! Ne serai-je pas un peu gauche ? et puis cela convient-il à mon âge ? Demandez-moi toute autre chose.

ARMAND.

Au moins voyez Durmont.

LAMBERT.

Ah ! vous êtes donc aussi brouillé avec le père ?

ARMAND.

Vraiment oui.

LAMBERT.

Ah ! diable, c'est fâcheux ! C'est que je suis fort bien avec lui, moi ; et si en lui parlant pour vous, j'allais me mettre mal dans son esprit.

ARMAND.

Je vois que vous ne vous compromettrez pas pour servir vos amis.

LAMBERT.

Oh! ne vous fâchez pas! Mais ce Malinval, lui qui vous connaît si particulièrement, que fait-il à présent? Est-ce qu'il ne devrait pas vous servir?

ARMAND.

Eh! c'est lui qui m'a plongé dans l'embarras où je suis.

LAMBERT.

C'est pour cela même qu'il devrait chercher à vous en tirer. Le voici, laissez-moi faire; je vais le tancer d'importance.

ARMAND.

Oui, cela m'avancera beaucoup!

SCÈNE XVIII.

ARMAND, LAMBERT, MALINVAL.

MALINVAL.

Eh bien, vous avais-je trompé? Tout ne va-t-il pas à merveille?

LAMBERT.

A merveille, en effet! Ah! quel homme!

MALINVAL.

Et pour mettre le comble à votre félicité, j'ai fait mes couplets.

LAMBERT.

Oui, c'est bien de chansons qu'il s'agit maintenant.

MALINVAL.

Comment donc? qu'y a-t-il?

ARMAND.

Ce qu'il y a?

LAMBERT.

Concevez-vous encore sa tranquillité? Il y a que ce jeune homme se serait fort bien passé de votre belle médiation.

MALINVAL.

Non, je n'ai pas bien arrangé les choses!

ARMAND.

Oh! oui, si bien....

LAMBERT.

Que le père et la fille sont dans une colère épouvantable contre lui et viennent de le maltraiter!...

MALINVAL.

Pas possible!

LAMBERT.

Allons, il ne le croira pas!

ARMAND.

Qui vous avait prié de vous mêler de mes affaires Elles étaient en si bon train!

LAMBERT.

Et voilà qu'il vient tout gâter par son mauvais génie.

MALINVAL.

Oui! vous le prenez sur ce ton-là? savez-vous bien que je ne me mêlerai plus de tout ce qui vous regarde?

ARMAND, très-vivement.

Votre parole d'honneur?

LAMBERT.

Il ne s'agit pas de cela; il faut remédier au mal que l'on a causé; je fais ce que je peux, moi, vous le voyez; mais ce que je peux n'est rien.

ARMAND, à Malinval.

Écoutez : songez qu'il est de votre devoir de détruire les calomnies que vous avez répandues sur mon compte, et de me rendre l'estime des honnêtes gens dans l'esprit desquels vous m'avez nui.

MALINVAL.

Moi! je ne dirai plus un mot pour vous.

ARMAND.

Pourquoi donc cela?

MALINVAL.

Je gâterais tout.

ARMAND.

Comment?

MALINVAL.

Ne me l'avez-vous pas dit tout à l'heure?

LAMBERT.

Voilà du nouveau à présent.

MALINVAL.

Que ne vous en mêlez-vous, vous qui parlez?

(Ici l'on entend Montbrun parlant du dehors.)

MONTBRUN.

Mettez le cheval à l'écurie, le cabriolet sous la remise je passe la journée ici.

LAMBERT.

Ah! voilà Montbrun qui arrive enfin. Il va vous aider à sortir d'embarras.

MALINVAL.

Oui! égoïste d'un autre genre.

LAMBERT.

Il vous connaît, il est lié avec Dupré, il peut rendre témoignage....

ARMAND.

Ah! laissons là ces amis froids ou maladroits; courons chercher Durmont et sa fille : ils ne pourront refuser de m'entendre. Ah! je vois bien que dans ce monde, que dans ce siècle, ce n'est que sur soi qu'on peut compter. (Il sort.)

MALINVAL.

Suivons-le. Tuez-vous donc pour les gens, en voilà la récompense; je suis curieux de voir comment il va s'y prendre. (Il sort.)

LAMBERT, à Armand et à Malinval.

Attendez-moi, attendez-moi; je dis un mot à Montbrun, et je vous rejoins; je ne vous quitte pas.

SCÈNE XIX.

LAMBERT, MONTBRUN.

MONTBRUN.

Eh bien, qu'est-ce que c'est donc? Comment, personne ici! mais c'est incroyable. Ah! Lambert, de grâce, enseignez-moi où je pourrai trouver le maître de la maison.

LAMBERT.

C'est vous, Montbrun? vous arrivez bien tard!

MONTBRUN.

Est-ce qu'on dîne avant cinq heures?

LAMBERT.

Ah! mon ami! vous venez bien à propos. Vous nous voyez dans un grand embarras, dans une affaire....

MONTBRUN.

Qu'est-ce que c'est donc?

LAMBERT.

Vous pourrez rendre service à ce pauvre Armand; vous le connaissez?

MONTBRUN.

Comment, si je le connais! beaucoup: un joli petit sujet.

LAMBERT.

Il aime la fille de Durmont: tout allait le mieux du monde; Malinval a voulu s'en mêler, il a tout gâté comme à son ordinaire; il s'agit de tout réparer. Suivez-moi, suivez-le: voilà le cas d'agir, de parler; enfin, vous êtes témoin de la peine que je me donne, j'en suis tout en nage; mais je compte sur vous pour me seconder. (Il sort.)

SCÈNE XX.

MONTBRUN, seul.

Oui, certainement, vous pouvez y compter; je serai charmé de lui être utile; je l'aime de tout mon cœur; c'est une très-bonne affaire pour lui, qui lui convient.... Eh mais! attendez donc, qui ne me conviendrait pas mal, à moi qui parle; j'y avais déjà pensé quelquefois : c'est un excellent parti. La fortune de Durmont est solide, la mienne ne l'est pas beaucoup; et j'irais parler pour un autre, quand je puis si bien parler pour moi! Fi donc! ce serait une sottise.

SCÈNE XXI.

MONTBRUN, DURMONT, CÉCILE.

DURMONT, en entrant, à sa fille.

Oui, te dis-je ; Montbrun nous donnera des éclaircissements.... Ah ! le voilà.

CÉCILE.

Je tremble qu'il ne confirme....

MONTBRUN.

Enchanté du plaisir de vous voir ! mais comme elle est embellie, votre chère demoiselle ! C'est un astre, d'honneur, qui va éclipser les plus jolies femmes des environs !

CÉCILE.

Monsieur.... (Bas à son père.) Interrogez-le donc sur Armand, mon père.

DURMONT.

Pardon si je vais tout d'un coup au fait. Vous connaissez Armand?

MONTBRUN.

Beaucoup.

DURMONT.

C'est qu'on m'a fait des propositions pour lui.

MONTBRUN.

De mariage avec mademoiselle?

DURMONT.

Qui vous a dit ?...

MONTBRUN.

Suffit que je sais tout.

DURMONT.

Eh bien, que pensez-vous?

MONTBRUN.

Faut-il vous parler franchement? vous ne me trahirez pas : ce jeune homme ne vous convient pas.

DURMONT.

Comment donc cela?

MONTBRUN.

C'est une espèce de philosophe sauvage qui se pique d'une rigidité de principes, d'une délicatesse de je ne sais quel siècle, qui l'empêchera de faire son chemin; un petit génie, à qui j'ai voulu procurer des places excellentes, mais qui ne sait pas en tirer autre chose que ses appointements; cela n'a pas du tout l'esprit des affaires; il n'a rien et n'aura jamais rien.

DURMONT.

En vérité. Vous m'enchantez en me parlant de la sorte.

MONTBRUN.

Ce serait une folie que de lui donner votre fille.

CÉCILE.

Croyez-vous donc qu'une femme soit malheureuse avec lui?

MONTBRUN.

Très-malheureuse : pour se bien conduire avec une femme, il faut connaître le monde, avoir de l'expérience; c'est tout neuf, ce petit jeune homme : il sera fort amoureux, fort exigeant, et puis il vous cloîtrera dans votre ménage; vous n'aurez pas plutôt un ou deux enfants, adieu tous les plaisirs; il vous faudra veiller vous-même à leur éducation : cela ne se fait plus, vous le savez : la perspective n'est pas fort agréable.

CÉCILE.

Ah! je respire.

DURMONT.

Mais qu'est-ce donc que ce Malinval est venu me conter?

MONTBRUN.

Est-ce que vous l'écoutez? à peine connaît-il ce jeune homme ; je le connais mieux que personne, moi, et je sais son véritable nom.

DURMONT.

Et mais! pourquoi ce changement de nom?

MONTBRUN.

Pourquoi? c'est qu'il craint de rougir au seul nom de son père : c'est le fils d'un certain Valbert.

CÉCILE.

Valbert!

DURMONT.

Valbert! dites-vous? un négociant de Nantes, qu passa au Cap il y a à peu près vingt ans?

MONTBRUN.

Précisément.

CÉCILE.

Se pourrait-il? Celui dont vous m'avez parlé si souvent, mon père?

DURMONT.

Eh! pourquoi donc rougir de porter le nom de Valbert?

MONTBRUN.

On n'est pas bien aise d'être connu pour le fils d'un homme qui s'est ruiné par une bienfaisance mal entendue, et qui, en arrangeant les affaires des autres, a considérablement dérangé les siennes.

DURMONT.

Dites plutôt qu'il craint de faire rougir plus d'un in-

grat, autrefois obligé par le père, et laissant aujourd'hui le fils dans l'indigence et dans l'oubli.

MONTBRUN.

Cela se peut; mais le fait est que ce Valbert n'a pas laissé une brillante fortune.

SCÈNE XXII.

DURMONT, CÉCILE, MONTBRUN, MALINVAL, ARMAND, LAMBERT.

LAMBERT.

Tenez, tenez, le voilà, Durmont; voilà sa fille.

MALINVAL.

Il va tout gâter.

ARMAND.

Mademoiselle, monsieur Durmont, après les marques d'amitié que ce matin encore vous m'avez données, il m'est impossible de supporter votre froideur; si ma présence vous déplaît, je saurai vous en délivrer.

DURMONT.

Non, mon ami, vous resterez; pardonnez-moi d'avoir pu croire un instant aux discours de Malinval; mais ne nous plaignons pas : si l'un vous a nui en voulant vous servir, l'autre, en voulant vous nuire, vous a bien mieux servi.

ARMAND.

Mais au moins qu'il me soit permis de vous expliquer comment ce changement de nom, dont je sais que vous êtes instruit, n'a rien que d'honorable.

DURMONT.

Je le sais, je sais tout : vous vous nommez Valbert; et vous êtes le fils de mon bienfaiteur, de celui qui, au

moment de s'embarquer à Nantes, me força d'accepter pour moi, pour ma mère, les premiers mille écus que j'aie possédés et qui ont été la source de ma fortune; je voulais le remercier : « Ne croyez pas, me dit-il, que je vous donne cette somme, je vous la prête; lorsque vous serez assez riche pour vous en passer, vous la rendrez, non pas à moi, mais au premier honnête homme que vous trouverez dans une position semblable à la vôtre *. »

MALINVAL.

Un beau trait!

LAMBERT.

Un homme rare!

MONTBRUN.

Il paraît que je contribue à une reconnaissance pathétique....

DURMONT.

C'est vous, jeune homme, que je reconnais pour mon créancier. Recevez donc la main de ma fille et trente mille francs outre sa dot; ces trente mille francs, vous les porterez sur le contrat de mariage.

ARMAND.

Mais c'est beaucoup plus....

DURMONT.

Et les intérêts de vingt ans! A les prendre au cours d'aujourd'hui, je me trouve encore votre débiteur : ma fille.... je vous la donne; mais l'argent, je ne fais que vous le prêter aux conditions qui m'avaient été imposées par votre père.

MALINVAL.

Toujours aimable, toujours gai, le cher Durmont.

* On attribue ce trait à Franklin. Voilà ce qu'il dit, m'a-t-on assuré, à un homme honnête et malheureux qu'il obligeait de sa bourse suivant ses moyens. J'ai grossi la somme prêtée ou plutôt donnée, en vertu du privilége que les auteurs comiques s'arrogent de distribuer dans leurs comédies l'or et l'argent à pleines mains.

ARMAND.

Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas? Mademoiselle, c'est à vous maintenant à confirmer....

CÉCILE.

Surtout, Armand, cherchons bien vite à nous acquitter de la dette de votre père.

ARMAND.

Et que, d'âge en âge, cette somme remplisse scrupuleusement l'intention du fondateur.

DURMONT.

Bien, mes enfants!

MONTBRUN.

Parfaitement bien.

LAMBERT.

Ah! Dieu merci, nous en sommes venus à notre honneur; voilà une affaire qui nous a donné bien de la peine.

ARMAND.

Oui, et je vous ai à tous trois beaucoup d'obligation.

MONTBRUN.

Oh! point du tout.

MALINVAL.

Sans rancune, mon cher, et croyez qu'en toutes les occasions vous me retrouverez comme vous m'avez trouvé aujourd'hui; que je vous servirai avec le même zèle, la même intelligence.

LAMBERT.

Moi de même.

DURMONT.

Armand et moi, nous vous en dispensons.

MALINVAL.

Ah! j'entends bien; parce qu'il y en a beaucoup qui

font les empressés.... Convenez cependant qu'il est bien agréable d'avoir des voisins comme nous. Mais parbleu! puisque nous en sommes sur ce chapitre, en attendant qu'on serve, faites-moi l'amitié de me dire votre avis sur une petite chanson que j'ai faite sur les voisins.

DURMONT.

Ah! voyons, voyons.

MALINVAL.

La voilà :

VAUDEVILLE.

MALINVAL.

Entre voisins, c'est la coutume,
Tous les soirs on se réunit.
On politique, on boit, on fume,
On joue, on chante, ou l'on médit.
Le voisin lorgne la voisine;
A mille petits jeux malins,
On rit, on triche, on se lutine :
Ah! qu'on s'amuse entre voisins!

LAMBERT.

Jean craint que, pendant son voyage,
Sa femme ne meure d'ennui;
Comme si jamais du veuvage
Les femmes mouraient aujourd'hui.
Un jour, deux jours on se chagrine;
Il n'est point d'éternel chagrin :
Le troisième jour, la voisine
Se console avec le voisin.

MONTBRUN.

Ma voisine toujours sommeille;
Près d'elle veille le voisin :
Pour qu'il dorme, et qu'elle s'éveille,
Je fais chez eux porter mon vin;
J'en verse un verre à la voisine;
Mais j'en verse douze au voisin :

Mon vin réveille la voisine;
Mon vin fait dormir le voisin *.

ARMAND, au public.

Officieux, gens mal habiles,
Vains, empressés et sots amis,
Importuns qui font les utiles,
C'est ce qu'on voit en tout pays.
Aimez-vous cette œuvre badine?
Pour la revoir, qu'après-demain
Chacun amène sa voisine,
Chaque voisine son voisin.

* Ce couplet est fort joli; mais il n'est pas de moi. J'étais à la tête d'un théâtre qui ne pouvait se soutenir que par ses nouveautés. Je trouvai plus expéditif de changer quelques mots à un couplet de Dufresny que d'en chercher un nouveau. Je me le reprochai, je m'en accuse, et c'est pour me punir que j'imprime le couplet, en l'accompagnant de cette note.

FIN DES VOISINS.

LE VIEUX COMÉDIEN

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Louvois, le deuxième jour complémentaire an XI (19 *septembre* 1803).

PRÉFACE

Franchement je trouve cette petite comédie fort agréable. Je ne vois guère d'autre reproche à lui faire qu'un peu de bizarrerie dans la fuite des deux jeunes gens, et dans l'expédient du vieux comédien qui se fait passer pour mort. Une fois cet expédient adopté, la pièce marche vivement et rapidement. Le dialogue me paraît piquant. Les deux pères, le comédien, sa femme, et la jeune comédienne qui prend le médecin et l'avocat pour des débutants, me semblent bien imaginés, et toujours dans une situation comique.

Mes *Comédiens ambulants* m'avaient brouillé avec les comédiens trop glorieux de leur état. Je voulus faire ma paix avec eux par cette petite pièce. Je crois que les gens sensés trouveront de la mesure dans l'éloge que je fais de la profession.

C'est à dessein de rappeler le célèbre Préville que j'ai placé la scène à Senlis. C'est dans cette ville qu'il s'était retiré après avoir quitté le théâtre. Quand je rencontre des amateurs de la bonne et vieille comédie qui n'ont pas vu Préville, je ne peux m'empêcher de les plaindre. J'ai vu des acteurs naturels, mais froids; j'en ai vu d'autres pleins de chaleur, mais souvent outrés. Préville réunissait au naturel la chaleur, l'esprit, la grâce, et la verve. Jamais comédien n'est mieux entré dans la pensée de l'auteur.

Après vingt ou trente représentations, un journaliste, qui probablement est indigné au fond de l'âme de la fameuse scène d'Harpagon avec son fils dans *l'Avare*, s'avisa de me reprocher d'avoir humilié les pères devant les enfants, en amenant mes deux jeunes gens en présence de leurs pères revêtus de costumes de comédie. En dépit du censeur, le public continua de rire de la mascarade, sans y trouver d'inconvenance. Il y a des gens qui veulent que la comédie soit une école de mœurs. Moi, je crois qu'elle ne doit être qu'un tableau des mœurs et des ridicules. Tant mieux pour l'auteur si son tableau peut corriger, ou au moins faire réfléchir le spectateur; mais son but est atteint quand il a été vrai et comique.

Dois-je l'avouer? cette idée bizarre de se faire passer pour mort m'a souvent roulé dans la tête. J'ai été tenté de prier un ami de faire un petit article nécrologique sur moi, afin de savoir ce qu'on penserait de mes comédies après ma mort. J'y ai renoncé. Il y a trop de danger. Ce serait s'exposer à entendre plus d'une vérité désagréable; et presque tous les morts sont si vite oubliés!

PERSONNAGES

—

DUMONT DIT FLORIDOR, ancien comédien.	M. VIGNY.
Mme FLORIDOR, sa femme.	Mme LÉGÉ.
DUMONT DE MORINVILLE, avocat, cousin de Floridor.	M. PICARD aîné.
DUMONT DE FLORANGEAC, médecin, aussi cousin de Floridor.	M. PICARD jeune.
AUGUSTE, fils de Morinville, amant de Lise.	Mlle BEFFROY.
LISE, fille de Florangeac.	Mlle ADELINE.
Mlle BEAUPRÉ, comédienne.	Mlle MOLIÈRE.
PASCAL, valet de Floridor.	M. ARMAND.

La scène est chez Floridor, à Senlis.

NOTA. — Les acteurs doivent être placés au théâtre tels qu'ils sont inscrit en tête de chaque scène. Le premier tient la droite.

LE VIEUX COMÉDIEN

COMÉDIE

Le théâtre représente un salon et deux cabinets, l'un à droite et l'autre à gauche.

SCÈNE I.

MADAME FLORIDOR, FLORIDOR.

FLORIDOR.

Mais, madame Floridor....

MADAME FLORIDOR.

Mais, monsieur Floridor....

FLORIDOR.

Pour une femme qui, pendant vingt ans de sa vie, a joué les amoureuses et les ingénuités, c'est avoir l'humeur bien revêche et bien acariâtre.

MADAME FLORIDOR.

Pour un homme qui, pendant trente ans, a joué les valets et les intrigants, c'est être bien crédule, bien faible et bien complaisant.

FLORIDOR.

Tiens, ma bonne amie, tu fais tout ce que tu peux pour paraître méchante ; mais, au fond, tu es une bonne femme.

MADAME FLORIDOR.

C'est vous qui, bien évidemment, êtes un bon homme et un très-bon homme : vous avez fait de belle besogne pendant les quinze jours que je viens de passer à la campagne ; j'arrive, et il n'est question d'autre chose dans toute la ville de Senlis. Comment, monsieur Floridor, vous qui êtes aimé, considéré, reçu dans les meilleures maisons ; qui menez, au sein du plus heureux ménage, une vie exemplaire ; qui jouissez honorablement d'une fortune acquise par l'exercice de votre art ; recevoir, accueillir un petit libertin, un petit mauvais sujet qui s'est rendu coupable d'un enlèvement ! car, vous en direz tout ce que vous voudrez, c'est un enlèvement. Dans les drames et les comédies que nous avons joués tous les deux autrefois, c'est fort bien ; mais hors de la scène, c'est fort mal : et, pour comble de scandale, loger chez vous la victime intéressante, une petite folle, une petite inconséquente, pour ne pas dire quelque chose de pis ! car enfin une fille qui abandonne ses parents, pour suivre un ravisseur, ne mérite-t-elle pas ?... Vous avez raison, je suis bonne, douce, indulgente ; mais, sur mon âme, il y a là de quoi révolter, et cela me révolte.

FLORIDOR.

Mais, d'abord, ma femme, il n'y a pas d'enlèvement dans tout ceci : la jeune personne est arrivée toute seule par la diligence ; le jeune homme est venu de son côté à pied et son petit bagage sur son dos. J'étais à la répétition, à donner les traditions du baron d'Albikrac à cette troupe de comédiens qui est venue pour la foire : on vient me dire qu'une jeune demoiselle demande à parler à son cousin le comédien. Vous savez que, quoique je ne joue plus la comédie, je ne suis connu que sous ce nom-là, dans la famille et dans la ville. Je vois une petite personne d'une mine assez éveillée ; mais, les yeux baissés, rougissant, hésitant, et d'une voix tremblante, me disant qu'elle est enchantée de faire ma connaissance ; qu'Auguste et elle n'ont plus de ressource

qu'en moi; qu'Auguste doit arriver le lendemain; qu'il faut que je les marie malgré leurs parents, et qu'en attendant, il faut que je les cache tous les deux chez moi; que j'ai la réputation d'un galant homme, et que ma physionomie ne dément pas la bonne opinion qu'elle avait de moi. Comment diable voulez-vous qu'on résiste, madame Floridor? Après les avoir bien grondés, j'ai envoyé le petit cousin à l'auberge, où, à la vérité, je paye tous les repas qu'il ne prend pas chez moi; et j'ai gardé à la maison la petite cousine, que vous trouverez en effet très-intéressante. En bonne conscience, pouvais-je fermer ma porte à deux parents, et deux parents très-proches? puisque Auguste est fils de M. Dumont de Morinville, mon cousin, l'aigle du barreau de Brive-la-Gaillarde; et que Lise est fille de M. Dumont de Florangeac, son frère, le médecin le plus actif de tout le Limousin.

MADAME FLORIDOR.

Et c'est précisément parce qu'ils sont vos parents que vous deviez être sévère, intraitable, inflexible, d'abord pour les bonnes mœurs, et ensuite pour la rancune que vous devez garder à toute votre famille. Lorsqu'il y a quarante ans, entraîné par votre talent (car vous aviez un vrai talent, monsieur Floridor), vous vous livrâtes à la comédie; comment se conduisit avec vous toute cette famille? à l'exception, cependant, de votre frère l'armateur, à qui je rends justice. On vous accabla d'affronts. de mauvais traitements, de persécutions; les procès, les chicanes, les lettres de cachet qu'on eut le crédit d'obtenir; les tentatives pour vous faire déshériter par votre père; les cabales pour vous faire siffler : voilà les exploits de vos chers parents, qui vous maudissaient, qui refusaient constamment de vous voir; et quels étaient les plus acharnés après vous? Ce monsieur Morinville, l'avocat, et ce M. Florangeac, le médcein, que je ne connais pas, que je n'ai jamais vus, et que j'espère bien ne voir jamais. Depuis, vous avez fait fortune; vous avez

quitté la comédie : point de démarches qu'ils n'aient tentées pour se réconcilier avec vous. Vous avez eu la fierté de ne vouloir rien entendre ; c'est bien. Quand je suis pauvre, vous me reniez ; quand je suis riche, vous me recherchez. Fi donc ! il faut du caractère ; vous en avez eu jusqu'ici : pourquoi donc en manquez-vous aujourd'hui, monsieur Floridor ?

FLORIDOR.

C'est qu'ils se conduisent précisément avec ces pauvres jeunes gens comme ils se sont conduits avec moi. Auguste et Lise s'aiment depuis leur enfance ; leurs pères, qui ne sont pas riches, se sont brouillés pour les limites d'un pré ; depuis ce temps-là, le médecin dit dans toutes les sociétés que son frère l'avocat est un chicaneur : l'avocat prétend que son frère le médecin a tué plus de malades qu'il n'a ruiné de clients. Les mauvais procédés ! cela se pardonne ; mais les mauvais propos ! cela ne s'oublie pas. Les voilà donc irréconciliables : les pauvres enfants en souffrent, comme j'aurais souffert, dans le temps, de leur inimitié, si j'avais eu besoin d'eux.

MADAME FLORIDOR.

Et vous voulez vous mêler de tout cela ? Laissez tous ces mauvais parents se disputer entre eux. Les enfants ne valent pas mieux que les pères, je le parierais. Nous ne nous disputons pas, nous autres : nous nous sommes adorés, tant que nous avons été jeunes ; nous nous aimons depuis que nous ne le sommes plus. Voulez-vous conserver la paix dans votre ménage ? renvoyez-moi bien vite, comme ils sont venus, ce petit vaurien et cette petite étourdie. Quelques louis dans la poche aux enfants ; une bonne lettre d'avis, bien sèche et bien piquante aux parents, où vous leur ferez sentir qu'il y a moins de mal à jouer la comédie qu'à laisser échapper ses enfants de chez soi.

FLORIDOR.

Allons, pour avoir la paix.... tu sais bien que je fais toujours ce que tu veux; mais charge-toi de leur annoncer leur départ; je n'en aurais pas le courage.

MADAME FLORIDOR.

Oh bien! je l'aurai, moi; laisse-moi faire. Beaucoup d'honnêteté, beaucoup de politesse, mais ferme et sévère; tu vas voir.

FLORIDOR.

Tiens, justement, voilà Lise.

SCÈNE II.

FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, LISE.

LISE.

Ce qu'on vient de me dire serait-il vrai, mon cousin le comédien? ma cousine votre femme est revenue de la campagne?

FLORIDOR.

Oui, ma chère enfant, la voilà.

LISE.

Ah! ma cousine, que j'attendais votre retour avec impatience!

MADAME FLORIDOR.

Mademoiselle....

LISE.

Votre mari vous aura raconté tous mes malheurs, toutes mes fautes; accusez-moi, plaignez-moi. Quoique mon père en ait agi bien durement avec moi, je suis loin de lui en vouloir; je n'en veux qu'à moi-même, d'avoir été assez faible pour quitter sa maison, de concert avec Auguste; mais, en vérité, je n'ai pas pu faire

autrement. C'est une fatalité qui m'a entraînée : heureusement, Auguste et moi ne pouvions tomber en de meilleures mains. Votre cher mari a été si indulgent pour nous! il nous a promis que vous le seriez aussi. Ah! je vous en prie, ma chère cousine, qu'il ait dit la vérité! car, voyez-vous, si vous ne daignez m'accorder votre appui, je suis bien malheureuse : nous n'avons plus que vous deux pour ressource, pour amis, pour parents.

MADAME FLORIDOR.

Il est sûr, mademoiselle, que jusqu'à un certain point.... je ne saurais blâmer mon mari.... Elle a vraiment, un son de voix qui touche.... Cependant je prendrai la liberté de vous dire.... Aidez-moi donc, monsieur Floridor, à lui parler sévèrement.

FLORIDOR.

Eh! mais, c'est toi qui t'es chargée d'être sévère.

MADAME FLORIDOR.

J'entends bien ; mais, dès le premier abord, je ne peux pas lui dire des duretés.

LISE.

Qu'avèz-vous donc? vous semblez vous consulter ensemble.

FLORIDOR.

C'est qu'au moment où tu es entrée, petite cousine, ma femme me faisait certaines observations, dont le résultat....

LISE.

Eh bien, le résultat?...

FLORIDOR.

Est qu'il faut vous renvoyer sans délai, Auguste et toi, à vos parents.

LISE.

Ah! mon Dieu!

FLORIDOR.

Ce n'est pas mon avis, au moins, mais c'est celui de ma femme.

LISE.

Serait-il vrai, ma cousine?

MADAME FLORIDOR.

Eh! mais.... oui sans doute, il faudra bien finir par là; mais il n'est pas question de partir sur-le-champ.

FLORIDOR.

C'est que, vois-tu bien, Lise, ma femme tient beaucoup à la réputation; et recevoir deux fugitifs comme vous....

LISE.

Oui, je le sens, cela peut vous compromettre.... Allons, il faut donc se résigner.

MADAME FLORIDOR.

Ce n'est pas que si l'on avait quelque espérance de faire entendre raison à M. de Florangeac et à M. de Morinville.... Mais, le moyen! deux entêtés! deux orgueilleux! Quand je pense à tous les mauvais tours qu'ils ont joués à mon pauvre Floridor....

FLORIDOR.

Il n'est pas question de moi, ma femme; je ne fais plus d'étourderies de jeunesse; il s'agit de ces deux enfants. Je vais donc retenir une place à la diligence pour Lise: quant à M. Auguste, il marche bien. Ainsi....

MADAME FLORIDOR.

Mais, un moment, monsieur Floridor; vous êtes d'une vivacité....

FLORIDOR.

Eh bien, madame Floridor, quand je vous disais que vous ne pouviez pas être méchante.... Allons, embrasse ta petite cousine.

MADAME FLORIDOR.

De tout mon cœur.

FLORIDOR.

Ah! voilà M. Auguste; il vient bien à propos.

SCÈNE III.

FLORIDOR, AUGUSTE, MADAME FLORIDOR, LISE.

FLORIDOR.

Entrez, entrez, jeune homme; voulez-vous bien permettre que je vous présente à ma femme?

AUGUSTE.

Ah! madame, je viens d'apprendre, par la maîtresse de l'auberge où mon cousin m'a logé, que vous étiez arrivée : elle m'a dit une chose à laquelle je devais m'attendre, que vous étiez fâchée que votre mari nous eût aussi bien reçus. Vous avez raison, madame; des enfants qui fuient de chez leurs parents ne méritent aucune pitié; mais, de grâce, ne confondez pas Lise avec moi : c'est moi seul qui suis coupable; c'est moi qui l'ai décidée à venir nous réfugier chez vous, dans un moment où j'avais vraiment perdu la tête. Ainsi, madame, n'accablez que moi seul, et épargnez ma cousine. Vous êtes si bonne, m'a-t-on dit; il ne faut pas traiter avec trop de rigueur une parente, dont le seul crime est d'avoir pour moi plus d'amour que je n'en mérite.

MADAME FLORIDOR.

Que vous n'en méritez, mon cher cousin? mais quand on s'exprime avec autant de désintéressement, de générosité.... Il n'est pas mal ce jeune homme.

LISE.

N'est-ce pas?

FLORIDOR.

Allons, nigaud, salue ta cousine, embrasse-la, et parlons d'affaires.

MADAME FLORIDOR.

Oui, mon cher cousin, tout est pardonné.

FLORIDOR.

Enfin voilà un jeune homme coupable d'un rapt.

AUGUSTE.

D'un rapt, mon cousin?

FLORIDOR.

Donnez à ce petit accident-là tel nom que vous voudrez : il s'agit, pour me servir des termes du métier de ton père l'avocat, de civiliser l'affaire.

LISE.

Impossible, mon cher cousin : si vous saviez, ils se détestent autant que nous nous aimons.

AUGUSTE.

J'avais pensé à un moyen qui serait sûr.

FLORIDOR.

Et lequel? voyons, petit cousin.

AUGUSTE.

Il faut commencer par me marier à Lise.

FLORIDOR.

Sans le consentement de ton père, du sien? mariage nul.

AUGUSTE.

Ils finiront par l'approuver. En attendant, j'ai de la mémoire, de l'organe, de la jeunesse; je me fais comédien, comme vous; je n'ai besoin de personne. Comme vous, je fais fortune, et nos parents nous pardonneront, comme ils vous ont pardonné.

MADAME FLORIDOR.

Il a raison; c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

FLORIDOR.

Mon cher Auguste, me préserve le Ciel de déprécier une profession dans laquelle j'ai vécu trente ans avec honneur. La comédie est un art qui tient fort bien sa place après les autres; mais, comme dans tous les arts, il faut y être poussé, pour ainsi dire, par une force irrésistible. Toi, tu veux te faire comédien par désespoir d'amour? Sottise, abus. Il faut que tu épouses ta cousine, que tu sois avocat comme ton père. Il ne s'agit donc que d'obtenir son agrément.

MADAME FLORIDOR.

Oui : mais comment y parvenir?

FLORIDOR.

Croyez-vous donc que je n'y aie pas songé? Voilà dix jours que ces chers enfants sont chez moi; en voilà neuf que j'ai écrit à leurs parents.

LISE.

Vous avez écrit à mon père?

FLORIDOR.

Ils savent que c'est chez moi que vous vous êtes réfugiés.

AUGUSTE.

Ils le savent!

FLORIDOR.

J'attends leur réponse aujourd'hui même.

LISE.

Aujourd'hui?

FLORIDOR.

Et je suis prêt à les recevoir?

AUGUSTE.

Comment à les recevoir?

FLORIDOR.

Oui, d'après les lettres qui leur sont parvenues, je crois bien qu'ils se seront mis en route tous les deux.

LISE.

Oh! Ciel! comment nous présenter devant eux?

FLORIDOR.

Oh! j'ai bien présumé que vous seriez un peu embarrassés; mais je ne le serai pas, moi; j'essuierai le premier choc, et vous ne paraîtrez que quand il en sera temps.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, LISE, PASCAL.

PASCAL, remettant deux lettres cachetées en noir à Floridor.

Monsieur, voilà des lettres que le facteur m'a dit de vous remettre; mais, c'est singulier; elles sont à l'adresse de M. Dorval, homme de loi, à Senlis. Ils disent que vous avez été dire vous-même à la poste qu'on vous envoyât toutes les lettres, en cachet noir, qui seraient à cette adresse-là.

FLORIDOR.

Oui, elles sont pour moi. Laisse-nous.

SCÈNE V.

AUGUSTE, FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, LISE.

FLORIDOR.

Justement, c'est ce que j'attendais.

MADAME FLORIDOR.

Qu'est-ce que cela signifie? M. Dorval, homme de loi?

FLORIDOR.

C'est un nom de comédie que je me suis donné.

MADAME FLORIDOR.

Un nom de comédie?

FLORIDOR.

Écoutez-moi : vous avez de très-grands torts; mais il faut bien excuser les folies de jeunesse, quand elles n'annoncent pas un mauvais cœur. Tu as dix-huit ans; Lise en a seize, et je me souviens qu'à votre âge, le diable m'emporte, si je savais ce que je faisais; vos parents eux-mêmes ont bien quelque chose à se reprocher à votre égard. Quant à moi, je leur garde une vieille rancune : je prétends nous venger tous réciproquement les uns des autres, en faisant votre bonheur. Tenez, lisez ces lettres adressées à M. Dorval, homme de loi. (A Lise.) Voilà celle de ton père. (A Auguste.) Voilà celle du tien.

AUGUSTE, lisant.

« Monsieur, j'étais à l'audience, et je plaidais contre
» un père qui veut marier sa fille malgré elle, lorsque
» avec une surprise inexprimable, j'ai appris les deux
» nouvelles foudroyantes que vous m'annoncez par
» votre lettre du 9 du courant. Il est donc vrai que mon
» libertin de fils avait été demander un asile à son cou-
» sin le comédien, et qu'il est arrivé précisément pour
» assister aux derniers moments de ce parent estimable,
» que je regretterai toute ma vie.

MADAME FLORIDOR.

Qu'il regrettera toute sa vie!

FLORIDOR.

A ton tour, Lise.

LISE, lisant.

« Monsieur, je revenais de sauver un riche propriétaire de nos environs d'une maladie incurable, lorsque
» j'ai appris en même temps l'évasion de ma fille, sa
» retraite chez son cousin le comédien, et la mort de
» ce respectable parent.

MADAME FLORIDOR.

Que veut dire ceci, s'il vous plaît?

FLORIDOR.

Cela veut dire que je suis mort. Continuez.

AUGUSTE, lisant.

» Je me félicite que mon cousin ait choisi pour son
» exécuteur testamentaire un aussi galant homme que
» vous paraissez l'être. Comme nous sommes en vacances, je pars en même temps que ma lettre pour
» assister à l'ouverture du testament, morigéner et
» ramener mon fugitif, et présenter mes hommages et
» l'expression de mes regrets à la veuve Floridor, ma
» cousine, avec laquelle je brûle de faire connaissance.

LISE, lisant.

» Comme il n'y a pas beaucoup de maladies cet automne, j'arriverai aussitôt que ma lettre. Je regrette
» de n'avoir pas été appelé pour la maladie de mon cousin : j'ai assez confiance dans mes faibles talents en
» médecine pour croire que je l'aurais sauvé.

FLORIDOR.

C'est bien d'un médecin.

AUGUSTE, lisant.

» Si la succession entraîne quelque procès, suivant
» l'usage, nous nous entendrons tous les deux en bons
» confrères, pour les terminer, ou plaider à outrance,
» s'il y a lieu. »

MADAME FLORIDOR.

C'est bien d'un avocat.

FLORIDOR.

Comme ils connaissent tous les deux mon écriture, j'ai fait écrire mes lettres par le clerc du juge de paix; j'ai signé hardiment Dorval, homme de loi; j'ai donné le mot aux voisins, à la poste. Il y a trente ans qu'ils ne m'ont vu; ils ne me reconnaîtront pas, et je les attends. Je leur ai marqué que la veuve Floridor avait provisoirement placé Lise dans une honnête pension de demoiselles; que j'avais envoyé Auguste à deux lieues chez un ami; que la veuve s'était retirée pour quelque temps chez une voisine. Ainsi vous pouvez vous renfermer tous les trois dans l'appartement de ma femme, et me laisser seul avec eux pour le petit projet que je médite.

MADAME FLORIDOR.

Oh! non pas, j'en veux être; je ne suis pas fâchée de profiter de l'occasion; j'ai de bonnes vérités à leur dire. Il y a dix ans que je n'ai joué la comédie, mais je retrouverai tout mon talent pour me bien moquer d'eux.

AUGUSTE.

Pour vous bien moquer d'eux? Mais c'est ce que Lise et moi ne devons pas souffrir.

FLORIDOR.

Cela ne vous regarde pas, c'est mon affaire : vous leur devez respect et soumission; mais moi qui ne suis que leur cousin.... me venger d'eux, c'est justice. C'est mon état, d'ailleurs, qu'ils ont attaqué; c'est mon état que je veux venger. Leurs utiles professions ne seront ni moins honorables ni moins honorées parce que je me serai un peu égayé aux dépens de quelques individus qui les exercent.

AUGUSTE.

Mais enfin, mon cousin, expliquez-nous donc....

LISE.

Je brûle de savoir....

MADAME FLORIDOR.

Pour que je puisse jouer un rôle dans la pièce, il faut me mettre au fait.

FLORIDOR.

C'est juste; nous n'avons pas de temps à perdre; ils peuvent arriver d'un instant à l'autre. Vous saurez donc....

SCÈNE VI.

AUGUSTE, FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, LISE, PASCAL.

PASCAL, de loin.

Monsieur, voilà une de ces dames qui joue la comédie, qui demande à vous voir; Mlle Beaupré, je crois, c'est son nom.

FLORIDOR.

Ah! diable! elle vient mal à propos!

MADAME FLORIDOR.

Il faut bien vite nous en délivrer.

SCÈNE VII.

AUGUSTE, FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, LISE, MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Eh! bonjour, mon cher camarade; bonjour, ma bonne Floridor; votre servante, petit cousin... Eh bien, que faites-vous donc là? nous vous attendons pour la répétition : *Don Japhet d'Arménie*, que nous montons avec tous ses agréments, la cavalcade, le combat du

taureau. Vous avez joué le rôle ; ce pauvre Roqueville n'y entend rien ; et puis son accent ! Il faut que vous l'aidiez, que vous l'encouragiez. C'est là qu'il y a une oule de traditions. Allons, venez, partons.

FLORIDOR.

Impossible ce matin, j'ai des affaires.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Oh ! il n'y a pas d'affaires qui tiennent. Comment ? lorsque nous avons le bonheur de posséder dans la ville, que nous tenons un ancien comédien qui a joué à Paris et chez l'étranger, qui a gagné vingt mille livres de rente, nous ne profiterions pas de l'occasion pour nous former, pour nous instruire ?.... M'avez-vous vue hier dans Nicole du *Bourgeois Gentilhomme ?* N'est-ce pas que j'étais bien mise, et que j'ai ri de bon cœur ? Ma foi, nous n'aurons pas à nous plaindre de la foire : la salle était pleine. Oh ! le charmant état que le nôtre ; on y rit de tout, même de la détresse, quand il y en a : jugez comme on s'amuse, quand les affaires vont bien. On parle des tracasseries des comédiens ; est-ce qu'on n'en voit pas dans tous les états ? Est-ce que le marchand ne cherche pas à décrier son voisin ? Est-ce que les médecins ne courent pas les malades, les procureurs les procès, et les musiciens les poëmes d'opéra ? On nous reproche notre amour-propre ; qui est-ce qui n'en a pas ? Quand un perruquier se dit artiste, un huissier jurisconsulte, et tel barbouilleur de papier, homme de lettres ?

FLORIDOR.

C'est parfaitement bien raisonné ; mais pardon, je suis occupé....

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Ah ! mon Dieu ! que je suis indiscrète ! je vous ai dérangé ; vous étiez en famille. Ah ! ça, je dirai donc à nos camarades que vous ne pouvez pas venir aujour-

d'hui, mais que demain sans faute ils vous verront; n'est-ce pas ?

FLORIDOR.

Je vous le promets.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Allons, je m'en vais, je vous laisse; personne n'aime moins que moi à être importune. A propos, vous savez la nouvelle ? Floridor nous quitte, il a un engagement pour Lyon; je crois qu'il fait une sottise; il n'a pas assez de moyens pour jouer la tragédie, et il était si bien dans les petits-maîtres! Il veut vous acheter un habit.

FLORIDOR.

Eh! mon Dieu! je ne les vendrai pas, je le prierai de l'accepter; mais pardon encore une fois.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

C'est juste, je pars. Embrassez-moi, ma bonne Floridor; comme c'est aimable à vous de vouloir bien jouer dans ma représentation. C'est convenu, vous vous habillerez dans ma loge : vous verrez comme je l'ai fait arranger; elle est charmante. C'est une petite galanterie que je vous ai ménagée. Eh bien, vous avez été bien surprise, en arrivant de la campagne, de voir chez vous le petit cousin et la petite cousine : ils sont bien intéressants, n'est-ce pas ? Quand les mariez-vous, monsieur Floridor ? oh! nous voulons être de la noce; enfin vous êtes leur père.

FLORIDOR.

Et c'est précisément pour avancer leur mariage qu'il faut que je cause avec eux et avec ma femme.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Adieu, adieu; je ne dis plus qu'un mot. J'ai reçu une lettre de Paris; on a donné une pièce nouvelle qui a le plus grand succès; il y a un rôle de soubrette

magnifique, mais celui de l'amoureuse ne signifie rien : il faudra que vous vous serviez de votre influence, pour décider mademoiselle Monval à le jouer; vous me le promettez, n'est-ce pas? Je me sauve.... Ah! j'oubliais : trois débuts très-brillants, un drame tombé, un mélodrame aux nues; c'est une rage; mais ils auront beau faire, ils ne tueront pas la comédie.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, FLORIDOR, MADAME FLORIDOR LISE, MADEMOISELLE BEAUPRÉ, PASCAL.

PASCAL.

Monsieur, voilà un monsieur en deuil, qui arrive par la diligence; il demande votre maison et M. Dorval, homme de loi.

FLORIDOR.

Ah! mon Dieu! en voilà déjà un. Un moment, mademoiselle Beaupré. Toi, Pascal, reste ici pour les recevoir. Vous autres, allez m'attendre avec ma femme dans son appartement.

MADAME FLORIDOR.

Venez, mes enfants. (Elle sort avec Auguste et Lise.)

FLORIDOR.

Vous, mademoiselle Beaupré, vous sortirez par la petite porte dérobée. Ah! ne m'avez-vous pas dit qu'il vous manquait deux sujets? j'ai peut-être votre affaire; revenez après la répétition.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Je n'y manquerai pas : deux sujets présentés par vous, ils ne peuvent pas être sans talent, sans répertoire.... Je vais l'annoncer à tous nos camarades. Oh!

quelle reconnaissance ! ils seront enchantés, ravis : c'est charmant ! c'est adorable ! c'est délicieux !

(Elle sort.)

FLORIDOR, à Pascal.

Oui, monsieur, non, monsieur... voilà tout ce que tu dois répondre à ce monsieur, ainsi qu'à son frère, qui ne peut tarder ; et des sanglots, des soupirs : pleure, ou mets ton mouchoir sur tes yeux, si tu n'en peux venir à bout : ce n'est pas bien difficile, je compte sur toi et je te laisse. (Il sort.)

SCÈNE IX.

PASCAL, seul.

Des sanglots, des soupirs, pleurer, tirer son mouchoir.... Allons, il prépare encore quelque drôlerie, c'est sûr. Chut ! voilà notre homme ; faisons ce que monsieur nous a dit.

SCÈNE X.

PASCAL, MORINVILLE.

MORINVILLE.

C'est ici que demeure Mme Floridor, mon ami ?

PASCAL, pleurant.

Oui, monsieur.... Ah !..

MORINVILLE.

Voudriez-vous aller lui annoncer que c'est son cousin Dumont de Morinville, avocat à Brive-la-Gaillarde, qui demande à la voir. Elle est absente, je le sais, mais la maison où elle s'est retirée après le funeste événement ne doit pas être loin d'ici.

PASCAL, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc?.... (*Haut.*) Oui, monsieur, ah!....

MORINVILLE.

Un moment, mon ami, vos larmes font honneur à votre âme et prouvent l'attachement que vous aviez pour votre maître.... Je suis pénétré comme vous.... mais enfin nous sommes tous mortels.... et en bonne foi la vie est sujette à tant de traverses.... quand on a le malheur d'être père de famille, comme moi.... D'ailleurs mon cousin Floridor était déjà d'un certain âge..... M. Dorval, homme de loi, demeure-t-il loin d'ici?

PASCAL.

(*A part.*) M. Dorval! (*Haut et en pleurant.*) Non, monsieur. *A part.*) Qu'est-ce que c'est donc? on dirait qu'il fait semblant de pleurer comme moi.

MORINVILLE.

Faites-moi le plaisir de l'avertir aussi de mon arrivée. Vous me permettrez d'attendre ici.

PASCAL.

Oui, monsieur.... ah!

MORINVILLE.

Allons, allons, mon ami, un peu de courage, un peu de philosophie; il en faut. Moi, qui vous parle, j'en ai besoin plus qu'un autre.

PASCAL.

Ah! monsieur.

MORINVILLE.

C'est bon, allez, allez, mon ami.

SCÈNE XI.

MORINVILLE, seul.

Ce pauvre garçon m'a vraiment attendri.... (Examinant l'appartement.) Un bel appartement, un très-bel appartement! de beaux meubles, de très-beaux meubles! il n'y a pas d'enfants; mais il y a un frère. Le mien, qui me traite d'homme processif, est capable de faire du chagrin à cette pauvre veuve. Je la défendrai, c'est mon devoir. Je suis l'aîné; j'entends les affaires, et je le verrai venir. Je ne demanderais pas mieux que de lui rendre mon amitié, c'est mon frère; comment oublier tous les sujets de plainte.... et sa fille qui semble se joindre à lui, qui tourne la tête à mon étourdi, et lui fait faire une démarche.... oh! je ne consentirai jamais à ce mariage. Il y aura du scandale; eh bien, tant pis pour ma niece et pour son père.... Ce monsieur Dorval, l'homme de loi, paraît un galant homme; c'est lui qui nous a réconciliés avec le cousin; et puisqu'on nous appelle pour le testament, il faut bien que nous y soyons pour quelque chose.

SCÈNE XII.

MORINVILLE, FLORANGEAC.

FLORANGEAC, du dehors.

Je vous dis qu'il faut la faire saigner sur-le-champ.

MORINVILLE.

N'est-ce pas la voix de mon frère que j'entends?

FLORANGEAC, entrant.

Mais quel bonheur qu'un médecin se soit trouvé là

tout à propos. Il semble que cette bonne femme ait attendu exprès, pour tomber en paralysie, que je descendisse de mon cheval.

MORINVILLE.

Ah! vous voilà, mon frère?

FLORANGEAC.

C'est vous, mon frère?

MORINVILLE.

Enchanté de vous voir.

FLORANGEAC.

Ravi de vous rencontrer.

MORINVILLE.

Vous venez pour le testament du cousin?

FLORANGEAC.

Soyez franc; c'est ce motif qui vous amène. Moi je viens consoler une veuve respectable.

MORINVILLE.

J'ai le même but, mon frère; mais je viens aussi pour emmener mon libertin de fils.

FLORANGEAC.

Un joli garçon que votre fils! enlever sa cousine!

MORINVILLE.

Laissons cela, mon frère. Grâce à la prudence de M. Dorval et de la veuve, notre cousine, nos enfants ont été séparés dès leur arrivée. Nous terminerons avec eux quand nous aurons pris connaissance du testament. Ce pauvre cousin Floridor? après toute la rancune qu'il nous a conservée pendant sa vie, c'est bien aimable à lui d'avoir songé à nous!

FLORANGEAC.

Certainement. C'est bien ce qui prouve combien

on a eu tort, dans le temps, de le persécuter, de le tourmenter.

MORINVILLE.

Oserez-vous soutenir que ce n'est pas vous qui avez été le moteur, l'instigateur de tous les chagrins qu'on lui a causés?

FLORANGEAC.

Moi! c'est vous plutôt. N'êtes-vous pas l'aîné, le chef de la famille? n'est-ce pas vous qui, par vos belles phrases, montiez la tête à tout le monde?

MORINVILLE.

Dites donc que, comme chef de famille, car je le suis en effet, j'étais obligé de me montrer, de paraître; tandis que les autres employaient des menées sourdes, des petites manœuvres. Mais je gémissais tout bas de ce qu'on me faisait faire. Moi, moi? grand Dieu! blâmer mon cousin Floridor de jouer la comédie! moi, qui ai une passion de comédie; moi, qui ai fait la moitié d'un premier acte: car, Dieu merci, on sait que les avocats sont des gens de lettres.

FLORANGEAC.

Je me flatte que les médecins sont autant littérateurs que les avocats.

MORINVILLE.

Et moi je me flatte que le cousin Floridor aura toujours su me distinguer du reste de la famille.

FLORANGEAC.

C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir. J'entends quelqu'un; c'est problablement M. Dorval, l'homme de loi.

SCÈNE XIII.

MORINVILLE, FLORIDOR, FLORANGEAC.

FLORIDOR.

Messieurs, j'ai bien l'honneur.... Vous êtes, sans doute, les deux cousins de mon malheureux ami.

MORINVILLE.

Vous voyez en moi Dumont de Morinville, l'avocat....

FLORANGEAC.

Et Dumont de Florangeac, le médecin, qui a l'honneur de vous saluer.

FLORIDOR.

Moi, messieurs, je suis Dorval, l'homme de loi, exécuteur testamentaire. J'ai reçu, ce matin même, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

FLORANGEAC.

Elles ne vous ont exprimé que faiblement la funeste et terrible impression que l'affreuse nouvelle.... Ah! monsieur, voilà de ces choses.... quand on songe.... quoique accoutumé par état....

FLORIDOR.

Oui, vous êtes médecin.

FLORANGEAC.

Je ne saurais vous peindre.... Parlez donc, mon frère, vous dont l'état est de parler.

MORINVILLE.

S'il est facile pour un homme exercé à parler de trouver quelque éloquence, peut-être, dans les discussions qu'il est de son ministère de discuter, combien il

est pénible et douloureux de se trouver dans une position.... où par le concours des circonstances.... il faut.. Ah! c'est un événement bien malheureux.

FLORANGEAC.

Il est certain, monsieur, que si.... Quelle était donc la maladie de mon cher cousin?

FLORIDOR.

Sa maladie?.... Ma foi, je n'en sais rien.... Les médecins n'en savaient pas plus que moi; ils l'ont fait saigner.

FLORANGEAC.

Saigner dans une maladie inconnue! pauvre cousin! il a été bien mal traité.

FLORIDOR.

La douleur sincère que vous cause la perte de votre parent m'est suffisamment prouvée par vos lettres et par vos discours. En attendant madame Floridor, permettez-moi de vous parler de vos enfants....

FLORANGEAC.

Vous avez très-prudemment agi à leur égard, monsieur.

FLORIDOR.

Il paraît que vous êtes absolument décidés à ne pas les unir.

FLORANGEAC.

Monsieur, pour ma part, je ne dis pas.... mais certainement je ne me compromettrai jamais jusqu'à faire une démarche....

MORINVILLE.

Finissons les affaires de la succession, monsieur Dorval; nous pourrons nous occuper ensuite du sort de nos enfants.

FLORIDOR.

Elles ne seront pas longues. Je me suis fait délivrer

une expédition du testament. Justement, voici madame Floridor.

SCÈNE XIV.

MORINVILLE, FLORIDOR, FLORANGEAC, MADAME FLORIDOR, en grand deuil.

FLORIDOR.

Entrez, mon intéressante amie; ce sont vos deux cousins, M. de Morinville, M. de Florangeac.

MADAME FLORIDOR.

Messieurs....

FLORANGEAC.

Il eût été bien plus doux pour nous, madame, de faire une connaissance aussi chère que la vôtre dans tout autre moment.

MORINVILLE.

Au milieu du chagrin bien réel que nous cause la perte de notre parent, c'est une grande consolation pour nous que de penser qu'il n'a pas emporté au tombeau le ressentiment trop juste, peut-être, qu'il nous a si longtemps conservé.

FLORANGEAC.

Et nous aimons à croire qu'aussi indulgente que lui, vous daignerez accorder votre amitié à des parents, qui....

MADAME FLORIDOR.

Je vous demande pardon, messieurs; mais vous auriez tort de vous flatter. M. Floridor vous en a voulu toute sa vie; au moment de mourir, il a fait le sacrifice de sa colère : quand j'en serai là, peut-être ferai-je le sacrifice de la mienne; mais jusqu'à ce moment n'y comptez pas.

MORINVILLE.

Mais, madame, il me semble....

FLORANGEAC.

Que dans une circonstance aussi triste....

MADAME FLORIDOR.

Oui, messieurs, je suis triste, fort triste; mais le chagrin chez moi ne fait que donner plus de force à l'humeur.

MORINVILLE.

Vous qui aimiez tant votre mari!

MADAME FLORIDOR.

Oui, messieurs, je l'aimais, je l'aime encore, je l'aimerai toujours; et c'est précisément en vertu de cet amour, que j'en veux beaucoup à ceux à qui il a dû les seuls chagrins qu'il ait éprouvés pendant sa vie.

FLORANGEAC.

Madame, ce n'est pas moi....

MADAME FLORIDOR.

Je voudrais bien savoir, messieurs, quelles bonnes raisons vous pourriez apporter pour soutenir ce vieux préjugé qui flétrissait l'état de comédien?

MORINVILLE.

Je conviens avec vous, madame....

MADAME FLORIDOR.

Je conviens avec vous, monsieur, qu'il offre à la société plus d'agrément que d'utilité; mais est-il le seul? C'est le sort des arts; instruire un peu, amuser beaucoup, c'est quelque chose.

FLORANGEAC.

Oh! certainement, madame....

MADAME FLORIDOR.

Or, parce que telle profession est moins utile que telle ou telle autre, celui qui l'exerce en est-il moins honnête homme ?

MORINVILLE.

Non, sans doute.

MADAME FLORIDOR.

Moins utile dans ses succès, n'est-il pas moins nuisible dans ses erreurs? Et l'acteur qui joue mal, ne fait-il pas moins de tort aux gens que le médecin qui se trompe, ou l'avocat qui bavarde?

MORINVILLE.

Il est certain, madame....

MADAME FLORIDOR.

Si la réflexion vous avait rendu raisonnables encore ! mais non : je vois que vous êtes aussi insensés qu'autrefois; et la manière dont vous vous conduisez avec des enfants que vous forcez à s'enfuir de chez vous....

MORINVILLE.

Oh ! madame, pour cette affaire....

MADAME FLORIDOR.

Vous avez raison; cela ne me regarde pas; je ne m'en mêle point : j'étais seulement bien aise de soulager mon cœur... J'en avais besoin; je suis si désolée.... Ah! monsieur Dorval, vous étiez l'ami de ce cher Floridor.... Mes larmes.... m'empêchent de poursuivre. Vous vous êtes hâtés de venir, messieurs, pour prendre connaissance du testament. M. Dorval va vous en faire lecture. (Floridor et sa femme font approcher des fauteuils par Pascal, qui affecte encore de pleurer.)

FLORANGEAC, bas à son frère.

Mon frère?

MORINVILLE, de même.

Eh bien, mon frère.

FLORANGEAC, de même.

Cette femme-là ne nous aime pas beaucoup.

(Ils s'asseyent tous.)

MORINVILLE, de même.

Nous l'apaiserons. (Haut.) Écoutons le testament.

FLORIDOR.

Avant de procéder à la lecture, je crois devoir vous rappeler le caractère du testateur; il était vindicatif.

FLORANGEAC.

Eh quoi! ce testament serait-il un monument de vengeance?

MORINVILLE.

De ceux que nous autres gens de métier nommons *ab irato*?

FLORIDOR.

Pas tout à fait; mais il se pourrait que vous le trouvassiez un peu bizarre. Monsieur Morinville, vous qui êtes fort instruit dans la pratique, connaissez-vous votre théâtre?

MORINVILLE.

Mais un peu, je m'en flatte.

FLORIDOR.

Connaissez-vous une comédie intitulée *les Trois Jumeaux vénitiens*.

MORINVILLE.

Les *Trois Jumeaux vénitiens*? Je l'ai vue autrefois.

MADAME FLORIDOR.

Ah! comme mon pauvre Floridor jouait Arlequin dans cette pièce-là!

FLORANGEAC, à part.

Arlequin!

MORINVILLE, à part.

Mon cousin, l'Arlequin !

MADAME FLORIDOR.

Oui, messieurs, il y rappelait Carlin.

MORINVILLE.

Mais qu'ont de commun, je vous prie, ces *Trois Jumeaux vénitiens*?....

FLORIDOR.

C'est qu'il est question dans cette pièce d'un testament, et d'une petite condition imposée par le testateur à ses légataires.

MORINVILLE.

Une condition ! laquelle ?

FLORIDOR.

De porter toute leur vie un habit vert galonné en or.

MORINVILLE.

Le vert galonné en or ne convient guère à un avocat.

FLORANGEAC.

Ni à un médecin.

MORINVILLE.

Cependant, on peut se résoudre....

FLORANGEAC.

Pour prouver jusqu'à quel point le souvenir de notre parent nous est cher....

MORINVILLE.

Et s'il était possible que cette condescendance de notre part nous réconciliât avec notre chère cousine....

FLORIDOR.

La condition de l'habit vert n'est pas tout à fait la même que celle du présent testament, mais elle en

approche. Voici les deux articles qui vous concernent : (Lisant.) « *Item*, je donne et lègue à mon cousin Augustin « Dumont de Morinville, l'avocat, en considération des « liens du sang qui nous joignent, de l'amitié que j'eus « autrefois pour lui, et que je retrouve en cet instant.... « une somme de trente mille francs qui sera prélevée sur « le plus clair de la succession, pour lui être comptée « sur sa simple quittance.

MORINVILLE.

Ce pauvre cousin ! Moi je ne peux pas entendre la lecture d'un testament, sans me sentir ému, pénétré....

FLORIDOR, continuant.

« Mais comme ledit Dumont de Morinville m'a long- « temps persécuté dans ma jeunesse, pour m'empêcher « de prendre l'état de comédien, auquel je dois ma « fortune, et par conséquent le moyen de prouver « audit Morinville combien il m'est cher, j'entends et « je prétends que, par forme d'expiation envers l'état « de comédien....

MORINVILLE.

Eh bien....

FLORIDOR, continuant.

« Le présent legs ne lui soit délivré, que lorsqu'il aura « été à pied, en plein jour, signer la quittance chez le « notaire, en habit de Crispin. »

MORINVILLE.

De Crispin !

FLORIDOR.

« Avec l'épée, les gants, la fraise, la coiffe et la ceinture. »

FLORANGEAC.

Ah ! mon dieu !

MORINVILLE.

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là, monsieur ?

MADAME FLORIDOR.

Hélas! monsieur de Morinville, nous ne sommes guère en humeur de plaisanter.

FLORANGEAC.

Mon frère en Crispin!

FLORIDOR.

Passons à l'article de M. de Florangeac.

FLORANGEAC.

A mon article!

FLORIDOR, lisant.

« *Item*, pour les mêmes causes et motifs que ci-dessus, « je donne et lègue à mon cousin, Jean-Chrysostôme « Dumont de Florangeac, le médecin, une pareille « somme de trente mille francs;...

FLORANGEAC.

Jusqu'ici c'est charmant.

FLORIDOR, continuant.

« Lui imposant, pour condition, d'aller chercher ledit « legs à pied, en plein jour, dans mon costume complet « d'Osmin des *Trois Sultanes*. »

FLORANGEAC.

Qu'est-ce que c'est que l'habit d'Osmin?

MADAME FLORIDOR.

Hélas! Osmin était le chef des eunuques du grand Soliman.

FLORANGEAC.

Le chef des eunuques?

MORINVILLE.

Habit turc, mon frère.

FLORIDOR.

Voilà, messieurs, tout ce qui vous concerne dans le testament.

MORINVILLE.

Vous entendez bien, monsieur, qu'il nous est impossible.... Ou c'est une vérité, ou c'est une plaisanterie.... Si c'est une plaisanterie, elle est fort indécente, fort déplacée; si c'est une vérité.... trente mille francs.... un habit de Crispin.!..

FLORANGEAC.

Un habit turc.... non, monsieur.... jamais.... cependant.... c'est une tyrannie, c'est une infamie.

MORINVILLE.

Clause illusoire, dérisoire, abusive, inadmissible, et nous ferons casser le testament.

FLORIDOR.

Faites-le casser; et vous n'êtes alors ni légataires ni héritiers.

MORINVILLE.

Comment, monsieur!... (En réfléchissant.) C'est vrai....

FLORANGEAC.

C'est vrai?

MORINVILLE.

C'est vrai.

FLORIDOR.

Je répugnais à vous communiquer ces deux articles; mais mon devoir.... Je sens qu'il vous est impossible d'exécuter les conditions.... Je sais bien qu'on pourrait vous dire qu'un quart d'heure est bientôt passé; que vous en avez fait passer plus d'un bien cruel à votre cher cousin; que vous n'êtes pas fortunés, et que trente mille francs pour une petite promenade chez un notaire ne sont pas à dédaigner. Mais je me garderai de vous faire la moindre observation; seulement j'ai fait préparer dans ces deux cabinets les deux habits qui vous sont destinés: (Indiquant le cabinet à droite.) là, l'habit de Crispin; (Indiquant le cabinet à gauche.) là, l'habit du chef des eunuques.

MORINVILLE.

Eh quoi! monsieur, vous penseriez....

FLORIDOR.

Voyez, messieurs, réfléchissez; dans un moment, je reviens savoir votre résolution.

MORINVILLE.

Mais permettez donc, monsieur, vous qui êtes l'exécuteur testamentaire, ne pourriez-vous pas arranger tout cela?

FLORIDOR.

Qu'osez-vous me proposer, monsieur?

MORINVILLE.

Qui le saura? Tenez, nous sommes forcés de renoncer au legs, si vous persistez, parce que vous entendez bien qu'un avocat, un médecin, ne peuvent pas.... se feraient moquer d'eux.... Enfin le cher cousin nous a destiné ces soixante mille francs; quand nous ne nous déguiserions pas, à qui cela ferait-il tort? à personne; personne ne compte là-dessus. Madame, joignez-vous à nous.

MADAME FLORIDOR.

Qui? moi! Ah! messieurs; la lecture des deux articles de ce testament a rouvert toutes mes blessures; on y reconnaît si bien le bon cœur de mon pauvre mari! Ah! qu'il est dur de perdre ce qu'on aime! qu'une pauvre veuve est à plaindre!... Je ne saurais parler. Venez, monsieur Dorval; messieurs, je suis votre très-humble servante.

FLORIDOR.

Messieurs, j'ai bien l'honneur.... Je ne vous dis pas adieu.

SCÈNE XV.

MORINVILLE, FLORANGEAC.

MORINVILLE.

Mon frère?

FLORANGEAC.

Eh bien, mon frère.

MORINVILLE.

Nous sommes joués, mon frère.

FLORANGEAC.

On se moque de nous, mon frère.

MORINVILLE.

Même après sa mort, mystifier les gens !

FLORANGEAC.

Voilà le premier défunt qui puisse s'amuser aux dépens d'un médecin.

MORINVILLE.

Un avocat en Crispin !

FLORANGEAC.

Un médecin en Turc !

MORINVILLE.

Nous faire faire un voyage de soixante lieues pour cette belle équipée !

FLORANGEAC.

Si nous étions en carnaval encore.

MORINVILLE.

Ah ! je ne dis pas....

FLORANGEAC.

Trente mille francs.... si l'on était bien sûr que cela ne parvînt pas jusqu'à Brives.

MORINVILLE.

Ils sont capables de le faire insérer dans les journaux.

FLORANGEAC.

Le notaire ne peut pas demeurer bien loin.

MORINVILLE.

Mais il a des clercs. La belle figure que nous ferions devant ces jeunes gens!

FLORANGEAC.

Allons, allons; j'emmène ma fille, et je pars.

MORINVILLE.

Moi je me fais indiquer la maison de campagne où l'on a envoyé mon fils; je vais le chercher moi-même, et je retourne à Brives.

FLORANGEAC.

Oui, partons.

MORINVILLE.

Sur-le-champ.

FLORANGEAC.

C'est vous, pourtant, mon frère, qui nous valez cette humiliation.

MORINVILLE.

Allons, encore des reproches; vous êtes bien intéressé, mon frère; car, je le vois, vous seriez sur le point de céder et d'endosser l'habit de chef des eunuques.

FLORANGEAC.

Moi? dites plutôt que vous seriez charmé que je vous donnasse l'exemple.

MORINVILLE.

Allons, ne vous gênez pas ; votre bel habit turc est dans le cabinet.

FLORANGEAC.

Votre habillement complet de Crispin est dans celui-là.

MORINVILLE.

Que maudit soit l'auteur de ces *Trois Jumeaux vénitiens*, avec son habit vert galonné en or!

FLORANGEAC.

Oui, sans doute, c'est lui qui a donné à mon cousin l'idée de cette détestable condition.

MORINVILLE.

Eh bien, qu'attendons-nous encore? partons.

FLORANGEAC.

Oui, sans doute, allons-nous-en, nous n'avons plus rien à faire ici.

MORINVILLE.

Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc? vous approchez de ce cabinet?

FLORANGEAC.

Pas du tout, je pars; mais il n'y a pas de mal à regarder, par pure curiosité, l'habit.... que je ne mettrai pas.

MORINVILLE.

La curiosité pourrait bien vous porter à l'essayer.

FLORANGEAC.

L'essayer? non certes.... cependant l'essayer ne serait pas encore me montrer dans les rues. (Il ouvre le cabinet.) Ah! mon Dieu, on ne nous a pas trompés. Le voilà sur une chaise.

MORINVILLE.

Fort bien, mon frère, vous voilà presque décidé. Voulez-vous que je vous serve de valet de chambre?

FLORANGEAC.

Taisez-vous donc, mon frère : vous imaginez-vous que je sois capable?... Mais vous-même, vous approchez de ce cabinet.

MORINVILLE.

Mon Dieu, non; je prends ma canne et mon chapeau pour partir.

FLORANGEAC.

Et moi, de mon côté.... Trente mille francs.... Je ne veux plus regarder.... Ah! ah! c'est là où se trouve la bibliothèque de mon cousin; il y a peut-être des livres de médecine.

MORINVILLE.

Vous cherchez un prétexte pour entrer.

FLORANGEAC.

Il est certain que ces livres.... cet habit.... ma foi, pendant que mon cheval blanc se repose....

(Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE XVI.

MORINVILLE, seul.

Eh bien, qu'est-ce que c'est? comment! le voilà dans le cabinet! Pauvre frère! l'argent lui a toujours tenu au cœur. Oh! certainement, à ce prix je ne lui envierai pas.... mais je mourrais de dépit qu'il fût plus riche que moi. Si je voulais un prétexte comme lui; il y a des livres de son côté; et du mien, il y a des gravures; des gravures superbes, et moi qui m'y connais! Entrerai-je? Ah! mon Dieu, qu'on a de peines dans la vie.... Il n'y a personne; entrons. (Il entre dans l'autre cabinet.)

SCÈNE XVII.

FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, entrant par le fond.

FLORIDOR.

Ils sont entrés tous les deux.

MADAME FLORIDOR.

Ils mettront les habits, j'en suis sûre.

FLORIDOR.

Ils les mettent déjà; je le parierais.

MADAME FLORIDOR.

Voyez pourtant où la soif de l'argent nous mène.

FLORIDOR.

Plût au Ciel encore qu'on n'employât jamais, pour en gagner, des moyens plus coupables! Tu sens bien que je ne les laisserai pas aller chez le notaire. Mon frère l'armateur et ta sœur la douairière sont, comme nous, riches et sans enfants; nous pouvons faire un petit sacrifice pour ceux-ci. Je cours préparer le reste de mon projet, et je retourne ensuite au jardin calmer nos jeunes gens, qui sont bien inquiets. Toi, reste ici, pour recevoir les vieillards; surtout, modère-toi. Pauvres cousins! ils sont déjà assez dignes de pitié.

MADAME FLORIDOR.

Oh! ils n'en sont pas quittes; je ne leur ai pas encore dit tout ce que j'avais sur le cœur.

SCÈNE XVIII.

FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Eh bien, me voilà ; j'ai laissé la répétition au second acte ; j'étais si curieuse de voir les débutants que vous nous avez annoncés.... Sont-ils arrivés ? Où sont-ils ? Ont-ils un physique avantageux ; un bon ton ? J'ai vu le moment où tous nos camarades allaient venir, pour faire connaissance avec eux.

FLORIDOR.

Bien sensible à cet empressement, ma chère demoiselle Beaupré. Oui, ils sont arrivés ; mais vous allez rire. A peine débarqués, ils se sont enfermés dans ces deux cabinets, pour repasser leurs rôles de début ; et je ne serais pas étonné que, pour mieux se pénétrer de leurs personnages, ils n'eussent essayé leurs habits.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Allons donc.

FLORIDOR.

Oh ! ce sont deux vrais amateurs ; ils ont une passion pour leur art.... Pardon, je laisse à ma femme le soin de vous les présenter ; j'ai une petite affaire à terminer ; je reviens dans l'instant. (Il sort.)

SCÈNE XIX.

MADAME FLORIDOR, MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Mais il a perdu la tête, votre cher mari. Mais vous-même, cet habit....

MADAME FLORIDOR.

Je vous expliquerai cela dans un autre moment. Daignez m'excuser, comme mon mari; j'ai quelques ordres à donner. Entre camarades, on se présente soi-même. (A part.) Je ne veux point en avoir le démenti; et en dépit de M. Floridor, je veux leur amener leurs enfants. (Elle sort.)

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Eh! mais, écoutez, donc, madame Floridor, c'est inconcevable! me laisser seul ici avec deux inconnus!

SCÈNE XX.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ, FLORANGEAC, habillé en Turc.

FLORANGEAC.

Il faut convenir que l'homme est bien faible dans ses résolutions!

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Eh! mais, que vois-je? Eh! vraiment oui; M. Floridor ne m'avait pas trompé; en voilà déjà un en costume.

FLORANGEAC.

Dieu sait comme mon frère va se moquer de moi.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

FLORANGEAC.

Oh! ciel, quelqu'un. Où me cacher?

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Enchantée d'être la première de la troupe à faire connaissance avec un camarade qui est tellement possédé

de l'amour de son art qu'il prend son costume avant la représentation.

FLORANGEAC.

Mais, madame, permettez....

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Quel est le genre de monsieur? est-ce l'opéra, le tragique, le comique? Va-t-il jouer Mahomet, Orosmane, Bajazet, le marchand de Smyrne, ou Sander de *Zémire et Azor*?

FLORANGEAC.

Mais, madame, je voudrais....

SCÈNE XXI.

MORINVILLE, en Crispin, MADAME BEAUPRÉ, FLORANGEAC.

MORINVILLE.

Je n'ose faire un pas.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Oh! pour celui-là, on n'a pas besoin de demander son emploi; c'est mon Crispin. Approchez; venez présenter vos hommages à votre Lisette.

MORINVILLE, à part.

Ah! mon dieu, une femme, et mon frère en Turc.

FLORANGEAC, de même.

Mon frère en Crispin!

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

« Bonjour, Crispin, bonjour. » Allons donc, à vous, puisque je vous donne la réplique. Vous voyez en moi Eulalie de Beaupré, la première soubrette de la troupe dans laquelle vous allez débuter.

FLORANGEAC.

Comment? dans laquelle nous allons débuter!

MORINVILLE.

Pour qui nous prenez-vous?

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Pour les deux comédiens que nous attendons.

MORINVILLE.

Pour les deux comédiens! voilà pourtant à quoi votre ridicule faiblesse nous expose, mon frère.

FLORANGEAC.

Mais il me semble, mon frère, que nous n'avons rien à nous reprocher....

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Ah ça! permettez donc, mes chers messieurs; vous avez l'air un peu gauche sous ces habits. Est-ce que vous ne seriez pas les comédiens qu'on nous a promis?

MORINVILLE.

Les comédiens?... (Haut.) Diable! gardons-nous de dire qui je suis.... (Bas.) Oui, oui, madame; nous sommes les comédiens.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Eh bien, moi je n'en crois rien, je m'y connais; c'est un tour qu'on vous joue.

FLORANGEAC.

Un tour!... hélas! oui, madame, nous ne le savons que trop.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Il est malin, le cher Floridor.

MORINVILLE.

Mais pourquoi veut-il l'être, même après sa mort?

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Comment! après sa mort?

SCÈNE XXII.

MORINVILLE, MADEMOISELLE BEAUPRÉ, LISE, AUGUSTE, MADAME FLORIDOR.

MADAME FLORIDOR.

Venez, venez, mes chers enfants; il y a ici des personnes que vous serez bien aises de voir.

MORINVILLE.

O Ciel! que vois-je? mon fils!...

FLORANGEAC.

Ah! grands dieux! c'est ma fille!... Il m'est impossible.... dans cet équipage.... je reviens tout à l'heure.
(Il se sauve dans le cabinet où il s'est habillé.)

MORINVILLE.

Comment, libertin!.... attends, attends; nous allons nous parler dans un moment. (Il se sauve dans son cabinet.)

SCÈNE XXIII.

AUGUSTE, MADAME FLORIDOR, LISE, MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

MADAME FLORIDOR.

Ah! les pauvres gens! on n'est pas plus honteux.

AUGUSTE.

Je ne me trompe pas; c'est mon père que je viens d'apercevoir.

LISE.

C'est le mien qui vient de se sauver dans ce cabinet.

AUGUSTE.

Que signifie ce déguisement?

LISE.

Pourquoi cette mascarade?

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Ah çà, ma chère madame Floridor, mettez-moi donc dans la confidence ; car, pour une soubrette aussi curieuse que moi, c'est un supplice de voir qu'il y a un secret et de l'ignorer. Tout à l'heure, c'étaient des comédiens qui devaient jouer avec nous, et maintenant ce sont les pères de ces deux jeunes gens. Je n'y entends rien ; jé n'y conçois rien ; expliquez-moi donc....

MADAME FLORIDOR.

Ma foi, que M. Floridor vous l'explique lui-même! Justement le voici.

SCÈNE XXIV.

AUGUSTE, MADEMOISELLE BEAUPRÉ, LISE, MADAME FLORIDOR, FLORIDOR.

FLORIDOR.

Eh bien, qu'est-ce? d'où vient tout ce bruit?

AUGUSTE.

Ah! c'est vous, monsieur? j'ignore de quel moyen vous avez pu vous servir? mais il paraît que vous vous êtes cruellement vengé de mon père et de celui de Lise; je ne suis pas homme à le souffrir, et....

LISE.

En effet, mon cousin, c'est nous faire bien cruellement acheter l'hospitalité que vous nous avez accordée.

FLORIDOR.

Allons, ma femme n'a pu résister au désir de vous montrer vos parents en costume. Calmez-vous, et vous verrez que s'il y a un peu de malice dans mon fait, il n'y a pas de méchanceté. Du reste, il paraît bien constant que nos deux légataires se sont résignés.

MADAME FLORIDOR.

Oh! parfaitement résignés. Demandez à Mlle Beaupré, elle les a vus là, tout comme moi, en costume bien complet.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Oui, très-complet, l'un en Turc, l'autre en Crispin; mais enfin pourrais-je savoir?...

FLORIDOR.

Patience, patience, mes chers enfants.

SCÈNE XXV.

AUGUSTE, MADAME FLORIDOR, FLORIDOR, MADEMOISELLE BEAUPRÉ, LISE, FLORANGEAC, dans son premier habit.

FLORANGEAC.

Ah! ah! mademoiselle, je vous retrouve. C'est donc vous qui vous évadez de la maison paternelle.

SCÈNE XXVI.

MORINVILLE, dans son premier habit, AUGUSTE, MADAME FLORIDOR, FLORIDOR, MADEMOISELLE BEAUPRÉ, LISE, FLORANGEAC.

MORINVILLE.

Vous voilà donc, enfin, mauvais sujet, qui, pour un fol amour contrariant mes vœux les plus chers.... Mais nous nous expliquerons hors de cette maison, où le diable, je crois, m'a fait entrer. Partons.

AUGUSTE ET LISE.

Mais, mon père....

FLORANGEAC.

Point de supplications, mademoiselle, elles seraient inutiles ; je pars et je vous enmène.

MORINVILLE.

A l'égard du testament de mon cousin Floridor, je vous déclare à vous, monsieur l'exécuteur testamentaire, que je renonce formellement au legs oppressif et ridicule....

FLORANGEAC.

Et moi de même.

MORINVILLE.

Il ne sera pas dit qu'Augustin Dumont de Morinville, l'avocat, se soit compromis jusqu'au point.... J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour. (Il veut sortir.)

FLORIDOR, le retenant.

Un moment, messieurs; souffrez qu'avant de partir, je vous fasse lecture d'un petit codicille qui vous regarde.

MORINVILLE.

Comment! d'un codicille?

FLORIDOR.

Oui, messieurs, qui vient à l'appui du testament de mon ami Floridor, et que je ne devais vous communiquer que dans le cas où vous auriez essayé les habits.

FLORANGEAC.

Oh! les maudits habits!

MORINVILLE.

Non, je ne veux plus rien entendre.

FLORIDOR.

Écoutez au moins; ça ne vous engage à rien.

FLORANGEAC, passant à la gauche de Floridor.

En effet, mon frère.

MORINVILLE.

Voyons donc, monsieur, que dit ce codicille?

FLORIDOR.

Il dit que, pourvu que vous ayez essayé les deux habits, vous êtes dispensés d'aller plus loin, et que même en considération de cette première démarche, les deux legs qui vous sont assignés seront doublés....

FLORANGEAC.

Ah! mon Dieu! mais, c'est magnifique, c'est magnanime de la part de mon cousin.

FLORIDOR.

Le cousin Floridor ne mettant d'autre condition à cette addition de legs....

MORINVILLE.

Aye! aye! une condition!

FLORIDOR.

Que le mariage de vos enfants.

MORINVILLE.

Le mariage de nos enfants?

AUGUSTE.

Ah! mon cousin, quelle reconnaissance!

LISE.

Se pourrait-il?

MADAME FLORIDOR.

Qu'en dites-vous? voilà ce qui s'appelle des conditions justes, honnêtes et raisonnables; acceptez-les, et je vous pardonne.

LISE.

Mon père, ne vous paraît-il pas plus convenable de me marier à mon cousin?...

FLORANGEAC.

Mon frère, qu'en dis-tu?

MORINVILLE.

Et que veux-tu que j'en dise? réconcilions-nous, et marions nos enfants.

FLORANGEAC.

A merveille! or çà, ce n'est pas l'intérêt qui me fait parler; mais comme il pourrait y avoir encore un autre codicille, quand pourrons-nous toucher nos sommes?

FLORIDOR.

Mais les soixante mille francs qui doivent servir de dot à ces chers enfants sont tout prêts; quant aux soixante autres mille francs qui vous sont légués par le testament, il ne manque plus qu'une petite formalité pour qu'on vous les compte.

MORINVILLE.

Laquelle?

FLORIDOR.

C'est que je sois mort.

MADAME FLORIDOR.

Et il n'en a pas encore envie, je vous en réponds.

FLORANGEAC.

Qu'est-ce que vous dites-donc?

LISE.

Eh! mais, mon père, c'est M. Floridor lui-même qui vous parle.

AUGUSTE.

Eh! oui, notre cousin le comédien.

FLORANGEAC.

Est-il possible?

MORINVILLE.

Il faut avouer que je suis une grande dupe.

FLORIDOR.

Le défunt vous remercie de tout l'attachement que vous lui avez témoigné. Touchez là, chers cousins, nous sommes quittes : plus de querelles entre nous. Vous avez fait tous vos efforts dans le temps pour me faire déshériter par mon père; je me venge en dotant vos enfants et en vous plaçant dans mon testament.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Mais les deux sujets que vous nous avez promis?

FLORIDOR.

Je me charge de vous les trouver. (Aux pères.) Vos enfants ont de grands torts envers vous; mais ils s'aiment, ils ont bon cœur, et je vous garantis qu'ils feront un excellent ménage. Quant à vous, puissé-je vous avoir

convaincus que c'est aux méchants et aux fripons de tous les états que l'homme raisonnable doit réserver toute sa haine, et que le comédien honnête homme a tout autant de droits qu'un autre à l'estime des honnêtes gens!

FIN DU VIEUX COMÉDIEN.

LES

DEUX MÉNAGES

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée par les comédiens du Roi,
sur le second Théâtre-Français, le jeudi 21 mars 1822.

FAITE EN SOCIÉTÉ

Avec MM. WAFFLARD & FULGENCE

PERSONNAGES

DORSAI, négociant	MM.	DAVID.
BOURDEUIL, son associé		SAMSON.
UN COMMIS		ÉDOUARD.
MADAME BOURDEUIL	Mmes	DELATTRE.
MADAME DORSAI		FALCOZ.
STÉPHANIE		DUTERTRE.
MADAME HIPPOLYTE, revendeuse à la toilette		CLAIRET.
UN VALET	M.	MÉNÉTRIER.

La scène se passe à Paris dans une maison commune à Bourdeuil et à Dorsai.

LES

DEUX MÉNAGES

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant : au lever du rideau, Dorsai est assis près d'un bureau où il écrit.

SCÈNE I.

DORSAI seul, lisant la fin de sa lettre.

« De grâce, madame, ne détruisez pas un reste d'es-
« pérance, et croyez à la pureté de mes sentiments ainsi
« qu'à mon profond respect.

« Adolphe DE BRÉMONT. »

C'est adroit de m'être donné ce faux nom de Brémont. Dois-je faire parvenir cette lettre? Y répondra-t-on? J'en doute : mettons toujours l'adresse. (Il écrit.) « A madame de Montalan, rue Chantereine. » Parbleu, je suis un grand étourdi ; j'ai une femme charmante que j'adore ; je trouve dans mon ménage le repos et la paix, et je vais peut-être sacrifier mon bonheur pour une intrigue dont le succès me paraît presque impossible D'un autre côté, après avoir fait les premiers pas, mon amour-propre est intéressé à réussir; cette madame de Montalan

est si jolie! J'aperçois au spectacle une femme qui fait sur moi la plus vive impression : je la suis; j'apprends que c'est madame de Montalan, veuve d'un officier général. Je me présente chez elle sous le nom de Brémont. Je lui offre mes services pour je ne sais quelle liquidation qu'elle poursuit au ministère de la guerre. Elle me reçoit froidement; sa rigueur me fait perdre toute espérance. Je n'y pensais plus, lorsque je vais au salon, et le premier objet qui me frappe, c'est son portrait : cette vue renouvelle tous mes sentiments, et moi, qui me pique d'être le modèle de tous les maris, j'ai la faiblesse, ou plutôt l'indiscrétion d'en faire faire une copie. (Il tire de sa poche un portefeuille dans lequel est un portrait.) N'y a-t-il pas de la fatalité dans mon aventure!

SCÈNE II.

DORSAI, UN COMMIS, avec des papiers à la main.

LE COMMIS.

Monsieur!

DORSAI, cachant précipitamment le portefeuille.

Eh bien, qu'est-ce encore?

LE COMMIS.

M. Desnoyers, ce gros parfumeur qui demeure à côté de l'hôtel, voudrait emprunter mille écus pour subvenir aux frais de son procès en séparation contre sa femme.

DORSAI.

Fi donc! voudrais-je tremper dans un pareil scandale? Qui, moi, prêter à un mari pour qu'il plaide contre sa femme!

LE COMMIS.

Mais, monsieur, c'est un homme très-solide!

DORSAY.

Eh bien, voyez Bourdeuil, mon associé ; s'il est moins scrupuleux que moi, à la bonne heure. Qu'il prête les mille écus; mais laissez-moi, je suis occupé.

(Le commis sort.)

SCÈNE III.

DORSAI seul, regardant s'il n'est vu de personne et reprenant le portefeuille.

Le voilà ce portrait! Quels yeux! quelle fraîcheur! A l'aide d'un petit secret que j'ai fait adapter à mon portefeuille, je défie bien qu'on puisse se douter qu'il renferme un pareil trésor; mais, précaution bien superflue! le portefeuille d'un négociant est sacré ainsi que sa correspondance, et ses billets doux passent sous la rubrique du commerce avec le cours des changes. Au surplus, ce commencement d'intrigue n'est qu'un caprice.... une de ces fantaisies dont aucun mari n'est exempt, et je gagerais bien que Bourdeuil, malgré son amour pour sa femme, a aussi comme moi.... Le voici, faisons-le causer, sans nous trahir.

SCÈNE IV

DORSAI, BOURDEUIL.

BOURDEUIL.

Bonne nouvelle, mon cher Dorsai; la Banque vient de nous accorder un nouveau crédit.

DORSAI.

En vérité? tant mieux.

BOURDEUIL.

Grâce à notre activité et au choix de nos opérations,

nous pouvons nous vanter maintenant que notre signature est une de celles qui inspirent le plus de confiance sur la place. Quel honneur pour notre maison de commerce !

DORSAI.

Que nous avons été bien inspirés de nous associer!

BOURDEUIL.

N'est-ce pas? notre société n'a fait que fortifier notre ancienne amitié de collége.

DORSAI.

Sans vanité, si nous sommes heureux, nous pouvons dire que nous le méritons; tout entiers à nos spéculations, nous nous occupons exclusivement de nos affaires.

BOURDEUIL.

Chacun de nous a placé son bonheur dans son ménage; point de folles dépenses, point de luxe.

DORSAI.

Une économie sage et bien entendue.

BOURDEUIL.

Point d'intrigues; une conduite exemplaire; maris de femmes charmantes, nous les aimons comme nous en sommes aimés.

DORSAI.

Et, chose rare, nos femmes s'aiment entre elles. Jamais la plus petite altercation.... le plus léger nuage n'a troublé leur amitié.

BOURDEUIL.

La tienne surtout est un modèle de franchise et de douceur, et elle a dans toi la plus grande confiance; ce n'est pas que je ne reconnaisse dans madame Bourdeuil les meilleures qualités. Oh! j'aime à lui rendre

justice; mais elle est un peu plus susceptible sur le chapitre de la jalousie.

DORSAI.

J'ai cru remarquer en effet que ta femme était un peu jalouse.... Écoute donc, mon cher Bourdeuil, peut-être lui as-tu donné quelque sujet....

BOURDEUIL.

Moi? jamais.

DORSAI, ironiquement.

Oh! jamais.

BOURDEUIL.

Non, mon ami, non, je te le jure.

DORSAI.

Tu n'as aucune raison de me le cacher.... Entre hommes on n'est pas aussi sévères, et quand bien même... serait-ce un si grand mal?

BOURDEUIL, avec feu.

Comment, si ce serait un grand mal?

DORSAI.

Allons, allons, tu vas me faire croire que lorsqu'un mari, qui du reste aime sa femme et la rend heureuse, trouvera dans le monde une occasion innocente de se distraire, il se gênera et ne pourra pas se permettre....

BOURDEUIL, très-vivement.

Non, monsieur, non; un bon mari ne doit jamais se distraire ailleurs que chez soi; il se gêne, monsieur, et ne se permet rien.

DORSAI, à part.

Diable! j'ai bien fait de ne pas m'ouvrir à lui.

BOURDEUIL.

Oh! j'ai sur le chapitre de la fidélité conjugale des

principes invariables ; elle doit être réciproque ; un mari est comme un banquier, il doit remplir ses engagements ; or j'ai promis à madame Bourdeuil de lui être fidèle ; ma parole vaut ma signature, c'est comme si j'avais souscrit une traite de cent mille écus.

DORSAI.

Avec cette différence que, dans le commerce, plus l'échéance est longue et plus il est facile de s'acquitter ; au surplus, mon ami, je suis bien aise de te voir dans ces beaux sentiments, car ce sont aussi les miens, et tout ce que je te disais tout à l'heure....

BOURDEUIL.

N'était qu'un piége, peut-être.

DARSAI.

Positivement.

BOURDEUIL.

Mon caractère n'a jamais changé. J'ai toujours été ennemi de la galanterie. Je suis né pour les spéculations et le commerce ; à dix-huit ans, au lieu d'aller avec les jeunes gens de mon âge au spectacle.... à Tivoli et à Frascati, je m'enfermais chez moi pour me livrer à l'étude des changes étrangers, au calcul décimal et à l'arithmétique appliquée à l'algèbre. Je n'ai eu qu'une seule maîtresse en ma vie, et c'est un étudiant en droit qui me l'a soufflée, en me disant que c'était pour mon bien, attendu que l'amour et les mathématiques étaient incompatibles.

DORSAI.

Mon cher ami, qu'avons-nous à faire ce matin?

BOURDEUIL.

Mais rien de bien pressé. Hier soir, j'ai répondu à nos banquiers d'Amsterdam ; nous n'avons plus qu'à parafer nos bordereaux : c'est l'affaire d'une heure tout au plus.

DORSAI.

Si tu veux, nous irons faire un tour de promenade ensemble.

BOURDEUIL.

C'est impossible ; il faut que tu restes ici pour acquitter cette traite de quatre-vingt mille francs, tandis que moi j'irai à la Bourse, où j'ai donné rendez-vous.

DORSAI.

Comment, est-ce que c'est aujourd'hui que cette traite échoit.

BOURDEUIL.

Ce matin même on doit se présenter.

DORSAI.

Ah! diable, je n'y pensais plus. Est-ce sur les fonds courants que nous prendrons ces quatre-vingt mille francs.

BOURDEUIL.

Non, ne touchons pas à la caisse; je vais te les remettre. (Il tire de sa poche des billets, et les donne à Dorsai, qui les met dans son portefeuille.)

Tu me parlais tout à l'heure d'aller faire un tour, est-ce encore pour me mener rue Chantereine?

DORSAI, inquiet.

Que veux-tu dire? (A part.) Ah! mon Dieu, est-ce qu'il se douterait....

BOURDEUIL.

As-tu déjà oublié les deux factions que tu m'as fait faire, lorsque tu es monté chez je ne sais quelle personne, en me priant d'attendre à la porte? Morbleu! quand j'y pense, je sens revenir ma mauvaise humeur.

DORSAI.

Eh quoi! ai-je donc été si longtemps?

BOURDEUIL.

Pendant plus d'une demi-heure je m'impatientais sous cette maudite porte cochère.... j'allais.... je venais.... Quelles affaires as-tu donc dans cette maison?

DORSAI.

Oh! une bagatelle, un recouvrement pour une opération que j'avais faite avant que nous fussions associés.

BOURDEUIL.

Est-ce que tu crains de perdre quelque chose?

DORSAI.

Non; mais j'attendrai peut-être longtemps.

BOURDEUIL.

Tant pis; quant à moi, je me rappellerai longtemps la rue Chantereine.

SCÈNE V.

DORSAI, BOURDEUIL, MADAME DORSAI.

MADAME DORSAI.

Messieurs, je vous salue.

DORSAI.

Eh! bonjour, ma chère amie! Eh bien, ma Clémentine, as-tu quelque partie de plaisir projetée pour ce soir? T'es-tu bien amusée hier à la Comédie française?

MADAME DORSAI.

Ah! mon ami, le spectacle était charmant.

DORSAI.

Cette pauvre Clémentine! Je suis si heureux quand je sais qu'elle s'amuse; pourquoi mes occupations ne

me permettent-elles pas d'être constamment près de toi, de prévenir tes goûts, tes moindres désirs, d'embellir ta vie par tout ce que la tendresse d'un amant peut avoir de charmes; car, tu le sais, ma chère amie, quoique marié, je n'en suis pas moins ton amant.

MADAME DORSAI.

Je te remercie de ta tendresse, mon ami; je la partage et suis la femme la plus heureuse.

BOURDEUIL, vivement.

La plus heureuse! un moment.... madame Bourdeuil peut justement réclamer....

MADAME DORSAI.

Mon ami, nous aurons à dîner une dame de mes amies que tu ne connais pas, mais dont tu m'as souvent entendu parler.

DORSAI.

Eh! qui donc?

MADAME DORSAI.

Stéphanie, cette ancienne amie de pension; elle a quitté le pensionnat huit jours après moi pour aller se marier en province. Hier, en sortant du spectacle, au moment de monter en voiture, je m'entends appeler par mon nom de demoiselle, je me retourne, c'était Stéphanie; nous étions toutes deux en société, et nous n'avons pu nous dire que quelques mots; mais elle viendra aujourd'hui. Monsieur Bourdeuil, vous êtes des nôtres?

BOURDEUIL.

Très-volontiers, madame.

MADAME DORSAI.

Madame Bourdeuil n'est pas encore descendue?

BOURDEUIL.

Non, mais elle ne tardera pas. Je vais envoyer cher-

cher un coupon de loge pour l'Opéra Buffa, et nous passerons la soirée tous ensemble. Mon cher Dorsai, allons parafer nos bordereaux.

DORSAI, *embrassant sa femme.*

Adieu, ma Clémentine.... adieu.... je serai bientôt auprès de toi.

BOURDEUIL.

Allons, as-tu fini ? le temps presse ; que diable ! une fois mariée, on n'est pas toute la journée à embrasser sa femme. Les affaires avant tout.

DORSAI, *en s'en allant.*

Mon ami, que veux-tu ? c'est plus fort que moi.

SCÈNE VI

MADAME DORSAI, *seule.*

Oh ! oui, je suis bien la plus heureuse des femmes : quel amour mon mari a pour moi ! que de soins ! que de prévenances ! aussi, je le paye du plus tendre retour.... C'est demain sa fête ; personne ici ne se doute des préparatifs que j'ai ordonnés pour la bien célébrer. Ah ! je me fais d'avance un bonheur de sa surprise !

SCÈNE VII.

MADAME DORSAI, MADAME BOURDEUIL.

MADAME BOURDEUIL.

Bonjour, ma chère, je ne vous ai pas revue hier soir ; vous êtes rentrée si tard du spectacle ! vous m'avez abandonnée. Bourdeuil avait affaire, et je suis restée seule, pendant que vous vous amusiez.

MADAME DORSAI.

Eh bien, ma chère amie, je vous offre pour ce soir un dédommagement; nous dînons ici tous ensemble, et nous allons ensuite aux Bouffes; c'est à votre mari que nous devons cette heureuse idée.

MADAME BOURDEUIL.

En vérité!

MADAME DORSAI.

Et vous devez lui en avoir d'autant plus d'obligation que vous savez qu'il n'aime pas beaucoup les plaisirs.

MADAME BOURDEUIL.

Du moins, c'est ce qu'il me dit, et je le crois; mais il sort souvent.

MADAME DORSAI.

Est-ce que vous seriez jalouse, ma bonne amie?

MADAME BOURDEUIL, vivement.

Jalouse! Oh! mon Dieu, point du tout; d'abord je n'ai aucun sujet de l'être, mais je voudrais que Bourdeuil eût un peu moins de zèle pour ses affaires et un peu plus d'assiduité auprès de moi, enfin qu'il fût ce qu'est M. Dorsai.

MADAME DORSAI.

Écoutez-donc, tous les hommes n'ont pas le même caractère. Dorsai a quelques années de moins que votre mari, et il est tout naturel qu'il soit plus vif, plus empressé.

MADAME BOURDEUIL.

Aussi je suis sans inquiétude.... Mais....

MADAME DORSAI.

Comment mais?... Encore une restriction? Comme vous êtes habile à vous tourmenter!

MADAME BOURDEUIL.

Me tourmenter? Je vous le répète, je ne suis point jalouse; ah! de grâce, n'allez pas me donner un semblable ridicule; mais j'ai fait dans le monde quelques observations, et sans y attacher trop d'importance. Voyez la société : combien y a-t-il de maris qui adorent leurs femmes et qui leur sont infidèles! Chez les uns, c'est l'attrait du changement; chez les autres, le caprice et la vanité; ajoutez à cela les préjugés si sévères pour nous et si indulgents pour ces messieurs. Et puis le rôle d'homme à bonnes fortunes est si brillant et si agréable! Enfin, sans chercher bien loin, le petit Albert aime sa femme; eh bien, il a une maîtresse; le gros Désormes aime aussi la sienne, eh bien, il en a deux.

SCÈNE VIII.

MADAME DORSAI, MADAME BOURDEUIL, UN VALET.

LE VALET.

Il y a là une madame Hippolyte qui, dit-elle, est adressée à madame par une de ses amies.

MADAME DORSAI.

Faites entrer.

SCÈNE IX.

MADAME DORSAI, MADAME BOURDEUIL, MADAME HIPPOLYTE, des cartons sous le bras.

MADAME HIPPOLYTE.

Mesdames, je vous présente mes respects; je désirerais parler à madame Dorsai.

MADAME DORSAI.

C'est moi, madame.

MADAME HIPPOLYTE.

Madame, je me nomme madame Hippolyte; je vous suis adressée par madame Williem, à qui j'ai l'honneur de vendre beaucoup de choses d'occasion. Elle m'a dit qu'il serait très-possible que nous fissions quelques petites affaires ensemble, et j'ai pris la liberté de me présenter chez vous.

MADAME DORSAI.

Je vous remercie, madame: j'ai l'habitude de n'acheter que du neuf.

MADAME HIPPOLYTE.

Eh bien, madame, j'ai justement ce qu'il vous faut, des choses qui ont à peine été portées, en châles, en dentelles, en robes de fantaisie. Tenez, examinez.

(Elle se dispose à ouvrir des cartons.)

MADAME DORSAI.

C'est inutile, madame; pour le moment, je n'ai besoin de rien.

MADAME HIPPOLYTE.

Jetez seulement un coup d'œil, mesdames; la vue n'en coûte rien.

MADAME BOURDEUIL.

Non, non, nous ne voulons pas nous laisser tenter.

MADAME DORSAI.

D'ailleurs, moi, je vous déclare que je n'ai pas d'argent.

MADAME HIPPOLYTE.

Ce sont toujours les premiers mots que l'on me dit, quand je me présente dans une maison; mais ils ne m'effrayent pas. J'ai toujours un crédit de quatre mois à la disposition des dames comme il faut. Ne vous gê-

nez nullement, je vous en prie; je sais qu'avec vous il n'y a rien à perdre.

MADAME BOURDEUIL, regardant.

Voilà un voile bien riche.

MADAME HIPPOLYTE.

On le laisserait à moitié prix.... trente louis; il vient de la maîtresse d'un agent d'affaires qui s'est ménagé une petite faillite, et qui abandonne la pauvre créature; cela fait saigner le cœur.

MADAME DORSAI.

Ah! la jolie robe.

MADAME HIPPOLYTE.

N'est-ce pas, madame? Elle avait été achetée à crédit par la femme d'un libraire qui comptait la payer sur le succès d'un ouvrage romantique dans le genre du Renégat; mais les journaux ont tué le roman, les exemplaires sont restés dans la boutique, et maintenant il faut vendre la robe.

MADAME DORSAI.

Et ce châle?

MADAME HIPPOLYTE.

Oh! il est retenu; je l'ai pris d'une dame du grand Opéra qui a eu le malheur de perdre son bienfaiteur, et je le porte à une petite actrice des Variétés qui a eu le bonheur d'en trouver un: une fille charmante qui soutient sa mère!

MADAME DORSAI.

Eh! madame, nous ne vous demandons pas tous ces détails.

MADAME HIPPOLYTE.

Pardon, madame; mais c'est que dans notre état nous sommes obligées de voir toute sorte de monde.... Je devais avoir l'honneur de vous rendre visite hier; mais

j'ai attendu jusqu'à aujourd'hui, parce que j'avais à toucher dans votre maison un billet signé Bourdeuil.

MADAME BOURDEUIL.

Bourdeuil !

MADAME HIPPOLYTE.

Oui, madame, je suis emménagée depuis peu de jours seulement rue Chantereine, et le premier jour que j'ai mis le pied dans ma nouvelle demeure, j'ai été assez heureuse pour vendre une parure charmante à une très-jolie dame que je ne connais pas encore, et qui m'a donné en payement un bon de ce M. Bourdeuil.

MADAME BOURDEUIL, à part.

Un bon de mon mari ! une très-jolie dame ! Ah ! mon Dieu !

MADAME HIPPOLYTE.

Ce nom-là ne vous est sans doute pas inconnu, mesdames ?

MADAME DORSAI, à part.

Que va-t-elle dire ? (Haut avec intention.) Oui, effectivement nous le connaissons.

MADAME BOURDEUIL, bas à madame Dorsai.

Taisez-vous donc, ma chère amie : laissez-la parler. (Haut.) C'est-à-dire que nous ne le connaissons que très-indirectement.... comme on se connaît à Paris entre voisins.... Et vous, madame, est-ce que vous le connaissez ?

MADAME HIPPOLYTE.

Oh ! de vue seulement.

MADAME BOURDEUIL.

Et c'est sans doute chez cette jeune dame que vous l'avez rencontré ?

MADAME HIPPOLYTE.

Non, madame, non ; je mentirais si je disais que je

l'ai vu chez elle. D'abord, ce serait, que je ne le dirais pas, car je suis très-discrète, et je n'aime pas les propos; mais seulement je l'ai aperçu deux fois sous la porte cochère en embuscade, ayant l'air de guetter quelqu'un et de s'impatienter; il paraissait même avoir beaucoup d'humeur, comme un jaloux enfin. La première fois, je n'ai pas fait une grande attention à ce monsieur; la seconde, cela m'a paru un peu suspect. Jusque-là ce n'était encore que des conjectures, et je n'y ai attaché aucune importance; mais quel a été mon étonnement, lorsque tout à l'heure je suis venue toucher ce bon à la caisse et que j'ai reconnu mon jaloux.

MADAME BOURDEUIL, à part.

Grand Dieu ! qu'entends-je?

MADAME DORSAI.

Vous nous donnez-là, madame, des détails que nous n'avons pas besoin de savoir; encore une fois, nous ne voulons rien acheter.

MADAME BOURDEUIL, toujours inquiète.

Et vous dites donc que vous avez reconnu ce monsieur à la caisse ?

MADAME DORSAI.

Eh! qu'importe que madame l'ait reconnu ou non. Cela ne nous regarde pas. Je vous le répète, madame, nous n'avons besoin de rien; veuillez nous laisser.

MADAME HIPPOLYTE.

Pardon, mesdames, de vous avoir dérangées; lorsque vous aurez besoin de quelque chose, ayez la bonté de vous adresser à moi : madame Hippolyte, rue Chantereine. J'achète, comme je vends, et me contente d'un bénéfice honnête.... Votre très-humble servante, mesdames.

SCÈNE X.

MADAME DORSAI, MADAME BOURDEUIL.

MADAME BOURDEUIL.

Eh bien, ma chère amie ?

MADAME DORSAI.

Eh bien, ma chère ?

MADAME BOURDEUIL.

Quand je vous disais tout à l'heure que les femmes ne devaient jamais se fier à leurs maris, avais-je tort ?

MADAME DORSAI.

Un moment; jusqu'à présent, ce n'est encore que le bavardage d'une revendeuse à la toilette, et je ne vois que des apparences très-légères.

MADAME BOURDEUIL.

Ah! vous appelez cela des apparences ! Expliquez-moi donc comment il se fait que cette dame de la rue Chantereine achète une garniture et la paye avec un bon signé de M. Bourdeuil.

MADAME DORSAI.

Rien de plus simple et de plus naturel : M. Bourdeuil, qui a seul la signature dans notre maison de commerce, a émis beaucoup de bons sur la place; ces billets, en passant de main en main, ont dû entrer dans beaucoup de fortunes particulières, et il n'est pas surprenant qu'une dame paye ce qu'elle achète avec un bon signé de votre mari; vous n'avez donc pas plus de raison de soupçonner M. Bourdeuil, que je n'en aurais de soupçonner Dorsai.

MADAME BOURDEUIL.

Mais ce n'est pas Dorsai qu'on a reconnu à la caisse,

c'est Bourdeuil; ce n'est pas votre mari qu'on a vu deux fois en embuscade sous une porte cochère, guettant quelqu'un et s'impatientant comme un jaloux.... Ce sont les propres expressions de madame Hippolyte, et ces femmes-là, qui sont habituées aux intrigues, se trompent rarement....

MADAME DORSAI.

Allons, allons, calmez-vous, ma chère amie; tout s'éclaircira, et vous verrez que vous serez la première à rire de vos soupçons et de vos inquiétudes. Surtout ne parlez de rien à personne; tâchez que M. Bourdeuil ne se doute nullement....

MADAME BOURDEUIL.

Oh! je suis trop adroite et trop intéressée à cacher ce que je sais déjà, pour en apprendre davantage; de votre côté, n'en parlez pas non plus à M. Dorsai, et si Bourdeuil est coupable, je vous promets qu'avant deux jours je le confondrai de manière à ne lui laisser rien à répondre. Le traître! j'en pleurerais presque de dépit.

MADAME DORSAI, à part.

Cette pauvre madame Bourdeuil, elle me fait vraiment de la peine.

SCÈNE XI.

MADAME DORSAI, MADAME BOURDEUIL, BOURDEUIL.

BOURDEUIL, à sa femme.

Ah! te voilà, ma chère amie: Dieu merci, tous nos bordereaux sont parafés, et maintenant je suis tout à toi. Il faut que j'imite Dorsai, que je sois aux petits soins auprès de ma femme.

MADAME BOURDEUIL, d'un ton sec.

Ah! mon Dieu, monsieur, mais je ne vous ai jamais vu si galant.

BOURDEUIL.

C'est vrai; mais je veux réparer mes torts.

MADAME BOURDEUIL.

En effet, je crois que vous ne ferez pas mal de vous corriger, monsieur; vous ne pouvez qu'y gagner.

BOURDEUIL.

Allons, allons, plus de reproches. Dorénavant mes loisirs te seront entièrement consacrés; je serai ton amant.

MADAME BOURDEUIL.

C'est singulier, monsieur, comme ce changement s'est opéré subitement. (A part.) Voilà comme sont tous les maris; il leur prend par intervalle de beaux retours de tendresse.

BOURDEUIL.

Que veux-tu? c'est que je suis content, que nos affaires prospèrent, et que je suis heureux sous tous les rapports.

MADAME BOURDEUIL.

Sous tous les rapports, monsieur? Je vous en fais mon compliment.

MADAME DORSAI, bas à madame Bourdeuil.

Contraignez-vous.

BOURDEUIL.

Qu'est-ce que tout cela signifie? toujours monsieur! Est-ce ainsi qu'on se parle dans un bon ménage? D'où vient cette réserve, cette froideur?

MADAME BOURDEUIL.

Interrogez-vous, monsieur: descendez en vous-même,

vous le saurez. (A part.) Je croyais être plus maîtresse de moi.

MADAME DORSAI.

Prenez donc garde, ma bonne amie.

BOURDEUIL.

Comment ?... Que je descende en moi-même !... Parbleu ! je n'y trouverai que de la tendresse et de l'amitié pour toi.

MADAME BOURDEUIL.

Le fourbe ! comme il cherche à m'abuser.

BOURDEUIL.

Mais je ne t'ai jamais vu me bouder ainsi. (A madame Dorsai.) De grâce, madame, dites-moi donc ce qui a passé par la tête de ma femme depuis ce matin.

MADAME DORSAI.

Mais je ne crois pas que madame soit aussi fâchée qu'elle le paraît. (A madame Bourdeuil.) Soyez donc un peu plus raisonnable.

BOURDEUIL.

Madame, vous avez un bon mari, bien franc, bien sincère, qui vous rend heureuse ; n'en demandez pas davantage.... Remontons chez nous et donnez-moi la main.

MADAME DORSAI, bas à madame Bourdeuil.

Je vous le recommande encore, ne vous trahissez pas.

SCÈNE XII.

MADAME DORSAI, seule.

J'ai peine à revenir de ma surprise ! J'ai cherché à faire prendre le change à madame Bourdeuil, mais malheureusement ses soupçons ne sont que trop fondés.

Ah! mon Dieu, si ce monsieur Bourdeuil allait perdre mon mari ! C'est que rien n'est contagieux comme le mauvais exemple. Interrogeons Dorsai, et sachons adroitement si Bourdeuil l'a mis dans sa confidence. Justement le voici.

SCÈNE XIII.

MADAME DORSAI, DORSAI.

MADAME DORSAI.

Eh bien, mon ami, tu sais ce qui se passe?

DORSAI.

Non; qu'y a-t-il donc de nouveau?

MADAME DORSAI.

Tu le sais aussi bien que moi.

DORSAI.

Non, d'honneur!

MADAME DORSAI.

Tout est découvert.

DORSAI, effrayé.

Comment tout est découvert. (A part.) Ah! mon Dieu! se douterait-elle?

MADAME DORSAI.

Bourdeuil!...

DORSAI.

Eh bien?

MADAME DORSAI.

Sa femme sait tout.

DORSAI.

Comment, sa femme sait tout?

MADAME DORSAI.

Oui, on a découvert ses intrigues.

DORSAI.

Mais quelles intrigues encore?

MADAME DORSAI.

Le mystère est maintenant inutile; nous venons d'apprendre qu'il a une maîtresse; mais il y a longtemps que tu le sais.

DORSAI, vivement.

Quoi! Bourdeuil, une maîtresse! lui qui fait le sage, le philosophe! C'est charmant! Vite, vite, ma bonne amie, conte-moi donc tout cela.

MADAME DORSAI.

Ah! mon ami, que tu me fais de plaisir! je vois bien que tu ne sais rien. Je craignais que tu ne prisses ses intérêts; alors, je t'aurais cru son confident, et franchement, cela m'aurait fait de la peine.

DORSAI.

Moi son confident! Oh! il me connaît trop bien; il sait que je l'aurais chapitré vertement. (A part.) Pourvu qu'il ne m'en arrive pas autant.

MADAME DORSAI.

Figure-toi qu'il sort d'ici une marchande à la toilette.... une madame Hippolyte qui ne connaissait pas madame Bourdeuil, et qui, sans le savoir.... Oh! mais j'ai tort de te parler de cela; Bourdeuil ne se doute encore de rien, et nous sommes convenues sa femme et moi....

DORSAI.

Achève donc de me mettre au fait.

MADAME DORSAI.

Non, j'ai promis de garder le secret, et je m'en veux de t'avoir dit....

DORSAI.

Je n'en parlerai à personne, je te le promets.

MADAME DORSAI.

Non, non, j'ai donné ma parole, et tu n'en sauras pas davantage.

DORSAI.

Comment, ma chère amie, ce Bourdeuil.... Mais, mon Dieu, à qui donc se fier, je te le demande?

MADAME DORSAI.

Quelqu'un qui vous connaîtrait tous deux t'aurait plutôt soupçonné que lui, parce que tu es étourdi, léger.... je ne dis pas inconstant....

DORSAI.

Vois cependant comme on peut se tromper... Oh! mais j'y suis maintenant. Tout à l'heure, là-haut, on se disputait.... Bourdeuil voulait embrasser sa femme, mais elle l'a repoussé avec une rigueur.... Bref, ce pauvre Bourdeuil déjeune en pénitence.... (Avec affectation.) Ce n'est pas comme nous, ma chère amie; jamais le plus léger nuage; et ma tendresse ne peut jamais déplaire à ma Clémentine. (Il lui baise la main.)

MADAME DORSAI.

Ce cher Dorsai!... Ecoute, mon ami; j'ai une prière à te faire.... M. Bourdeuil est sans doute un fort galant homme; j'aime à croire qu'il reconnaîtra ses torts et qu'il reviendra facilement de son erreur : mais je t'engage à ne pas sortir trop souvent avec lui; je crains qu'il ne te perde.

DORSAI, vivement.

Oh! de ce côté-là, ma chère amie, tu n'as rien à craindre.

MADAME DORSAI.

Tu es charmant; je retourne auprès de madame Bourdeuil, pour la consoler.

SCÈNE XV.

DORSAI, *seul.*

Bravo! bravo! comment Bourdeuil fait aussi des siennes! Ah! comme je vais le mystifier et rire à ses dépens. Il faut convenir aussi que c'est abominable de sa part.... Moi, c'est bien différent, j'aime ma femme, et le sentiment passager que m'a inspiré madame de Montalan est sans conséquence, pour mon repos!.... Et d'ailleurs je ne crains pas d'être jamais découvert.... Madame de Montalan ne me connaît que sous le nom de Bremont.... Oh! c'est que je ne suis pas comme Bourdeuil, moi, j'entends mon affaire; il ignore mon secret; maintenant je connais le sien, tout l'avantage est de mon côté.

SCÈNE XVI.

DORSAI, BOURDEUIL, *entrant avec humeur*

BOURDEUIL.

Peste des femmes qui ont de l'humeur et dont on ne peut pas tirer un mot! Depuis ce matin, madame Bourdeuil me fait enrager, et demandez-moi pourquoi ?

DORSAI, *avec ironie.*

Que veux-tu, mon ami, tu dois le savoir mieux que personne.

BOURDEUIL.

Moi! que le diable m'emporte si je puis deviner le motif....

DORSAI.

Écoute, mon cher Bourdeuil, je suis ton ami; dans

toutes les occasions difficiles, j'ai pu compter sur ton attachement, comme toi sur le mien ; j'ai promis à ma femme de ne pas t'avertir, mais l'amitié qui nous unit me fait un devoir de ne te rien cacher. (Avec mystère.) Tes affaires vont mal.... Tout est découvert.

BOURDEUIL, étonné.

Comment, tout est découvert?

DORSAI.

Oui, ta femme sait tout, et la mienne aussi.

BOURDEUIL.

Eh bien, elles sont plus avancées que moi.

DORSAI.

Madame Hippolyte est venue ici ce matin, et par une indiscrétion impardonnable elle a tout révélé.

BOURDEUIL, de même.

Qu'est-ce que c'est que madame Hippolyte ?

DORSAI.

La revendeuse à la toilette en question.

BOURDEUIL.

Mais tout le monde perd donc la tête ici ?

DORSAI.

Non, monsieur, non; personne ne perd la tête; et cette madame Hippolyte, que vous ne voulez pas connaître, vous connaît parfaitement; elle a dévoilé toutes vos petites intrigues et a fait savoir à votre femme que vous aviez une maîtresse.

BOURDBUIL, furieux.

Une maîtresse ! qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? entendons-nous; je n'aime pas qu'on plaisante sur ce chapitre.

DORSAI.

Ne me disais-tu pas ce matin encore ; « Un bon mari

« ne doit jamais se distraire ailleurs que chez soi ; il se « gêne et ne se permet rien » ? Il paraît, monsieur, que vous ne vous êtes pas toujours gêné, et que vous vous êtes permis quelques distractions.

BOURDEUIL.

Va-t-en au diable, toi et ta revendeuse à la toilette.

DORSAI.

De l'humeur.... Ah ! cela n'est pas bien : écoute, mon ami, tous les hommes sont sujets à des faiblesses ; il ne faut pas attacher autant d'importance à ce qui t'arrive. Que devant ta femme tu protestes de ton innocence, c'est bien, très-bien ; j'en ferais autant si j'étais à ta place ; mais avec moi une pareille réserve est inutile.

BOURDEUIL.

Dorsai, finissons, je t'en prie. Ton intention est-elle de t'amuser longtemps à mes dépens ?

DORSAI.

Tu te fâches ! allons, c'est fini. Je suis quitte envers toi ; j'ai rempli les devoirs de l'amitié. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter : on te guette, on épie tes démarches, et puisque tu t'obstines à nier ta faute et à ne pas mettre dans la confidence ton meilleur ami, je t'abandonne à ton malheureux sort.

SCÈNE XVI.

DORSAI, BOURDEUIL, UN VALET.

LE VALET, à Bourdeuil.

Monsieur, voici une lettre qu'on vient d'apporter : elle est, dit-on, très-pressée.

BOURDEUIL, après avoir décacheté la lettre.

Ah ! ah ! elle est de notre homme d'affaires. (Il lit.) « Le

« petit Delorme est sur le point de manquer et de vous « enlever les cent mille francs qu'il vous doit. Plusieurs « créanciers sont en ce moment chez lui pour parer le « coup qui les menace; vous n'avez pas une minute à « perdre; peut-être même n'est-il déjà plus temps. » Ah! grand Dieu!

DORSAI, très-vivement.

Voici qui est plus sérieux. Quelle indignité! quelle infamie! nous enlever cent mille francs d'un coup de filet!

BOURDEUIL.

Il ne nous manquait plus que cela.

DORSAI.

On n'abuse pas ainsi de la bonne foi des gens! (Appelant.) James! Henri!... vite, vite! le cheval à mon cabriolet. (Dans la plus grande agitation.) Non, non, il demeure à deux pas, j'aurai plus tôt fait d'aller à pied.... Sois tranquille, mon cher Bourdeuil, tout n'est pas encore désespéré.... je le presserai, je l'intimiderai même.... j'ai quelque ascendant sur son esprit, et je saurai bien, j'espère, le forcer à rentrer dans le chemin de l'honneur. Je cours, je vole, et dans un instant je serai de retour. (Il va pour sortir.)

BOURDEUIL, le rappelant.

Eh bien, eh bien, étourdi! et cette traite de quatre-vingt mille francs dont je t'ai remis le montant, et pour laquelle on doit venir ce matin!

DORSAI, lui remettant précipitamment son portefeuille.

Oh! tiens, tiens.... voici mon portefeuille; les billets sont dedans. (Se sauvant.) Grand Dieu! qui aurait pu s'attendre à cela?

SCÈNE XVII.

BOURDEUIL, seul.

Voilà une journée qui commence bien! Une querelle dans mon ménage et une faillite. Je vois que dans le mariage, comme dans le commerce, tout n'est pas bénéfice.

FIN DU PREMIER ACTE.

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE I.

BOURDEUIL, MADAME BOURDEUIL,
MADAME DORSAI.

MADAME DORSAI.

Enfin, mes bons amis, vous voilà réconciliés, et je vous en félicite; espérons que la journée finira plus gaiement qu'elle n'avait commencé.

BOURDEUIL.

Maintenant, ma chère amie, dis-moi donc d'où provenait ton humeur contre moi?

MADAME BOURDEUIL.

C'est inutile, la paix est faite, voilà l'essentiel; qu'à l'avenir il ne soit plus question de rien entre nous. Adieu, mon ami; adieu, mon cher ami: tu ne m'en veux pas, n'est-ce pas? Je remonte terminer quelques affaires. A part et en s'en allant.) Ne le perdons pas de vue, et tâchons d'approfondir mes soupçons.

SCÈNE II.

BOURDEUIL, MADAME DORSAI.

BOURDEUIL.

Ma foi, madame Dorsai, sans vous j'étais perdu; certainement c'est un grand malheur que de vivre mal avec sa femme, mais encore, lorsqu'on en connaît le motif, on s'en console plus facilement.

MADAME DORSAI, *d'un ton grave.*

Monsieur Bourdeuil, je suis enchantée que nous soyons seuls : je désirerais avoir un moment d'entretien avec vous.

BOURDEUIL, *étonné.*

Avec moi, madame?

MADAME DORSAI.

Oui ; veuillez voir, je vous prie, si personne ne nous écoute.

BOURDEUIL, *à part.*

Où veut-elle en venir?

MADAME DORSAI.

J'aime votre femme comme ma propre sœur; nous n'avons que vous d'amis; il est naturel que nous nous intéressions à tout ce qui vous concerne.... et j'espère que le sujet de notre conversation ne vous paraîtra ni indiscret ni déplacé.

BOURDEUIL.

Parlez, madame, parlez. (*A part.*) Allons, encore quelque chose de nouveau.

MADAME DORSAI.

Grâce à l'ascendant que j'ai sur le caractère de madame Bourdeuil, je suis enfin parvenue à vous réconcilier. Il ne me reste plus maintenant qu'à vous donner des conseils qui vous seront utiles, si vous les suivez, et qui préviendront le retour des contrariétés dont votre conduite est la cause.

BOURDEUIL, *vivement.*

Ma conduite?... Mais, madame, je vous prie de croire que tout ce dont je suis accusé est faux.... totalement faux, et que la calomnie seule peut avoir....

MADAME DORSAI.

Je sais d'avance ce que vous allez me dire : croyez-

moi, dorénavant soyez plus raisonnable; rentrez dans la bonne voie; que tout ce qui s'est passé vous serve de leçon. Prenez en tout point Dorsai pour modèle : devant votre femme, j'ai tenu un tout autre langage; je vous ai défendu; mais je me suis imposé secrètement l'obligation de vous convertir.

BOURDEUIL, vivement.

De me convertir?

MADAME DORSAI.

Et si, malgré tous mes efforts, je n'y pouvais parvenir, j'aurais encore une prière à vous faire : j'aime Dorsai; comme j'en suis aimée, notre ménage a toujours été heureux; de grâce, ne perdez point mon mari, ne lui donnez pas de mauvais conseils; ne le détournez pas de son devoir.

BOURDEUIL.

Oh! pour le coup, voilà qui devient trop fort! moi, perdre votre mari!... Madame, si vous ne voulez pas que la patience m'échappe, mettez-moi donc promptement au fait, et dites-moi.

SCÈNE III.

BOURDEUIL, MADAME DORSAI,
MADAME BOURDEUIL, très-agitée.

MADAME BOURDEUIL, d'un ton très-sec.

Eh bien, monsieur, je vous fais mon compliment sincère.

BOURDEUIL, étonné.

Sur quoi?

MADAME BOURDEUIL.

Elle est charmante, et vous ne pouviez pas mieux choisir.

BOURDEUIL.

Encore?.... Quoi! nous reviendrons toujours sur le même sujet. (*A part.*) Ah! mon Dieu, est-ce que par hasard, sans m'en douter, j'aurais fait une infidélité à ma femme?

MADAME BOURDEUIL.

Vingt ans au plus, des yeux bleus magnifiques.

BOURDEUIL, *très en colère.*

Madame, à la fin, quel rôle prétendez-vous me faire jouer ici? Se fait-on un jeu de s'amuser à mes dépens? (*A part.*) Mais sur quel apparence enfin?... (*Haut.*) Depuis ce matin, tout le monde est après moi : l'une me fait de la morale, l'autre m'accable de reproches. (*A part.*) Hier, j'ai déjeuné chez un agent de change, sa femme était des nôtres; mais elle a cinquante-deux ans.

MADAME BOURDEUIL.

Vous avez beau chercher, monsieur, les moyens de vous excuser, vous n'y parviendrez pas.

BOURDEUIL.

C'en est trop; je quitte la partie et ne prendrai pas même la peine de me justifier; maintenant plaignez-vous, dites que je suis un ingrat, un perfide; puisque votre folle jalousie l'emporte sur la raison, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de vous laisser le champ libre.

SCÈNE IV.

MADAME DORSAY, MADAME BOURDEUIL.

MADAME DORSAI.

Eh, bon Dieu! ma chère, expliquez-moi d'où vient ce changement.

MADAME BOURDEUIL.

Ma bonne amie, mon mari est un monstre; tout à l'heure, il me vient dans l'idée de visiter son portefeuille; cela m'était bien permis, et c'était la première fois que je faisais une semblable recherche. Je l'ouvre donc, et ne trouve que des billets de caisse; j'allais le replacer, lorsque j'aperçois à l'un des angles du portefeuille une vis en or.... Cela me paraît un secret; j'essaye de l'ouvrir; enfin, après beaucoup d'efforts, le ressort part.... et qu'est-ce qui s'offre à ma vue?...

MADAME DORSAI.

Des lettres ?

MADAME BOURDEUIL.

Le portrait d'une très-jolie femme.

MADAME DORSAI, vivement.

En vérité? voila qui est abominable. (A part.) Décidément, je ne veux plus que mon mari fréquente cet homme-là.

MADAME BOURDEUIL.

Vous concevez toute mon indignation; à l'entendre il n'a des yeux que pour moi; c'est le mari le plus tendre, le plus fidèle; mais je connais à présent. Si je lui eusse parlé de ce portrait, il n'aurait pas manqué de me dire que c'était celui d'une parente fort éloignée, ou peut-être même d'une femme qu'il avait aimée avant notre mariage.

MADAME DORSAI.

Vous avez bien fait.... Les hommes sont si adroits, M. Bourdeuil surtout.

MADAME BOURDEUIL.

Je veux le surprendre de manière à le confondre; j'a laissé le portefeuille dans le secrétaire, où il l'avait mis; mais je l'attends plus tard; il est impossible qu'il n'ait pas entretenu une correspondance avec une personne

dont il a reçu le portrait ; je saurai bien, j'espère, découvrir leurs lettres, et c'est alors qu'il n'aura rien à répondre.

MADAME DORSAI.

Tenez, ma bonne amie, à votre place, au lieu de m'irriter contre Bourdeuil, je chercherais à le ramener à force de tendresse ; il est impossible qu'il ne se rende pas à tant d'affection.

MADAME BOURDEUIL.

J'aperçois Dorsai, je vous laisse avec lui, car la vue d'un mari fidèle m'irrite encore plus contre le mien. Le traître, je l'aimais de toute mon âme ; eh bien, depuis que je sais qu'il a une maîtresse, il ne m'a jamais paru si aimable : encore si elle était laide !

(Elle sort du côté opposé où entre Dorsai.)

SCÈNE V.

DORSAI, MADAME DORSAI.

DORSAI.

Ah ! grâce à mon activité, mes démarches ont eu le plus heureux succès.

MADAME DORSAI.

Ah ! mon ami, si tu savais ce qui s'est passé ici depuis ton absence.

DORSAI, inquiet.

Bah ! toujours sur le compte de Bourdeuil.

MADAME DORSAI.

Oui. Tu arrives à propos ; car je compte sur toi pour rétablir la paix chez nos amis.

DORSAI.

Tu comptes sur moi ? Sais-tu bien, ma chère amie,

que tu me charges là d'une commission bien délicate.... En affaires pareilles....

MADAME DORSAI.

Tu peux plus que personne dans une semblable circonstance. Bourdeuil est ton ami, il s'ouvrira plus volontiers avec toi; d'ailleurs il n'est rien tel que l'exemple pour ramener quelqu'un; tu lui feras le tableau de notre bonheur, tu lui mettras sous les yeux ta conduite.

DORSAI, avec embarras.

Ma conduite!... c'est que je ne voudrais pas avoir l'air d'en tirer vanité. Et puis vraiment je suis embarrassé... Que veux-tu que je lui dise?

MADAME DORSAI.

Mais cette réflexion m'étonne de votre part, monsieur; seriez-vous le confident de votre ami? le soutiendriez-vous dans ses erreurs?

DORSAI, vivement.

Qui, moi? ah! quelle idée! (A part.) Diable! changeons de rôle. (Haut.) C'est abominable! c'est affreux! Je suis prêt, ma chère amie, à faire tout ce que tu voudras.

MADAME DORSAI, avec mystère.

Nous avons enfin la preuve la plus certaine qu'il a une maîtresse.

DORSAI, vivement.

Est-elle jolie? (A part.) Où diable vais-je faire une pareille question?

MADAME DORSAI.

Elle a, dit-on, des yeux bleus magnifiques.

DORSAI, à part.

Juste comme ceux de madame de Montalan. (Haut et avec ntention.) Cela fait pitié; ce petit monsieur qui ne peut pas se contenter des yeux noirs de sa femme; en vérité tout le monde s'en mêle. (A part.) Je suis tout à fait dans

une position fausse; esquivons-nous. (Haut.) Je vais le trouver, j'ai à lui donner des nouvelles d'une affaire qui nous inquiétait et dans laquelle nous ne perdrons rien; mais c'est surtout de sa conduite que je veux lui parler, et, malgré sa réserve, il faudra bien que je lui arrache son secret.

Il sort.

SCÈNE VI.

MADAME DORSAI, seule.

Je doute qu'il en vienne à bout, car je n'ai jamais connu d'homme moins confiant.

SCÈNE VII.

MADAME DORSAI, UN VALET.

LE VALET, annonçant.

Madame de Montalan.

MADAME DORSAI.

Madame de Montalan! je ne connais pas.... (Apercevan madame de Montalan.) Eh! c'est cette chère Stéphanie!

SCÈNE VIII.

MADAME DORSAI, MADAME MONTALAN.

MADAME MONTALAN.

Eh! bonjour, ma Clémentine; que je suis heureuse de te revoir, de t'embrasser! Que de fois j'ai pensé à toi depuis que nous avons quitté le pensionnat!

MADAME DORSAI.

Quel bonheur! je la retrouve enfin cette chère Stéphanie! Je ne me sens pas de joie.... j'éprouve un trouble.... un ravissement! Mais embrassons-nous donc encore.

MADAME MONTALAN.

Sais-tu bien qu'il y a trois ans que nous ne nous sommes vues!

MADAME DORSAI.

Maintenant que nous sommes réunies, nous ne nous quitterons plus.... Nous étions si bien ensemble!... nous nous aimions tant!

MADAME MONTALAN.

Non certainement, nous ne nous quitterons plus.

MADAME DORSAI.

Que de choses depuis trois ans nous devons avoir à nous dire! Et nos anciennes amies, en as-tu des nouvelles? Céline est-elle toujours jolie? Clarisse a-t-elle enfin épousé son cousin? et madame Raymond, notre sous-maîtresse, est-elle toujours présidente de l'Athénée des dames? compose-t-elle toujours des romans en prose poétique?

MADAME MONTALAN.

J'ai perdu de vue toutes nos anciennes connaissances... En quittant le pensionnat, je suis allée à Colmar où j'ai épousé le général Montalan, que j'ai eu le malheur de perdre depuis dix-huit mois.

MADAME DORSAI.

Quoi! tu es veuve?

MADAME MONTALAN.

Hélas! oui. La mémoire de mon mari me sera toujours chère, et je ne puis penser à lui sans éprouver une émotion,...,

MADAME DORSAI.

Cette pauvre Stéphanie! Parlons d'autre chose : je suis fâchée d'avoir renouvelé tes peines.

MADAME MONTALAN.

Mais à ton tour, ma chère amie; tu es mariée. Tu sais qu'autrefois nous avons eu l'habitude des petites confidences.... Comment est ton mari? est-il jeune, aimable, spirituel? l'aimes-tu bien? te rend-il heureuse?

MADAME DORSAI.

Je vais te le présenter tout à l'heure. Tu en seras enchantée. Il n'a qu'un défaut, c'est de n'avoir des yeux que pour sa femme.

MADAME MONTALAN.

Ne l'en corrige jamais : sur ce chapitre-là, tant de maris sont exempts de reproches!

MADAME DORSAI.

Tu as parfaitement raison, tous les hommes ne ressemblent pas à mon Dorsai. Écoute, tu sais que je n'ai rien de caché pour toi.... eh bien, notre associé, M. Bourdeuil....

MADAME MONTALAN.

M. Bourdeuil!... je connais ce nom-là; on m'a fait, il y a quelques jours, un remboursement de six mille francs avec des bons signés Bourdeuil....

MADAME DORSAI.

Sa femme est fort triste....

MADAME MONTALAN.

Est-ce qu'il serait inconstant?

MADAME DORSAI.

Je fais tout ce que je puis pour la consoler; mais quand les preuves sont trop évidentes....

MADAME MONTALAN.

Oh! les hommes! Mais moi-même dernièrement j'ai ait une conquête.

MADAME DORSAI.

Cela ne m'étonne pas.

MADAME MONTALAN.

Un monsieur de Brémont.... Un jeune homme fort bien, qui a eu l'audace de se présenter chez moi sous le prétexte de m'offrir ses services au ministère de la guerre.

MADAME DORSAI.

Vraiment!

MADAME MONTALAN.

J'ai eu toutes les peines du monde à me soustraire à ses importunités.... Croirais-tu qu'il a osé m'écrire, et que, pendant plus de quinze jours, il me suivait aux spectacles, aux promenades?

MADAME DORSAI, riant.

C'est qu'il était profondément blessé.

MADAME MONTALAN.

Non; mais c'est, je crois, un de ces jeunes gens qui ont l'habitude des bonnes fortunes, et qui, incapables d'éprouver un sentiment vif, se bornent à faire la cour aux dames, comme ils le disent eux-mêmes, en amateurs. Voilà pourtant à quoi l'on est exposée quand on est veuve.... Tu es plus heureuse, toi; tu es à l'abri des déclarations.

MADAME DORSAI.

Mais point du tout, ma chère; les femmes mariées en reçoivent tout comme les autres. Chaque fois que je vais au bal, on m'en adresse toujours deux ou trois. Ces messieurs prétendent, quand ils aiment une femme, qu'un mari n'est pas un obstacle; qu'au contraire, c'est plus piquant.

MADAME MONTALAN.

Quelle horreur !

MADAME DORSAI.

A propos, ma chère amie, c'est demain la fête de Dorsai ; je donne une soirée charmante, et je compte sur toi pour rendre plus agréable encore la surprise que je ménage à mon mari.

SCÈNE IX.

MADAME DORSAI, MADAME MONTALAN MONSIEUR BOURDEUIL, MADAME BOURDEUIL.

BOURDEUIL, *en entrant, à sa femme.*

Eh bien, soit; comme vous voudrez, madame, n'en parlons plus.

MADAME DORSAI, *à madame Bourdeuil.*

Ma bonne amie, voulez-vous me permettre de vous présenter madame de Montalan.... une amie d'enfance, et qui, j'en suis sûre, sera bientôt chère à toutes deux?

MADAME BOURDEUIL, *regardant madame Montalan*

Madame, certainement.... (*Très-vivement.*) Ciel ! que vois-je?

MADAME DORSAI.

Eh bien, qu'avez-vous donc?

BOURDEUIL.

Vous changez de visage !

MADAME MONTALAN.

En effet, madame paraît très-émue.

MADAME BOURDEUIL, se contenant.

Cela ne sera rien; ce n'est que l'effet d'une surprise. (Regardant son mari avec intention.) Il y a des personnes qui ont l'habitude des émotions fortes, et qui les éprouvent sans que leur physionomie en soit altérée.... N'est-il pas vrai, monsieur Bourdeuil?

BOURDEUIL.

Oui, cela se voit quelquefois.

MADAME DORSAI.

Mais quel sujet d'émotion pouvez-vous avoir en voyant madame pour la première fois?

MADAME BOURDEUIL.

Les traits de madame ne me sont pas tout à fait inconnus, ni à M. Bourdeuil non plus.

BOURDEUIL, vivement.

Moi! je ne me rappelle pas avoir eu l'honneur de voir madame.

MADAME MONTALAN.

Quant à moi, les traits de monsieur et de madame me sont totalement étrangers. Pourriez-vous me dire où j'ai eu l'honneur d'être connue de vous?

MADAME BOURDEUIL, avec une intention marquée.

C'est une question à laquelle monsieur peut se charger de répondre.

BOURDEUIL, à sa femme, à demi-voix, avec une impatience concentrée.

Continuez, madame, continuez; quant à moi, je suis impassible : j'ai pris mon parti, et maintenant rien ne peut plus m'étonner.

MADAME DORSAI, à part.

Est-ce que par hasard ses soupçons?...

MADAME BOURDEUIL, à madame Montalan.

Madame ne s'est-elle jamais fait peindre ?

MADAME MONTALAN.

Je vous demande pardon.... Oh! j'y suis maintenant. Mon portrait, exécuté par un de nos meilleurs artistes, a été exposé au dernier salon. Jamais ressemblance n'a été si parfaite, et j'explique à présent la surprise que ma vue vous a causée. Il y a dans ce portrait une robe de velours noir, qui fait le désespoir de tous les artistes.

MADAME BOURDEUIL, à part.

Justement une robe de velours noir, plus de doute. (Haut.) Cependant je ne crois pas que ce soit au Salon que je l'ai vu.... C'était une miniature, n'est-il pas vrai, madame ?

MADAME MONTALAN.

Non, madame, c'était un portrait en pied.

MADAME DORSAI, à part.

Oh! je devine à présent : comme la jalousie nous abuse. (Haut à madame Bourdeuil.) Je sais ce que vous voulez dire, ma chère amie; mais vous vous trompez certainement, vous êtes dans l'erreur la plus complète.

MADAME MONTALAN, à part.

Ah! mon Dieu, serais-je l'objet d'une méprise ?

BOURDEUIL.

Quant à moi, je n'y suis pas du tout; mais depuis ce matin on ne parle ici que par énigmes, et je commence à m'y habituer.... Il faut espérer qu'avec le temps et des dispositions naturelles, je parviendrai.

SCÈNE X.

MADAME DORSAI, MADAME MONTALAN, MONSIEUR BOURDEUIL, MADAME BOURDEUIL.

DORSAI, tirant sa montre en entrant.

Déjà cinq heures et demie !... Ma chère Clémentine, nous n'attendons plus que ton amie pour passer à table.

MADAME DORSAI, montrant madame Montalan.

Mon ami, elle est arrivée.

DORSAI, reconnaissant madame Montalan.

Oh ! grand Dieu !

MADAME DORSAI.

Ma chère Stéphanie, je te présente M. Dorsai, mon mari.

MADAME MONTALAN, stupéfaite.

Ah ! c'est monsieur qui est....

DORSAI, vivement et avec intention.

Le mari de madame. (A part.) Quel orage prêt à éclater !

MADAME MONTALAN.

Je vous en fais mon compliment sincère, monsieur; nous parlions de vous, il n'y a qu'un instant : madame me vantait votre amour pour elle.... votre fidélité.... et elle ne pouvait pas mieux s'adresser pour faire croire à un si bel éloge.

DORSAI, très-embarrassé.

Madame, je suis loin de mériter.... Certainement la fidélité est une très-belle vertu.... un devoir même dont on ne s'écarte jamais sans danger.

MADAME BOURDEUIL, à son mari.

Sans danger; entendez-vous, monsieur?

BOURDEUIL, toujours avec une impatience concentrée.

Oui, madame, oui; si je ne comprends pas, du moins depuis ce matin j'entends parfaitement; mais, fidèle à mon système, je ne répondrai plus, et nous verrons lequel de nous deux se fatiguera le premier.

MADAME DORSAI, à Dorsai.

Mon ami, de l'indulgence. ..

DORSAI, toujours dans le plus grand embarras.

De l'indulgence.... comment donc? mais c'est bien aussi mon avis.... Nous en avons tous besoin. (Se troublant de plus en plus.) Dans l'âge des passions on ne se défie pas toujours de ses forces.... D'ailleurs les moralistes eux-mêmes prétendent que le sage pèche sept fois par jour.... Nous n'en sommes pas encore là, Bourdeuil.

BOURDEUIL, toujours de même.

Allons, c'est au tour de Dorsai, à présent; dans le fait, c'est juste : il est temps que ma femme se repose.

DORSAI, continuant dans le dernier embarras.

Car enfin, sans indulgence, que deviendrait-on dans la société? Certainement la vertu.... et puis la faiblesse.... (A part.) Allons, je bats la campagne.

MADAME DORSAI, bas à son mari.

Mon ami, je vois avec plaisir que tu soutiens mal une mauvaise cause.

MADAME MONTALAN.

Pour rompre une conversation qui pourrait embarrasser quelqu'un ici, faites-moi le plaisir de me dire, monsieur Dorsai, vous qui êtes lancé dans les affaires, si vous connaîtriez, par hasard, un certain M. Brémont ?

DORSAI, bas à madame Montalan.

Madame, de grâce! (Haut, avec embarras.) Oui, madame, oui, je le connais; nous avons fait quelquefois des affaires ensemble à la Bourse.

MADAME DORSAI, à part.

Je suis fâchée de lui savoir encore cette connaissance-là.

MADAME MONTALAN.

Quel homme est-ce ?

DORSAI, vivement.

Madame, c'est un homme d'honneur.

MADAME MONTALAN.

Oh! je n'en doute nullement.... Il s'est présenté chez moi, il y a quelque temps; il paraît fort obligeant pour les dames.

MADAME DORSAI.

Eh bien, mon ami, tu feras mon compliment à ton M. de Brémont, car madame m'a raconté sur son compte une anecdote assez piquante.

DORSAI, à part.

Allons, elle aura parlé, et me voilà perdu! Il y a vraiment des hommes qui sont nés malheureux.

MADAME MONTALAN.

Savez-vous s'il a toujours quelques connaissances au ministère de la guerre ?

DORSAI, avec intention.

Je crois, madame, que ses relations sont sur le point de cesser. (Très-vivement, pour rompre la conversation.) Mais n'oubliez pas, je vous en prie, mesdames, que nous devons aller ce soir aux Bouffes, et puisque nous sommes tous réunis, allons nous mettre à table.

BOURDEUIL.

Ah! sur ce chapitre, c'est différent; je retrouve là

parole, et je crois que, sans déroger au système que j'ai adopté, je puis me mêler à la conversation ; pourvu toutefois que ma femme veuille bien m'accorder une trêve, au moins pour le dîner.

MADAME DORSAI.

C'est à moi, messieurs, que vous devez la connaissance de madame ; je compte sur vous pour lui faire passer une journée agréable.

DORSAI, vivement et affectant de la gaieté.

Bourdeuil, mon ami, de la gaieté ; des bons mots, des saillies.... Un petit couvert et trois femmes charmantes ! quels délicieux moments nous allons passer ! (A part.) Je veux que le diable m'emporte si je sais comment je vais me tirer de là !... (Haut.) Madame, voulez-vous bien me permettre ?...

(Il sort avec madame Montalan.)

MADAME BOURDEUIL, à Bourdeuil.

Monsieur, vous avez tort.

MADAME DORSAI.

Monsieur Bourdeuil, vous avez tort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME MONTALAN, seule.

Je ne reviens pas de mon étonnement! Qui m'aurait dit que je trouverais dans le mari de mon amie ce prétendu M. de Brémont! Et moi qui, sans me douter de rien, ai tout raconté à cette pauvre Clémentine! la confidente était bien choisie.... Mais une chose que je ne conçois pas, c'est le plaisir que semblait prendre madame Bourdeuil, non-seulement à se servir de ma présence pour tourmenter son mari.... mais encore à me lancer des épigrammes pendant tout le dîner.

SCÈNE II.

MADAME DORSAI, MADAME MONTALAN.

MADAME DORSAI.

Ma bonne amie, je profite d'un instant que me laissent les préparatifs de la fête de Dorsai pour être seule avec toi. Permets-moi une question; avant de venir ici, connaissais-tu M. Bourdeuil?

MADAME MONTALAN.

Non.

MADAME DORSAI.

Apprends-moi donc alors comment il se fait qu'il ait ton portrait dans son portefeuille.

MADAME MONTALAN, vivement.

Mon portrait! que dis-tu? quelle indignité! Allons, allons, cela est est impossible.

MADAME DORSAI.

Je l'ai vu, et la ressemblance est tellement frappante qu'il est impossible d'attribuer au hasard....

MADAME MONTALAN.

Quoi! on se serait permis?... Je ne m'étonne plus à présent de la réception que m'a faite madame Bourdeuil. Mais quel usage ce méchant homme veut-il faire de mon portrait? comment se l'est-il procuré?

MADAME DORSAI.

Il t'aura remarqué sans que tu fisses attention à lui, et il aura fait faire une copie de ton portrait pendant qu'il était au salon.

MADAME MONTALAN, à part.

Oh! mon Dieu! j'inspire donc des passions à tous les hommes mariés? (Haut avec intention.) Mais ne te trompes-tu pas? es-tu bien sûre que M. Bourdeuil soit capable....

MADAME DORSAI.

Ma chère amie, les mauvais sujets sont capables de tout; rien maintenant ne peut plus me surprendre de la part de Bourdeuil.... Je l'entends, il te croit seule et vient sans doute pour te parler.

MADAME MONTALAN.

Reste avec moi, je t'en supplie; c'est devant toi que je veux éclaircir ce mystère.

SCÈNE III.

MADAME DORSAI, MADAME MONTALAN, BOURDEUIL.

BOURDEUIL.

Ma foi, j'ai bien fait de quitter la place; car je crois

que ma femme se disposait à recommencer les hostilités.

MADAME DORSAI.

Vous arrivez fort à propos, monsieur; madame et moi, nous avons à vous parler : allez, votre conduite est horrible.

BOURDEUIL, à part.

Eh bien, qu'est-ce que je disais? Voilà la trêve rompue.

MADAME DORSAI.

Compromettre ainsi une dame respectable!

BOURDEUIL.

Madame, je ne vois ici que ma tranquillité de compromise; grâce au Ciel, je n'ai aucun reproche à me faire, et je n'ai jamais joué le rôle de séducteur; ma femme devrait le savoir mieux que personne.

MADAME MONTALAN.

Veuillez, monsieur, satisfaire aux questions que je vais vous adresser.

BOURDEUIL, à part.

C'est cela, un petit interrogatoire. Quelle idée! madame Montalan se met aussi de la partie. Est-ce que par hasard.... tenons-nous sur nos gardes. (Haut.) Je vois que de prévenu que j'étais, je deviens accusé. Parlez, madame, parlez, je me défendrai moi-même; je n'ai pas beaucoup d'éloquence, mais on peut être avocat sans cela.

MADAME MONTALAN.

Monsieur, cessons ce badinage.

BOURDEUIL, gaiement.

Je vous dirai donc, madame, qu'hier soir encore, j'étais le mari le plus débonnaire et le plus fidèle, et que ce matin, s'il faut en croire madame Bourdeuil, je

me suis réveillé volage, ingrat et perfide; mais comme on dit, le bien vient en dormant, et il n'est rien tel que les dames pour faire une réputation à leurs maris.

MADAME DORSAI, à madame Montalan.

Il cherche à éluder la question.

MADAME MONTALAN.

De grâce, monsieur, trêve à toutes ces plaisanteries : avant de me rencontrer chez madame, m'aviez-vous vue quelquefois dans la société? quelqu'un vous aurait-il fait confidence de l'intérêt que j'aurais pu lui inspirer.

BOURDEUIL, à part.

Je ne me trompe pas. (Haut.) Non, madame, non, je n'avais jamais eu l'honneur de vous voir ni d'entendre parler de vous.

MADAME MONTALAN.

Cessez donc de me compromettre davantage, et rendez-moi mon portrait.

BOURDEUIL, stupéfait.

Votre portrait! votre portrait! (A part.) Nul doute, c'est une mystification; on veut tourner en ridicule mon rigorisme sur la fidélité conjugale.

MADAME DORSAI, bas à madame Montalan.

Il se consulte.

BOURDEUIL, à part.

Prenons la chose gaiement, et montrons autant d'esprit que ces dames. (Haut.) Eh bien, oui; on peut parler devant madame Dorsai? puisqu'on a découvert ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même, je sens qu'un aveu franc et sincère est le seul moyen qui me reste d'obtenir mon pardon. Je conçois toute l'énormité de ma faute (A part.) Et moi qui prenais la chose au sérieux!

MADAME DORSAI.

Ah ! vous en convenez enfin ; c'est le seul parti qui vous reste ; madame Bourdeuil est une excellente femme, elle vous aime, et je suis sûre qu'elle vous pardonnera.

MADAME MONTALAN, à part.

Comment ? il serait possible !...

BOURDEUIL.

J'espère, madame Dorsai, que vous m'aiderez à la fléchir, et je vous promets de rentrer dans la bonne voie. Je compte sur vos conseils pour soutenir ma faiblesse ; d'ailleurs je ne suis point encore un pécheur endurci ; il y a de la ressource et, avec vos bons avis et une volonté ferme, je ne désespère pas de ma réforme. A tout péché miséricorde. (A part.) C'est charmant, cet hiver, nous jouerons des proverbes.

MADAME DORSAI, à part.

Mais je crois, en vérité, qu'il veut encore faire le plaisant.

SCÈNE IV.

MADAME DORSAI, MADAME MONTALAN, BOURDEUIL, MADAME BOURDEUIL.

BOURDEUIL.

Eh ! viens donc, ma chère amie. Mais pardon, ce mot m'est échappé ; je sens maintenant que je ne suis plus digne de le prononcer.

MADAME DORSAI.

Ma chère amie, monsieur vient de nous faire l'aveu de ses torts.

MADAME BOURDEUIL.

Enfin, monsieur, vous convenez de votre perfidie, et vous n'en rougissez pas ?

BOURDEUIL.

Je n'en rougis pas ! (D'un ton tragique.) Ah ! puissent au contraire les remords que j'éprouve effrayer à jamais les maris imprudents qui oseraient m'imiter ! (Gaiement.) Mais excusez-moi, madame Bourdeuil, si je ne cherche pas encore à fléchir votre colère ; je dois auparavant terminer avec madame. (A madame Montalan.) Tout à l'heure, vous me demandiez votre portrait ; c'est juste, puisque je renonce à vous pour jamais.

MADAME BOURDEUIL.

Devais-je m'attendre à tant d'humiliations.

BOURDEUIL.

Mais, avant de me défaire d'un bien si précieux, j'y mets une condition.

MADAME MONTALAN.

Une condition, monsieur ?

BOURDEUIL.

Oui, madame ; c'est qu'à votre tour, vous me rendrez le mien.

MADAME MONTALAN.

Comment ?

BOURDEUIL.

Je ne vous parle pas de mes lettres ; probablement vous les avez déchirées.

MADAME MONTALAN, très-vivement.

Que dites-vous donc, monsieur ?

MADAME DORSAI, de même.

Ciel ! quel langage osez-vous tenir ? Je connais madame, et je réponds....

BOURDEUIL, à part.

Bien! bien! (Haut.) Certainement madame est très-vertueuse; c'est moi seul qui suis le coupable; je me suis fait passer pour célibataire. On dit que c'est un moyen de séduction fort en usage parmi beaucoup d'hommes mariés. (A sa femme.) Oui, ma chère amie, donne-moi les noms les plus odieux, mais n'accuse point madame, et si, malgré tous les efforts de sa vertu....

MADAME BOURDEUIL.

Quel épouvantable scandale!

MADAME MONTALAN, avec dignité.

C'en est trop, je me retire; je m'avilirais si je restais plus longtemps.

MADAME DORSAI, la retenant.

De grâce, ma chère amie!...

BOURDEUIL, riant aux éclats.

Bravo! bravo! c'est charmant! (A sa femme.) Regarde comme la physionomie de madame exprime bien l'indignation, le mépris qu'elle doit avoir pour moi. Mais toi, ma chère amie, tu dois mettre un peu plus de chaleur; songe que madame est ta rivale, et que tu dois être furieuse et dire avec l'accent de la colère : « Quel épouvantable scandale! »

MADAME MONTALAN.

Qu'est-ce que cela signifie!

MADAME BOURDEUIL.

Trêve à tous ces discours.

SCÈNE V.

MADAME DORSAI, MADAME MONTALAN, MADAME BOURDEUIL, BOURDEUIL, DORSAI.

BOURDEUIL, *gaiement.*

Ah! te voilà, mon cher Dorsai. Eh bien, mon ami, tu vas être content : enfin j'ai tout avoué, et je te conseille d'en faire autant.

DORSAI, *effrayé.*

Comment, que j'en fasse autant?

BOURDEUIL.

Oui, mon ami, dis à ma femme que sans toi mon ménage n'aurait jamais été troublé, ni madame de Montalan compromise; que ce sont tes conseils, tes mauvais exemples, qui m'ont entraîné, que c'est à toi seul enfin qu'il faut attribuer toutes mes fautes. (*A part.*) Ma foi, j'espère que je m'en acquitte aussi bien qu'eux.

DORSAI, *très-vivement.*

Je t'ai entraîné! Qu'est-ce que cela signifie? chacun pour son compte ici.

MADAME DORSAI.

Quelle horreur! quoi, monsieur, tout à l'heure vous calomniez madame, et maintenant, vous accusez mon mari. C'est une indignité!

BOURDEUIL, *plaisantant toujours.*

Votre mari, madame! si je vous racontais ses petites intrigues, je n'en finirais pas. Sa correspondance avec cette jeune veuve de la rue de la Paix.

DORSAI.

Comment, tu oses soutenir.....

BOURDEUIL.

Son duel avec ce mari dont il a troublé le ménage et qu'il a blessé, parce qu'un mari malheureux doit toujours avoir tort.

MADAME MONTALAN, à Bourdeuil.

Mais, monsieur, vous feignez d'oublier la question qu'on vous a faite tout à l'heure.

MADAME BOURDEUIL.

C'est vrai, monsieur, vous détournez la conversation ; répondrez-vous enfin, il n'est pas question ici de monsieur Dorsai, mais de vous.

BOURDEUIL, à part.

Me tromperais-je ?... Si effectivement ce n'était pas une plaisanterie; oh ! cela n'est pas possible. (Haut.) Point du tout, Dorsai est mon associé, et les plaisirs comme les affaires sont en commun entre nous deux.

SCÈNE VI.

MADAME DORSAI, MADAME MONTALAN, MADAME BOURDEUIL, BOURDEUIL, DORSAI, UN VALET.

LE VALET, bas à madame Dorsai.

Madame, ils sont là, le tapissier, l'illuminateur....

MADAME DORSAI, bas au valet.

Il suffit, j'y vais. (Haut.) Pardon, mes amis, je reviens tout à l'heure. (A madame Montalan.) De grâce, ma chère, ne sors pas, il faut que tout cela s'éclaircisse. (A Bourdeuil.) Ah ! monsieur Bourdeuil, trahir votre femme et calomnier votre ami : depuis ce matin, je ne vous reconnais plus.

SCÈNE VII.

MADAME BOURDEUIL, MADAME MONTALAN, DORSAI, BOURDEUIL.

DORSAI.

Décidément, Bourdeuil, tu perds la tête.

MADAME BOURDEUIL.

Encore une fois, jouons-nous la comédie?

BOURDEUIL.

Tu me le demandes, ma chère amie? vous connaissez tous mon aversion pour les aventures galantes, et vous avez fait ressortir mon ridicule avec toute l'adresse imaginable.

DORSAI, à part.

Ah! Je respire! il m'avait fait une peur!

MADAME MONTALAN.

En vérité, je m'y perds.

BOURDEUIL.

Et moi qui avais la bonhomie de me fâcher, de m'emporter.... Ah! tout autre à ma place y aurait été pris de même.

SCÈNE VIII.

MADAME BOURDEUIL, MADAME MONTALAN, DORSAI, BOURDEUIL, UN COMMIS.

LE COMMIS, à Bourdeuil.

Monsieur, quelqu'un attend à la caisse pour toucher la traite de quatre-vingt mille francs dont vous avez les fonds.

BOURDEUIL, tirant de sa poche le portefeuille que madame Bourdeuil regarde avec une fureur concentrée.

Tenez, en voici le montant; vous le remettrez à M. Durand, en le priant de régulariser ce compte.

(Le commis sort.)

SCÈNE IX.

BOURDEUIL, MADAME BOURDEUIL, MADAME MONTALAN, DORSAI.

BOURDEUIL.

Tiens, Dorsai, voici ton portefeuille.

MADAME BOURDEUIL, prenant le portefeuille.

Eh quoi! ce portefeuille....

BOURDEUIL.

Eh bien!

MADAME BOURDEUIL.

N'était pas le vôtre?

BOURDEUIL.

Non; c'est celui de Dorsai.

MADAME BOURDEUIL, se jetant au cou de son mari.

Ah! mon ami, mon cher ami, que tu es aimable! embrassons-nous donc; j'éprouve une joie, un ravissement... Ah! jamais je ne fus si heureuse.

MADAME MONTALAN, à part.

Grand Dieu! mes soupçons étaient fondés.

BOURDEUIL.

Je savais bien que ce n'était qu'une plaisanterie; enfin, tu juges à propos de terminer la mystification.

MADAME BOURDEUIL, à madame Montalan.

Ah! madame, que d'excuses j'ai à vous faire!

DORSAI, à part.

Ah! malheureux! j'y suis à présent; tout est perdu.

MADAME BOURDEUIL.

Pardon, mon cher Bourdeuil, je t'ai bien tourmenté; mais ne m'en veuille pas, je t'en supplie; j'ai souffert plus que toi. Comment, c'est le portefeuille de M. Dorsai?

BOURDEUIL.

Eh! oui; il me l'avait remis pour payer les quatre-vingt mille francs que l'on vient chercher.

MADAME BOURDEUIL, remettant le portefeuille à M. Dorsai.

Il est charmant! quel goût! quelle délicatesse dans le travail.

DORSAI, embarrassé.

Oh! madame, il est fort simple.

MADAME BOURDEUIL.

Pardonnez-moi, vous devez y attacher un grand prix; plus on l'examine, et plus on y découvre de beautés cachées.

MADAME MONTALAN, d'un ton sévère.

En effet, je crois que monsieur a poussé la recherche beaucoup trop loin.

BOURDEUIL.

Quant à moi, je n'y ai rien vu d'extraordinaire; c'est tout simplement un portefeuille en maroquin rouge avec des tranches d'or.

MADAME BOURDEUIL.

Mon ami, il ne faut pas toujours juger d'après l'extérieur.

BOURDEUIL.

D'après l'extérieur! en vérité, je n'y comprends plus rien. Il faut vraiment une intelligence supérieure pour deviner....

DORSAI.

Malheureusement, mon cher Bourdeuil, la chose est beaucoup plus claire pour moi que tu ne le penses.... Oui, mes amis, mes bons amis, je viens de m'apercevoir à l'instant que j'étais depuis ce matin la cause involontaire de votre mésintelligence. Je suis coupable envers tout le monde. Ah! madame, daignerez-vous pardonner à celui qui a eu l'inconcevable indiscrétion de faire faire votre portrait à votre insu?

(Il rend à madame Montalan son portrait.)

BOURDEUIL, vivement.

Madame, de grâce, un seul mot : ne demeurez-vous pas rue Chantereine?

MADAME MONTALAN.

Oui, monsieur.

BOURDEUIL.

J'en étais sûr.... Eh bien, madame, j'ai eu l'honneur de faire à votre porte deux éternelles factions, et par un froid de dix degrés. (A Dorsai.) Monsieur, que signifie une pareille conduite? serai-je constamment la victime de vos inconséquences? Madame, entre nous il n'en fut jamais autrement. Au collége, c'était toujours lui qui dévastait le verger du voisin; les soupçons tombaient toujours sur moi, et pendant qu'il mangeait les fruits je recevais les férules.

MADAME MONTALAN.

Le temps est précieux; je ne vous ferai point de reproches sur les torts que vous avez à mon égard; mais il ne me suffit pas malheureusement d'être justifiée auprès de madame Bourdeuil.

DORSAI.

Rassurez-vous, madame, vous le serez aussi devant madame Dorsai. Je suis prêt à sacrifier mon repos et mon bonheur, plutôt que de souffrir que la plus légère atteinte

soit portée à votre réputation. (S'animant.) Mais, de grâce, ne m'accablez pas de votre mépris. Quel est l'homme qui en vous voyant n'aurait pas eu un moment de faiblesse! Comment résister à tant d'attraits!... (Se reprenant.) Mais qu'est-ce que je dis! je ne suis qu'un étourdi, un présomptueux; j'aime ma femme sincèrement....

BOURDEUIL.

Et vous pouvez l'en croire, madame. C'est un garçon charmant qui aime sa femme ainsi qu'il a l'honneur de vous le dire; seulement, de temps à autre, il se permet des distractions.

MADAME MONTALAN.

Mais que dire à madame Dorsai? et par quel moyen?...

BOURDEUIL.

Je n'en vois pas.

MADAME BOURDEUIL.

Ni moi.

DORSAI.

Il n'en est qu'un, c'est de tout avouer.... Un mari doit toujours être sincère (A part.), surtout quand il ne peut pas faire autrement.... (Apercevant madame Dorsai.) Grand Dieu! la voici.

SCENE X.

MADAME BOURDEUIL, MADAME MONTALAN, DORSAI, BOURDEUIL, MADAME DORSAI.

MADAME DORSAI, à Bourdeuil.

Eh bien, monsieur, est-ce toujours mon mari qui est infidèle, et saurons-nous enfin à quoi nous en tenir sur votre compte?

BOURDEUIL.

Ah! madame, il y a bien du changement depuis que vous nous avez quittés.

DORSAI.

Oui, ma Clémentine, et tu es loin de soupçonner le coupable; mais il est temps que tu le connaisses.... C'est...

MADAME MONTALAN, très-vivement.

M. de Brémont.

MADAME DORSAI, avec la plus grande surprise.

M. de Brémont!

DORSAI, à part.

Oh! quelle heureuse idée! il y a toujours de la ressource avec les femmes d'esprit.

MADAME MONTALAN.

Oui, ce monsieur dont je t'ai parlé ce matin.

BOURDEUIL.

Et voilà comme, sans s'en douter, les honnêtes gens sont victimes des mauvais sujets.... Mais ce M. de Brémont, que Dorsai et moi connaissons parfaitement, aura de mes nouvelles.... Il ne sera pas dit que j'aurai été tourmenté impunément pour des fautes qui ne sont pas les miennes.

MADAME DORSAI, à Bourdeuil.

Mais quand on a parlé de lui ce matin vous n'avez pas pris la parole.

BOURDEUIL.

Je n'avais garde de me vanter de le connaître.... Un homme marié qui fait le libertin! c'est un homme à ne pas voir. (Bas à Dorsai.) J'espère que tu dois être content de moi.

MADAME DORSAI, bas à madame Montalan.

Mais comment se fait-il?...

MADAME MONTALAN, bas à madame Dorsai.

Silence!

MADAME DORSAI, à part.

Ah! je devine!

MADAME BOURDEUIL, de même.

Cette chère madame Dorsai, si elle savait....

MADAME DORSAI, à part.

Cette pauvre madame Bourdeuil, comme on l'abuse! (Haut.) Puisque tout le monde est réconcilié, ne nous occupons plus que du plaisir qui nous attend demain. (Offrant son portrait à Dorsai.) Dorsai, mon ami, tu sais que c'est aujourd'hui la veille de ta fête.... voici mon portrait que j'ai fait faire pour toi.... puisses-tu le conserver comme un gage de notre amour et de notre fidélité! (Bas à Dorsai.) Je ne suis pas fâchée de l'à-propos; c'est une petite leçon pour M. Bourdeuil.

DORSAI, baisant le portrait de sa femme avec attendrissement.

Ton portrait! est-il bien vrai, ma Clémentine? Oh! il ne me quittera jamais!... tu ne peux pas te faire une idée du trouble, de l'émotion que j'éprouve! (A part.) Ah! ce dernier trait est pour mon cœur le plus cruel de tous les reproches!

BOURDEUIL, bas à Dorsai.

Tu pourras le mettre dans ton portefeuille; la place est vacante.... (Haut.) Allons maintenant aux Bouffes; il est temps. Si nous y rencontrons M. de Brémont, nous nous égayerons à ses dépens. Toi, Dorsai, qui fais si bien les sermons, tu lui feras sentir que ce genre de vie ne saurait convenir à un négociant. Tu lui diras qu'il s'occupe du cours des changes, de sa correspondance, de la tenue de ses registres, et que dorénavant il ne fasse plus l'amour en partie double.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LES
VISITANDINES

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES

Représenté pour la première fois, sur le Théâtre de la rue Feydeau, le 7 juillet 1792.

PERSONNAGES

M. BELFORT, médecin.	MM. CHATEAUFORT.
BELFORT, son fils.	GAVAUX.
FRONTIN, valet de Belfort	MARTIN.
UN COCHER.	GEORGET.
GRÉGOIRE, jardinier.	JULIET.
L'ABBESSE.	Mmes THÉODORE.
LA TOURIÈRE.	VERTEUIL.
SŒUR EUPHÉMIE.	SCIO.
SŒUR AGNÈS.	PARISOT.
SŒUR JOSÉPHINE.	VILSON
SŒUR AUGUSTINE.	GOSSER.
SŒUR URSULE.	LEBROTONI.
SŒUR VICTORINE.	
AUTRES RELIGIEUSES.	

PRÉFACE

J'ai fait plusieurs opéras-comiques. Je n'imprime dans mon Recueil que ceux où je crois trouver quelques idées de comédie.

Les Visitandines obtinrent un très-grand succès. La pièce a survécu à toutes celles où l'on avait introduit des religieuses. Elle doit cet avantage principalement au charme d'une musique gracieuse et spirituelle.

L'intrigue est assez commune; mais la méprise du valet prenant un couvent pour une auberge, le coup de cloche des matines étouffant la voix de l'amant qui veut chanter une romance, la scène des deux ivrognes, et quelques détails assez vrais du second acte sur les mœurs et les habitudes des couvents de nonnes, contribuèrent, avec la musique de Devienne, au succès de l'ouvrage.

Je veux rendre à mon ami Andrieux ce qui lui appartient dans cet opéra-comique, et ce qu'il n'a jamais songé à réclamer. La date de la première représentation des *Visitandines* est déjà ancienne; mon amitié avec Andrieux est plus ancienne encore. Il n'avait pas donné, il n'avait pas même, je crois, composé *Anaximandre*, lorsqu'il fit une petite pièce intitulée *les Vestales ou la Métamorphose d'Ovide*. Quelques années après il me la communiqua.

Ovide, encore bien jeune, s'est introduit chez les Vestales sous des habits de femme, pour y enseigner l'art d'aimer. Il y tombe malade; on envoie chercher un médecin. Ce médecin se trouve être son oncle. Andrieux n'a jamais pensé à faire usage de sa petite pièce. Je ne crois pas qu'il veuille la publier. J'en suis fâché. On y retrouve la grâce et l'élégance qui brillent dans ses autres ouvrages.

Que les âmes timorées ne s'effrayent pas de voir des religieuses en scène. Mon jeune homme est un peu libertin, son valet est bien effronté; mais je crois que mes *Visitandines* ne doivent effaroucher personne, puisque tout le monde lit sans scrupule les Aventures du perroquet de Nevers. On pourra reconnaître à quelques endroits de ma pièce qu'en la composant je me suis souvenu du charmant poëme de Gresset.

LES VISITANDINES

OPÉRA-COMIQUE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une campagne; on voit sur le côté la porte d'entrée d'un couvent, le guichet de la tourière, et les fenêtres grillées des religieuses. Il fait nuit; l'ouverture annonce un orage.

—

SCÈNE I.

INTRODUCTION

SŒUR AGNÈS, SŒUR JOSÉPHINE.

SŒUR JOSÉPHINE, paraissant derrière la grille de sa fenêtre.

Sœur Agnès! sœur Agnès!

SŒUR AGNÈS, derrière sa fenêtre.

Eh bien, eh bien, ma sœur?

SŒUR JOSÉPHINE.

Entendez-vous comme la foudre gronde?

SŒUR AGNÈS.

Ah! j'entends bien comme la foudre gronde,
Et chaque éclair me fait mourir de peur.

SŒUR JOSÉPHINE.

C'est peut-être la fin du monde.
Voici l'heure du jugement.

ENSEMBLE.

Grand Dieu! votre bonté se lasse,
Que votre volonté se fasse;
Mais épargnez notre couvent.

(Ici l'orage s'apaise un peu.)

SŒUR AGNÈS.

Ah! ma sœur, ma sœur, quel dommage
Vous m'avez fait en m'éveillant!
Je faisais un rêve charmant,
Car je rêvais de mariage.
L'amour avait surpris mon cœur,
Et par l'hymen j'étais liée.
Est-ce un péché, ma chère sœur,
De rêver qu'on est mariée?

SŒUR JOSÉPHINE.

Sur un fait de cette importance,
Je ne prononce pas, ma sœur;
Car c'est un cas de conscience.
Consultons notre directeur.
Mais, de ce rêve si flatteur,
Je suis pour vous tout effrayée.
C'est peut-être un péché, ma sœur,
De rêver qu'on est mariée.

(L'orage redouble.)

SŒUR AGNÈS.

Voilà l'orage qui redouble,
Je sens redoubler ma frayeur;
Ce maudit rêve dans mon cœur
Répand encore un nouveau trouble;
Avant de voir mon directeur,
Je tremble d'être foudroyée;
C'est sans doute un péché, ma sœur,
De rêver qu'on est mariée.

SCÈNE II.

SŒUR AGNÈS, SŒUR JOSÉPHINE, SŒUR AUGUSTINE, SŒUR VICTORINE, SŒUR URSULE.

SŒUR AUGUSTINE, paraissant derrière sa fenêtre.

Sœur Joséphine!

SŒUR JOSÉPHINE.

Eh bien, ma sœur?

SŒUR VICTORINE, derrière sa fenêtre.

Sœur Augustine!

SŒUR AUGUSTINE.

Eh bien, ma sœur?

SŒUR URSULE, derrière sa fenêtre.

Sœur Victorine!

SŒUR VICTORINE.

Eh bien ma sœur?

TOUTES.

Entendez-vous comme la foudre gronde?
Nous entendons comme la foudre gronde,
Et chaque éclair nous fait mourir de peur;
C'est peut-être la fin du monde;
Hélas! mes sœurs, je meurs de peur.

SŒUR AGNÈS.

Allons, mes sœurs, point de faiblesse;
Rassurons-nous, et tâchons de dormir.

SŒUR JOSÉPHINE.

Hélas! mes sœurs, comment dormir?
Allons plutôt chez madame l'abbesse;
Allons toutes nous réunir.

TOUTES.

Allons plutôt nous réunir,
Allons chez madame l'abbesse.
Divin Sauveur! c'est aux méchants
Qu'est réservé votre tonnerre;
En punissant le reste de la terre;
Divin Sauveur, épargnez les couvents.

(Toutes les fenêtres se ferment; Belfort et Frontin, qui ont paru dans le fond pendant la fin du chœur, se trouvent en scène. L'orage se dissipe.)

SCÈNE III.

BELFORT, FRONTIN.

BELFORT.

Frontin!

FRONTIN.

Monsieur?

BELFORT.

Où sommes-nous?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, je n'en sais rien; mais je sais bien où je voudrais être.

BELFORT.

Où donc, s'il vous plaît?

FRONTIN.

Dans un bon lit, monsieur; la nuit est faite pour dormir, et non pas pour courir les champs.

BELFORT.

Allons, il faut prendre son parti gaiement; nous sommes égarés, notre chaise est brisée; c'est un petit malheur. En attendant le jour, je rêve à ma maîtresse. Eh bien! rêve à la tienne.

FRONTIN.

Fort bien pour vous, monsieur, qui rêvez tout éveillé; mais moi, qui n'ai jamais rêvé qu'en dormant, que diable voulez-vous que je fasse ici? Si je pouvais seulement trouver un petit endroit.... (Apercevant le couvent.) Ah! monsieur, monsieur!

BELFORT.

Qu'est-ce que c'est?

FRONTIN.

Ah! pour le coup, j'ai du courage. Voyez-vous cette grande maison en face de nous?

BELFORT.

Eh bien?

FRONTIN.

Eh bien, monsieur, ou je me trompe fort, ou c'est une auberge d'importance où l'on doit être bien traité.

AIR.

Qu'on est heureux de trouver en voyage
Un bon souper, mais surtout un bon lit!
Voilà de quoi faire oublier l'orage :
A bien dormir je vais passer la nuit!

Je n'ai pas regret à la peine
Quand je trouve, après, le plaisir;
Jusqu'à demain, tout d'une haleine,
Ah! que Frontin va bien dormir!
Et dans ces lieux où l'on repose,
S'il se trouve à faire autre chose,
Ce n'est pas à courir les champs
Que Frontin passera son temps.

BELFORT.

Allons, frappe.

FRONTIN.

C'est bien mon dessein. (Il sonne à la grande porte.) Eh bien! ils sont donc sourds? (Il sonne plus fort.)

SCÈNE IV.

BELFORT, FRONTIN, LA TOURIÈRE, paraissant derrière le guichet de la porte.

LA TOURIÈRE.

Bonté divine, ah! quel train! Qui va là? qui va là?

FRONTIN.

Deux cavaliers charmants. Allons, la fille, un bon feu, un bon lit, et vous aurez pourboire en conséquence... Nous resterons fort peu de temps ici; mais nous dépenserons beaucoup d'argent, entendez-vous?

LA TOURIÈRE.

Ah! bon Dieu! qui sont donc les impies qui osent tenir un pareil propos?

FRONTIN.

Doucement, doucement! Ne nous fâchons pas, s'il vous plaît.... Je suis poli, comme vous voyez. Il s'agit de nous donner à coucher pour cette nuit : nous n'en voulons pas davantage; ce n'est pas faute d'avoir de jolies choses à vous dire, servante trop aimable; je ne sais quoi me dit que vous êtes charmante. Sans vous voir, cependant, on n'en peut pas juger; hâtez-vous donc de nous ouvrir : pour commencer à faire connaissance, je brûle de vous embrasser.

TRIO.

LA TOURIÈRE.

Quoi! vous voulez coucher dans la maison?

FRONTIN.

Eh! oui, vraiment, si vous le trouvez bon;
Nous savons quel métier vous faites.

LA TOURIÈRE.

Eh! pour qui nous prenez-vous donc?

FRONTIN.

Eh! parbleu! pour ce que vous êtes.
N'êtes-vous pas de fort honnêtes gens
Qui, pour des prix également honnêtes,
Donnez à coucher aux passants?

LA TOURIÈRE.

Ah! quel blasphème, sainte Vierge!
Comment! prendre pour une auberge
La sainte Visitation?

BELFORT ET FRONTIN.

La sainte Visitation!
Oh! l'aventure est singulière!

BELFORT.

Monsieur Frontin tout bonnement voulait
Passer la nuit au monastère.

BELFORT, FRONTIN, LA TOURIÈRE.

Et traiter une sœur tourière
De servante de cabaret!

LA TOURIÈRE.

Pour le couvent quelle cruelle injure!
Je parierais qu'une telle aventure
N'est qu'un tour du malin esprit,
Qui voudrait bien avoir un lit
Au couvent des Visitandines.
Dieu, protége tes orphelines!

BELFORT.

Pour toi, Frontin, quelle triste aventure!
Il te faudra donc coucher sur la dure;
Car, décemment, pour cette nuit,
On ne peut te donner un lit
Au couvent des Visitandines.
Le diable emporte les béguines!

FRONTIN.

Pour toi, Frontin, quelle triste aventure!
Il te faudra donc coucher sur la dure,
Car décemment, pour cette nuit,
On ne peut te donner un lit
Au couvent des Visitandines.
Le diable emporte les béguines.

(Après le trio, la tourière se retire en fermant le guichet.)

SCÈNE V.

BELFORT, FRONTIN.

FRONTIN.

Nous n'avons que ce que nous méritons, monsieur. Pourquoi, diable! nous avisons-nous de courir quand tout le monde dort? En bonne foi, ne devriez-vous pas être las de cette vie errante que vous menez depuis deux ans? Vous n'en avez pas encore vingt-cinq, et il n'y a peut-être pas un petit coin dans l'Europe que vous n'ayez visité.

BELFORT.

Ah! mon cher Frontin, j'ai de grands projets de réforme. Sais-tu ce que je viens faire en France? Un de mes amis me mande que, tous les jours, mon père

pleure ma mort, dont il s'accuse d'être l'auteur. Je ne veux plus lui causer de nouveaux chagrins; j'ai vingt-cinq ans, il est temps de prendre un état. Depuis longtemps mon père exerce la médecine avec honneur à Nevers; je veux lui succéder. En un mot, je ne reviens que pour me faire médecin.

FRONTIN.

J'entends : monsieur votre père vous cédera son fonds, et se retirera. Vivat, monsieur! On nous attend sans doute?

BELFORT.

Eh! non, vraiment; je veux leur ménager une surprise agréable. Me voici donc enfin de retour dans mon pays; je n'espérais plus le revoir. Et ma chère Euphémie, comme elle doit être belle à présent!... N'est-ce pas Frontin?

FRONTIN.

Elle doit être charmante. Cette Euphémie est sans doute une des maîtresses que vous avez laissées dans votre patrie, et que vous vous flattez de retrouver fidèle?

BELFORT.

Euphémie, Frontin, est la seule que j'aime. Belfort n'a jamais aimé qu'Euphémie, et Belfort l'aimera toujours.

FRONTIN.

Belfort fut souvent infidèle, et Belfort le sera toujours. Il vous sied bien de vous vanter d'être constant! quand il n'y aurait que cette petite aventure galante qui vous a forcé de vous expatrier.

BELFORT.

Bah, folie de jeunesse et rien de plus. J'étais à Paris; la maîtresse d'un homme en place s'avise de me soupçonner un peu de mérite; il était de mon honneur de lui prouver qu'elle ne se trompait pas. Je fus cruellement puni de cette prétendue bonne fortune, par les trois mois que l'amant titré de la belle, de concert avec

mon père, me fit passer au fond d'une prison d'État, où je serais encore peut-être si l'aimable fille de mon geôlier ne m'eût procuré les moyens de gagner les pays étrangers. Être enfermé parce qu'on est aimable, c'est cruel !

FRONTIN.

Oh! cela crie vengeance, monsieur; mais c'est partout de même, partout le mérite est persécuté. A Madrid, nous sommes obligés de sauter par une fenêtre pour sauver l'honneur d'une femme dont le mari nous attendait au bas de l'escalier. A Rome, je reçois dans ma redingote un coup de poignard qui vous était destiné. En Turquie, j'ai vu le moment où l'on allait empaler le valet, et mettre le maître hors d'état de faire des sottises. A Turin, déguisé en femme de chambre, vous avez le malheur de plaire en même temps à la femme comme un joli garçon, et au mari comme une jeune et fraîche soubrette. Je ne sais si vous vous rappelez le coup d'épée qui vous retint six semaines à Berlin; mais je n'ai pas oublié, moi, ce fameux combat à coups de poing que je fus obligé de soutenir à Londres, contre cet honnête artisan avec la femme duquel vous causiez pendant que nous nous battions. Partout nous avons trouvé matière à maudire la méchanceté des hommes.

BELFORT.

Et partout matière à bénir la bonté des femmes.

FRONTIN.

Oh! cela s'arrangeait à merveille; monsieur prenait pour lui les caresses des femmes, et me laissait les coups de bâton des hommes.

BELFORT.

Que veux-tu, mon cher Frontin! les femmes m'ont perdu. En deux mots, voici mon histoire :

AIR.

Enfant chéri des dames,
Je fus en tout pays
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris.

Pour charmer l'ennui de l'absence,
A vingt beautés je fais la cour,
Laissant aux sots l'ennuyeuse constance,
Je les adore tour à tour.
Un nouveau goût s'éveille,
J'entends à mon oreille
Le dieu d'amour me répéter tout bas :

Enfant chéri des dames,
Sois dans tous les pays
Fort bien avec les dames,
Mal avec les maris.

Mais le ciel me seconde,
Et veut faire, je croi,
L'ami de tout le monde
D'un homme tel que moi.
Me voici dans la France,
Tout ira pour le mieux;
Car on aime l'aisance
Dans ce climat heureux.
Non, il n'est pas de climat plus heureux:

Car les amants des dames,
Dans ce charmant pays,
Sont bien avec les femmes,
Bien avec les maris.

FRONTIN.

Et cette Euphémie dont vous me parliez tout à l'heure?

BELFORT.

Ah! c'est différent; celle-là, je l'aime sérieusement. Conçois-tu, mon cher Frontin, le bonheur dont je vais jouir! Depuis deux ans, on n'a reçu de moi aucune nouvelle; on me croit mort, et tout à coup je ressuscite.

FRONTIN.

Quelle joie! quels transports dans toute la famille!

BELFORT.

« Quoi! c'est lui! le voilà de retour. Est-il possible ? »

FRONTIN.

« Ah! mon cher Belfort! »

BELFORT.

« Ah! ma chère Euphémie! »

FRONTIN.

« Comme il est grandi! comme il est changé! embrasse-moi, embrasse-la. »

BELFORT.

Moi, j'embrasse tout le monde, et sur-le-champ je songe à mes affaires. Mon père est son tuteur; j'arrive demain, et je l'épouse après-demain. (On aperçoit de la lumière dans une des chambres du couvent, et l'on entend un prélude de harpe.) N'est-ce pas une harpe que j'entends ?

FRONTIN.

Oui, vraiment; pour nous indemniser de notre insomnie, on veut nous donner un concert.

SCÈNE VI.

BELFORT, FRONTIN, SŒUR EUPHÉMIE.

SŒUR EUPHÉMIE, derrière la fenêtre de sa cellule, chante en s'accompagnant.

Premier couplet.

Dans l'asile de l'innocence,
Amour, pourquoi m'embraser de tes feux?
Éloigne-toi : la froide indifférence
Doit seule régner dans ces lieux.

FRONTIN.

C'est quelque infortunée visitandine, qui sortirait peut-être du couvent avec autant de plaisir que nous y serions entrés tout à l'heure.

BELFORT.

Frontin, connais-tu cette voix ?

FRONTIN.

Eh! d'où diable voulez-vous que je la connaisse ?

BELFORT.

Je ne puis m'y tromper, c'est elle-même.

FRONTIN.

Comment, monsieur! auriez-vous quelque connaissance à la Visitation ?

SŒUR EUPHÉMIE.

Deuxième couplet.

Toi que j'aime plus que ma vie,
Que je voudrais en vain ne plus chérir,
Belfort, Belfort, de la triste Euphémie
As-tu gardé le souvenir?

BELFORT.

Ah ! grand Dieu! c'est elle, je n'en puis plus douter.

FRONTIN.

Comment ! c'est votre Euphémie ?

BELFORT.

Elle semble douter de ma fidélité, et c'est elle qui m'abandonne.

FRONTIN.

Du moins, si elle n'était que mariée, on pourrait s'arranger avec le mari ; mais, là, il n'y a plus de ressource.

SŒUR EUPHÉMIE.

Troisième couplet.

Bientôt un ordre irrévocable
De t'oublier m'imposera la loi ;
Je sens qu'alors je deviendrai coupable,
Car je ne puis aimer que toi.

FRONTIN.

Allons, monsieur, consolez-vous : il paraît, par le dernier couplet, qu'elle n'est encore que fiancée.

BELFORT.

Comment, fiancée ?

FRONTIN.

Je veux dire novice.

BELFORT.

Dissipons ses inquiétudes ; il faut lui répondre sur le même air.

FRONTIN.

C'est dommage que nous n'ayons pas de harpe pour nous accompagner.

BELFORT chante.

Rassurez-vous....

(On entend sonner les matines, et le bruit des cloches couvre la voix de Belfort.)

FRONTIN.

Nous nous plaignions de ne pas avoir d'accompagnement. (Les cloches cessent.)

BELFORT chante.

Rassurez-vous, belle Euph...

(Les cloches reprennent avec plus de vivacité.)

FRONTIN.

Mais il ne faudrait pas que l'accompagnement étouffât la voix.

BELFORT.

Au diable les cloches et celles qui les sonnent.

UNE VOIX, dans le couvent.

Eh bien, sœur Euphémie, entendez-vous sonner les matines ?

FRONTIN.

Ah ! ce sont les matines.

SŒUR EUPHÉMIE.

Je descends, ma mère, je descends. (La fenêtre se ferme; on emporte la lumière, et le jour vient peu à peu.)

SCÈNE VII.

BELFORT, FRONTIN.

BELFORT.

Ces choses-là ne sont faites que pour moi. Mon mariage était conclu, voilà ma femme qui se fait religieuse; je veux chanter, on sonne les matines. Et je les laisserais tranquillement enlever mon Euphémie? Non, morbleu!

FRONTIN.

Vous ne pouvez décemment la laisser dans une sotte communauté dont la tourière nous refuse un asile, et se fâche de ce qu'on la prend pour une servante d'auberge.

BELFORT.

J'ai fait dans ma vie mille extravagances pour des femmes que je n'ai jamais aimées, et pourquoi donc n'en ferais-je pas pour celle que j'aime? Frontin, te sens-tu capable de me seconder?

FRONTIN.

C'est une injure que d'en douter, monsieur; vous m'avez vu dans l'occasion.

BELFORT.

L'entreprise est périlleuse, mon ami.

FRONTIN.

Allons donc, fussent-elles vingt nonnes là-dedans, je me sens en état de leur tenir tête.

BELFORT.

Diable! c'est qu'il n'y a pas de milieu; il faut l'enlever ou la perdre.

FRONTIN.

Eh bien, monsieur, enlevons-la.

BELFORT.

Oui, mais comment ?

DUO.

BELFORT.

Si je pouvais, Frontin, adroitement
Me ménager une entrée au couvent.

FRONTIN.

Ménagez-vous une entrée au couvent;
Frontin alors vous suit aveuglément.

BELFORT.

J'imagine un bon artifice :
Prenons des sœurs et l'habit et le ton;
Demain, dans la sainte maison,
Je me fais recevoir novice.

FRONTIN.

Pour vous, c'est un fort bon moyen:
Fille ou garçon, vous êtes toujours bien.
Je suis fort bien aussi, mais j'ai la barbe épaisse;
Et, s'il faut, malheureusement,
Qu'une des sœurs à cela se connaisse,
On va me chasser du couvent.

BELFORT.

Dans le couvent déjà l'on se réveille:
Voici le jour, n'allons pas nous trahir.

FRONTIN.

Cachons-nous, et prêtons l'oreille,
Car j'entends la porte s'ouvrir.

(Ils se cachent tous deux.)

SCÈNE VIII.

BELFORT, FRONTIN, cachés; GRÉGOIRE, passablement ivre, portant un panier couvert d'une serviette.

(Il sort du couvent.)

GRÉGOIRE.

Quand je suis soûl dès le matin,
On m'accuse d'aimer le vin,
Et de négliger le jardin
Du monastère.
Eh! ventregué! comment donc faire?
Pour l'empêcher d'aimer le vin,
Mes sœurs, apprenez à Grégoire
Comment on travaille sans boire.

FRONTIN.

Ah! dans ta place, heureux coquin,
Comme travaillerait Frontin!

BELFORT.

Monsieur Frontin veut-il se taire?

GRÉGOIRE.

Or, sus! plus de propos. Lisons,
Sur l'agenda de mes commissions,
Ce qu'à la ville je vais faire.

BELFORT, FRONTIN.

Chut! écoutons!
Ce qu'à la ville il va faire.

GRÉGOIRE, lisant.

« Grégoire ira d'abord
S'informer sur le port
De la sœur Séraphine,
Qui doit venir en ce canton,
Attendu que l'air en est bon,
Si l'on en croit la médecine. »

BELFORT, caché.

Ah! sous le nom de cette sœur
Ne pourrais-je pas m'introduire?

FRONTIN, caché.

Mais parlez donc plus bas, monsieur,
Et jusqu'au bout laissez-le lire !

GRÉGOIRE, lisant.

« Puis, au couvent des Capucins,
Prier le père Boniface
D'envoyer, un de ces matins,
Un révérend père à sa place ;
Il est malade, et chaque sœur
Pour son salut tremble de peur. »

FRONTIN.

Ah ! sous le nom du directeur
Ne pourrais-je pas m'introduire ?

BELFORT.

Parle plus bas du directeur
Et jusqu'au bout laisse-le lire.

FRONTIN.

Mais, si vous passez pour la sœur,
Je puis bien passer pour le père !

BELFORT.

Monsieur Frontin veut-il se taire ?

GRÉGOIRE.

« Item, offrir au révérend,
De la part de la sœur Saint-Ange,
Un gâteau de fleur de froment,
Assaisonné de fleur d'orange. »

BELFORT.

Ah ! le pauvre homme !

GRÉGOIRE.

« Item, de fort bon chocolat. »

FRONTIN.

Ah ! le pauvre homme !

GRÉGOIRE.

« Item, des fruits en confiture. »

BELFORT ET FRONTIN.

Ah ! le pauvre homme !

GRÉGOIRE.

« Item, d'excellent vin muscat
Au nom de sœur Bonaventure. »

TOUS TROIS.

Et ce cher père en Dieu reçoit de chaque sœur
De quoi réconforter ses entrailles sacrées;
Ah! de ces nonnettes sucrées....

BELFORT.

Il est doux d'être directeur.

FRONTIN, GRÉGOIRE.

Je voudrais être directeur.

SCÈNE IX.

BELFORT, FRONTIN, GRÉGOIRE, UN COCHER,
ivre comme Grégoire, portant un paquet.

LE COCHER.

Holà! hé! l'ami! suis-je loin de l'endroit où je vais, par parenthèse?

GRÉGOIRE.

A qui parlez-vous?

LE COCHER.

A vous.

GRÉGOIRE.

Passez votre chemin, l'ami; les ivrognes doivent laisser les honnêtes gens en repos.

LE COCHER.

Ivrogne toi-même, entendez-vous! Un peu de politesse, s'il vous plaît. Sachez qu'on doit plus de respect au cocher de la diligence.

GRÉGOIRE.

Au cocher de la diligence? Voilà des voyageurs bien menés!

BELFORT, FRONTIN, cachés.

Le cocher de la diligence!

LE COCHER.

Faites-moi le plaisir, mon ami, de me dire où est le couvent de la Visitandine?

GRÉGOIRE, en riant.

La Visitandine! ah! ah! ah! la Visitation! Qu'est-ce que vous lui voulez dire? Parlez, je suis de la maison.

LE COCHER, en riant.

Vous? plaisante religieuse, ah! ah! ah!

GRÉGOIRE.

Il est si soûl qu'il me prend pour une religieuse.

LE COCHER.

N'importe! je vais toujours vous dire le sujet de ma commission.

GRÉGOIRE, le repoussant.

Oui, dites-moi le sujet de votre commission, si vous pouvez.

LE COCHER.

Je vous dirai qu'il y a aujourd'hui huit jours on m'a retenu une place pour une certaine sœur qui doit venir dans ce couvent.

GRÉGOIRE.

J'entends; c'est la sœur Séraphine.

LE COCHER.

Séraphine, précisément.

GRÉGOIRE.

Parlez donc d'un peu plus loin, car vous sentez le vin.

LE COCHER.

Or donc, cette sœur Séraphine ne peut pas encore venir; et voilà une lettre et son paquet que j'apporte à sa place.

BELFORT, caché.

Que peut contenir cette lettre?

FRONTIN, caché.

Le meilleur moyen de le savoir, c'est de nous emparer de la lettre et des habits.

FINALE.

LE COCHER.

On m'a de ce billet
Chargé pour votre abbesse,
Et je vais, s'il vous plaît,
Le rendre à son adresse.

GRÉGOIRE.

N'allez pas réveiller
Notre supérieure ;
Monsieur, pour lui parler,
Choisissez une autre heure.

LE COCHER.

Pour attendre suis-je donc fait?
Va-t'en réveiller tes béguines!

GRÉGOIRE.

Parlez mieux des Visitandines;
Point d'insolence, s'il vous plaît.

ENSEMBLE.

GRÉGOIRE

Si je suis doux de ma nature,
Sachez que je ne souffre pas
Qu'on leur fasse la moindre injure,
Ou l'on apprend ce que pèse mon bras.

LE COCHER.

Je suis fort doux de ma nature;
Cependant je ne souffre pas
Qu'on me fasse la moindre injure,
Ou l'on apprend ce que pèse mon bras.

BELFORT, FRONTIN, s'avançant et parlant, l'un à Grégoire et l'autre au cocher.

Eh! messieurs, messieurs, quel tapage!
Plus que lui, monsieur, soyez sage.
D'un homme ivre on doit tout souffrir;
Il a tant bu, qu'à peine il peut se soutenir.

GRÉGOIRE, LE COCHER, se moquant l'un de l'autre.

Il a tant bu qu'à peine il peut se soutenir;
Allez, mon pauvre ami, si vous n'étiez pas ivre,
Je vous aurais appris à vivre;
Mais passez-moi votre chemin,
J'ai toujours respecté le vin.

BELFORT, FRONTIN.

Comme moi, de la tempérance,
Monsieur fait un grand cas, à ce qu'il me paraît.
Si monsieur le voulait,
Au prochain cabaret,
Nous pourrions faire connaissance.

LE COCHER, GRÉGOIRE.

Monsieur, vous me voyez tout prêt;
Je n'ai refusé de ma vie
Une aussi galante partie.
Ah! l'honnête homme qué voilà!
Acceptons ce qu'il nous propose;
Mais aucun excès pour cela;
La tempérance est une belle chose.

BELFORT, FRONTIN.

Quand ils seront de bonne humeur,
On en fera tout ce qu'on en veut faire.

BELFORT.

Moi, je passerai pour la sœur,
Toi, tu passeras pour le père.

FRONTIN.

Oui, vous passerez pour la sœur,
Et je passerai pour le père.

TOUS QUATRE.

Dans le vin noyons notre humeur,
Nous n'avons rien de mieux à faire;
Chacun court après le bonheur,
Je le trouve au fond de mon verre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur du parloir.

SCÈNE I.

SŒUR EUPHÉMIE, M. BELFORT PÈRE, LA TOURIÈRE.

(M. Belfort et Euphémie sont sur le devant de la scène. La tourière est assise dans le fond.)

M. BELFORT.

Enfin, ma chère Euphémie, on ne peut pas disputer des goûts. Tu aimes mieux un couvent qu'un mari; eh bien, t'y voilà. Mais, à ta place, moi, j'attendrais encore pour prononcer mes derniers vœux. Nous savons d'où provient cet excès de ferveur; mon fripon de fils....

SŒUR EUPHÉMIE.

Croyez, monsieur Belfort, que je désire bien sincèrement le retour de votre fils pour vous, mais non pour moi. J'ai trouvé dans cette maison un asile que je ne veux jamais quitter; ma vocation est parfaitement décidée, et.... Vous ne recevez toujours pas de nouvelles?

M. BELFORT.

De mon fils? Non : il court le pays sans doute, sous la conduite de M. Frontin, son digne valet. J'ai peut-être été un peu trop sévère à son égard, j'en conviens; mais le drôle m'en punit assez, depuis deux ans qu'il me laisse dans l'inquiétude. Cependant je ne désespère pas encore de le revoir. Que sait-on? il m'a peut-être écrit à Nevers; il ne sait pas qu'une prétendue vocation t'a fait entrer dans cette maison, et que, moi, par amitié

pour toi, j'ai laissé à Nevers mon état, mes malades, pour venir m'établir dans la ville voisine, où, grâce au ciel et à mon faible mérite, j'ai mis tous les habitants dans la fantaisie de ne pas se faire enterrer par d'autres que par moi. S'il revenait?

SŒUR EUPHÉMIE.

Croyez, encore une fois, mon cher tuteur, que son retour ne changerait rien à ma résolution. De grâce, laissons cela.

M. BELFORT.

Allons, n'en parlons plus. (*A la tourière.*) Vous dites donc, ma sœur, que madame l'abbesse n'est pas encore visible?

LA TOURIÈRE.

Non, monsieur le docteur; madame aurait désiré que vous vinssiez un peu plus tard. Il doit nous arriver, ce matin, une novice d'un couvent étranger, à qui les médecins ont conseillé de prendre l'air de ce pays.

M. BELFORT.

Eh bien, je reviendrai; je verrai en même temps toutes mes autres malades. Je m'enfuis; car toute la ville m'attend. Bonjour, mon Euphémie. Sans adieu, ma sœur.

(*Le docteur sort; la tourière le reconduit et rentre dans le couvent.*)

SCÈNE II.

SŒUR EUPHÉMIE, *seule.*

Mon tuteur ne m'a que trop bien devinée; j'ai la force de le cacher aux autres, mais je ne puis me le cacher à moi-même. C'est l'absence de son fils qui m'a conduite ici. (*Elle tire un portrait de son sein.*) Ce portrait ne sert qu'à nourrir ma douleur. Je trahis mon devoir en le conservant, et je n'ai pas la force de m'en séparer.

AIR.

O toi dont ma mémoire
A conservé les traits,
En vain a-t-on pu croire
Qu'ici je t'oublîrais !
Malgré ta perfidie,
Trop coupable Belfort,
La trop faible Euphémie
Voudrait te voir encor;
Reviens, reviens, et je brise ma chaîne.
Ton absence en ces lieux, seule, a pu m'entraîner;
Elle est ma seule peine,
Et mon plus grand désir est de te pardonner.

(Grégoire sonne à la grille.)

On sonne, cachons ce portrait. Fuyons!... Ah! combien la solitude m'est chère : ce n'est que quand je suis seule que je puis causer avec lui. (Elle cache le portrait et sort.)

SCÈNE III.

LA TOURIÈRE, GRÉGOIRE; BELFORT, en religieuse.

(Grégoire donne le bras à Belfort. Il sonne plus fort.)

LA TOURIÈRE, traversant le théâtre.

Eh! bon Dieu! bon Dieu! quel train! on dirait que le feu est au couvent. Attendez, on y va, on y va. Ah! c'est vous, Grégoire?

GRÉGOIRE, derrière la grille.

Moi-même, ma sœur, et pas seul, comme vous voyez: c'est la sœur Séraphine que je vous amène.

LA TOURIÈRE, ouvrant la porte.

Ah! comme elle paraît douce et aimable! entrez, entrez, ma sœur. (Belfort et Grégoire passent dans la partie intérieure.)

GRÉGOIRE.

C'est une sœur faite tout exprès pour le couvent.

LA TOURIÈRE.

Vous étiez attendue ici avec impatience; voulez-vous bien permettre, ma sœur? (Elle l'embrasse.)

BELFORT, adoucissant sa voix.

Bien volontiers, ma sœur.

LA TOURIÈRE.

Je cours avertir madame l'abbesse. Mais asseyez-vous donc, de grâce! Eh bien, comment vous trouvez-vous à présent?

BELFORT.

Beaucoup mieux, depuis que je suis ici.

LA TOURIÈRE.

Ah! ma sœur, vous êtes tombée ici dans une maison.... Je crois que le Seigneur a pour elle une prédilection particulière.... Toutes nos sœurs sont si vertueuses, si méritantes! Ce n'est pas que je les regarde comme parfaites. Par exemple, sœur Sainte-Anne est bavarde, sœur Joséphine est coquette, sœur Augustine fait la prude. Moi qui vous parle, je suis d'une étourderie, d'une vivacité.... Mais on se passe mutuellement ses petits défauts. Sœur Euphémie encore....

BELFORT.

Sœur Euphémie!... et quel est donc son défaut à elle?

LA TOURIÈRE.

Ne me trahissez pas. Elle n'a pris le voile que par désespoir d'amour; je suis au fait. Elle aime un certain Belfort.

BELFORT.

Bon!

LA TOURIÈRE.

Oui, un mauvais sujet, qui s'est fait renfermer pour ses fredaines: mais, grâce au ciel, la voilà tout à fait dans le port; lundi, elle prononce ses derniers vœux.

BELFORT, à part.

Lundi !... (Haut, en reprenant la voix de femme.) En effet, la voilà dans le port. Sœur Euphémie vous a donc mise dans sa confidence?

LA TOURIÈRE.

Sœur Euphémie !... Elle est trop fière pour parler à personne; mais vous sentez bien qu'à mon âge, quand on a de l'expérience, on se connaît en amour.

BELFORT.

Comment, ma sœur, est-ce que vous auriez passé par là?

LA TOURIÈRE.

Couplets.

Ah ! de quel souvenir affreux
Votre demande m'a frappée !
Un jour, nous nous connaîtrons mieux,
Vous saurez comme on m'a trompée.
Le ciel, en nous donnant un cœur,
Nous fit un présent bien funeste;
Vous m'entendez, ma chère sœur,
Ah ! daignez m'épargner le reste.

Dans cette maison, à quinze ans,
Je n'étais que pensionnaire;
Un jeune abbé des plus charmants,
Logeait au prochain séminaire :
Un certain jour, il vint me voir,
Il avait un air tout céleste,
Et sans la grille du parloir...
Ah ! daignez m'épargner le reste.

Mais, adieu, ma sœur; votre entretien a tant de charmes qu'on oublie tout auprès de vous. Je cours avertir madame l'abbesse. Ne vous dérangez pas, je vous en prie.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

BELFORT, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Ah çà! monsieur, vous voilà dans le couvent; n'allez pas faire de sottises, au moins.

BELFORT.

Ah! monsieur Grégoire, pouvez-vous penser que sous cet habit...?

GRÉGOIRE.

Je ne m'y fierais pas! L'habit ne fait pas le moine. Votre valet m'a dit que vous étiez un libertin.

BELFORT.

Autrefois, dans ma jeunesse; mais je suis tout à fait converti.

GRÉGOIRE.

Et, pour mieux faire pénitence, vous venez passer une petite retraite à la Visitation. Mais comment diable vous résister aussi! Vous me donnez beaucoup d'argent, vous m'en promettez davantage, et, pour m'achever, vous m'entraînez au cabaret! Mais c'en est fait, morbleu! je ne veux plus boire de ma vie.

BELFORT.

Et moi, je veux être fidèle à mon Euphémie jusqu'à la mort.

GRÉGOIRE.

Écoutez donc, ma chère sœur, serments d'ivrogne que tout cela.

DUO

BELFORT.

J'ai bien souvent juré d'être fidèle ;
Si j'ai trahi de semblables serments,
C'est qu'ils n'étaient pas faits pour elle ;
Le serment d'aujourd'hui tiendra bien plus longtemps.

GRÉGOIRE.

J'ai bien souvent juré de ne plus boire,
Mais, pour tenir de semblables serments,
Moi, je n'ai jamais de mémoire;
Le serment d'aujourd'hui tiendra-t-il plus longtemps?
Mais, puisqu'enfin la folie en est faite,
Daignez au moins écouter mes leçons,

BELFORT.

Je saurai bien d'une jeune nonnette
Prendre à propos les airs et les façons.
A sa toilette
Un peu coquette,
Prude ailleurs, même en badinant,
Dans ses discours, jamais discrète
Et médisante assez souvent;
Son langage est toujours mystique,
A tout propos, avec ferveur,
Poussant un soupir méthodique,
Elle répond : « *Ave*, ma sœur! »

GRÉGOIRE.

Gardez-vous bien de vous rendre coupable;
Et surtout soyez sage, au moins par charité;
De vos méfaits dans la communauté,
Songez que je suis responsable.

BELFORT.

Ah! tu peux croire à mes serments.

GRÉGOIRE.

A vos serments je n'ose croire.

ENSEMBLE.

GRÉGOIRE.

J'ai bien souvent juré de ne plus boire;
Mais, pour tenir de semblables serments;
Moi, je n'ai jamais de mémoire;
Le serment d'aujourd'hui tiendra-t-il plus longtemps?

BELFORT.

J'ai bien souvent juré d'être fidèle
Si j'ai trahi de semblables serments,
C'est qu'ils n'étaient pas faits pour elle;
Le serment d'aujourd'hui tiendra bien longtemps.

GRÉGOIRE.

Chut ! voici la tourière qui revient avec madame l'abbesse.

BELFORT.

Souviens-toi de tout ce que tu dois dire.

GRÉGOIRE.

Pour vous, vous voilà instruit.

BELFORT.

Je sais mon rôle comme si j'avais été nonne toute ma vie.

(Il se rassied.)

SCÈNE V.

BELFORT, GRÉGOIRE, LA TOURIÈRE, L'ABBESSE, DEUX SŒURS.

LA TOURIÈRE, en entrant, à l'abbesse.

Oui, madame, charmante, en vérité; enfin, vous en serez contente.

L'ABBESSE, à Belfort, qui veut se lever.

Restez, restez, ma chère enfant, je vous en prie; je n'aime pas qu'on se dérange pour moi, surtout quand on est malade. Un fauteuil, sœur Bonaventure.

UNE SŒUR, allant en chercher.

N'est-ce pas un fauteuil que madame demande?

L'AUTRE SŒUR, l'apportant et heurtant Grégoire dans les jambes.

Rangez-vous donc, Grégoire, que je donne un fauteuil à madame.

L'ABBESSE.

Eh bien, Grégoire, le père Boniface?

LA TOURIÈRE.

Ah! le père Boniface? Comment se porte-t-il, Grégoire?

L'ABBESSE.

C'est que vous ne ressemblez pas du tout au portrait qu'elle m'a fait de vous dans sa lettre.

BELFORT.

Est-il possible?

L'ABBESSE.

Vous pouvez en juger vous-même; j'ai sa lettre sur moi. Écoutez. (Elle lit.) « L'homme propose et Dieu dispose, ma chère sœur. Une de nos novices, sœur Séraphine, vient d'essuyer une longue et terrible maladie, à la suite de laquelle il lui est resté une toux sèche et fréquente. (Ici Belfort tousse.) On dit l'air de votre pays extrêmement bon pour les convalescentes; je prendrai donc la liberté de vous l'envoyer pour trois ou quatre mois; c'est une fille sage, modeste; elle n'est ni de la première jeunesse, ni de la première beauté....» Je vous demande, ma sœur, si cela peut vous convenir.

BELFORT.

Ah, madame....

L'ABBESSE.

Je vous trouve fort bien, pour une malade surtout.

BELFORT.

Vous avez bien de la bonté, madame.

L'ABBESSE, continuant de lire.

« Mais elle possède au plus haut degré de perfection tous ces petits talents innocents qui nous aident à passer le temps et à nous préserver de la tentation; personne ne sait mieux, par exemple, chanter des noëls et des cantiques, découper des agnus, faire des confitures et des bonbonnières, apprendre à parler aux perroquets.... »

BELFORT.

Ah! madame, je suis bien loin d'être aussi savante que vous pourriez le présumer!

L'ABBESSE.

Ah! de la modestie, ma sœur? Allons, ne vous faites pas prier; il faudra nous chanter, à déjeuner, un de ces cantiques que vous chantez si bien.

BELFORT.

Ah! madame, oubliez-vous que ma poitrine?... (Il tousse.) Cette malheureuse maladie m'a fait perdre toute ma voix.

SCÈNE VII.

L'ABBESSE, BELFORT, TOUTES LES RELIGIEUSES.

LA TOURIÈRE.

Venez, venez, mes sœurs; la voilà, la voilà!

L'ABBESSE.

Allons, embrassez toutes la nouvelle arrivée.

BELFORT.

J'allais vous demander moi-même la permission d'embrasser mes nouvelles compagnes.

SŒUR JOSÉPHINE.

Je n'ai jamais embrassé aucune de nos sœurs avec autant de plaisir.

SŒUR AGNÈS.

C'est la dernière venue; mais j'en veux faire ma bonne amie.

SŒUR EUPHÉMIE. Au moment où Belfort va pour l'embrasser, elle le reconnaît, jette un cri de surprise, et tombe évanouie dans ses bras.)

Ah!... ah! Dieu!

BELFORT.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! elle se trouve mal; elle s'évanouit, mes sœurs....

SŒUR JOSÉPHINE.

Voici de l'eau de Cologne.

SŒUR AGNÈS.

Eh! non, l'eau de Mélisse est meilleure.

SŒUR URSULE.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc fait de mon éther?

L'ABBESSE.

Ce que c'est que de nous, cependant? desserrez-la donc, sœur Sainte-Ange.

BELFORT, qui n'a point quitté Euphémie.

La voilà, la voilà qui revient.

LA TOURIÈRE.

Qu'elle est intéressante?

BELFORT.

A qui le dites-vous, ma sœur!

L'ABBESSE.

Eh bien, mon enfant, comment vous trouvez-vous?

SŒUR EUPHÉMIE.

Très-bien, madame; ce n'est rien.

BELFORT.

Une vapeur qui vous aura prise?

SŒUR EUPHÉMIE.

Pas autre chose.

LA TOURIÈRE, qui la trouvé le portrait sous la guimpe de sœur Euphémie.

Tenez, sœur Euphémie, voilà ce que j'ai trouvé sur vous.

SŒUR EUPHÉMIE.

Ah! je sais ce que c'est : un portrait que j'ai fait de mémoire.

SŒUR JOSÉPHINE.

Voyons-le donc!... Oh! le joli jeune homme!

L'ABBESSE, prenant le portrait.

Voyons : mais.... attendez donc.... je ne me trompe pas; c'est le portrait de sœur Séraphine.

BELFORT.

Mon portrait! Oh! c'est singulier.

L'ABBESSE.

Oui, voilà tous vos traits; seulement, ici, vous êtes en fille; et, là, vous êtes en homme.

BELFORT.

C'est mon frère, sans doute; vous connaissez l'original du portrait?

SŒUR EUPHÉMIE.

Je l'ai beaucoup connu autrefois.

BELFORT.

C'est lui-même, un jeune homme de vingt-cinq ans, n'ayant des yeux que pour une personne charmante, qu'il adore depuis son enfance; n'est-il pas vrai?

SŒUR EUPHÉMIE.

Ce n'est donc pas celui que j'ai connu.

BELFORT.

Oh! c'est bien lui; vous voulez dire qu'il a fait quelques étourderies; si vous saviez comme il s'en est repenti, comme il est devenu sage et raisonnable! (A l'abbesse.) Vous me pardonnez, madame, de mettre un peu de chaleur à défendre un frère que j'ai toujours regardé comme un autre moi-même.

L'ABBESSE.

Comment donc! c'est bien naturel, ma chère enfant; bon sang ne peut mentir. Il est fort bien au moins, ce jeune homme; en changeant son habit, on le prendrait pour un chérubin.

BELFORT.

Il s'en faut pourtant que l'original soit un ange.

LA TOURIÈRE.

Madame, madame, je me trompe fort, ou voici le père Hilarion.

L'ABBESSE.

Mes sœurs, c'est un nouveau directeur qui nous arrive; prenez l'extérieur qui vous convient, et que votre discrétion fasse honneur au couvent.

SCÈNE VIII.

L'ABBESSE, BELFORT, TOUTES LES RELIGIEUSES, FRONTIN, en capucin.

FRONTIN.

AIR.

Le Ciel, mes sœurs, vous tienne en joie!
Je viens vous mettre sur la voie
Qui mène au ciel directement.
En vous voyant, mes sœurs, on conçoit aisément
Comment le père Boniface,
A vous voir chaque jour, trouve un charme nouveau.
Est-il une plus douce place
Que celle de pasteur d'un si joli troupeau?

L'ABBESSE.

Ave, mon père!

FRONTIN.

Que Dieu vous le rende, ma sœur!

L'ABBESSE.

Soyez le bienvenu; nous avons grand besoin de vous.

FRONTIN.

Je n'ai ni les lumières, ni l'expérience du père Boniface.

L'ABBESSE.

Vous nous ferez sans doute l'amitié de déjeuner avec nous, mon père?

FRONTIN.

Hélas! ma sœur, la volonté du Ciel soit faite en toutes choses.

LA TOURIÈRE.

Sœur Séraphine, vous me direz si vous prenez du café aussi parfait que celui-là dans votre couvent; c'est moi qui le fais, je suis bien aise de vous le dire.

FRONTIN.

Aussi le père Boniface ne fait-il jamais l'éloge de votre maison, sans faire en même temps celui de votre café; mais il ne faut pas le laisser refroidir.

L'ABBESSE.

Non sans doute, mon père; vous me ferez l'amitié de vous placer à côté de moi.

LA TOURIÈRE.

Voici monsieur le docteur.

L'ABBESSE.

Il vient fort à propos pour déjeuner avec nous.

SCÈNE IX.

L'ABBESSE, BELFORT, TOUTES LES RELIGIEUSES, FRONTIN, M. BELFORT.

M. BELFOT.

Bonjour, mes aimables malades!

BELFORT, à part.

Ah! Ciel! c'est mon père!

SŒUR EUPHÉMIE, à part.

Je tremble.

M. BELFORT.

Eh bien, comment se porte-t-on aujourd'hui, sœur Agnès? Nous avons les yeux un peu battus, sœur Ursule. Cette malheureuse migraine a-t-elle enfin quitté prise, sœur Joséphine? Et vous, madame, comment vous trouvez-vous?

L'ABBESSE.

Ah! docteur, je suis toujours bien faible, bien souffrante; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit à présent, c'est de notre nouvelle arrivée, sœur Séraphine. Tenez, la voilà, monsieur Belfort.

FRONTIN, à part.

M. Belfort! serait-ce son père? Ce maudit docteur me donne la fièvre.

M. BELFORT.

Eh bien, qu'est-ce, ma chère enfant? Vous vous cachez! N'ayez pas peur, je ne veux pas vous faire de mal. Donnez-moi votre bras.... Le pouls est fort agité.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

M. BELFORT.

Regardez-moi.

BELFORT, à part.

O Ciel! que faire?

M. BELFORT.

Comment, c'est toi?

LES RELIGIEUSES.

Expliquez-nous donc ce mystère.

FRONTIN, à part,

Oh! pour le coup, me voilà pris.

BELFORT.

Daignez me pardonner, mon père!

LES RELIGIEUSES.

Expliquez-nous donc ce mystère?
C'est votre fille?

LE DOCTEUR.

Eh! non, mais c'est mon fils!

LES RELIGIEUSES.

Quoi! c'est son fils!

M. BELFOYT.

Oui, c'est mon fils.

L'ABBESSE.

Si, par bonheur, monsieur son père
N'était venu le découvrir,
Après trente ans d'une vertu sévère,
Hélas! qu'allais-je devenir?

FRONTIN, à part.

On a déjà su découvrir ton maître,
Pauvre Frontin, ton tour viendra bientôt peut-être.

M. BELFORT.

Ainsi, depuis deux ans, fripon,
Que vous avez forcé votre prison
En séduisant votre geôlière,
Vous étiez donc en garnison
A la Visitation?

BELFORT.

Ah ! jugez mieux de moi, mon père :
C'est aujourd'hui le premier jour,
Que, sous l'auspice de l'amour,
J'ai su passer au monastère.

SŒUR EUPHÉMIE.

Ah ! monsieur, jugez mieux Belfort :
Il est fidèle, et m'aime encor ;
C'est pour moi seule, hélas ! qu'il est coupable ;
Punissez-moi si vous le punissez.

L'ABBESSE.

Sœur Euphémie en est? O Ciel ! en est-ce assez?
(A Frontin.)
Mon père, hélas ! de ce crime effroyable,
Dites-nous ce que vous pensez.

FRONTIN.

Ce que j'en pense?... hélas ! que c'est un grand scandale
Que, dans votre sainte maison,
Sous les habits d'une vestale,
Se soit introduit le démon.

LES RELIGIEUSES.

Bonté divine ! ah, quel scandale !
Que dans notre sainte maison,
Sous les habits d'une vestale,
Se soit introduit le démon.

M. BELFORT.

Quel est donc ce révérend père que vous consultez ?

L'ABBESSE.

C'est un saint homme, que le père Boniface a bien voulu nous envoyer à sa place pendant sa maladie.

M. BELFORT.

Mais le père Boniface se porte à merveille ; il se propose de venir vous voir aujourd'hui. (Examinant Frontin, qui cherche à se cacher la figure avec son capuchon.) Daignerez-vous m'expliquer, mon père ?... Comment ! maraud, c'est toi ?

L'ABBESSE

Parlez mieux, s'il vous plaît, du père Hilarion.

M. BELFORT.

Lui! c'est le valet de chambre de la sœur Séraphine.

TOUTES LES RELIGIEUSES, s'éloignant.

Ah! Ciel!

L'ABBESSE.

Ah! docteur, que faire à présent?

M. BELFORT.

Ma foi, je n'en sais rien!

BELFORT.

Mon père!

M. BELFORT.

Eh bien?

VAUDEVILLE.

BELFORT.

A moins que, dans ce monastère,
On ne veuille me retenir,
Vous n'avez qu'un parti, mon père,
Et c'est celui de nous unir.
Pour que notre hymen s'accomplisse,
Je semble arriver tout exprès;
Deux jours plus tard je la perdais :
Je ne la trouvais plus novice.

M. BELFORT.

Je crois qu'ils ont raison, madame;
Il faudra bien y consentir.
Allons, fripon, voilà ta femme.
C'est par là qu'il faut en finir.
On te passe ton artifice;
Mais fais ton devoir à ton tour,
Et que ton amante en amours
Ne reste pas longtemps novice.

FRONTIN.

Adieu, mes chères pénitentes,
Puisqu'il faut enfin vous quitter;
Cependant, jeunes innocentes,
Je suis fort bon à consulter;

De grand cœur j'offrais mes services,
Mes sœurs, pourquoi les repousser?
Où puis-je à présent les placer?
Où trouver ailleurs des novices?

EUPHÉMIE, au public.

De maintes mystiques vétilles,
Du grand art de dire un secret,
Et de la science des grilles
Nous offrons un faible portrait.
Au jeune auteur de cette esquisse,
Passez quelques traits ennuyeux;
Peut-être un jour il fera mieux,
Mais il n'est encor que novice.

FIN DES VISITANDINES.

TABLE DES MATIÈRES

